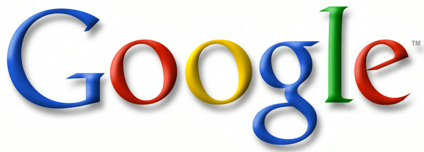
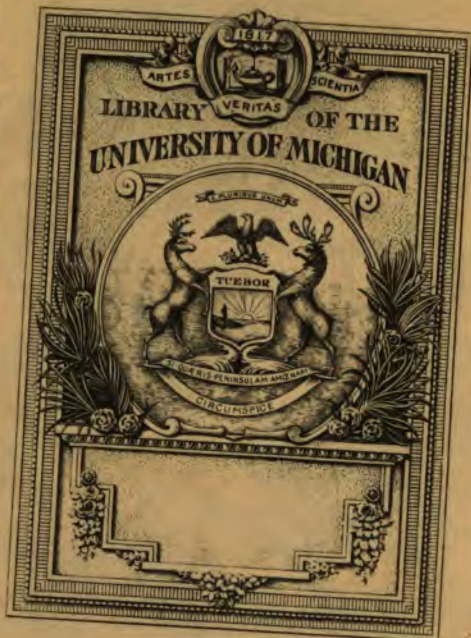



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES
TROIS SIECLES
DE NOTRE
LITTÉRATURE.
TOME SECOND.

Sabatier, Antoine.

LES

TROIS SIECLES

DE NOTRE

LITTÉRATURE,

OU

TABLEAU

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS;

Depuis FRANÇOIS I, jusqu'en 1772:

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Hic ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. l. 4, n°. 96.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez { GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.
DEHANSI, le jeune, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXII.



LES TROIS SIECLES DE NOTRE LITTÉRATURE.

F.

FABRE, [*Jean-Claude*] Oratorien, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1753.

Il a bien pu prendre ſur lui de continuer l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de *Fleuri*, mais peu de Gens oſent prendre ſur eux d'acheter ſa continuation. Il y a autant & peut-être plus de différence entre l'Hiſtorien de l'Egliſe & ſon Continuateur, qu'entre les Mémoires du Cardinal de *Retz*, & les Mémoires de *Joli*. Quand on entre-

prend de suivre une carrière tracée par un Ecrivain justement célèbre, on ne devroit pas ignorer qu'il faut, avant toutes choses, avoir son discernement, son érudition, sa méthode, son style; M. *Fabre* manquoit absolument de tout cela; son Histoire est plus civile qu'ecclésiastique, & composée d'ailleurs sur des Mémoires suspects & inexacts. Qu'on joigne à ces défauts les vices du style; en voilà plus qu'il n'en faut pour nous faire dire que M. *Fleuri* attend encore un Continuateur. *Virgile* attendroit aussi un Traducteur, si nous n'avions de ce Poëte d'autre Traduction que celle de cet Oratorien, plus médiocre encore que la Traduction de *Martignac*.

FAGAN, [*Christophe-Barthelemi*] né à Paris en 1702, mort en 1755.

Sans rien ôter à sa gloire littéraire, on auroit pu retrancher du Recueil de ses *Œuvres* un grand nombre de ses Pièces & les réduire à trois ou quatre qui méritoient seules d'être recueillies. *Le Rendez-vous*, *la Pupille*, *l'Amitié Rivale*, *Joconde*, sont sans contredit ce qui le distingue de la foule des Auteurs comiques de ce siecle : les deux premieres sur-tout sont d'un comique agréable & piquant, d'un style simple & sans précaution; les caractères y sont variés, naturels; les personna-

ges n'y disent que ce qu'ils doivent dire ; on n'y trouve point de ces tirades parasites, de ces portraits encadrés avec effort, & tout exprès pour exercer les mains du parterre qui n'applaudit jamais tant que quand son jugement est le plus offusqué. Ces deux petites Pièces reparoissent souvent, & les Amateurs de la bonne Comédie les revoient toujours avec le même plaisir. On reconnoît d'excellentes choses dans l'*Amitié Rivale* & dans *Joconde*, mais il y a trop à désirer ou à reprendre pour qu'on puisse les ranger parmi les bonnes Pièces.

M. *Fagan* étoit né avec du talent pour la Comédie, mais les chagrins qui le dévoroient ne lui permettoient pas de donner à ses Ouvrages la perfection dont ils étoient susceptibles. Il devoit beaucoup à la Nature, & en avoit reçu les germes du génie. Il auroit donc été plus loin, si l'indigence n'eût pas été pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le poison mortel du génie. La tristesse sombre, compagne inséparable du besoin, étouffa ou rétrécit les heureuses dispositions que l'aisance l'auroit mis à portée de cultiver & de développer.

Ce seul exemple devroit suffire pour engager les *Mécènes* modernes à mieux accueillir les vrais talens & à ne pas accorder leur protection & leurs

bienfaits à des Auteurs dont ils devroient être eux-mêmes les plus redoutables fléaux. C'est en demander peut-être trop : les hommes en général n'approfondissent jamais rien ; l'illusion, la flatterie les décident ; & par-là le bon goût & la Littérature trouvent leurs premiers destructeurs dans ceux qui pourroient le plus aisément en soutenir les droits & en perpétuer la gloire.

FAGNAN, [*Marie-Antoinette*] née à Paris en 17..... On ne lit plus ses petits Romans, parcequ'ils sont remplis de pensées plus niaises que naïves & revêtus d'expressions plus plates que familieres. Ce sont pour la plûpart des Contes de Fée, qu'on peut se procurer dans un pressant besoin de sommeil.

FAILLE, [GERMAIN DE LA] Secretaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floreaux, né à Castelnaudari en 1616, mort en 1711, Ecrivain laborieux à qui la ville de Toulouse doit ses *Annales*, ouvrage plein de recherches très-bien digérées. Ces Annales ont été fondues presqu'en entier dans la grande Histoire de Languedoc, & épargneront beaucoup de peine au Compilateur, qui a entrepris de les refaire ou plutôt de leur donner une nouvelle forme. Les

autres Ouvrages de *la Faille* ſont moins connus, ſans doute parcequ'ils étoient moins utiles.

FARET, [*Nicolas*] de l'Académie Françoiſe, né à Bourg en Breſſe en 1599, mort à Paris en 1646.

Ce vers & demi de *Boileau*,

Qu'on vit avec *Faret*,
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret.

eſt le ſeul monument qui nous reſte de ſa triſte célébrité ; il a été cependant Poëte, Traducteur, Hiſtorien, Académicien.

FAVART, [*Charles-Simon*] né à Paris. De tous ceux qui ont travaillé pour le Théâtre de l'Opéra-comique, il eſt celui qui a le mieux ſaiſi l'eſprit de ce genre de ſpectacle. Sans le ſurcharger ridiculement d'un ſentiment froid & puérile, ſans y étaler une philoſophie vaporeuſe propre à faire hurler la muſique ou à la dénaturer, ſans le parſemer, le parfumer de ces petits riens à prétention, qui ne ſont accueillis qu'au défaut de quelque choſe, il a ſçu y répandre de l'intérêt, du naturel, de la gaieté, de la fineſſe & tous les agrémens dont il eſt ſuſceptible ; il a ſçu, en un mot, y peindre le vrai caractère de la Nation

que ses Rivaux ne s'occupent qu'à abatardir & à défigurer. *La Chercheuse d'esprit* sera toujours la plus agréable & la plus ingénieuse de ces sortes de bagatelles qui exercent tant de Chercheurs d'esprit qui n'ont encore trouvé que le verbiage, la fadeur, & jamais le goût & la raison.

FAUQUE, [*N.* Mademoiselle] née dans le Comtat Venaissin en 17.....

On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit & de talent pour écrire, mais dans ses Ouvrages, qui ne sont que des Romans, elle a plus consulté l'imagination que la nature. Ce n'est cependant que par la vraisemblance & une noble simplicité que ces sortes de productions peuvent plaire & se soutenir. Tout ce qui est aussi incroyable que peu naturel, n'intéresse jamais que foiblement.

FAIDIT, [*Pierre*] Abbé, né à Riom en Auvergne, mort en 1709, esprit bizarre & impétueux dont on ne lit plus les Ouvrages, malgré le ton d'originalité qui y regne. On pourroit y trouver encore quelques idées justes, si on avoit le courage de dévorer un tas d'inepties & d'extravagances qui les suffoquent. Le choix de tous ses Ouvrages étoit dirigé par la tournure de son esprit. Que penser de son jugement, quand on sait qu'il fit

une Critique de l'immortel *Télémaque* & de quelques Ouvrages de l'éloquent *Bossuet* ? Que doit-on penser de celui de tant d'autres Ecrivains qui ont cherché, depuis lui, à déprécier ces mêmes Auteurs ? On peut bien composer quelques Epigrammes contre des Hommes célébres ; mais la pointe de ces Epigrammes ne blesse que celui qui l'a aiguisée ; c'est ce qui arriva à l'Abbé *Faydit*. Son caractère d'extravagance & de folie s'est peint dans ses Sermons & dans ses Ecrits de Religion, comme dans ses Productions littéraires, ce qui lui valut un séjour de quelques années à *S. Lazare*, d'où il sortit pour aller mourir dans sa patrie de la maniere qu'il avoit vécu, c'est-à-dire, au milieu de la plaisanterie & de l'Epigramme. Il en fit plusieurs contre la Mort qui prouvoient que la Mort avoit raison de débarrasser la Société d'un mauvais plaisant qui en est le plus terrible fléau.

FAYE, [*Jean-François* LERIGUET DE LA] de l'Académie Françoise, né à Vienne en Dauphiné en 1674, mort à Paris en 1731.

L'imagination, l'esprit & la délicatesse caractérisent le petit nombre de ses Poésies. C'est de lui que M. de *Voltaire* a dit,

Il reçut deux préſens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puiſſent faire;
L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le ſecret d'être heureux.

Le plus connu de tous ſes ouvrages eſt ſon Ode apologétique de la Rime contre le ſyſtême de M. de *la Mothe* en faveur de la proſe, dans laquelle on trouve cette belle Strophe:

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'éleve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée
L'onde s'éleve dans les airs:
Et la regle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire
Inſéparable des beaux Vers.

FAYETTE, [*Marie-Madelaine* PIOCHE DE LA VERGNE, Comteſſe DE LA] née en 1633, morte en 1693.

Avant elle, les Romans étoient l'ouvrage de l'imagination & jamais celui du ſentiment; elle en a banni la premiere un héroïſme chimérique, & en a réduit la fiction à la peinture des mœurs, des caractères & des uſages de la Société. Elle a joint à ce premier mérite celui d'un ſtyle naturel,

élégant & correct, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. On lit encore avec plaisir *la Princesse de Cléves*, tandis que mille autres Romans publiés depuis, n'ont pu se soutenir au-delà des bornes toujours étroites de la nouveauté.

Le Roman de *Zaïde* qui parut d'abord sous le nom de *Segrais* & fut attribué, après sa mort, à Mad. de *la Fayette*, est encore aujourd'hui la matiere d'un problême. Si l'on en croit M. *Huet*, Evêque d'Avranches, c'est au beau Sexe qu'il faut en attribuer l'honneur, & voici les preuves qu'il en donne : » Mad. de *la Fayette* négligea si » fort la gloire qu'elle méritoit, qu'elle laissa sa » *Zaïde* paroître sous le nom de *Segrais*; & » lorsque j'eus rapporté cette Anecdote, quel- » ques Amis de *Segrais* qui ne savoient pas la » vérité, se plaignirent de ce trait, comme d'un » outrage fait à sa mémoire. Mais c'étoit un » fait dont j'avois été longtems témoin oculaire; » & c'est ce que je suis en état de prouver par » plusieurs Lettres de Mad. de *la Fayette* & par » l'original du manuscrit de *Zaïde*, dont elle » m'envoyoit les feuilles à mesure qu'elle les » composoit «.

Nous serions tentés de croire que ces preuves sont insuffisantes. *Segrais*, qui de l'aveu de tout le monde & de Mad. de la *Fayette* elle-même

avoit travaillé à *la Princesse de Cléves*, sans songer à s'en faire honneur, n'étoit pas capable d'adopter un ouvrage au préjudice d'une femme dont il se plaisoit à seconder les talens. On sait encore qu'il étoit peu jaloux de ses productions. Ses succès dans l'Eglogue où il est jusqu'à présent le seul qui ait sçu conserver la douceur & la simplicité qui conviennent à ce genre de poésie, flattoient peu son amour-propre poétique; il n'attacha jamais aucun mérite à ses *Nouvelles Françoises*, où l'on reconnoît la même trempe d'esprit & la même touche que dans *Zaïde*. Comment imaginer après cela qu'il eût eu la mal adresse de se donner pour l'Auteur d'un Ouvrage qu'il n'avoit pas fait, & sur-tout d'un Ouvrage composé par une femme dont le nom avoit paru à la tête d'autres Productions moins estimées & moins estimables, telles que *la Princesse de Montpensier*, les *Mémoires de la Cour de France*, & *Henriette d'Angleterre*. D'ailleurs il étoit très-facile à Mad. de *la Fayette* d'envoyer les feuilles du manuscrit à M. *Huet* à mesure qu'on les composoit : *Ségrais* étoit alors logé chez elle & cette Dame n'avoit que la peine d'écrire ou de transcrire.

Sans prétendre néanmoins décider la question, nous nous contenterons de dire que *Zaïde* est un

de nos meilleurs Romans. Le plan en eſt bien concerté, les paſſions en ſont ſages, les détails agréables, le dénoûment très-heureux. Ce ſeroit toujours beaucoup pour l'honneur de l'eſprit de Mad. de *la Fayette* d'y avoir mis le coloris, après que *Ségrais* en eut tracé le deſſein.

1.° FEBVRE, [*Philippe* LE] Préſident Honoraire du Bureau des Finances de la Généralité de Rouen, ſa patrie, né en 1705.

Pluſieurs de ſes petites Brochures, accueillies dans leur tems, annoncent en général un genre d'eſprit qui n'eſt point étranger à la Littérature; ce ſont des Lettres ſur différentes Pièces de Théâtre, des Songes romaneſques & d'autres bagatelles. On ne doit pas s'attendre à vivre longtems, quand on ſe borne à des Pamphlets; quelque agréables qu'ils ſoient ce ne ſont que les enfans du moment; un autre moment les méconnoît; les tue, & les fait oublier.

M. *le Febvre* a donné encore une *Hiſtoire abregée de la Vie d'Auguſte*. Ce petit morceau hiſtorique ſe fait lire avec plaiſir & prouve que ſes autres Ouvrages ne doivent l'oubli actuel où ils ſont qu'au choix des ſujets. Quiconque avec des talens veut travailler pour l'immortalité, doit s'attacher à des objets immortels.

2. FEBVRE DE ST. MARC, [*Charles-Hugues* LE] né à Paris en 1698, mort en 17...

Il a donné de nouvelles Editions de plusieurs bons Auteurs modernes, auxquelles il a joint des notes & des reflexions tirées de son propre fonds; il auroit dû se dispenser d'insérer dans celles des Œuvres de *Chapelle*, de *Bachaumont*, de *Chaulieu*, de *Pavillon*, des Pièces qui n'appartiennent point à ces Poëtes ou qu'ils avoient rejettées eux-mêmes. Cette fureur de grossir indiscrettement les volumes sous prétexte de les enrichir, est commune à presque tous les Editeurs, & cependant point de moyen plus sûr de nuire au goût & à la gloire des Auteurs; on croit leur donner de la parure & de l'embonpoint; on ne leur rend que de vieux vêtemens réformés, & on ne leur donne qu'une enflûre hydropique qui les défigure.

FELIBIEN, [*André*] également connu sous le nom *des Avaux*, Historiographe du Roi & de ses Bâtimens, des Arts & des Manufactures de France, de l'Académie des Inscriptions, né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695. Personne n'a tant écrit que lui sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. Son meilleur Ou-

vrage eſt celui qui a pour titre, *Entretiens ſur les Vies & les Ouvrages des Peintres anciens & modernes*, dont la meilleure Edition eſt celle de Trévoux, 6 vol. in-12. 1725. On y remarque un jugement ſolide, un goût exquis, une méthode claire, un tour ingénieux, mais le ſtyle en eſt quelquefois diffus & peu châtié. Sa maniere d'écrire eſt la meilleure qu'on put employer dans un Ouvrage de cette nature. Les principes y ſont expoſés avec netteté & les faits racontés avec intérêt. Il eſt facile de juger que l'Auteur a vu de ſes propres yeux, qu'il a examiné & réfléchi avec ſoin ſur la plûpart des objets qu'il préſente au Lecteur. *Félibien* étoit ami du fameux *Pouſſin* qui ne contribua pas peu à perfectionner ſon goût pour les Arts. Son Livre eſt à la portée des Artiſtes, des Amateurs, de ceux même qui ne ſeroient ni l'un ni l'autre; c'eſt un ouvrage tout à la fois le plus agréable & le plus inſtructif que nous ayons en ce genre.

Jean-François Félibien, ſon fils, Hiſtoriographe des Bâtimens du Roi, Membre de l'Académie des Inſcriptions, mort en 1733, eſt Auteur d'un *Recueil hiſtorique de la Vie & des Ouvrages des plus célébres Architectes*, qui eſt eſtimé des Artiſtes.

1. FÉNÉLON, [*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE] Archevêque de Cambrai, Précepteur des Enfans de France, de l'Académie Françoise, né en Quercy en 1651, mort en 1715; Homme qui a peut-être eu le privilége unique de réunir les plus beaux & les plus heureux dons du génie, aux sentimens de l'ame la plus élevée, la plus sensible & la plus vertueuse.

N'eût-il fait que *le Télémaque*, les premiers rangs de la gloire lui seroient assurés dans la postérité; il a ajouté à l'éclat des grands talens le mérite des plus hautes vertus : c'est plus qu'il n'en faut pour consacrer son nom à l'amour & au respect, autant qu'à l'immortalité.

Avant lui notre Nation étoit réduite à admirer chez les Anciens ou les Etrangers les beautés du Poëme épique; *Fénélon* parut, & nous lui dûmes la gloire de pouvoir offrir en ce genre un chef-d'œuvre propre à surpasser peut-être, ou du moins à balancer ceux qui l'avoient précédé.

Quelques-uns de nos Littérateurs modernes, ont prétendu & soutiennent encore que *le Télémaque* n'étoit pas un Poëme. Ont-ils cru aveugler les Esprits au point de leur faire méconnoître les principes & la vérité? Pour nous, nous ne craignons pas d'assurer que cet Ouvrage est non-

seulement un Poëme, mais encore un des plus beaux Poëmes épiques qui aient été faits. Qu'est-ce en effet que l'Epopée? Ce mot Grec n'a jamais signifié autre chose que *récit*, *narration*; il est vrai que l'Epopée doit s'attacher au récit d'une Action grande, merveilleuse, intéressante, propre à exciter l'admiration & à inspirer la vertu. Ces différens ressorts ne se trouvent-ils pas rassemblés dans *le Télémaque*? Envain, nous dira-t-on que la Fable ou l'Action de l'Epopée doit être racontée par un *Poëte*; il faut entendre d'abord l'idée qu'on attache à ce mot. La Poësie n'a jamais été & ne sauroit être regardée que comme une imitation de la nature, la peinture des objets & des passions; le but du Poëte doit donc être de peindre, & quel Peintre tout à la fois plus vigoureux, plus tendre, plus animé, plus fécond, plus varié, plus naturel & plus vrai que *Fénélon*! L'Eloquence peint sans doute, mais dira-t-on pour cela qu'un Orateur soit Poëte? Ce qui distingue la Poésie de l'Eloquence, c'est la fiction, la vivacité des figures, la hardiesse de l'expression, la richesse & la multiplicité des images, l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, les divers essors du génie. L'Orateur peut employer quelquefois ces ressources, mais dès qu'il les prodigue ou les excéde, dès qu'il

en fait la bafe de fes Difcours, il ceffe d'être Orateur, parceque tous les Arts ont leurs limites.

Si on ajoute que la verfification a toujours été le caractère & le figne diftinctif de la Poéfie, il en faudroit donc conclure que tout ce qui eft en vers eft néceffairement poétique, tandis que nous avons tant de Verfificateurs & fi peu de Poëtes. Il eft bien plus naturel & plus jufte de regarder la mefure & la rime comme des ornemens de convention, agréables, il eft vrai, point du tout effentiels. Le Rithme des Hébreux, celui des Grecs & des Latins avoient entre eux une différence marquée; cette différence fubfifte encore aujourd'hui chez les Modernes: les Chinois, les Ruffes, les Lapons ont des Poëtes, & n'ont point de verfification déterminée; les Poëtes Italiens & Anglois favent fe dégager quand ils veulent du joug de la rime, fur-tout dans les grands Poëmes. Les regles font des obftacles au génie, & le génie fait s'élever au-deffus des regles, fans ceffer d'être ce qu'il eft.

Cette affertion que nous ne prétendons pas étendre à tous les genres, mais qui bien approfondie fuffit feule pour conferver la couronne poétique à *Fénélon*, fe trouve développée dans les Ouvrages de cet Ecrivain par des raifons auffi lumineufes que folides. » La Poéfie, dit-il, perd » plus

» plus qu'elle ne gagne par les rimes. Elle perd » beaucoup de variété, de facilité & d'harmo- » nie. Souvent la rime qu'un Poëte va chercher » bien loin, le réduit à allonger & à faire languir » son discours ; il lui faut deux ou trois vers » postiches pour en amener un dont il a besoin. » On est scrupuleux pour n'employer que des » rimes riches, & on ne l'est ni sur le fonds des » pensées & des sentimens, ni sur la clarté des » termes, ni sur les tours naturels, ni sur la » noblesse des expressions. La rime ne nous » donne que l'uniformité des finales qui est en- » nuyeuse & qu'on évite dans la prose, tant elle » est loin de flatter l'oreille. Cette répétition de » syllabes lasse même dans les vers héroïques » où deux masculins sont toujours suivis de deux » féminins *, &c. «

Nous pourrions encore appuyer notre senti- ment sur l'autorité d'*Aristote*, de *Denis d'Ha- licarnasse* & de *Strabon*, qui soutiennent que la versification n'est pas essentielle à l'Epopée. Parmi les Modernes cette idée se trouve répétée dans mille endroits. *Le don le plus utile que les Muses ayent fait aux hommes*, disoit l'Abbé *Terrasson*,

---

* *Réflexions sur la Poëtique*, &c. adressées à M. *Dacier*, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise.

c'est de Télémaque, car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un POÈME *il naîtroit de celui-là.* On ne fit point un crime à *la Motte-Houdart*, de s'être ainsi expliqué dans une Ode lue & applaudie par toute l'Académie Françoise à qui elle étoit adressée,

Notre âge retrouve un *Homere*
Dans ce POEME salutaire,
Par la vertu même inventé;
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la vérité.

M. de *Sacy* ne fut contredit par personne, lorsqu'il dit que *le Télémaque étoit un* Poëme épique *qui mettoit notre Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux Grecs & aux Romains.*

Respectons des noms consacrés par l'unanimité des suffrages de tous les siecles, mais qu'il nous soit permis de comparer l'*Iliade* & l'*Enéïde* avec l'immortel Ouvrage *du Cygne de Cambrai.* Le Sujet de ces deux Poëmes est-il aussi heureux que celui de notre Poëme François? Le Plan en est-il mieux entendu, l'Unité d'action mieux observée, les Episodes amenés avec plus d'art, le Nœud plus adroitement tissu & le Dénouement plus naturel? *Homere* & *Virgile* ne le cédent-ils pas

ſouvent à *Fénélon* du côté de l'intérêt général, des intérêts particuliers, de la vérité des caractères, de la beauté des ſentimens, de la ſublimité de la morale ?

Un heureux Sujet, comme une phyſionomie heureuſe, prévient d'abord en ſa faveur; & *Télémaque* annoncé dès le début, eſt déja sûr de tous les cœurs. Les Sujets de l'Iliade & de l'Odyſſée, celui de l'Enéïde ſont ſans doute beaux aux yeux de l'imagination; ils ne ſont intéreſſans que pour les Grecs & les Latins. Le Sujet du *Télémaque* eſt d'un reſſort univerſel; il prend ſa ſource dans la nature de l'homme; rien de plus touchant que la tendreſſe filiale; rien de plus digne des vœux de tous les hommes qu'un ſage & heureux Gouvernement.

Achille eſt quelquefois trop bouillant & vindicatif, *Ulyſſe* ſouvent faux & trompeur, *Enée* foible & ſuperſtitieux; *Télémaque* eſt toujours d'accord avec lui-même, courageux ſans férocité, politique ſans artifice, tendre ſans foibleſſe, ferme ſans opiniâtreté, ſage ſans oſtentation, paſſionné ſans excès. S'il paroît quelquefois faillir & s'égarer, ce n'eſt qu'une adreſſe de l'Auteur pour le rendre plus intéreſſant & donner un nouveau luſtre à ſes vertus. Toutes les différentes circonſtances où il ſe trouve, ne

servent qu'à mieux développer son caractère ; sans jamais le démentir, l'affoiblir ou l'excéder.

L'Iliade a pour but de montrer les suites funestes de la désunion parmi les Chefs d'une Armée ; l'Odyssée de faire sentir ce que peut la prudence soutenue par la valeur ; l'Enéïde de développer la piété jointe au courage & à la constance : la Morale du *Télémaque* est mieux choisie, plus étendue, plus touchante, plus universellement utile ; tous les Peuples & toutes les Conditions y peuvent trouver des leçons qui leur sont propres ; elle tend à former un Prince guerrier, équitable, vertueux & législateur, & par-là, des Peuples dociles, laborieux, vaillans, fidéles & heureux ; elle enseigne l'art de gouverner des Nations différentes, les moyens de conserver la paix avec ses voisins, d'affermir un Royaume au dehors par des forces toujours prêtes, de lui donner de l'activité au dedans par des ressorts bien concertés, de l'enrichir par le commerce & l'agriculture, d'en écarter le luxe, d'y prévenir la corruption & l'indépendance par de sages loix ; elle apprend en un mot à respecter la Religion, à écouter la voix de la belle Nature, à aimer son pere, sa patrie, à être Citoyen, Ami, Malheureux, Esclave même, si le sort le veut.

Le Poëte a ſçu accorder la politique la plus profonde avec les idées de la juſtice la plus ſévére. Son grand principe eſt, d'après la Religion chrétienne, de rappeller tous les hommes à la concorde & à l'union, d'établir entre eux une correſpondance de ſecours mutuels, d'émouvoir tous les cœurs en faveur de l'humanité & de les intéreſſer au ſort des malheureux de quelque Nation qu'ils ſoient. Un tel deſſein ne pouvoit naître que d'une ame ſenſible, & il falloit un génie ſupérieur pour le rendre auſſi intéreſſant.

Admirons encore dans cet Ecrivain incomparable l'idée ſublime & neuve d'avoir caché *Minerve* ſous la forme de *Mentor*. Par cette adreſſe heureuſe tout devient poſſible à ſon Héros; le naturel & la vraiſemblance ſe trouvent toujours d'accord avec le merveilleux. Tout ſe fait dans ſon Poëme par des ſecours divins, & tout paroît opéré par des forces humaines. En cachant au jeune *Télémaque* l'aſſiſtance d'une Divinité toujours préſente, il a l'art de ne rien dérober à ſa gloire; la vertu du jeune Grec en eſt plus vigilante & plus ferme, ſes triomphes en ſont plus glorieux & plus ſolides, ſes dangers plus intéreſſans, ſes ſuccès plus flatteurs & plus ſenſibles.

Tels ſont les caractères eſtimables qui aſſurent au *Télémaque* la certitude de pouvoir être lû dans

tous les tems & chez tous les Peuples, & de faire éprouver dans la postérité les mêmes impressions que dans son siecle.

Les Poëmes épiques écrits en vers perdent beaucoup dans la Traduction, tandis que le *Télémaque* conserve ses beautés originales. La Jérusalem délivrée, le Paradis perdu, la Henriade, fatiguent, dégoûtent même dans une longue lecture par la monotonie de la versification; *le Télémaque* se fait lire toujours avec le même intérêt; l'esprit ne le quitte qu'avec le desir d'y revenir, & tout Lecteur en sent les beautés, parcequ'elles sont tout à la fois sublimes & naturelles. Qui pourroit en effet résister aux charmes séducteurs d'un style qui pénétre l'ame, la remue, l'échauffe & lui fait éprouver sans fatigue les sensations les plus douces & les plus variées? » Quoique cet Ouvrage, dit un des * » Panégyristes de *Fénélon*, semble écrit pour la » Jeunesse & particuliérement pour un Prince, » c'est pourtant le Livre de tous les âges & de » tous les esprits. Jamais on n'a fait un plus bel » usage des richesses de l'antiquité & des trésors

* Eloge de *François de Salignac de la Motte Fénélon*, &c. Discours qui a remporté le prix de l'Académie Françoise en 1771, par M. *Delaharpe*.

» de l'imagination. Jamais la vertu n'emprunta » pour parler aux hommes un langage plus en- » chanteur, & n'eut plus de droits à notre » amour. Là se fait sentir davantage ce genre » d'éloquence qui est propre à *Fénélon*; cette » onction pénétrante; cette élocution persuasive; » cette abondance de sentiment qui se répand » de l'ame de l'Auteur & qui passe dans la nô- » tre; cette aménité de style qui *flatte toujours* » l'oreille & *ne* la *fatigue jamais*; ces *tournures* » nombreuses où se développent tous les secrets » de l'harmonie périodique & *qui* pourtant *ne* » *semblent être que les mouvemens naturels de* » *sa phrase & les accens de sa pensée*; cette » *diction* toujours élégante & pure qui s'éleve » sans effort, qui *se passionne* sans affectation & » sans recherche; ces formes antiques qui sem- » bleroient ne pas appartenir à notre langue & » qui l'enrichissent sans la dénaturer; enfin cette » facilité charmante, l'un des plus beaux carac- » tères du génie, qui produit de grandes choses » sans travail & qui s'épanche sans s'épuiser «.

On souscrira toujours, avec M. *Delaharpe*, à la vérité de cet éloge du *Télémaque*, parcequ'il ne fait qu'énoncer ce que tout le monde avoit dans l'esprit & dans la bouche avant le Panégyriste; mais on s'élevera toujours contre la témé-

rité qui le porte à lui refuser le titre de Poëme. Nous voulons croire que ce sont des sentimens étrangers qui l'ont déterminé à faire cet outrage à un des plus glorieux monumens de notre Littérature. Il falloit peut-être se prêter aux idées du Tribunal qui devoit adjuger la couronne à son Discours ; il falloit rendre un hommage à l'Auteur de la Henriade, qui ne viendra jamais à bout d'obtenir parmi nous les honneurs exclusifs de l'Epopée ; il falloit prendre le ton du siecle ; parler au moins d'après le langage de convention établi dans certains départemens. Comment n'a-t-il pas senti que de fausses idées suggérées sont toujours froides & révoltantes, quelque effort que l'on fasse pour les donner comme les siennes ? Un Siecle où l'on n'a pas rougi de comparer un fade & ennuyeux Roman (1) à un Poëme divin, est-il donc fait pour donner des loix contre les décisions d'un Siecle plein de lumieres & de goût qui avoit déja fixé la question ? Quand on est capable d'avancer (2) que *Boileau* ne doit être regardé que comme un simple Versificateur ; que

(1) *Bélisaire*, que les amis de l'Auteur ont mis à côté du *Télémaque*.

(2) C'est ce qu'ont dit & écrit presque tous les Encyclopédistes.

tous les Littérateurs du Siecle dernier, à l'exception de *Perrault*, de *Boindin*, de *Terrasson* & de *la Mothe* n'étoient pas en état de fournir à l'Encyclopédie une seule page qu'on daignât lire (3) aujourd'hui; que *Racine* n'a jamais sçu peindre que des Juifs (4); que *Corneille* n'est supportable que dans cinq ou six Pièces (5); que *la Fontaine* n'a fait tout au plus que trente bonnes Fables (6); que J. B. *Rousseau* n'est qu'un Poëte de sons & de beaux mots (7): que *Bossuet* n'est qu'un Déclamateur (8): quand on ne craint pas de désigner maladroitement son Siecle par les noms de *Diderot*, de *d'Alembert*, de *Marmontel*, de *Delisle* & de *St. Lambert* (9); de pareilles absurdités doivent nécessairement être appuyées sur des paradoxes.

---

(3) Voyez l'article PERRAULT, où nous rapportons le passage dans lequel M. *Diderot* soutient cette étrange assertion.

(4) Dans une note du quatrieme Chant du Poëme des *Saisons*.

(5) Dans les *nouveaux Mélanges* de M. de *Voltaire*.

(6) *Questions sur l'Encyclopédie*.

(7) *De la Poésie Lyrique*, par M. *Delaharpe*, Mercure de France, Avril 1772, premier vol.

(8) *Mélanges* de M. de *Voltaire*.

(9) *Questions sur l'Encyclopédie*.

Que ces *Aristarques* apprennent encore que *Fénélon* dans ses autres Ouvrages a de nouveaux droits pour exciter leur jalousie & la confondre par sa supériorité. Rien de plus éloquent que ses *Discours* &, entre autres, celui qu'il prononça pour le Sacre de l'Electeur de Cologne ; ce Discours est un vrai modele à proposer aux Orateurs chrétiens, soit pour l'art d'appliquer sans affectation l'Ecriture sainte, soit pour celui de savoir disposer, embellir & animer ce qu'ils peuvent tirer de leur fonds.

Ses *Œuvres philosophiques* auront toujours l'avantage de réunir le mérite de la précision & de la netteté, à celui de la méthode & de l'élégance. Cet Ouvrage fut composé pour l'instruction du Duc de *Bourgogne*, son Eleve, & la Jeunesse y trouvera un contre-poison contre le délire de notre espece de philosophie.

Dans ses *Réflexions sur la Grammaire, la Rhétorique, la Poétique & l'Histoire*, on reconnoît le Littérateur éclairé, l'érudit sans étalage, l'Homme de goût sans affectation. Quiconque les lira avec attention, & tout le monde devroit s'empresser de les lire, y apprendra à éviter les écueils, à respecter les régles, à préférer le naturel au Bel-esprit ; les beautés réelles & solides au faux brillant & aux pensées recherchées,

l'éloquence de tous les tems à celle du moment.

Il a fait encore des *Dialogues sur l'Eloquence* pleins de réflexions lumineuses qui prouvent son génie, mais ne sauroient convenir qu'à des génies aussi heureux que le sien. Sans adopter son systême qui donneroit peut-être plus de ressort à l'imagination & aux vrais talens, les Orateurs chrétiens doivent au moins en suivre les préceptes, & se garantir des défauts qu'il condamne.

Nous ne parlons pas de ses Ouvrages ascétiques; c'est à la Piété à les juger. Il suffit de dire que la piété ne fut jamais accompagnée de plus de lumieres, de plus d'onction, de plus de douceur, de plus de persuasion, de plus de charmes, de plus de ressources enfin pour se faire goûter. *Fenelon* étoit dans les choses célestes, comme dans les choses humaines, toujours entraîné par la pente de son esprit à choisir ce qu'il y avoit dans tout de plus solide & de plus exquis; la piété étoit pour ainsi dire la seconde vie de son ame; pouvoit-il ne la pas transmettre dans ses écrits qui portent partout l'empreinte de son caractère?

Il semble qu'un tel Homme n'eût jamais dû essuyer de contradictions. On sait pourtant que la sensibilité de son ame le conduisit trop loin dans une matiere où il seroit beau de s'égarer, si la

Divinité ne rejettoit elle-même tout excès. Ses sentimens sur l'Amour de Dieu exciterent des débats. Mais sans aigreur dans la dispute, sans entêtement dans ses idées, sans acharnement contre ses adversaires, l'Archevêque de Cambrai se contenta d'exposer ses raisons, & les abandonna dès qu'il eut lieu de connoître qu'il défendoit une mauvaise cause. Le livre des *Maximes des Saints* fut condamné par lui-même, aussitôt qu'il eût été condamné à Rome.

Ce genre de triomphe, si glorieux pour sa mémoire, prouve que si l'esprit peut s'égarer parce qu'il est faillible, la droiture des sentimens, l'élévation de l'ame, la générosité du cœur, sont des ressources puissantes pour foudroyer l'amour-propre, & faire naître la véritable gloire du sein même de ce que les hommes vulgaires seroient tentés de regarder comme une humiliation.

Il fit plus ; il voulut éterniser lui-même sa soumission par un monument aussi respectable que magnifique. Le Soleil de la Cathédrale de Cambrai déposera toujours contre la folle opiniâtreté de toute espece de Novateurs, & attestera la magnificence & la docilité du Pasteur qui en conçut l'idée & en fit le présent *.

* Ce Soleil représente la Vérité foudroyant plusieurs Livres d'erreurs, parmi lesquels on en voit un intitulé, *Maximes des Saints*.

Son désintéressement égaloit sa modestie. *Il vaut mieux*, répondit-il à celui qui lui annonça l'incendie de sa Bibliothèque, *il vaut mieux que le feu ait pris à mes Livres qu'à la Chaumiere d'un pauvre Laboureur.*

C'est à ces traits qu'on doit reconnoître sa véritable & sublime Philosophie, & non dans un Couplet absurde que M. de *Voltaire* lui impute, & qu'il n'a jamais fait. Cette anecdote impertinente a été démentie sur des preuves sans réplique, & quand ces preuves nous auroient manqué, il eût suffi de dire : » Philosophes, *Fenelon* eût été vo» tre plus grand adversaire, ne lui imputez pas » votre langage «.

FENOUILLOT DE FALBAIRE, [*N.*]. Auteur d'un Drame médiocre intitulé l'*Honnête criminel.* Ce Drame, à la faveur du sentiment qui y regne, n'a pas laissé que d'avoir du succès sur des Théâtres de Société où l'on accueille tout ce qui est nouveau. Il s'en faut bien que cette Piéce lugubre, quoiqu'en vers, ait autant de mérite que la *Piété filiale* de M. *Courtial* qui a traité en Prose le même sujet. Ce dernier a le talent du dialogue & celui de marcher avec activité au dénouement ; l'autre ne songe qu'à accumuler les incidens, & perd en déclamations & en

soupirs un temps qui doit être employé à l'action.

1. FERRAND, [*Louis*] Avocat au Parlement de Paris, né à Toulon en 1645, mort en 1699. Plus connu par ses Ouvrages sur l'Ecriture Sainte, que par ses Ouvrages de Jurisprudence. Il savoit les Langues orientales. C'est apparemment chez les Orientaux qu'il puisa sa maniere d'écrire qui est sans correction, sans méthode & toujours subordonnée au désordre de ses idées.

2. FERRAND, [*Antoine*] Conseiller à la Cour des Aydes de Paris, sa patrie, mort en 1719, âgé de 42 ans.

Le naturel & la délicatesse font l'agrément du petit Recueil de ses Poésies; elles consistent en des Chansons mises en musique par *Couperin*, en des Madrigaux pleins de finesse, & des Epigrammes pleines d'enjouement & de sel. Si M. *Ferrand* n'a pas eu la force & l'énergie pittoresque de *Rousseau*, il avoit du moins autant de précision & de grace. L'Epigramme suivante suffira pour donner une idée de son talent.

D'amour & de mélancolie,
Celemnus enfin consumé,
En Fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux oublie

Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier *Egerie*,
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'Amant
L'infidele l'avoit tarie.

FEUTRY, [*Amé-Ambroise-Joseph*] Avocat au Parlement de Douai, né à Lille en Flandres en 1720.

Il est connu par de petits Poëmes, des Héroïdes, des Romances & d'autres Poésies propres à justifier le succès qu'elles ont eu. Parmi ses Poëmes on doit distinguer *le Temple de la mort*, & *les Tombeaux*. Avec une versification en général noble, forte & élégante, ce Poëte auroit dû s'attacher à y répandre un peu plus de cette douceur, de ce moëlleux qui sans nuire à l'énergie donne, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'embonpoint aux vers & les fait paroître faciles.

M. *Feutry* s'est encore occupé de la Traduction de plusieurs Ouvrages Anglois, dont la plûpart sont des Romans qui se font lire avec plaisir.

FEVRE, [*Tannegui* LE] Professeur de Belles-Lettres à Saumur, né à Caen en 1615, mort en 1672.

Son nom mériteroit d'être en quelque sorte con-

ſacré parmi nous pour déſigner le travail & l'érudition. Perſonne ne poſſédoit mieux que lui les Auteurs Grecs & Latins, & n'a plus travaillé à les commenter, à les éclaircir, à les faire paroître ſur la Scène avec tout le cortége d'une Edition travaillée avec ſoin. Ses notes ſur *Lucien*, *Longin*, *Eutrope*, *Juſtin*, ſur *Anacréon*, *Lucrece*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phédre*, ſont d'un Editeur conſommé dans l'étude & la langue de ces originaux. Il n'a pas eu le même ſuccès lorſqu'il a voulu écrire en François; ſes différentes Traductions, ainſi que ſes *Vies des Poëtes Grecs* ſont d'un ſtyle péſant, inéxact & trop ſec.

Le Fevre fut le pere & l'inſtituteur de Madame *Dacier*, ce qui n'eſt pas une médiocre recommandation dans la République des Lettres. Il ne faut pas oublier auſſi qu'au mérite du ſavoir il joignoit le mérite, plus eſtimable encore, des vertus ſociales. Les Gens de Lettres peuvent apprendre par ſon exemple à ſe reſpecter mutuellement dans les ſuccès & dans les malheurs. Il étoit ami de *Péliſſon*; malgré ſa diſgrace, il eut le courage de lui dédier ſon Commentaire ſur *Lucrece*, pendant qu'il étoit priſonnier à la Baſtille où l'on ne va pas ordinairement chercher ſes *Mécenes*. Ce ſeul trait prouve l'élévation

de

de ſon ame & celle de ſon ſiecle. Le nôtre qui croit aſſez lourdement qu'on peut tout faire avec de l'eſprit & des maximes, devroit ſe rappeller que l'eſprit ne peut jamais donner qu'un foible droit à l'eſtime, & que des volumes de belles maximes ne valent pas un acte de généroſité.

FLÉCHIER, [*Eſprit*] Evêque de Nîmes, de l'Académie Françoiſe, né à Pernes près d'Avignon en 1632, mort en 1710.

De toutes les parties des Belles-Lettres qu'il a cultivées, ſi on en excepte l'*Hiſtoire de Théodoſe le Grand*, l'Eloquence de la Chaire eſt la ſeule où il ait réuſſi d'une maniere diſtinguée. On a comparé ſes *Oraiſons funèbres* à celles de *Boſſuet*, ſans faire attention que les comparaiſons deviennent ridicules ou au moins inutiles entre deux génies différens. Celui de *Boſſuet* étoit ſublime en tout; & celui de *Fléchier*, quoique ſupérieur, ne paroît avoir eu en partage que la nobleſſe des penſées & l'harmonie de l'élocution. Il eſt vrai qu'il poſſédoit éminemment ces deux qualités de l'Orateur & que perſonne n'avoit porté auſſi loin cette derniere, dont on avoit eu longtems la ſimplicité de croire que notre langue étoit peu ſuſceptible. L'Oraiſon funèbre de M. de *Turenne* peut être regardée comme un chef-d'œuvre par

la maniere dont les différentes qualités du Héros sont développées, par la chaleur du ſtyle & la beauté des traits qui s'y ſuccédent ſans appareil, ſans gêne, comme la vraie peinture de chaque objet. Les autres Diſcours qu'il a faits en ce genre ſans avoir le même mérite, n'en annoncent pas moins un talent particulier d'aſſortir la morale & l'inſtruction aux éloges des différentes perſonnes qu'il célébre. C'eſt là, comme dit M. *Mongin* dans un de ſes Diſcours académiques » c'eſt là » qu'on eſt étonné de voir dans un ſeul homme » l'ame univerſelle de pluſieurs grands Hommes, » l'ame du Guerrier, l'ame du Sage, du grand » Magiſtrat & de l'habile Politique; là il s'éleve, » il change, il ſe multiplie & prend toutes les » formes différentes du mérite & de la vertu. La » ſéduction eſt ſi forte qu'on croit voir tout ce » qu'on ne fait que lire ou qu'entendre. Avec un » Livre à la main vous êtes tranſportés dans des » ſieges & dans des batailles, c'eſt l'Orateur qui » vous charme & vous n'êtes occupé que du » Héros; c'eſt *Fléchier* qui parle & vous ne voyez » que le grand *Turenne*; l'art cache l'Orateur & » ne montre que le grand Capitaine ou le grand » Magiſtrat «.

Cet éloge ne feroit point au-deſſus des talens de l'éloquent Evêque de Nîmes, ſi on n'étoit

pas obligé d'avertir en même tems ceux qui courent la même carriere de se garder de le prendre en tout pour modele. Trop de penchant à mettre de l'esprit dans ses pensées, trop d'affectation dans la symmétrie du style, trop de goût pour les antithéses, ne pourroient produire & n'ont peut-être déjà que trop produit de mauvaises copies; parcequ'il est plus facile d'imiter l'esprit des grands Orateurs, que leur génie. C'est sans doute cette imitation mal entendue qui a altéré si fort parmi nous le vrai goût de l'Eloquence de la Chaire. On a cru pouvoir faire revivre les grands Hommes & plaire à leur exemple, en ne prennant d'eux précisément que ce qui les empêche d'être de grands Hommes accomplis.

Il s'en faut bien que *Fléchier* ait toujours été entêté des défauts qu'on lui reproche. La maturité de l'âge & la perfection du goût les lui firent sentir & éviter dans ses derniers Ouvrages. Si ses Oraisons funebres & ses Sermons perdent beaucoup de leur mérite par une élégance trop compassée, on peut dire que ses Instructions Pastorales, ses Discours Synodaux, sont bien éloignés de toute affectation. Ceux qui n'ont jamais connu le véritable esprit de la Religion, peuvent y reconnoitre ses vrais sentimens & son langage; ceux qui reprochent à l'Eglise un ca-

ractère odieux d'intolérance n'ont qu'à lire les Instructions qu'il donnoit à ses Diocésains pendant les troubles des Cévennes : ils y verront comment un esprit vraiment pastoral sait allier la fermeté de la foi avec la charité qu'elle ordonne ; ils y admireront des exhortations propres à affermir le courage des Ministres de la Religion & à soutenir leur patience dans les persécutions ; ils seront pénétrés de respect & d'attendrissement pour cette douceur de morale, cette générosité de sentimens, cette indulgence qui plaint l'erreur en la combattant, cette magnanimité qui se refuse même la plus légére satisfaction, lorsque les Persécuteurs les plus atroces sont devenus malheureux. C'est dans ces Ouvrages enfin que la Philosophie apprendra l'usage qu'on doit faire des lumieres & du sentiment, & que l'Humanité n'a pas de consolation plus solide que la Religion, comme la Politique n'a pas de meilleur appui.

1. FLEURY, [*Claude*] Prieur d'Argenteuil, Sous-Précepteur des Ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berri*, né à Paris en 1640, mort en 1723.

Son *Histoire Ecclésiastique* qui finit au Concile de Constance, a immortalisé son nom parmi les bons & utiles Ecrivains. Cette histoire est ce que

nous avons de plus complet & de meilleur en cette partie. On est fâché qu'un style souvent inégal & toujours monotone, qu'une narration trop lente, trop embarrassée, trop timide, affoiblissent en quelque sorte aux yeux de Lecteurs délicats le mérite de cet excellent Ouvrage. Mais où l'Ecrivain se développe avec avantage, c'est dans les Discours préliminaires, imprimés depuis séparément, & qu'on peut regarder comme des chefs-d'œuvre de raison, de critique, de style, par la pureté, la précision, la force & l'élégance qui y regnent. Ils renferment la quintessence de tout ce qu'on a pensé de plus sage sur l'établissement, les progrès & les révolutions de la Religion chrétienne; l'Auteur y est Observateur éclairé, profond Politique, Dissertateur plein de sagacité lorsqu'il s'agit de remonter aux principes des troubles, d'en faire connoître les dangers & d'indiquer les moyens de les empêcher de renaître.

Les Historiens de l'Eglise Gallicane ont relevé dans le corps de l'*Histoire Ecclésiastique* quelques erreurs de faits & de dates, mais avec le respect dû à un Ecrivain recommandable & dont les méprises ne sauroient être que légéres & de peu de conséquence.

Il seroit à souhaiter que M. l'Abbé *Fleury* eût trouvé un autre Continuateur que le Pere *Fabre*,

qui n'a servi, en marchant sur ses traces, qu'à prouver la supériorité de son modele.

Nous avons encore de ce laborieux Ecrivain plusieurs ouvrages estimés, dont les plus connus sont ceux qui ont pour titre, *Mœurs des Israëlites*, & *Mœurs des Chrétiens*; le premier offre un tableau fidéle de la vie, de la conduite, des usages, du gouvernement des Hébreux; le second, écrit avec une candeur & une onction peu communes, peut servir d'Introduction à l'Histoire Ecclésiastique & de réfutation aux Calomniateurs de la Religion.

2. FLEURY, [*Jacques*] Avocat au Parlement de Paris, mort en 176...

Le Recueil de ses Poésies offre une Collection de Fables, d'Epitres, de Chansons, de Madrigaux, d'Epigrammes, qu'on peut placer parmi les ouvrages qu'on ne lit point; de la Prose en mesure & en rime, voilà tout ce qu'on auroit à regretter. Ses Chansons pour la plûpart ont eu cependant de la vogue dans les Sociétés Bourgeoises; la Musique sans doute est le principe de cette petite fortune; car il est certain que M. *Fleury* avoit le talent de parodier les Airs & d'y appliquer des paroles avec justesse.

FONT, [*N.* DE LA] né à Paris en 1686, mort à Paſſy en 1725, Poëte qui a travaillé pour les trois Théâtres de la Capitale & n'a eu des ſuccès que ſur celui de la Comédie Françoiſe où l'on joue encore l'*Amour vengé* & les *trois Freres Rivaux*, deux de ſes Pièces que le Public revoit toujours avec un nouveau plaiſir.

FONT DE ST. YENNE, [*N.* DE LA] de l'Académie de Lyon, ſa patrie.

Des Réflexions ſur la Peinture, des Obſervations ſur le Poëme de l'*Art de peindre*, des Lettres critiques ſur *Cénie*, ſur l'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre* & ſur quelques autres Ouvrages, n'ont pu lui faire une réputation durable. On remarque cependant beaucoup d'eſprit & de facilité dans ces différentes Brochures; mais elles devoient néceſſairement mourir, parceque les circonſtances qui y ont donné lieu n'exiſtent plus.

1. FONTAINE: [*Jean* LA] *Voyez* LA-FONTAINE.

2. FONTAINE, [*Jean*] né dans le Diocèſe de Coutance, en 17...

Les honneurs de l'acceſſit ont été juſqu'à préſent le ſeul fruit de ſes travaux, dans pluſieurs Pièces de Poéſie qu'il a préſentées au concours des prix de l'Académie Françoiſe. Ce ſeroit toujours beaucoup ſi le Public eut confirmé les Eloges du Tribunal; mais le vernis philoſophique répandu ſur le Poëme de *la rapidité de la Vie* & ſur le *Diſcours en Vers* de M. *Fontaine*, n'a pas ébloui les vrais Connoiſſeurs ſur le défaut d'intérêt, de poéſie & de vrai talent qu'on y a remarqué.

FONTAINES : [*Pierre-François* GUYOT DES] *Voyez* DESFONTAINES.

FONTANELLE, [*Jean-Gaſpard* DE] né à Grenoble en 1737.

Avec plus de travail, ſes Ouvrages qui annoncent du talent, ſeroient parvenus à une plus grande perfection & à de plus grands ſuccès. On ſent évidemment que cet Auteur eſt en état de mieux faire, & que trop de rapidité & de négligence dans la compoſition ôte aux productions de ſa plume un caractère qui pourroit les rendre dignes de lui.

Dans ſa Tragédie d'*Ericie* ou *la Veſtale*, il s'eſt un peu trop laiſſé aller aux efferveſcences de

ſon imagination ; ſes penſées ne ſont pas toujours juſtes & ſont aſſez ſouvent trop hardies ; mais quant au mérite dramatique, cette Pièce eſt ſupérieure à la *Mélanie*, ſi vantée dans le Mercure où M. *Delaharpe*, qui y travaille, ne s'eſt point épargné les tranſports d'admiration ; le ſujet, la marche, les caractères en ſont infiniment mieux préſentés & mieux ſoutenus, l'intérêt plus vivement développé ; le ton plus noble, plus tragique ; elle a encore l'avantage d'avoir en quelque ſorte ſervi de modele à M. *Delaharpe*, & les Imitateurs devroient être un peu plus modeſtes.

La Traduction des Métamorphoſes d'Ovide par M. de *Fontanelle*, annonce une plume ſinon auſſi exercée & auſſi élégante que celle de l'Abbé *Bannier* qui a traduit le même Ouvrage, du moins plus exacte, & capable de faire paſſer dans notre langue les graces & la facilité de l'ingénieux Poëte de Sulmone.

FONTENELLE, [*Bernard* LE BOVIER DE] de l'Académie des Sciences, dont il fut Secretaire pendant 22 ans, de l'Académie Françoiſe, de celle des Inſcriptions, & de pluſieurs autres, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757.

Son nom peut ſervir à deux époques différentes dans l'Hiſtoire des progrès de l'eſprit chez notre

Nation, au développement de la philoſophie & à la corruption du goût.

Si on l'enviſage comme Poëte, à l'exception de l'Opéra de *Thétis & Pélée*, tous ſes autres ouvrages de Poéſie paroîtront médiocres à ceux qui préférent le naturel à l'affectation du Bel-eſprit. Ses *Eglogues* ſont des entretiens de Petits-maîtres raffinés, & non des paſtorales, dont la candeur & la ſimplicité doivent être le premier caractère.

Comme Proſateur, il faut bien ſe garder de prendre ſa maniere d'écrire pour modele. L'agrément & la fineſſe qui regnent dans ſa proſe, ſont des amorces ſéduiſantes propres à égarer les jeunes Eſprits. Ses *Lettres au Chevalier d'Her**** ſont aujourd'hui regardées avec raiſon comme l'antipode du ſtyle épiſtolaire. Les *Dialogues des Morts* ne ſont que des aſſauts de penſées brillantes où l'Auteur cherche plus à étonner par des Interlocuteurs diſparates, qu'à inſtruire en développant leur vrai caractère. Ce n'eſt pas ainſi qu'on écrit la morale; l'étalage de l'eſprit ne peut que l'affoiblir; on ne goûte en ce genre que ce qui part du cœur & de la raiſon.

Si M. de *Fontenelle* étoit réduit au mérite de ces ſeules productions, ſa célébrité auroit fini avec ſa vie, & même avant. Mais en reconnoiſſant

les défauts du Bel-esprit, peut-on s'empêcher de rendre justice au Philosophe? Le talent particulier qu'il a eu de mettre à la portée de tout le monde les matieres les plus abstraites; de revêtir de la clarté & des agrémens du style les sujets les plus ingrats; de répandre dans ses Ouvrages les connoissances les plus étendues sans affectation, avec ordre & dans la plus grande précision; de dominer par la force de son esprit tout ce qui se présentoit sous sa plume dans les genres les plus opposés & les plus difficiles, assure à son nom & la gloire d'une intelligence prompte, fine, profonde, & celle du mérite rare d'avoir sçu communiquer aux autres sans effort ce qui paroissoit, avant lui, au-dessus de la trempe d'esprit du commun des Lecteurs.

C'est ce qu'il est facile de remarquer dans son Livre sur la *Pluralité des Mondes*, dans son *Histoire de l'Académie des Sciences* & dans les *Eloges* qu'il a fait de plusieurs Académiciens.

Le premier Ouvrage fait admirer un esprit lumineux qui se joue de l'embarras des systêmes, procéde avec dextérité à travers les contradictions, développe sans gêne les principes qu'il a établis & finit par faire adopter ses idées, sans faire sentir la touche intime de la persuasion & encore moins la force de la conviction: l'adresse & la subtilité sont la source de tout le prestige.

L'*Histoire* de l'Académie aussi bien que les *Eloges* des Académiciens, forment une espece d'Encyclopédie où tous les genres de savoir se réunissent & sont traités d'une maniere conforme à leur objet. L'Astronome comme le Moraliste, le Médecin comme le Géomètre, le Chimiste comme le Méchanicien, le Philosophe comme l'Homme d'Etat, y reconnoissent l'homme supérieur dans chacune de leurs parties, comme s'il ne se fut attaché toute sa vie qu'à elle seule.

On ne sauroit donc lui refuser la qualité d'Esprit universel. Il n'a rien inventé, il est vrai, mais il a sçu se rendre propres les découvertes des autres en y ajoutant des traits de lumiere qui n'ont pas peu servi à les faire valoir. Le Livre de *Vandale* sur les Oracles, fût tombé dans l'oubli, si sa plume ne lui eût prêté des agrémens qui ont fait disparoître la sécheresse de l'original. On sait que cette Traduction excita de grands débats & que le Pere *Baltus* entreprit de réfuter le systême du Traducteur. La modération de M. de *Fontenelle* dans cette circonstance doit servir de modele à tout Auteur raisonnable. Il étoit Philosophe dans toute l'étendue du terme, & cependant il fut toujours éloigné de ce ton dogmatique, de ce style avantageux, de cet orgueil apprêté, de cette aigreur de ressentiment, de cette intolérance

presque fanatique qui fait le caractère dominant de ceux qui ne le sont que dans le sens actuel. S'il s'égara quelquefois dans ses idées, il n'eut pas la témérité de les établir en système ; s'il avança quelques propositions un peu hardies, il ne les défendit pas avec opiniâtreté ; s'il eut quelques démêlés littéraires, il les soutint avec honnêteté, & les termina par un silence toujours sage, quand on n'offre aux autres que des découvertes opposées aux idées reçues : qualités qui rendirent sa philosophie respectable dans ses sentimens, quoiqu'elle ne fut pas toujours sûre dans ses maximes.

On lui a reproché, dans la Société, un Egoïsme qui rapprochoit tout de lui-même ; c'est un défaut sans doute, mais on le lui pardonne en ce qu'il n'a pas cherché à le communiquer par ses Ecrits & qu'il n'en a point fait la base du bonheur de l'Humanité, comme nos Moralistes modernes qui brisent tous les liens de la Société, sous le spécieux prétexte d'un amour universel pour les individus qui la composent & d'une haute supériorité sur les événemens, mais dans le fonds par un orgueil excessif & par une indifférence coupable pour tout ce qui doit toucher une ame sensible & un cœur véritablement vertueux.

L'Abbé *Trublet* a fait une espece de *Fontenelliana* où l'admirateur enthousiaste se fait sentir à chaque ligne. Ce n'est pas ainsi qu'on fait valoir les grands Hommes ; ce n'est pas non plus d'après de tels Panégyristes qu'on doit juger de leur mérite. L'abus de l'esprit dans le style, la plus grande pénétration & la plus grande étendue dans les connoissances, fixeront les divers degrés d'estime qu'on doit à M. de *Fontenelle* comme Littérateur & comme Philosophe.

FORBONNAIS, [Veron de] Inspecteur Général des Monnoies de France, Conseiller au Parlement de Metz.

Les Ouvrages de cet Auteur, qui sont en très-grand nombre, ont presque tous pour objet les Finances & le Commerce & sont remplis d'excellentes vues ; la maniere noble, facile, & souvent élégante avec laquelle ils sont écrits, eût été capable d'embellir & de faire goûter des productions purement littéraires, s'il s'y fut consacré. M. *Thomas* en a senti tout le mérite, & y a * puisé les principes d'administration & d'économie dont il a enrichi son *Eloge du Duc de Sully*.

---

* Voyez les *Recherches sur les Finances*, par M. *Veron de Forbonnais.*

FORCE, [*Charlotte-Rose* DE CAUMONT, Demoiselle DE LA] née en Guienne en 1650, morte à Paris en 1724.

On a d'elle seize Romans, dont quelques-uns sont en plusieurs volumes. Ils annoncent en général beaucoup d'imagination, de l'esprit & le talent d'écrire ; s'il y regnoit plus de vivacité & de précision, on pourroit les préférer au déluge de productions de ce genre dont le Public est inondé tous les jours. Ils ont un avantage qui doit les faire accueillir avec plus d'indulgence, c'est que l'histoire y est mêlée avec la fiction ; les personnages qu'elle y introduit ont presque tous existé, & leurs aventures sont conformes au caractère qu'on leur connoît. On sent bien que l'exactitude historique y est très-peu observée, mais tant d'Historiens ont donné des Romans pour des Histoires, que celles de Mlle de *la Force*, qui n'en ont pas la prétention, ne doivent pas être jugées à la rigueur. Ses *Contes de Fées* sont pleins de variété, d'intérêt & de morale.

Elle cultiva aussi la Poésie. On trouve dans son Poëme adressé à la Princesse de *Conti*, & dans une Epitre à Mad. de *Maintenon*, des détails très-heureusement rendus.

La fortune de cette ingénieuse Demoiselle ne répondoit point à l'éclat de sa naissance ni au mérite de son esprit, si on en juge par les Vers qu'elle adressoit à Mad. de *Maintenon*.

Ton sort est glorieux, & le mien est fatal ;
Nos Ayeux autrefois marchoient d'un pas égal,
Cependant entre nous que je vois de distance,
Et combien ton mérite y met de différence ! &c....

FORT : [*Adrien-Claude* LE] *Voyez* MORINIERE.

FOSSE, [*Antoine* DE LA] premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, de l'Académie des Apatistes de Florence, né à Paris, mort en 1708, âgé d'environ 55 ans.

Deux ou trois Tragédies & principalement celle de *Manlius*, Piéce dans le genre de *Corneille*, l'ont placé parmi les bons Auteurs de notre Théâtre. Il n'a pas une force aussi continue que son modele ; mais il a en général la touche noble, vigoureuse ; ses plans sont réguliers, ses caractères vrais, énergiques & bien rendus.

La Fosse avoit toutes les qualités d'un homme estimable & d'un vrai Philosophe dans le sens que les bons Moralistes attachent à ce mot. *Il préféroit les Lettres à la fortune & la vertu aux*

Lettres,

Lettres, dit M. du *Tillet*, ce qui donne un nouveau prix à ses talens.

1. FOUCHER, [*Simon*] né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, a été surnommé le *Restaurateur de la Philosophie académicienne*, dont il a composé une assez bonne *Histoire*. On doit lui savoir gré de l'Histoire, mais sa Restauration de la Philosophie des anciens Académiciens sera toujours d'un très-petit mérite auprès des Gens sensés.

Il a composé outre cela une vingtaine d'Ouvrages qu'on ne prendra pas sans doute soin de restaurer. On estime pourtant celui qui a pour titre, *Dissertation sur la Recherche de la Vérité*, suivie d'un examen particulier des sentimens de *Descartes*; malgré la bonté de cet Ouvrage, *Simon Foucher* ne sera jamais qu'un Philosophe très-obscur.

2. FOUCHER, [*Paul*] Abbé, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Censeur Royal, né à Tours en 1704.

On trouve dans le Recueil de l'Académie dont il est Membre, onze ou douze *Mémoires* qui complettent un Traité historique de la Religion des anciens Perses. Il est facile de juger par eux

que M. l'Abbé *Foucher* joint le mérite des recherches à l'art de les mettre en œuvre & à celui de les rendre agréables & intéressantes à la lecture. Si tous les Mémoires des derniers volumes du Recueil de la même Académie étoient travaillés avec autant de soin, on ne seroit pas dans le cas de se plaindre que l'Erudition a dégénéré parmi nous. Ce n'est qu'après les sources qu'on peut éclaircir les traditions obscures ; la répétition n'est qu'une froide lumiere, & se fait sentir malgré les efforts qu'on fait pour la cacher.

FRAGUIER, [*Claude-François*] Abbé, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1728.

Cet Auteur a sçu parer des graces de la Littérature les richesses de l'Erudition. La connoissance du Grec, du Latin, de l'Italien, de l'Espagnol & de l'Anglois, n'affoiblit point en lui le véritable goût de sa langue. Dans ses Poésies Latines on trouve une élégance & une urbanité qui en rendent la lecture intéressante, quoique le sujet n'en soit pas toujours intéressant. Plein de la Philosophie platonicienne, il la mit en Vers Latins sous le titre d'*Ecole de Platon*. Ce Poëme est marqué au coin d'un génie aussi facile

qu'aimable ; l'Homme de goût, le sage Moraliste, l'Ecrivain élégant, s'y disputent la préférence. Ce sont peut-être les plus beaux vers qu'on ait faits depuis *Ovide* dont ils retracent la maniere, nouveau motif de réfuter ceux qui prétendent qu'il est impossible de faire de bons vers dans une Langue morte.

L'Abbé *Fraguier* ne mérite pas moins d'éloges pour ses Ouvrages de pure érudition. Ses Dissertations insérées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, sont autant de morceaux précieux qui enrichissent ce Recueil & prouvent que la délicatesse de notre langue n'étoit pas moins familiere à leur Auteur, que celle des Latins. On sait que cet habile Littérateur avoit été Jésuite l'espace de treize ans, & qu'il ne quitta cette Société qu'à cause de ses infirmités qui durerent jusqu'à sa mort.

FRANC, [*Jean-George* LE] Evêque du Puy, né à Montauban en 1714.

De l'esprit, de la raison, une litterature étendue, une théologie lumineuse, un style pur, facile, & souvent élégant, sont les principaux traits qui caractérisent ses Ouvrages dont la plûpart ont pour objet la défense de la Religion contre les attaques des Incrédules. Celui qui a

pour titre, *l'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, eſt ſans contredit ce qu'on a fait de meilleur en ce genre; on y trouve une logique preſſante & des raiſonnemens auſſi clairs que profonds qui ne laiſſent rien à deſirer au Lecteur; c'eſt le plus sûr préſervatif contre la ſéduction des Ecrits philoſophiques. Il ſera toujours aiſé à tout eſprit raiſonnable de ſentir une extrême différence entre un homme qui raiſonne ſur des principes ſolides & un Diſſertateur captieux dont les idées ne marchent qu'au hazard & ſans aucune liaiſon.

L'*Inſtruction paſtorale ſur la prétendue Philoſophie des Incrédules modernes* ne fait pas moins d'honneur au zèle & aux talens de ce Prélat; il y eſt également clair, également profond, également nourri de l'Ecriture ſainte & de l'érudition littéraire. C'eſt principalement à cet Ouvrage qu'il doit les Sarcaſmes dont le Philoſophe des Alpes n'a pas rougi de l'accabler. Cette *Inſtruction* demandoit des réponſes, & M. de *Voltaire* n'y a répondu que par de fades plaiſanteries. Telle eſt la méthode des *Dom-Quichotes* de l'impiété, ils ſont toujours braves quand il ne faut combattre que des moulins-à-vent: dès qu'ils rencontrent un Athlète réel, ils eſquivent le combat, & croient ſuppléer par des pantalo-

nades à ce qui leur manque, du côté de la vigueur. Il est vrai qu'ils amusent par-là le Peuple & les Esprits légers ; mais les Esprits éclairés n'en reconnoissent que mieux leur foiblesse, & bientôt les sots même seront forcés d'ouvrir les yeux au milieu de la fumée étourdissante dont ils les repaissent.

FRANC : [*Jean-Jacques*] *Voyez* POMPIGNAN.

FRANCHEVILLE, [*Joseph* DUFRESNE DE] de l'Académie de Berlin, né à Dourlens dans la Picardie, en 1704.

On eût pu d'abord être tenté de croire que ce Nom placé à la tête de la premiere Edition de l'*Histoire du Siecle de Louis XIV*, étoit un de ces noms de guerre dont M. de *Voltaire* a si souvent coutume de parer le frontispice de ses Ouvrages, mais il est très-assuré qu'il est celui d'un Auteur existant. Le Public eût été cependant excusable de s'y méprendre, car les Histoires, les Journaux, les Ecrits polémiques de cet Auteur, sont absolument inconnus aujourd'hui. Si M. de *Francheville* est mort pour son compte, il vivra du moins, à la faveur d'une production étrangere, parmi les Editeurs faciles & indul-

gens à l'égard des Ouvrages qu'ils donnent au Public.

1. FRANÇOIS I, Roi de France. Nous le plaçons ici en qualité de Restaurateur des Lettres & comme capable de les honorer par ses Ouvrages, si les soins du gouvernement lui eussent permis de cultiver davantage ses talens pour la Poésie. Ce Monarque a réuni dans sa personne les dons heureux qui font les Héros & qui forment les génies aimables. Intrépide, généreux, affable, spirituel, amateur de l'étude & sur-tout de la lecture des Anciens, il procura aux Lettres par ses bienfaits ce qu'il auroit voulu leur procurer par ses travaux. Les Savans de toutes les Nations éprouverent sa libéralité & la plûpart furent appellés à sa Cour. Il fonda des Colléges, établit des Imprimeries, & fit adopter à la Jurisprudence la Langue Françoise, au lieu de celle des Latins qui avoit été jusqu'alors en usage dans les Arrêts & dans les Contrats. Quelques morceaux de Poésie qui nous restent de lui font juger qu'il auroit pu figurer avec éclat parmi les bons Poëtes de son Siecle que sa protection fit éclore. L'Epitaphe dont il honora le tombeau de la belle *Laure*, en passant à Avignon, fait honneur à sa Muse :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée :
Plume, labeur, la langue & le devoir,
Furent vaincus par l'Amant de l'aimée.
O gentil ame, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant;
Car la parole est toujours réprimée
Quand le Sujet surmonte le Disant.

2. FRANÇOIS, [*Laurent*] Abbé, né en Franche-Comté, vers le commencement de ce siecle.

M. de *Voltaire* a bien pu dire dans une Epitre *,

L'Abbé *François* écrit; le Léthé sur ses rives
Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.

il a bien pu ajouter dans une note destinée à éclaircir ces vers : » Il y a en effet un Abbé nommé *François*, des Ouvrages duquel le fleuve » Léthé s'est chargé entiérement. C'est un pauvre » imbécille qui a fait un Livre en deux volumes » contre les Philosophes, Livre que personne » ne connoît ni connoîtra « : la fadeur de ses plaisanteries n'a pas empêché & n'empêchera pas qu'on ne rende justice à ses Ecrits; les *Preuves de la Religion* & l'*Examen des faits qui servent*

* Epitre à M. *d'Alembert*.

de fondement au Christianisme, seront toujours aux yeux d'un Lecteur éclairé la réfutation de son absurde badinage. Ces deux Ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance dont ils peuvent se passer, ont celui de l'intérêt, de la clarté, de la simplicité, de la facilité & de l'onction; qui vaut bien la séchéresse, l'obscurité, l'enflûre, l'entortillage & la morgue des productions philosophiques.

Quelle étrange méprise que celle de prétendre déprécier des Auteurs estimables, en cherchant à les couvrir d'un ridicule qui n'attaque que le mauvais Plaisant! *Boileau* à qui la Philosophie fait un crime de la Satyre, songea-t-il jamais à décrier ainsi les honnêtes gens? Trouve-t-on dans ses Epitres des passages tels que celui-ci, au sujet de M. de *la Beaumelle*, *ce vil croquant contre qui tout honnête homme éclate en attendant qu'on lui ait appliqué les fleurs de Lys sur la joue ou sur l'épaule*? A-t-il jamais dit de quelqu'un *qu'il réclamoit, dans son grenier*,

La Loi qui prostitue & sa fille & sa femme *?

auroit-il traité d'*Ecolier impudent qui, mourant de honte & de faim, se fit Satyrique pour avoir*

---

* M. de *Voltaire*, dans cette même Epitre, dit cela de M. *Larcher* qui n'est point marié.

du pain *, un Critique estimable qui n'eût eu d'autre tort que d'éclairer la Littérature & de venger le bon goût ?

Telles sont cependant les précieuses saillies qui enrichissent l'Epitre amicale de l'Auteur de *Zaïre* à M. *d'Alembert*. Ecrire ainsi à ses amis, n'est-ce pas donner une étrange idée & de l'amitié qui écrit & de l'amitié qui reçoit ? Ne devroit-on pas répondre à de pareils *Epistoliers* par ce vers d'*Ovide*,

Nil mihi rescribas, sed tamen ipse veni,

en retranchant toutefois le dernier hémistiche ?

3. FRANÇOIS, [*Louis*] Avocat au Parlement de Paris, des Académies de Nancy, de Lyon, de Marseille & de Dijon, né à Neuf-Château en 1752.

M. de *Voltaire* a autant célébré celui-ci qu'il a décrié le précédent. Il est vrai que les talens prématurés de M. *François* pour la Poésie, méritoient d'être accueillis du Patriarche de nos Poëtes ; à l'âge de douze ans il avoit été reçu dans les Sociétés Littéraires dont il est Membre. Il ne paroît pas que depuis ce tems, il se soit encore

* C'est en ces termes qu'il parle de M. *Clément*.

attaché à des Ouvrages de grand genre. Une éruption trop précoce auroit-elle affoibli dans lui les germes du génie? Nous aimons mieux croire que par une prudence, peu ordinaire dans ce Siecle, il préfére l'avantage solide de cultiver dans le silence de l'étude les heureuses dispositions qu'il a reçues de la nature, à l'éclat subit & passager d'une réputation trop prompte. L'exemple de tant de jeunes *Icares* qui ont perdu leurs aîles dès le premier essor de leur vol inconsidéré lui a sans doute fait sentir la nécessité de laisser croître & fortifier les siennes.

FRASNAY. [*Pierre* DE] On ne sait pas où est né cet Auteur, mais c'est une bien petite gloire de perdue pour sa patrie. On le connoît par un mince Recueil de Fables qu'il publia en 1751 sous le titre de *Mythologie ou Recueil de Fables Grecques, Esopiques & Sybariques, mises en Vers françois*. Ce seul titre suffit pour donner une idée de la justesse de son esprit. Confondre les Fables d'*Esope* & des autres Fabulistes avec la Mythologie, c'est la preuve d'un grand discernement. Il eût mieux fait d'intituler son Recueil *Parodie des Fables d'Esope*, ou plutôt, *des Fables de la Fontaine*, [car ce Monsieur de *Frasnay* a mis en Vers les mêmes Fables que celui-ci] que

d'annoncer son travail sous un titre qui le rend doublement ridicule. On l'a pourtant loué dans le Mercure.

Qui Bavium non odit amet tua carmina Maevi.

FRERET, [*Nicolas*] de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1749, Ecrivain également célebre & par l'étendue & par l'abus du savoir. Il n'avoit pas vingt ans qu'il avoit déjà fait plusieurs *Mémoires* très-savans sur presque tous les points de la Mythologie Grecque, & à vingt-cinq il fut reçu à l'Académie des Inscriptions. L'Ouvrage par lequel il débuta dans cette Compagnie, fut un discours sur l'Origine des François, lû dans une Séance publique, & suivi de l'emprisonnement de l'Auteur à la Bastille.

Son ardeur pour l'étude, qui étoit son unique passion, soutint sa captivité. Mais s'il eut voulu se guérir de sa hardiesse & de ses erreurs, ce n'étoit pas dans les Ouvrages de *Bayle* qu'il devoit chercher ses délassemens. La lecture de ce Philosophe toujours flottant dans ses principes, non-seulement fortifia sa témérité, mais encore le rendit un sceptique outré, & ôta à son esprit la faculté de trouver une assiette fixe.

Il ne faut donc pas s'étonner que la plûpart de

ſes Ouvrages ſe reſſentent de cette incertitude d'idées, fruit ordinaire d'une érudition indigeſte qui marche au hazard & n'a point d'étoile polaire pour la diriger. Tout à la fois Chronologiſte, Géographe, Philoſophe, Mythologiſte, Grammairien, il n'eſt inſtructif que pour ceux qui ſavent écarter les erreurs & s'attacher avec diſcernement aux différens matériaux qu'il raſſemble. C'eſt ce qui paroît dans ſon *Examen des Apologiſtes de la Religion chrétienne*, ouvrage où il empoiſonne & défigure tous les faits qui contrediſent ſes idées, à-peu-près comme certains tempéramens convertiſſent en humeurs malignes tous les alimens qu'ils prennent. Sa *Lettre de Traſibule à Leucipe* eſt encore plus dangereuſe. On peut la regarder comme l'élixir des ſyſtêmes de *Hobbes* & de *Spinoſa*, & la ſource où l'Auteur du *Syſtême de la Nature* eſt venu enſuite puiſer ſes vertiges. Jamais l'Athéïſme ne parut plus réduit en principes, quoiqu'adroitement enveloppé, que dans cette production qui porte par tout le caractère d'un eſprit dur & d'un cœur corrompu.

Ces deux Ouvrages n'ont paru qu'après la mort de M. *Freret*, & le zèle de ſes Editeurs a moins contribué à la gloire de ce Savant, qu'à fournir un répertoire aux Incrédules, à M. de *Voltaire*,

entre autres, qui s'est fait un mérite de se parer de son érudition.

Tel est donc l'effet ordinaire de l'abus des talens : ils deviennent un poison entre les mains des Frénétiques qui s'en trouvent malheureusement pourvûs. L'orgueil, l'indépendance, l'entêtement, sont tour-à-tour des prestiges qui les aveuglent ; & égarés eux-mêmes par leurs propres illusions, ils deviennent un principe d'égarement & de folie pour les Esprits foibles qui se laissent entraîner au torrent de leurs fausses idées.

Le nom de M. *Freret* eût pu tenir un rang aussi illustre qu'irréprochable parmi nos célébres Littérateurs.. » Ce Savant connoissoit, dit l'Au-» teur de son Eloge historique *, tous les Ro-» mans & les Théâtres de presque tous les Peu-» ples, comme si ses Lectures n'avoient jamais » eu d'autre objet... & l'on étoit surpris de » l'entendre raconter les Anecdotes littéraires & » politiques du tems par un Homme que les » Grecs, les Romains, les Celtes, les Chinois, » les Péruviens auroient pris pour leur Compa-» triote & leur Contemporain «. Que ne bornoit-il là ses travaux ! On pourroit prononcer

* Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

son Nom sans rappeller aux personnes sages & religieuses celui d'un homme qui a attaqué le plus ouvertement le Christianisme & a fourni le plus d'armes aux extravagans Adversaires qui l'ont attaqué après lui.

FRERON, [*Elie-Catherine*] des Académies d'Angers, de Montauban, de Marseille, de Nancy, d'Arras & des Arcades de Rome, né à Quimper en 1719.

Croit-on que ce Journaliste puisse trouver aujourd'hui des défenseurs, après les anathêmes lancés contre lui par nos Littérateurs les plus célébres? Seroit-on bien reçu à dire que personne n'étoit plus capable de remplacer l'Abbé *Desfontes*; qu'il a autant d'esprit que son prédécesseur; que les Auteurs Grecs & Latins lui sont aussi familiers que ceux du Siecle de *Louis XIV*; qu'il joint la connoissance de plusieurs Langues étrangetes au mérite de bien écrire dans la sienne; qu'il est supérieur dans l'art de faire l'analyse d'un Ouvrage & sur-tout d'une Pièce de Théâtre, quand il veut s'en donner la peine? Seroit-il permis d'ajouter, que peu de Littérateurs ont le coup-d'œil plus juste pour découvrir les défauts d'un Livre, le tact plus fin pour en sentir les négligences & les beautés; qu'il est le seul des Jour-

nalistes qui releve les fautes de langage aujourd'hui si communes, & qui, en matiere de style, sache mieux distinguer le simple du bas, le naturel du recherché, le sublime de l'enflûre, le vrai du faux?

Nous nous garderons bien de donner dans des idées aussi absurdes, par respect pour les nouveaux oracles de notre Littérature. C'est assurément sans intérêt & sans ressentiment qu'ils ont avancé, M. de *Voltaire* entre autres, que *Maitre Freron* n'étoit qu'un *Polisson*, un *Sicophante*, un *Yvrogne*, un *Ane*, un *Insecte*, une *Chenille*, un *Vermisseau*. En effet, quels autres noms lui donner, lorsqu'on sait que parmi les cent cinquante volumes qui composent le Recueil de son Journal, il n'y en a pas un où il n'ait l'audace de critiquer nos meilleurs Ecrivains! Il a beau dire que le goût & la gloire des Lettres sont intéressés à cette sévérité; que les défauts des Auteurs célébres sont beaucoup plus dangereux que ceux des Auteurs médiocres qu'on n'est jamais tenté de prendre pour modeles; qu'il est essentiel d'arrêter les usurpations des Tyrans littéraires qui abusent de leur réputation pour renverser les loix & faire respecter jusqu'à leurs écarts: de pareilles raisons ne sauroient justifier ses attentats.

De quel crime de leze-majesté poétique ne

s'eſt-il pas rendu coupable, par exemple, en s'acharnant ſans relâche contre M. de *Voltaire*! A-t-il pu imaginer qu'on adopteroit ſes déciſions, lorſqu'on l'a vu vingt fois s'efforcer de prouver que ce premier Poëte de notre nation n'eſt pas auſſi infaillible qu'on le penſe; que ſes Ouvrages ne ſont pas exempts de fautes contre la langue & le goût; qu'il a avancé des erreurs & des menſonges; qu'il eſt injuſte dans preſque toutes ſes Critiques, indécent & atroce dans ſes Diatribes; que tous ſes Opéra ſont déteſtables; que pluſieurs de ſes Comédies n'ont d'autre mérite que celui de la verſification; que quelques-unes de ſes Tragédies ſont médiocres; que ſes Hiſtoires ſont remplies de fauſſetés, ſes Satyres de calomnies, ſes Romans d'impiétés?

Mais ce n'eſt encore là qu'un des petits griefs de M. *Freron*. Pour achever de nous convaincre de ſa folle témérité, il n'a laiſſé échapper aucune occaſion de fronder les Encyclopédiſtes & les Philoſophes. Quoiqu'il n'ait ceſſé d'entendre dire qu'on ne ſauroit trop reſpecter des hommes qui honorent notre Nation par leur littérature autant que par leurs lumieres & leurs vertus, il n'a pas craint de les accuſer d'être vindicatifs, intolérans, orgueilleux, égoïſtes, pleins de morgue; il leur a reproché de corrompre le goût

par

par des paradoxes & des exemples, les mœurs par des principes qui détruisent tous les sentimens & renversent toute société : qui ne sait cependant que ce sont les plus ardens prédicateurs de la modération, de la tolérance; qu'ils n'ouvrent la bouche que pour recommander la modestie & jamais pour parler d'eux-mêmes; que tous leurs Ecrits déposent en faveur du respect qu'ils ont pour la Religion, la Nation, les Loix & toute espece d'autorité?

Le moyen, après cela, que la raison puisse être de son côté!

La justice y est-elle davantage? Lisez ses feuilles, & vous verrez que M. *Diderot* qui a tant écrit, tant écrit, n'a pas fait encore un bon Livre; que M. *d'Alembert* qui a traduit des morceaux de *Tacite*, n'entend pas le Latin, & que ses *Mélanges de Littérature*, si estimés de tous les Connoisseurs, sont écrits avec sécheresse & avec froideur; que de tous les Ouvrages de M. *Marmontel*, on ne lit plus que quelques-uns de ses *Contes*; que M. *Thomas* est moins éloquent que boursouflé, plus Compilateur & Copiste que Penseur & Original; que M. *Delaharpe*, qui a traduit *Suétone*, a besoin d'étudier encore la langue des *Césars*; que les Extraits qu'il fournit au Mercure sont plus apprêtés que savans, que son Egoïsme

enfin le rend d'abord insupportable & ensuite ridicule.

Peut-on avancer de pareilles inepties, & avoir le sens commun ?

Ajoutons qu'incapable de sentir combien le siecle des lumieres doit l'emporter sur le siecle du goût, il a eu la simplicité de prendre la défense des *Corneilles*, des *Racines*, des *Crébillons*, contre MM. de *Voltaire* & de *Saint-Lambert*, celle de *Despreaux* & de *J. B. Rousseau* contre MM. *Diderot*, *d'Alembert* & *Marmontel*, qui cependant ont évidemment démontré que l'un n'étoit pas Poëte & que l'autre n'étoit qu'un Versificateur.

Après de si lourdes méprises, quel contraste ! Des éloges prodigués aux plus minces Littérateurs, de l'indulgence pour des productions foibles, de l'encens pour des minuties. M. *Freron* nous apprend, il est vrai, » qu'il avoit à craindre » le mécontentement de plusieurs puissans *Mé-* » *cènes* pleins d'entrailles pour leurs chers petits » Rimailleurs ou leurs insipides Romanciers ; » que ses Amis ont été cent fois le trouver lors- » qu'il paroissoit un Ouvrage nouveau pour l'en- » gager à n'en pas dire du mal, parceque l'Au- » teur étoit vivement protégé par tel Prince ou » tel Duc, ou telle Dame qui ne manqueroit

» pas d'employer contre sa personne & son Jour-
» nal toutes les ressources du crédit « *.

Que la philosophie entre donc dans l'esprit de M. *Freron* ! Il pourra alors impunément attaquer les grands Hommes, donner des brevets d'honneur aux petits, & en espérer un pour lui-même.

FRESNAYE, [*Jean* VAUQUELIN, sieur DE LA] né à Caen, mort en 1620, ami de *Malherbe* & son Compatriote. Il s'exerça, comme lui, dans la Poésie, sans avoir les mêmes talens, & n'eut pas par conséquent les mêmes succès. On lui doit cependant le premier exemple du mêlange de la Prose avec les Vers, genre de composition tout à la fois commode & capable de faire naître l'agrément & la variété, quand une plume délicate sait le manier à propos. Il est aussi le premier qui ait donné des Idylles en notre langue. Le Public doit toujours un tribut de reconnoissance à ceux qui lui ont procuré quelque nouveau plaisir. Il n'en est pas certainement dans la Littérature comme dans la Noblesse : l'Auteur d'une grande Maison est ordinairement un homme d'un grand mérite, & c'est de lui qu'on se fait gloire de dater ; tandis que c'est le plus

* Voyez l'*Année Littéraire* 1754, *tom.* 3.

ſouvent un Ecrivain obſcur qui eſt l'inventeur d'une nouvelle Génération poétique ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour ſe diſpenſer de l'hommage qu'on doit à ſon invention.

FRESNOY, [*Charles-Alphonſe* DU] né à Paris 1611, mort en 1665.

Il a réuſſi dans deux Arts qui exigent des talens naturels pour être cultivés avec ſuccès. Il fut Peintre & Poëte, mais ſon Poëme de *Arte Graphica* eſt moins eſtimé que ſes Tableaux, qui, dit-on, approchent du *Titien* pour le coloris & de *Carrache* pour le deſſin. Quant à ſa touche poétique, nous pouvons aſſurer qu'elle n'approche ni de l'élégance de *Virgile*, ni de la facilité d'*Horace* ; elle eſt ſouvent vigoureuſe, mais preſque toujours ſéche & dure. Ses Vers ſont remplis de termes techniques qui en rendent la lecture pénible. Ses préceptes ſont trop détaillés, trop entaſſés les uns ſur les autres ; il auroit dû les entremêler de plus d'images, multiplier plus qu'il n'a fait les leçons applicables à tous les Arts, & par-là il auroit rendu ſon Ouvrage auſſi agréable qu'il eſt utile ; il ſemble qu'il n'ait voulu écrire que pour les Artiſtes, ſans s'embarraſſer des Amateurs. N'eût-il pas mieux fait d'écrire en proſe, ou au moins de joindre l'agréable à l'utile

puiſqu'il écrit en vers ? La Poéſie ne vit que d'images & d'ornemens, & tout ce qui en eſt dépourvu ne ſauroit être appellé Poëme. Seroit-il vrai que, comme l'a voulu faire entendre M. *Clément*, que *l'Art de peindre* ne puiſſe jamais faire le ſujet d'un bon Poëme didactique ? Nous n'avons garde de le penſer, comme on peut le voir dans l'article *Marſy*, où nous tâcherons de prouver le contraire.

Au reſte, le Poëme de *Dufreſnoy* nous paroît eſtimable malgré tous ſes défauts. Les préceptes en ſont toujours judicieux, toujours fondés ſur la nature; ils ſont le fruit de trente ans d'expérience dans l'Art qui en eſt l'objet. Le ſtyle, quoique peu élégant eſt aſſez correct; il eſt dans le vrai genre de la Poéſie didactique, & a un caractère marqué & toujours ſoutenu.

FRESNY, [*Charles* RIVIERE DU] Valet-de-Chambre de *Louis XIV* & Controlleur de ſes Jardins, né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724.

Un goût univerſel pour les Beaux-arts, des talens pour les cultiver avec ſuccès, doivent le faire regarder comme un de ces génies heureux propre à faire admirer les richeſſes de la nature. La Muſique, le Deſſein, la Peinture, l'Archi-

tecture, la Poésie, ont exercé tour-à-tour son activité; les Belles-Lettres & sur-tout la Poésie comique paroissent cependant avoir eu la préférence.

La plûpart de ses Comédies offrent des caractères neufs, peints avec finesse & parfaitement soutenus. Son Dialogue est juste & concis, le comique de ses Personnages est pris dans la pensée, quelquefois dans la situation, non dans des jeux de mots ou de froides saillies, ressource ordinaire des Auteurs médiocres. Ses portraits tirent leur principal agrément de la Critique & non pas de la Satyre, comme ceux de quelques Poëtes comiques qui sont venus après lui. Avec toutes ces parties estimables, ses Pièces manquent en général par l'intrigue, & ses dénouemens ne répondent pas au jeu & à la vivacité des Scènes. *Regnard*, dit-on, lui doit son *Joueur*. Quoi qu'il en soit, quand *Dufresny* voulut faire représenter le sien, il n'étoit plus tems; celui de *Regnard* s'étoit emparé des suffrages, & c'est ce qui acheva de brouiller irréconciliablement ces deux Auteurs.

Louis XIV honora toute sa vie *Dufresny* d'une bienveillance particuliere & le combla de bienfaits sans pouvoir jamais l'enrichir. *Dufresny* avoit deux passions qui dévoroient tout, l'amour de la table & celui des femmes. Un homme de ce caractère sembloit ne devoir jamais se fixer;

cependant il se maria deux fois. En secondes noces il épousa sa Blanchisseuse pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit. M. *le Sage* raconte ainsi ce trait dans son *Diable Boiteux*. » Je veux envoyer » aux Petites Maisons un vieux Garçon de bonne » famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le » dépense, & qui ne pouvant se passer d'especes, » est capable de tout faire pour en avoir. Il y a » quinze jours que sa Blanchisseuse, à qui il de- » voit trente pistoles, vint les lui demander, en » disant qu'elle en avoit besoin pour se marier » à un Valet-de-Chambre qui la recherchoit. Tu » as donc d'autre argent, lui dit-il, car où diable » est le Valet-de-Chambre qui voudra devenir ton » mari pour trente pistoles! Hé, mais, répondit- » elle, j'ai encore outre cela deux cents ducats. » Deux cents ducats, répliqua-t-il avec émotion, » mal peste, tu n'as qu'à me les donner à moi, » je t'épouse & nous voilà quitte à quitte; & la » Blanchisseuse est devenue sa femme «.

Dufresny a travaillé aussi au Mercure de France. Les volumes qui sont de lui fourmillent de ces traits d'esprit & d'enjouement qu'il savoit répandre dans toutes ses productions. On a encore de lui des *Amusemens sérieux & comiques*, qui eurent dans le tems beaucoup de succès &

qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir. Il y introduit un Siamois pour y faire une critique agréable de nos mœurs & de nos usages. C'est vraisemblablement dans cette ingénieuse production qu'on a puisé l'idée des Lettres Persannes, des Lettres Turques, des Lettres Chinoises, &c. mais les Imitateurs, quoique ingénieux & profonds, n'ont pas été aussi sages & aussi réservés que lui.

FRONTEAU, [*Jean*] Chanoine Régulier de Ste. Genevieve, Chancelier de l'Université de Paris, né à Angers en 1614, mort en 1662.

Il savoit, dit-on, neuf langues, & ses Ouvrages nous apprennent qu'il ne savoit pas la sienne.

FURETIERE, [*Antoine*] Abbé de Chalivoy, de l'Académie Française, né à Paris en 1620, mort en 1688.

Il fut exclu de l'Académie parcequ'on l'accusa d'avoir profité du travail de ses Confreres pour composer le Dictionnaire universel qui porte son nom. Il y eut un procès intenté pour des mots. *Furetiere* défendit sa Cause avec vivacité, & les injures qu'il ajouta aux raisons la lui firent perdre.

Cet Ouvrage fut néanmoins donné au Public quelques années après sa mort, & eut même plusieurs Editions ; on pouvoit le regarder comme le meilleur en ce genre avant que le Dictionnaire de Trevoux eut paru. Il faut remarquer au sujet de celui-ci, qu'à force d'avoir cherché à l'enrichir, on l'a tellement surchargé d'exemples & augmenté de volumes, qu'on en a rendu l'usage aussi difficile que l'acquisition couteuse. L'Abregé qu'on en a donné, a un autre inconvénient ; il est trop succint & trop dépourvu d'autorités. Dans les Ouvrages d'utilité publique, il n'est pas moins essentiel d'éviter une amplification ambitieuse, qu'une abbréviation famélique.

Furetiere est encore connu par le *Roman Bourgeois*, production burlesque qui pourroit être agréable, si le Roman comique de *Scarron* n'en effaçoit la plaisanterie.

FUZELLIER, [*Louis*] né à Paris, mort en 1752, Poëte médiocre qui a successivement travaillé pour les trois Théâtres avec plus de facilité que de génie. De toutes les Pièces qu'il a composées, il n'y en a guères que trois ou quatre qui aient eu des succès durables. *Momus Fabuliste*, Comédie en un acte & en prose, eut

trente représentations. On sait que cette Pièce est une critique ingénieuse des Fables de *la Motte*. Les autres Pièces de *Fuzellier* qui ont réussi, sont sur le Théâtre de l'Opéra, où l'on donne encore *le Carneval du Parnasse* & *les Fêtes Grecques & Romaines*.



G.

GACON, [*François*] Prieur de Baillon, né à Lyon en 1666, mort en 1725, Versificateur satyrique qu'on surnomma le Poëte *Sans fard*, & qui auroit eu besoin d'en employer pour adoucir l'âcreté & relever la platitude de ses Satyres. Ce genre de composition cesse d'être excusable quand la bîle & la grossiéreté y regnent, & l'on se rend justement odieux en disant du mal des autres, quand la maniere de le dire fournit des armes légitimes contre soi.

On peut à *Despreaux* pardonner la Satyre,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire,
Le miel que cette Abeille avoit tiré des fleurs,
Pouvoit de sa piqûure adoucir les douleurs *.

Mais *Gacon* & tous ses Imitateurs ne doivent attendre que l'indïgnation ou pour mieux dire le mépris public. Son *Homere vengé* est un Ouvrage pitoyable où l'on trouve beaucoup d'injures & pas une pensée. Il y fait un reproche à *la Mothe Houdart* d'être aveugle, ce qui est une

* Discours sur l'Envie, par M. de *Voltaire*.

atrocité. M. de *Voltaire* a souvent reproché à ses Adversaires leur naissance, leur état, leur peu de fortune, comme si on étoit fait pour avoir raison parcequ'on sera plus riche, plus accrédité, plus noble; la Critique a ses bornes, & tout ce qui ne contribue pas à prouver la bonté d'une cause la décrédite nécessairement. L'*Homere vengé* donna lieu à cette Epigramme.

Envain des siecles triomphant,
De l'Univers entier *Homere* eut le suffrage;
Le plus honteux revers l'attendoit dans notre âge,
Houdart l'attaque & *Gacon* le défend.

Gacon a fait aussi un *Anti-Rousseau* qui ne vaut pas mieux que tout ce qu'on a écrit contre ce grand Poëte. Il est honteux pour ceux qui ont osé l'attaquer de se trouver en si mauvaise compagnie.

GAICHIEZ, [*Jean*] Oratorien, de l'Académie de Soissons, mort à Paris en 1731, âgé de 83 ans.

Cet Auteur a peu écrit, & n'a pas même mis son nom à ses Ouvrages. Cette attention ne peut être que le fruit d'une timidité excessive ou d'une très-grande modestie. A en juger par son Livre de *Maximes sur le Ministere de la Chaire*, il pouvoit se montrer au grand jour. On ne sauroit

trop desirer que cet Ouvrage fût plus connu ; c'est ce que nous avons de plus sensé & de mieux écrit sur cette partie de l'Art oratoire. Dans sa naissance on l'attribua à *Massillon*, qui prouva qu'il n'en étoit pas l'Auteur par les grands éloges qu'il lui donna, éloges que cet Ouvrage obtiendra toujours, de la part d'un Lecteur judicieux, par la solidité des préceptes, la profondeur des réflexions, l'énergie & la précision du style.

GAILLARD, [*Gabriel-Henri*] Avoçat au Parlement, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Soissons en 17..., Littérateur estimable, moins célébre que plusieurs de ses Confreres de l'Académie, quoiqu'il leur soit supérieur par ses talens & le mérite de ses Ouvrages. Il a cultivé avec succès différentes branches de la Littérature, & ses productions, soit didactiques, soit historiques, soit morales, annoncent en général l'Homme instruit en état d'instruire les autres, l'Ecrivain noble, élégant & sage, le Philosophe éclairé qui connoît les hommes & sait peindre les vices & les vertus avec les couleurs qui leur sont propres. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il soit exempt de défauts, mais ceux qu'on peut lui reprocher sont rachetés par plusieurs bonnes qualités qui le distinguent

avantageusement du commun des Littérateurs. Il y a des morceaux dans ses *Mêlanges littéraires* & dans son Histoire de *François I*, qui feroient honneur à nos meilleurs Ecrivains. Nous ne parlerons point de sa *Rhétorique*, ni de sa *Poetique* à l'usage des Dames, Ouvrages où il s'est montré bien au-dessous de lui-même. Nous dirons seulement que ses Observations en matiere de littérature sont en général d'un Homme de goût, mais qu'il est à propos de ne pas en adopter toutes les idées. Quant à ses petites Poésies, elles ne seroient pas inférieures à sa Prose, si les apostrophes & les exclamations n'y étoient pas trop fréquentes, si le style en étoit aussi doux & aussi moëlleux, que la versification en est harmonieuse & serrée.

GALLAND, [*Antoine*] né dans la Picardie en 1646, mort en 1715.

La traduction des *mille & une Nuits*, est le fruit de sa connoissance dans les langues Orientales. Ces Contes, faits pour amuser des enfants, n'ont pas laissé de faire une grande fortune par l'amour que tous les hommes ont pour le merveilleux, & par les traits de fécondité qui caractérisent l'imagination arabesque. En général ils sont mal écrits & insipides ; & cependant la lecture n'en a pas été inutile à plusieurs Gens de

Lettres : les uns y ont puisé le sujet d'une Comédie ou d'un Opéra comique ; les autres le sujet d'une Fable, d'un Conte, d'une Nouvelle ou d'un Roman. Les Contes des deux premiers volumes commençoient tous par ces mots, *Ma chere Sœur, si vous ne dormez pas ; faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.* Des Jeunes-gens ennuyés de cette éternelle répétition, en firent une critique, où la plume n'entra pour rien & qui corrigea l'Auteur. Ils allerent une nuit d'hiver frapper à la porte de M. *Galland*, qui courut en chemise à la fenêtre pour savoir ce qu'on demandoit ; après l'avoir laissé se morfondre pendant quelque tems, en lui demandant toujours s'il étoit M. *Galland* lui-même, Auteur des Mille & une Nuits ; M. *Galland*, lui dirent-ils, *si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces beaux Contes que vous savez.*

A combien de nos Auteurs ne seroit-on pas en droit de dire, *dormez & ne nous faites point de Contes ?*

GAMACHES, [*Etienne-Simon*] Chanoine Régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie, de l'Académie des Sciences, né à Meulan en 1672, mort à Paris en 1756. On peut lire avec fruit quelques-uns de ses ouvrages de Physique, de

Littérature & de Morale, car il s'est également exercé dans les Sciences & dans les Belles-Lettres. Ses *Dissertations littéraires & philosophiques* ont tout à la fois le mérite de la réflexion & celui d'être écrites avec clarté & précision, quoique avec trop de subtilité quelquefois. Celle qui regarde les *Agrémens du Langage* fait sur-tout honneur à sa sagacité & à son goût : il est vrai qu'on n'y trouve rien, ou presque rien de nouveau ; mais c'est beaucoup de s'attacher aux vérités connues, de les développer & de les mettre à la portée de tous les Esprits. On préférera toujours la raison sage & circonspecte, à cette folle raison qui s'égare en courant après la nouveauté qui ne peut être qu'un travers, depuis que les notions du goût & de la langue sont fixées. Il y a de fort bonnes choses dans son *Systême du Cœur* ; on y desireroit un peu moins de réflexions, qui pour la plûpart sont plus subtiles que naturelles & profondes.

GARASSE, [*François*] Jésuite, né à Angoulême, mort en 1631, âgé de 46 ans.

Le nom de cet Auteur est devenu une injure. Il s'est rendu véritablement méprisable par l'abus qu'il a fait de son esprit, de son imagination & de sa vivacité toujours dépourvue de goût & de jugement.

jugement. Ceux de ses Contemporains qui lui déplurent, furent inondés d'un déluge de grossieretés les plus indécentes & les plus plates. Son Livre de *Recherches des Recherches d'Etienne Pasquier*, peut être regardé comme les archives où M. de *Voltaire* a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'Ecrivains. Il y a cependant cette différence entre lui & *Garasse*, c'est que celui-ci se bornoit à dire que ses adversaires étoient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *sots par bemol*, des *sots par bequarre*, des *sots à la plus haute gamme*, & que M. de *Voltaire* a traité les siens non-seulement d'*ânes* & de *sots*, mais de *Crocants*, de *Cuistres*, de *Marauts*, de *Frippons*, d'*Yvrognes*, de *Sodomites*, de *Scélérats*, d'*Auteurs mourant de honte & de faim*. Chaque Siecle a donc sa nuance; *Garasse* étoit un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur & enchérisseur?

GARDEIN DE VILLE-MAIRE, [*N.*] *Charles I, Roi d'Angleterre, la mort de Thamas-Kouli-Kan*, Tragédies qui n'en ont que le nom & la rime, sont deux titres pour être justement placé parmi nos plus mauvais Poëtes. Sa Critique de *Denis le Tiran*, d'*Aristomene* & de *Cléopatre*, annonce un Auteur qui se connoît

très-bien en mauvaises Pièces, mais qui ne fait ni rendre ses pensées, ni bien écrire. Aussi ce n'est point à cette Critique qu'il faut attribuer la mort de ces trois Tragédies de M. *Marmontel*.

1. GARNIER, [*Robert*] Poëte François, né à la Ferté-Bernard au Maine en 1534, mort au Mans en 1590.

Il développa dans l'art de la Tragédie ce que *Jodelle* son prédécesseur n'avoit fait qu'ébaucher, c'est-à-dire que ses Tragédies eurent une forme plus ajustée aux régles qu'on observe aujourd'hui. Sa *Bradamante* eut un succès prodigieux, tant on commençoit alors à se sentir entraîner vers le vrai goût. Il donna cette Pièce sous le nom de *Tragi-Comédie*, qu'on ne connoissoit pas encore en France, & qui ne convenoit point à cette Tragédie où il n'y avoit rien de comique. » La » presse étoit alors si grande aux Spectacles, dit » M. l'Abbé de *Mervesin*, que l'on fit venir » une troupe des meilleurs Comédiens d'Italie : » elle trouva beaucoup de difficulté à son établis- » sement. Le Roi lui avoit accordé des Lettres- » Patentes ; mais le Parlement refusa plus d'une » fois de les enregistrer. Cet auguste Sénat, » composé de tant de Gens éclairés, ne faisoit » peut-être pas réflexion que dans une ville,

» comme Paris, dont la magnificence attire tou-
» tes les Nations de l'Europe, on doit tolérer ces
» Spectacles, qui amusent les Jeunes-gens &
» moderent en eux l'ardeur des plaisirs illicites
» où infailliblement l'oisiveté les entraîne. Le
» Roi s'expliqua en faveur de ces Comédiens;
» ils jouerent en public & se conformerent au
» Théâtre François, qui ne souffroit rien de li-
» bertin ni d'obscène «.

On remarque dans la versification de *Garnier* une grande facilité, & ses Tragédies au nombre de neuf, offrent quelques morceaux qui se font lire encore avec plaisir. La lecture en a sans doute plu à plusieurs de nos Poëtes tragiques, puisqu'ils n'ont pas craint d'en prendre les idées, & quelquefois de se borner seulement à en rajeunir les expressions.

Les premiers essais de la Muse de *Garnier* furent couronnés dans les *Jeux Floraux*, qui soutinrent long-tems l'honneur de notre Poësie & qui furent érigés en Académie en 1694, sous la protection de M. le Chancelier.

2. GARNIER, [*Jean*] Jésuite, né à Paris en 1612, mort à Bologne en 1681, plus Théologien qu'Homme de Lettres, mais à qui l'on est redevable de plusieurs Ouvrages propres à servir

à l'Histoire Ecclésiastique ; tel est, entre autres ; son *Journal des Papes*, enrichi de Notes curieuses & de trois Dissertations savantes. Il y auroit de l'injustice à dépriser un travail capable d'en épargner aux autres Auteurs.

3. GARNIER, [*N.*] Abbé, Professeur d'Hébreu au Collége Royal, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Successeur de deux habiles Ecrivains dans la composition de l'*Histoire de France*, il seroit digne de marcher à côté d'eux, s'il se fût un peu moins écarté de leur plan & qu'il eût mis un peu plus de chaleur dans son style. On ne sauroit disconvenir qu'il n'ait beaucoup de mérite ; il écrit avec noblesse & souvent avec élégance, il a l'art de présenter les faits d'une maniere intéressante ; on voit qu'il est plein de sagacité dans la Critique, judicieux & quelquefois profond dans ses Réflexions, toujours vrai dans ses Récits. Mais qu'il nous soit permis d'observer que les Mœurs de la Nation, l'état des Arts & des Sciences, les usages des différentes classes de Citoyens, devenus si intéressans sous la plume de MM. *Veli* & *Villaret* sont trop négligés par le Continuateur. C'est par-là que ses Prédécesseurs s'étoient écartés du plan suivi par tous ceux qui ont écrit

l'Hiſtoire de France. M. l'Abbé *Veli* avoit très-ſagement ſenti que l'hiſtoire d'un Peuple ne ſe borne pas à l'hiſtoire des Rois, que le Tableau de ce qu'il a été dans l'ordre moral & civil eſt pour le moins auſſi piquant, aux yeux d'un Lecteur avide & éclairé, que celui des révolutions de ſon Gouvernement. M. *Villaret* a ſuivi la route de ſon modele, & l'on a lieu d'être étonné que M. l'Abbé *Garnier* s'en ſoit écarté pour rentrer dans celle de nos autres Hiſtoriens.

Un autre défaut qu'on peut lui reprocher, c'eſt trop de timidité dans le récit, & trop peu de cette abondance hiſtorique, ſi nous pouvons nous ſervir de ce terme, qui facilite la marche de l'Hiſtorien & lui donne de la facilité. » Un » Homme qui écrit l'Hiſtoire, dit M. de *Fénélon*, » doit en embraſſer & en poſſéder toutes les par- » ties ; il doit la voir toute entiere, comme » d'une ſeule vue. Il faut en montrer l'unité & » tirer pour ainſi dire d'une ſeule ſource tous les » principaux événemens qui en dépendent. Il » faut choiſir ſur vingt endroits celui où un fait » ſera le mieux placé pour répandre la lumiere » ſur tous les autres. Souvent un fait montré » par avance & de loin, débrouille ce qui le » prépare ; ſouvent un autre fait ſera mieux dans » ſon jour étant placé en arriere «.

A ces défauts près, M. l'Abbé *Garnier* nous paroît digne d'être avantageusement placé dans la classe de nos bons Historiens. Il avoit déja mérité un rang distingué parmi les Littérateurs par un Ouvrage qui a pour titre *l'Homme de Lettres.* Des vues excellentes, beaucoup de connoissance dans la Littérature ancienne & moderne, étrangere & nationale, dans la Morale & la Politique, prouvent que l'Auteur a sçu bien choisir la matiere de ses lectures, qu'il les a très-bien digérées & en a tiré un grand parti. Son *Traité de l'origine du Gouvernement François*, est dans un autre genre; il a le ton de la Dissertation, mais l'érudition n'y marche qu'accompagnée de l'éloquence & du raisonnement.

GAUCHAT, [*Gabriel*] Abbé de St. Jean de Falaise, de l'Académie de Ville-Franche, né en Bourgogne en 1709.

Les Ouvrages qu'on a de lui pour la défense de la Religion contre les Incrédules, réunissent à la solidité des raisonnemens une touche de littérature qui leur donne un nouveau prix. Il a sçu en écarter cet appareil de Théologie scholastique qui éloigne & décourage le Lecteur, & y a mêlé par intervalles une ironie fine, très-propre à faire sentir le ridicule de ses adversaires. Le style

en eſt net, facile & plein de décence; il n'y manque qu'un peu plus de nobleſſe & de preciſion.

GAUMIN, [*Gilbert*] Conſeiller d'Etat, né à Moulins en Bourbonnois en 1547, mort en 1667.

Outre le mérite de la capacité néceſſaire à ſa place, il avoit encore le goût des Lettres, & des talens propres à s'y diſtinguer. Il eſt beaucoup queſtion de lui dans *Ménage* & dans *Guy-Patin* où l'on rapporte pluſieurs de ſes poéſies latines qui font regretter qu'on n'en ait pas formé un recueil. Il excelloit ſur-tout dans l'Epigramme.

Gaumin étoit encore un des Eſprits agréables & des beaux diſeurs de ſon tems. Le Luxembourg étoit ordinairement le Lycée où il alloit débiter ſes nouvelles. Comme il racontoit avec autant d'aiſance que d'intérêt, l'Auditoire qui ſe raſſembloit autour de lui étoit toujours très-nombreux. Un jour qu'il voulut faire retirer un laquais qui l'écoutoit, celui-ci lui répondit, *Monſieur, je retiens place ici pour mon maître.*

GAUTIER, [*Jean-Baptiſte*] Abbé, né à Louviers dans le Diocèſe d'Evreux en 1685, mort à Paris en 1755.

Il passa sa vie à écrire contre les incrédules & les Jésuites, mais ses ouvrages mouroient à mesure qu'ils voyoient le jour. Il fut long-tems attaché à M. de *Colbert*, évêque de Montpellier, dont il faisoit, dit-on, les mandemens. Il y a apparence que la fermentation de sa bile étoit le véhicule ordinaire qui enflammoit son génie; ses Critiques des Lettres Persannes & de l'essai de *Pope* sur l'homme, en sont la preuve; le fiel & les déclamations contre les Philosophes y abondent. Ce n'est pas ainsi qu'on doit réfuter de pareils adversaires; si on n'a pas le talent de la plaisanterie, il faut du moins avoir le langage de l'honnêteté & de la raison.

GAYOT DE PITAVAL, [*François*] Avocat, né à Lyon en 1675, mort en 1743.

Pour se dédommager du peu de succès de son éloquence au Barreau, & réparer les débris de sa fortune qui étoit médiocre, il prit le parti de se mettre aux gages d'un Libraire, & publia volume sur volume, ce qui n'est pas le moyen de faire de bons Ouvrages. Aussi ceux de *Gayot de Pitaval* ne sont-ils que des compilations indigestes & mal écrites. Le seul qui soit connu, par l'intérêt des matieres, est celui qui a pour titre, *Causes célebres*, en 20 vol. in-12. Cette collec-

tion feroit intéreffante si un amas trop confus de matériaux jettés au hazard, fans choix & fans difcernement, fi la fadeur, l'inégalité, l'incorrection & la platitude du ftyle, n'étoient capables de fatiguer le Lecteur le plus avide & le plus curieux.

Nous n'ignorons pas que M. *Garfault* a réduit cet Ouvrage énorme en un feul volume fous le titre de *Faits des caufes célebres & intéreffantes*. Mais celui-ci eft tombé dans l'extrémité oppofée; il n'a fait qu'un fquelette, & d'ailleurs fon ftyle eft auffi rampant que celui de *Pitaval*.

GAZON DOURXIGNÉ, [*Sébaftien-Marie*] né à Quimper en 17...

Ce qu'il a fait de meilleur, ce font fes *Lettres critiques* fur quelques Tragédies modernes. Le difcernement, le goût, la bonne Littérature fe font fentir dans ces petits ouvrages polémiques, que l'enthoufiafme du Public pour de mauvaifes Pièces de Théâtre n'empêche que trop fouvent de goûter. On eft fâché qu'après avoir fi bien fait valoir les Régles, M. *Gazon* ait donné fon *Alzate ou le préjugé détruit*. Cette petite Comédie en un acte & en vers n'a point été repréfentée & ne méritoit pas non plus d'être imprimée.

Cet Auteur s'est encore exercé dans l'Héroïde où ses succès ont été médiocres. On peut pardonner au Public de ne pas toujours bien accueillir ce genre de Poésie lugubre, fruit ordinaire des vapeurs & très-propre à en donner.

GEDOYN, [*Nicolas*] Abbé de Notre-Dame de Beaugenci, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Orléans en 1667, mort en 1744.

La Préface qu'il a mise à la tête de son excellente Traduction de *Quintilien*, prouve qu'il étoit en état de produire par lui-même. Il y présente avec capacité les plus beaux traits de l'éloquence, en découvrant en même tems les causes de sa corruption chez les Romains. Dans le cours de l'ouvrage on remarque partout un Traducteur habile qui sans être esclave de son original, en offre le véritable sens embelli par les graces d'un esprit aussi élégant qu'éclairé; ce qui en rendra toujours la lecture utile aux jeunes gens qui voudront se former des idées saines sur l'éloquence & connoître les vrais principes du bon goût.

GENEST, [*Charles-Claude*] Abbé de St. Vilmer, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1635, mort en 1719, étoit un des beaux Es-

prits de le Cour de Madame la Duchesse *du Maine*. Ses vers pouvoient être agréables pour la Société qui en avoit fourni le sujet, mais on n'auroit pas dû les rendre publics ; on n'en peut soutenir la lecture. Sa Tragédie de *Pénélope* est aujourd'hui le seul de ses ouvrages dont on conserve le souvenir. Cette Pièce fut jouée pour la premiere fois en 1684 sur le Théâtre de Guénégaud & eut huit représentations. Elle eut plus de succès à la reprise en 1703 ; elle fut encore mieux accueillie, quand on la redonna en 1722 ; & en 1745 elle eut un succès plus grand que tous ceux qu'elle avoit déjà eu, ce qui feroit croire qu'il est beaucoup de Pièces qu'on ne joue plus qui auroient peut-être aussi du succès, surtout à présent où la disette fait tout accueillir avec tant d'indulgence.

Nous remarquerons au sujet de cette Tragédie que M. *Bossuet* qui, comme tout le monde sait, a écrit contre le Théâtre, la trouvoit si remplie de sentimens de vertu, qu'il témoigna qu'il ne balanceroit pas d'approuver lui-même le spectacle, si l'on y donnoit toujours des Pièces aussi épurées. L'illustre évêque de Meaux n'avoit certainement en vue que le fonds du sujet & les mœurs des personnages, car il étoit trop connoisseur pour l'admirer du côté du style qui est partout foible & prosaïque.

GENNES, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement de Paris, mort en 1759.

On voit par la lecture de ses *Mémoires* qu'il avoit la pénétration nécessaire pour saisir tous les points d'une affaire & l'art plus nécessaire encore de les réduire à un seul sans obscurité. Son style tantôt noble, tantôt badin est toujours analogue au sujet; sa diction est naturelle, exacte, élégante. On peut juger, par ce que cet Avocat nous a laissé, qu'il avoit du goût & s'étoit formé sur de bons modeles, mérite qui manque à plusieurs de ses confreres dont les talens auroient besoin d'un peu plus de correction.

GEOFFROY, [*Jean-Baptiste*] ci-devant Jésuite, ancien Professeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, de l'Académie de Caen, né à Charoles en Bourgogne en 1706.

Les productions qu'on a de cet Auteur, pour être relatives aux devoirs de la place qu'il a occupée, n'en sont pas moins propres à être goûtées de tous les sages Littérateurs, par la chaleur & l'éloquence qu'il a su y répandre. Il a surtout un Discours latin très-bien pensé & très-bien écrit où il examine dans quelle classe de Citoyens on doit placer un Homme de Lettres, & où il

décide ainsi très-sagement la question : *S'il est honnête homme, parmi les meilleurs ; s'il est corrompu, parmi les plus dangereux.* L'Oraison funèbre de M. le Dauphin qu'il publia en Province, nous a paru l'emporter sur presque toutes celles qu'on a débitées à Paris, par le caractèere bien choisi de son Héros, caractère présenté avec un intérêt qui semble ne rien devoir aux sentimens de toute la France, pour l'auguste Prince dont elle a ressenti si vivement la perte.

1. GERVAISE, [*Nicolas*] Abbé, né à Paris, mort en 1749.

A l'âge de vingt-deux ans il publia l'*Histoire naturelle & politique du Royaume de Siam* qu'il composa à Siam même, où il avoit été conduit fort jeune par des Missionnaires de la Congrégation de *St. Vincent de Paule.* Quelques années après on vit paroître la *Relation historique du Royaume de Macacar.* Ces deux Ouvrages renferment des choses curieuses & qui paroissent exactes, mais le style en est foible & incorrect. La meilleure production de l'Abbé *Gervaise* est l'*Histoire de Boëce, Sénateur Romain, avec l'Analyse des Ecrits qui nous restent de ce Philosophe.* On y remarque une critique saine & judicieuse qui fait honneur à ses lumieres & à son goût.

de l'Univerſité, Profeſſeur de Rhétorique au Collége Mazarin, parent du précédent, né, comme lui, à Aix en 1662, mort en 1741.

Celui-ci eſt plus connu dans la Littérature, & a acquis plus de droits ſur la reconnoiſſance des Gens de Lettres, pour avoir profeſſé avec diſtinction les Humanités pendant plus d'un demi ſiecle. Les Ouvrages qu'il a publiés ont été fort loués par les Journaliſtes, & ſont encore très-vantés dans l'Univerſité. Notre intention n'eſt pas de contredire de juſtes ſuffrages, mais de les modérer. Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique* où l'on a copié trop aveuglément les Journaux, auroient pu ſe diſpenſer de dire que la *Rhétorique ou les Regles de l'éloquence* de M. *Gibert*, *eſt peut-être le meilleur Livre que nous ayons ſur le bel art de perſuader & de convaincre.* Pourquoi ſe laiſſer aller avec tant de facilité à des éloges excluſifs ? Un Littérateur inſtruit qui lira l'ouvrage de M. *Gibert* n'y trouvera tout au plus qu'une compilation ſurchargée de la Rhétorique d'*Ariſtote*, de celle d'*Hermogene*, du livre de l'Orateur de *Cicéron* & de l'Inſtitution oratoire de *Quintilien*. Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de méthode, beaucoup d'érudition, beaucoup de citations, beaucoup d'obſervations; mais les Ouvrages didactiques, ſurtout dans ce genre, exigent

gent du goût, de la critique, des vues bien présentées, & principalement une élocution soignée & propre à animer les préceptes que l'Auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie qui manque à cette Rhétorique. Le style en est tantôt diffus, tantôt obscur, tantôt embrouillé, & toujours sans caractere.

M. *Rollin*, dans son Traité des études, a évité cet écueil. Il y est peut-être moins savant & moins profond que le Professeur du Collége Mazarin dans sa Rhétorique, mais il est plus élégant, plus moëlleux, plus piquant, plus instructif, plus didactique; il a l'art d'insinuer ce qu'il enseigne. Ceux qui ont donné la préférence à l'ouvrage de M. *Gibert* sur tous les autres du même genre, ne connoissoient donc pas ce *Traité* estimable, ni tant d'autres productions telles que la Rhétorique du P. *Lami*, les Principes pour la lecture des Orateurs de M. l'Abbé *Mallet*, le cours de Belles-Lettres de M. l'Abbé *Batteux*, &c., &c. que nous ne citons ici que pour faire sentir combien on doit être réservé sur ces excès d'approbation qui peuvent nuire à la justice & au goût.

M. *Gibert* nous paroît bien plus estimable dans ses *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*. Cet Ouvrage, quoique

une imitation de celui de *Baillet*, eſt infiniment ſupérieur à ſon modele. Au mérite d'une compilation beaucoup mieux digérée, l'Auteur joint celui d'un ſtyle aſſorti à ſon objet. Il eſt aiſé d'y remarquer encore un talent ſingulier pour l'analyſe, des réflexions ſaines & judicieuſes, ainſi que dans ſes *Obſervations ſur le Traité des études*, où M. *Gibert* paroît capable de bien écrire, quand il eſt animé. Pourquoi ces deux Ouvrages ſont-ils moins connus que le premier ? C'eſt un de ces problêmes que la bizarrerie du Public offre ſouvent à réſoudre.

GILBERT, [*Gabriel*] Secretaire des commandemens de *Chriſtine* Reine de Suede & ſon Réſident en France, mort à Paris vers l'an 1680.

Deux *Paſtorales* de ſa façon, chacune en cinq Actes, & un Poëme ſur l'*Art de plaire*, à l'imitation de l'Art d'aimer d'*Ovide*, peuvent encore trouver place dans les Bibliothéques où l'on ſe pique de tout conſerver. Ces Ouvrages offrent de tems en tems quelques traits heureux, peu propres toutefois à ſoutenir une réputation dans le monde Littéraire. Il y a même long-tems que le nom de ce Poëte ſeroit oublié, ſi les Compilateurs de Dictionnaires ne ſe fuſſent fait un devoir de le ranger parmi les Hommes célébres.

Gilbert ne mérite point de l'être & ne l'a jamais été.

GILLET, [*Louis-Joachim*] Chanoine Régulier & Bibliothécaire de l'Abbaye de Ste. Genevieve, né dans le Diocèse de St. Malo, en 1680, mort en 1753.

Sa Traduction de l'Historien *Josephe* est préférable à celle d'*Arnaud d'Andilly* pour la fidélité, mais très-inférieure pour la chaleur, la pureté & l'élégance du style. Il est fâcheux que l'éloquence se déploye souvent aux dépens de la vérité; il est fâcheux encore qu'un Traducteur exact n'ait pas toujours le talent d'embellir son original.

GIRAC, [*Paul-Thomas* DE] né à Angoulême, mort à Paris en 1663, n'est connu que par les Ecrits qu'il publia contre *Costar*, qui mettoit *Voiture* au-dessus de *Balzac*. Il étoit plus versé dans l'Histoire & la Littérature que son adversaire, mais il étoit moins poli. On est étonné des termes qu'il employe jusques dans l'argument des chapitres de son Ouvrage; en voici un qui peut en donner une idée: *Bévues, faussetés, contradictions, ignorance, impudence de M. Costar. Qu'il est un insigne menteur, un étourdi, un calomniateur, un vrai pied plat, un grand chica-*

neur, un insolent, un imposteur. Ce seul début dispenseroit tout Lecteur honnête de lire le reste du chapitre, supposé que cet Ouvrage oublié tombât entre ses mains. Quelles bonnes raisons peut-on trouver dans un homme qui oublie toute raison dès le commencement?

1. GIRARD DE VILLE-THIERI, [*Jean*] Abbé, né à Paris, mort dans la même ville en 1709, âgé de 68 ans.

Une vingtaine d'Ouvrages ascétiques sont le tribut que ses talens ont consacré au progrès de la piété. Il est non-seulement louable de ses bonnes intentions, mais encore très-digne d'estime par l'onction, les lumieres & l'instruction qu'il a sçu y répandre; ils ont d'ailleurs le mérite d'être assez bien écrits. Les plus connus sont *le véritable Pénitent* & *le chemin du Ciel*, chacun en deux vol. in-12.

Les Littérateurs peu dévots seront étonnés de la place que nous donnons ici à cet Abbé; mais ceux qui comprennent & qui prouvent que la Littérature n'est quelquefois que plus intéressante, quand elle est animée par une dévotion sage & éclairée, souscriront volontiers à cette admission.

2. GIRARD, [*N.*] Abbé, de l'Académie

Françoiſe, Secretaire-Interprête du Roi, mort en 1748.

Il y a d'excellentes choſes dans ſa *Grammaire*, connue ſous le titre de *Principes de la Langue Françoiſe*; malgré cela, cet Ouvrage le diſtingueroit peu du commun des Grammairiens. Ce ſont ſes *Synonymes François* qui ont juſtement établi ſa célébrité. M. l'Abbé *Girard* ne s'eſt point attaché à l'idée qu'on conçoit ordinairement du terme de *Synonyme*; il a fait connoître au contraire très-évidemment que notre Langue n'avoit pas deux mots qui ſignifiaſſent préciſément & dans un égal dégré de nuance la même choſe. En conſéquence de ce principe, il s'eſt appliqué à développer le vrai ſens, la véritable acception des mots qui ont entre eux une premiere reſſemblance de ſignification, & c'eſt là ce qu'il faut entendre par les mots ſynonymes; il les a claſſés & mis dans le jour le plus propre à en faire ſentir la valeur, la force, l'énergie & les diverſes nuances qui les diſtinguent. Non-ſeulement il joint dans ſes examens la clarté & la préciſion à la juſteſſe & à la méthode, mais il réunit encore, dans les exemples qu'il donne, le mérite de la morale à la délicateſſe des penſées.

C'eſt à ces Littérateurs utiles que l'Académie Françoiſe, principalement inſtituée pour la per-

fection de la langue, devroit réserver les honneurs de ses fauteuils si souvent occupés par des Ecrivains qui la méconnoissent & la dégradent.

M. *Beauzée* a donné une nouvelle Edition des Synonymes de M. l'Abbé *Girard*, où il en a ajouté quelques-uns de sa façon, sans parvenir à autre chose qu'à faire sentir que son modele est inimitable.

GIRAUD, [*Claude-Marie*] Docteur en Médecine, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, en 17...

Les dons des Muses sont bizarrement confondus avec ceux d'*Esculape*, dans les Ouvrages qu'il a donnés au Public. On peut en juger par deux Poëmes en prose, dont les titres sont seuls capables d'effrayer; l'un est intitulé, *la Thériacade*, l'autre, *la Diabotanogamie*. On s'attend bien que la suite doit répondre à un titre aussi étrange. Il faut néanmoins avouer que l'Auteur a sçu y répandre des traits d'esprit & des saillies d'une imagination gaie. L'Apothéose du Docteur *Procope* en six Chants & en Vers, est de la même tournure & du même goût; la Poésie y parle le langage du Docteur *Diaphorus*.

Il n'en est pas ainsi d'une *Epitre du Diable à M. de Voltaire*: les traits en sont ingénieux &

d'autant plus piquans, qu'ils sont tous fondés sur la vérité. Ainsi nous ne dirons pas que le Diable ait mal choisi son Secretaire. Le malheur de ces sortes de productions, c'est d'être bientôt confondues dans la foule; ce sont des lueurs qui brillent un instant pour disparoître ensuite dans la nuit profonde de l'oubli.

GIROUST, [*Jacques*] Jésuite, né à Beaufort en Anjou en 1641, mort à Paris 1689.

Il n'a pas une onction aussi moëlleuse & aussi délicate que le P. *Cheminais*, ni une éloquençe aussi persuasive; ses *Sermons* approchent cependant de cette touche vive & douce dont il a été peut-être lui-même le modele. A la lecture il est aisé d'y remarquer beaucoup d'incorrections dans le style, qui pouvoient être moins sensibles dans le débit, où la chaleur de l'action cache & fait même pardonner les négligences de la composition. Quoi qu'il en soit, le P. *Giroust* a été placé parmi nos bons Prédicateurs, & le P. *Bretonneau* nous a donné une Edition de ses Sermons en 5 vol. in-12.

GLAIN, [*N.* DE SAINT] né à Limoges en 1620, mort vers la fin du dernier siecle.

Pour professer plus librement le Calvinisme,

il prit le parti de ſe retirer en Hollande. Ses premiers travaux littéraires ſe bornerent à la compoſition de la Gazette. Enſuite devenu Athée par la lecture des ouvrages de *Spinoſa*, ſa plume s'exerça à une mauvaiſe Traduction du *Tractatus Théologico-Politicus* de ce bizarre incrédule. C'eſt dans cette Traduction qu'on a puiſé les premiers argumens dont on a farci tant de déclamations contre *Moyſe* & l'ancien Teſtament. Le plus petit embryon ſuffit à la Philoſophie pour faire éclorre les monſtres qu'elle va chercher dans des pays barbares & inconnus.

GLATIGNY, [*Gabriel* DE] premier Avocat général de la Cour des Monnoies de Lyon, de l'Académie de la même ville, ſa patrie, né en 1690, mort en 1755.

On a imprimé quelque tems après ſa mort le Recueil de ſes *Œuvres* qui conſiſte en des Harangues, prononcées au palais, & des Diſcours académiques. On voit qu'il n'étoit pas ſans talent, qu'il écrivoit avec une ſorte de facilité peu ordinaire aux Magiſtrats de Province; mais on voit en même tems qu'il avoit des prétentions au ſavoir & au bel eſprit, ce qui ſuffit pour déprécier ſes bonnes qualités; d'ailleurs ſon ſtyle eſt trop peu noble & trop peu animé. Ses *Œuvres* n'ont pas laiſſé d'avoir une ſeconde Edition.

GOAR, [*Jacques*] Dominicain, né à Paris en 1601, mort en 1653, un de ces hommes qui sans littérature & sans goût, réussissent quelquefois à faire des ouvrages utiles. Tel est celui que nous avons de lui sous le titre d'*Eucologe* ou Rituel des Grecs, dans lequel on trouve des recherches très-curieuses sur la Lithurgie sacrée des Orientaux. Le long séjour qu'il fit dans le Levant le mit sans doute à portée de s'instruire par lui-même de tout ce qui concerne les cérémonies & pratiques religieuses des peuples qui l'habitent. Mais s'il y acquit de l'érudition, il y oublia le génie de sa langue.

1. GODEAU, [*Antoine*] Evêque de Grasse, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672. Dans son temps il passoit pour un des meilleurs Auteurs soit en vers soit en prose; aujourd'hui on sait seulement qu'il a écrit, sans qu'on se donne la peine de lire ses Ouvrages qui déplaisent par la prolixité du style, quoique l'élocution en soit nombreuse & facile. Son *Histoire de l'Eglise* a de la noblesse & de la simplicité, mais n'est pas exempte du défaut que nous venons de lui reprocher. Il n'a pas plus évité cet écueil en poésie qu'en prose. On dit pourtant que sa *Pa-*

raphrase du Cantique des trois jeunes Hebreux lui valut l'évêché de Grasse. Il paroît que cette anecdote n'a été imaginée que pour faire dire un bon mot ou plutôt un mauvais rébus au Cardinal de *Richelieu*. Quoi qu'il en soit, cette longue Paraphrase ne valoit pas un évêché; on n'y trouve partout que des *fleurs d'or sur le Ciel étalées*, des *miracles roulans*, de *vivans écueils*, & mille autres expressions semblables que le bon goût rejette, & que n'admit jamais la belle Poésie. Le seul mérite qu'on y reconnoisse, c'est le nombre & l'harmonie, qualités assez rares dans les Poëtes ses contemporains. Il faut cependant rendre justice à quelques strophes & surtout à celle-ci dont le quatrieme vers paroîtra très-heureux :

Qu'on te bénisse dans les Cieux,
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches sur les étoiles,
Et d'où jusqu'aux enfers tu lances tes rayons.

L'immense recueil de ses Poésies offre quelques autres morceaux assez heureux, mais toujours noyés dans un déluge de vers vuides & boursoufflés. Enfin on peut s'en rapporter, à quelque chose près, au jugement que *Boileau*

portoit de ce Poëte ». M. *Godeau* est un Poëte
» fort estimable. Il me semble pourtant qu'on
» peut dire de lui ce que *Longin* dit d'*Hype-*
» *ride*, qu'il est toujours à jeun, & qu'il n'a
» rien qui remue, ni qui échauffe : en un mot
» qu'il n'a point cette force de style & cette vi-
» vacité d'expression qu'on cherche dans les ou-
» vrages & qui les font durer. Je ne sais point s'il
» passera à la postérité, mais il faudra pour cela
» qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est
» déjà mort n'étant presque plus maintenant lu
» de personne «.

Nous remarquerons avant de finir cet article,
qu'on lit dans une Ode de M. *Godeau à Louis XIII*, une image rendue presque mot à mot
dans la Tragédie de *Polieucte*.

Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il y a dans la Tragédie :

Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il est difficile de se déterminer à soupçonner

Corneille de plagiat ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'Ode à *Louis XIII* est antérieure aux premieres représentations de *Polieucte*.

2. GODEAU, [*Michel*] Professeur de Rhétorique au Collége des Grassins, Recteur de l'Université & Curé de St. Côme à Paris ; n'est connu que par la peine inutile qu'il s'est donnée de traduire ou plutôt de travestir en vers latins les œuvres poétiques de *Despréaux*. Le *Virgile* de *Scarron* approche plus de l'Enéïde, que cette Traduction ridicule, de son original.

GODEFROI. Il y a eu plusieurs Savans de ce nom, presque tous de la même famille, qui ont laissé une quantité prodigieuse d'ouvrages sur la Jurisprudence civile & ecclésiastique, sur les Antiquités, l'Histoire, la Théologie, la Politique, la Morale, & qui ne sont bons qu'à être consultés.

GOGUET, [*Antoine-Yves*] Conseiller au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1716, mort en 1758.

On a de cet Auteur un Ouvrage intitulé, l'*Origine des Loix, des Sciences & de leurs progrès chez les anciens peuples*, où l'on considere le progrès des connoissances humaines depuis *Adam*

jusqu'à *Cyrus*. Cette matiere est traitée avec autant d'exactitude que d'habileté. Les recherches & les réflexions profondes y répandent autant de jour que d'intérêt. Le travail s'y fait plus sentir que le génie, mais le génie y perce quelquefois de maniere à donner une idée très-favorable des vues & du mérite de l'Auteur. C'est dommage que sa carriere n'ait pas été plus prolongée ; il auroit pu enrichir notre Littérature de plusieurs autres Livres utiles ; on dit même qu'il se préparoit à développer, pour la France en particulier, ce qu'il avoit d'abord entrepris pour les anciens peuples en général.

GOMBAUD, [*Jean* OGIER DE] né à St. Just de Lussac en Xaintonge, mort à Paris en *1666*, âgé de près de cent ans, Membre très-oublié de l'Académie Françoise, moins parcequ'il fut un des premiers reçus dans cette Compagnie, que parcequ'il étoit peu fait pour conserver la moindre réputation. *Boileau* a trouvé cependant quelques-uns de ses Sonnets passables ; qu'on y joigne trois ou quatre Epigrammes pleines de naturel & de vivacité, & l'on aura dans trois pages tout l'esprit de *Gombaud*.

GOMBERVILLE, [*Marin* LE ROI, sieur DE]

de l'Académie Françoise, né dans le Diocèse de Paris en 1600, mort en 1674.

Si les louanges des Contemporains pouvoient assurer l'immortalité, cet Auteur, qui n'est plus connu, tiendroit un rang distingué sur notre Parnasse. Tel est le sort ordinaire de ces réputations soufflées par l'esprit de parti ou par une amitié indiscrete. On fit pour *Gomberville* pendant sa vie, ce que deux ou trois Journalistes font aujourd'hui en faveur d'une foule d'Auteurs médiocres qui ne valent pas mieux que lui. Il fut gratifié de plusieurs Odes, Epitres, Sonnets, & entre autres d'un de *Maynard*, où l'on est étonné de lui voir prodiguer les louanges sans mesure.

Travaille utilement pour la postérité,
Abandonne la Fable & prends soin de l'Histoire;
Ton esprit plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera sa gloire.

Ta plume, *Gomberville*, a touché les Savans,
Dont le goût épuré connoît les bonnes choses.
L'art qui fait les Discours fleuris & décevans,
Montre toute sa pompe en ce que tu composes.

Cette heureuse éloquence abaisse tes rivaux;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux;
Tes Princes fabuleux l'ont puissamment charmée.

Rome plaint les diserts qu'*Auguste* a caressés ;
Tes Ecrits ont enfin guéri la Renommée
De l'amour qu'elle avoit pour les Siecles passés.

Qu'avoit-il fait pour mériter une si forte dose d'encens ? Quelques Romans insipides que le Peuple ne voudroit pas lire à présent, quelques Poésies dont le recueil seroit à peine supportable quand on le réduiroit à quatre pages. Pourroit-on compter après cela sur tant de brevets d'honneur accordés si libéralement par M. de *Voltaire*, par l'*Aristarque* du Mercure de France, & par plusieurs autres Laudateurs qui ne songent pas assez que la louange est un ridicule pour ceux à qui on la donne sans qu'ils la méritent, & pour ceux qui se croyent en droit de la dispenser.

GOMEZ, [*Madelaine-Angélique* POISSON DE] née à Paris en 1684, morte à St. Germain-en-Laye en 1770.

Sa plume a été aussi féconde qu'intéressante ; plus de cinquante volumes de Romans attestent sa facilité & son goût pour ces sortes de bagatelles qui cessent quelquefois d'en être, quand elles tendent à l'instruction & à la morale. Les plus connus de tous, & ceux qui méritent le plus de l'être, sont les *Journées amusantes* & *les cent*

Nouvelles Nouvelles, où par un mêlange d'Hiſtoires & de Contes l'Auteur trouve le moyen d'inſtruire & de plaire ; il y regne autant d'imagination que de variété ; c'eſt dommage que le merveilleux en détruiſe quelquefois l'intérêt & que les longueurs en déparent le ſtyle d'ailleurs agréable & facile.

GOMICOURT, [*Auguſtin-Pierre* DE] Secretaire du Gouvernement de Picardie & d'Artois, de l'Académie d'Amiens, ſa patrie.

Né avec des talens propres à le faire exiſter par lui-même, & après avoir donné deux bons Ouvrages de ſon propre fonds, il s'eſt attaché à des Compilations, & par malheur il ne paroît pas avoir ſçu bien choiſir ſes matériaux. On en a de lui une intitulée, *Eſprit des Philoſophes & Ecrivains célébres de ce Siecle*, à la tête deſquels il a mis M. d'*Alembert.* Nous avons d'abord cru que c'étoit pour ſuivre l'ordre alphabétique, mais il aſſure très-poſitivement que c'eſt par ordre de mérite & de diſtinction : *c'eſt parceque je crois*, dit-il très-ſérieuſement, *pouvoir aſſigner à cet Auteur eſtimable la premiere place parmi les Philoſophes de nos jours, non-ſeulement de ma Nation, mais de toutes celles de l'Europe.* Si telle a été ſa perſuaſion, il auroit dû au moins ne pas

nous

nous présenter un *Esprit* aussi volatil que celui de cet Extrait. *Le premier Philosophe de l'Europe* y paroît dans un raccourci qui étonne, & d'une sécheresse plus que géométrique, ce qui n'est pas propre à faire honneur à la *Philosophie*. Aussi ne faut-il pas être surpris que le Public, dont le Compilateur bénévole a voulu pressentir le goût, ne se soit pas empressé à lui voir augmenter sa Collection. Cet homme substantiel auroit eu bientôt réduit tous nos Philosophes à rien.

Il n'est pas plus heureux lorsqu'il dit que *notre Siecle ne le céde en rien aux plus célébres de l'antiquité*. A-t-il pu ignorer que ceux de *Periclès*, d'*Auguste*, de *Léon X*, & de *Louis XIV*, seront toujours par excellence les Siecles du Goût & de la Raison? Qui pourra donc assurer la préséance au nôtre? Sera-ce les lumieres philosophiques? Mais on sait en même tems que tous ces beaux Siecles ont dégénéré, quand ces météores ont paru.

M. de *Gomicourt* est beaucoup plus connu par un Ouvrage périodique, intitulé, *l'Observateur François à Londres*, où il sait répandre de l'intérêt sur les matieres qu'il y traite. Il faut croire qu'abandonné à lui-même, son jugement y est moins exposé aux méprises, que lorsque l'enthousiasme philosophique lui sert de guide.

GOUDELIN., [*Pierre*] né à Toulouse, mort dans la même ville en 1649 âgé de 67 ans, célebre Poëte Gascon dont les Ouvrages subsisteront tant qu'on parlera la langue dans laquelle ils sont écrits, & qui serviront à la faire subsister elle-même.

Il s'est exercé dans l'Epigramme, le Sonnet, l'Epitre, l'Idylle, la Chanson, l'Ode & le Chant Royal, & a excellé dans tous ces genres. Nous osons dire, sans crainte d'être démentis par ceux qui sont en état d'apprécier ses ouvrages, qu'il le dispute à nos meilleurs Poëtes par l'agrément & la fécondité des images & des fictions, l'élégance & la variété des tours, la justesse & l'originalité des expressions, & surtout par l'harmonie imitative. Quoiqu'il eut reçu de la nature une imagination vive & brillante, un caractere tendre & enjoué, & un génie véritablement poétique, nous doutons qu'il eût également réussi, s'il avoit écrit en France, langue pauvre & timide en comparaison de celle qu'on parle en Languedoc. Celle-ci est non-seulement riche & hardie, mais pittoresque & fléxible, douce & énergique, variée & harmonieuse; elle n'a ni expressions triviales ni images ignobles, parce que le Peuple y donne le ton, & qu'une langue qui n'est point

sujette au caprice des Cours & des Académies ne peut ni s'appauvrir ni dégénérer *.

Bayle, *Doujat*, *Pelisson*, le P. *Vaniere*, *Campistron* à qui la langue de *Goudelin* n'étoit point étrangere, faisoient beaucoup de cas de ses Poésies; c'est sans doute ce qui a engagé M. *Titon du Tillet* à placer ce Poëte dans son Parnasse François. La ville de Toulouse pleine d'admiration pour ses talens & d'estime pour ses vertus, lui fit une pension pendant les vingt dernieres années de sa vie, &, lorsqu'il fut mort, plaça son buste dans le Capitole à côté de celui du Poëte *Maynard* son Compatriote.

---

* L'Idiome Languedocien n'est autre chose que la *Langue Romance* ou *Romaine* que parloient les François avant que leurs Rois eussent fixé leur séjour à Paris. On peut s'en convaincre par la lecture de *Nitar*, Auteur du neuvieme Siecle qui, dans son Histoire des guerres entre les fils de *Louis le Débonnaire*, rapporte plusieurs passages écrits en *Langue Romance*, qui ne différent en rien du langage usité aujourd'hui par les Languedociens. Les différentes Poésies qui nous restent des *Troubadours* ou *Trouveyres*, en sont une nouvelle preuve. Cette langue fut dans la suite appellée *Provençale*, du nom des Comtes de Toulouse, qui prenoient le titre *de Marquis & de Seigneurs de Provence*. C'est ce qui fit donner le nom de *Poëtes Provençaux* aux Troubadours & aux autres Poëtes de la Gaule Narbonnoise.

GOUJET, [*Claude-Pierre*] Abbé, des Académies de Marſeille, de Rouen, d'Angers & d'Auxerre, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1767.

De plus de trente ouvrages que nous avons de cet Auteur on ne connoît gueres que ſa *Bibliothéque Françoiſe* qui lui donnera toujours de la célébrité. L'érudition qui y eſt répandue, le ſtyle qui, ſans être vif ni délicat, a une rondeur juſtement proportionnée à ce genre de compoſition, le font lire avec plaiſir. On auroit ſeulement voulu que M. l'Abbé *Goujet* ſe fût borné à la qualité d'Hiſtorien, ſans prendre celle de Juge. Pour prononcer ſur les Ouvrages d'eſprit, il faut être connoiſſeur & impartial. Cet Auteur a trop paru oublier que ces deux qualités lui manquoient.

GOULU, [*Jean*] Général de l'ordre des Feuillans, né à Paris en 1576, mort dans la même ville en 1629.

Ce n'étoit pas la peine qu'il ſe fît connoître dans la République des Lettres par un démêlé tel que celui qu'il eut avec *Balzac*. La fermentation de ſon eſprit plus fait pour la ſolitude & le recueillement, que pour l'eſcrime littéraire, ne produiſit que des libelles auſſi abſurdes que pla-

tement écrits. Ils sont oubliés aujourd'hui pour l'honneur de sa politesse : ses Vers & ses Traductions le sont aussi pour l'honneur de sa littérature.

GOURNAY, [*Marie* JARS DE] morte à Paris en 1645, âgée de 80 ans, fut en haute considération parmi nos premiers Académiciens. Elle étoit très-jalouse de la société des beaux esprits; & quiconque prétendoit à ce genre de gloire, devoit d'abord un tribut à sa vanité. A ce ridicule près qui n'en est plus un aujourd'hui, Mademoiselle de *Gournay* avoit du mérite. Son esprit étoit orné ; elle avoit l'imagination vive & agréable, une érudition peu commune parmi les personnes de son sexe. C'est ce qu'il est facile de reconnoître par ses Ouvrages qu'elle termine assez singulierement. » Si ce livre me survit, dit-elle, je » défends à toute personne, telle qu'elle soit, » d'y ajouter, diminuer, ni changer jamais au» cune chose, soit aux mots ou en la substance, » sous peine à ceux qui l'entreprendront d'être te» nus pour détestables aux yeux des gens d'hon» neur, comme violateurs d'un sépulchre inno» cent..... Les insolences, voir les meurtres de » réputation que je vois tous les jours en pareils » cas en cet impertinent siecle, me portent à lâ-

» cher cette imprécation «. Ces terribles anathêmes ont sans doute effrayé le Lecteur, & c'est apparemment pour ne pas s'exposer à cette tentation qu'on ne les lit plus. On leur rendroit cependant un grand service d'en retrancher une infinité de mots surannés pour lesquels Mademoiselle de *Gournay* a toujours eu la plus tendre affection, ce qui engagea *Ménage* à la faire figurer dans sa *Requête des Dictionnaires*. Le Cardinal de *Richelieu* ne pouvoit s'empêcher de rire quand il lui en entendoit prononcer. *Tant mieux*, lui répondit-elle un jour, *je fais un grand bien à la France*. La finesse de ce mot consistoit à faire entendre au Ministre qu'elle conservoit les jours de son Eminence en l'égayant, genre de flatterie plus fait pour plaire à celui qui en étoit l'objet, qu'au Lecteur qui n'en juge pas de même.

Il ne faut pas ignorer que Mlle de *Gournay* fut fille adoptive de *Michel Montagne* qu'elle avoit elle-même choisi pour Pere, après la mort de ses Parens. On lui doit une édition des *Essais* avec une Préface à sa maniere, où l'on trouve des traits de sens, d'esprit & d'érudition, qui ont fourni, par parenthèse, à *Pascal* trois ou quatre de ses plus brillantes pensées.

GOURNÉ, [*Pierre-Mathias* DE] Prieur de

N. D. de Taverny, né à Dieppe en 1702. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages sur la Géographie ancienne & moderne, parmi lesquels il s'en trouve deux ou trois dont on fait cas.

GOUSSET, [*Jacques*] Ministre protestant, né à Blois en 1635, mort à Groningue en 1704, où il étoit Professeur de langue Grecque & de Théologie. On a de sa façon un Dictionnaire Hébreu auquel il travailla pendant quarante ans, & qui n'en est pas meilleur pour cela, s'il faut en croire plusieurs Savans qui en ont fait la Critique.

GRAFFIGNY, [*Françoise* D'HAPPONCOURT DE] née à Nancy en 1696, morte à Paris en 1758. Ses *Lettres Péruviennes* lui ont fait une grande réputation. Quoiqu'il regne dans ce Roman un ton de métaphysique qui paroît contre nature, sur-tout dans une femme, & qui en refroidit l'intérêt; quoiqu'on y trouve quelques expressions alambiquées; quoique le dénouement en soit totalement manqué, on ne peut cependant se refuser, en le lisant, au charme séducteur qui en rend la lecture agréable & en fait oublier les défauts. Tout ce que la tendresse a de plus vif & de plus touchant, tout ce que la nature

animée par le ſentiment, tout ce qu'une élégante naïveté, la richeſſe des détails, la variété des images, la chaleur du ſtyle, le pathétique des ſituations, peuvent offrir à l'ame pour l'intéreſſer, la captiver & l'attendrir, ſe trouve dans cet Ouvrage eſtimable, préférable à mille autres du même genre. On eſt ſeulement fâché que l'infidélité de *Zilia*, contre l'attente du Lecteur, vienne amortir l'intérêt qu'elle inſpire. Son changement, dont les motifs, malgré l'adreſſe de l'Auteur, trouvent peu de grace dans un cœur ſenſible, change auſſi les ſentimens qu'on ſe plaiſoit à éprouver en ſa faveur. Elle a beau faire des tours de force pour juſtifier ſa foibleſſe, on n'y découvre plus que les preſtiges d'une conſcience qui veut s'étourdir ſur ſes fautes, mais qui n'en impoſent point au Juge impartial qui doit les condamner.

Madame de *Graffigny* eſt Auteur du Drame de *Cénie*, en cinq actes & en proſe. Cette Pièce eut beaucoup de ſuccès dans ſa nouveauté, & le Public la revoit jouer avec un nouveau plaiſir. Tel ſera toujours le ſort de ces Pièces où l'intérêt domine, quand elles feront réduites aux juſtes bornes que le bon goût doit leur preſcrire.

GRAMMOND, [*Gabriel*, Seigneur DE] Président au Parlement de Toulouse, mort en 1654.

On fait peu de cas de son *Histoire de Louis XIII* à cause de l'inexactitude des faits que l'envie de plaire au Cardinal de *Richelieu* lui fit dénaturer; mais on estime son Histoire des Guerres que ce même Monarque eut à soutenir contre les Sujets Protestans, pour les recherches & les anecdotes curieuses qu'elle renferme. Le style de ces deux Ouvrages est peu soigné.

1. GRAND, [*Joachim* LE] Abbé, né à St. Lo, en Normandie, en 1653, mort à Paris en 1733.

Il fut très-profond dans l'Histoire & dans la Politique, & se distingua dans plusieurs ambassades, où sous le titre de Secretaire il eut la plus grande part aux Traités qui se négocierent de son tems. A son retour il exerça dans le Ministere des Affaires étrangeres la place que M. l'Abbé de *La Ville* remplit aujourd'hui avec tant de succès & de distinction. Quoiqu'on ne lise plus ses différens Mémoires, parceque les objets sur lesquels ils roulent, ont cessé d'être intéressans, on y trouve néanmoins des anecdotes & des vues

propres à satisfaire & à instruire les Curieux. Son *Histoire du Divorce d'Henri VIII* est surtout un recueil de faits qu'on peut consulter utilement, pour connoître les principaux ressorts pratiqués dans ce célèbre événement.

2. GRAND, [*Marc-Antoine* LE] Comédien, mort à Paris en 1728, âgé de 56 ans.

Peu content de prêter sa voix aux productions des autres, il voulut occuper la Scène de ses propres Ouvrages. Le défaut principal de ses Comédies en général est d'être peu régulieres & trop licentieuses, mais elles offrent de la gaieté, des saillies, du naturel, un dialogue vif, & des traits d'un très-bon Comique. Plusieurs sont restées au Théâtre; *L'Aveugle-Clairvoyant*, *l'Ami de tout le monde* & *la Nouveauté*, sont celles qui reparoissent le plus souvent.

GRANVILLE, [*Jean-Etienne* LE BRUN DE] *Voyez* BRUN.

GRANGE, [*Joseph* DE CHANCEL DE LA] né au Château d'Antoniat près de Périgueux en 1676, mort au même Château en 1758.

Ses plus grands succès ont été précisément dans le genre qu'il auroit dû s'interdire. Tout le

monde connoît ses *Philippiques*, ouvrage aussi plein d'énergie que de fiel & d'atrocité, dont la Poésie ne fait pas pardonner les monstrueux écarts. Malheur à ceux qui n'ont d'esprit qu'autant que la bile fermente dans leur estomac. L'esprit qui naît des passions déréglées ne peut que s'égarer, & perd aux yeux des hommes sages tout le mérite qui transpire dans ses productions. Il y a toute apparence que c'étoit le seul germe de celui de M. de *la Grange*; ce qu'il a fait de sang-froid est au-dessous du médiocre. Il est étonnant que ses Tragédies ne conservent pas même le plus foible reste de cette chaleur impétueuse qu'on remarque dans ses *Philippiques*. *Amasis*, *Ino & Mélicerte*, sont restées au Théâtre sans qu'on s'empresse trop de les faire reparoître. Le défaut de simplicité dans le plan, les négligences dans la versification, ont été cause du discrédit de cette derniere, quoiqu'elle soit d'ailleurs intéressante & pathétique; la première est beaucoup mieux conduite, mais les défauts de l'élocution nuisent également au mérite qu'elle peut avoir. Malgré sa médiocrité elle n'a pas laissé de fournir au Marquis de *Maffei* & à M. de *Voltaire* le sujet de leur *Mérope* sous des personnages différens.

Pour apprécier en deux mots les talens & les défauts dramatiques de M. de *la Grange* qu'on

réunisse d'un côté, la fécondité de l'invention, la liaison dans l'intrigue, l'adresse dans l'enchaînement des Scènes, la justesse & l'intelligence dans le Dialogue, & de l'autre, les travers d'une imagination romanesque à la foiblesse du style, au manque de vigueur dans les caractères, à trop de langueur dans le dialogue, & l'on aura une juste idée de ce Poëte.

On peut donc conclure qu'il n'avoit de talent décidé que pour la Satyre, car ses *Opéra* sont encore inférieurs à ses Tragédies. Cette malheureuse disposition ne l'abandonna presque jamais. Après avoir fait des vers à la louange du Gouverneur des Isles Ste. Marguerite, où il étoit prisonnier, & en avoir obtenu par reconnoissance un peu plus de liberté, il fit bientôt après une Epigramme violente contre le même homme, ce qui le replongea dans une plus étroite prison. Ce trait suffit seul pour faire connoître que les talens sont toujours dangereux pour les mauvais caractères.

Il a laissé un fils qui a cultivé aussi la Poésie. Si les vers de celui-ci ne sont pas non plus de la premiere perfection, ils sont du moins bien éloignés de l'emportement de ceux de son pere.

GRAVILLE, [*Barthelemi-Claude* GRAIL-

LARD DE] né à Paris en 1727, mort en 1764. De toutes les Brochures dont il a été le pere, la seule qui lui ait survécu est celle qui a pour titre, *l'Ami des Filles.* Ce n'est pas un de ces Ouvrages approfondis, médités avec soin, & toujours irréprochables dans leurs maximes; mais il est écrit avec facilité & contient des avis dont le Sexe peut tirer de l'utilité.

GRÉCOURT, [*Jean-Baptiste-Joseph* VILLARS DE] Chanoine de Tours, sa patrie, né vers 1683, mort dans la même ville en 1743; Poëte moins agréable que libertin, moins ingénieux qu'ordurier. Il s'est exercé dans le genre des Contes de *la Fontaine* & des Epigrammes de *Rousseau*, sans songer qu'il n'avoit ni le même génie que ces deux Poëtes, ni les mêmes qualités pour lui faire pardonner ses licences. Son Poëme de *Philotanus* n'eut de succès que par les circonstances & que parce que la malignité humaine est toujours avide de ce qui la flatte. L'uniformité du style, le peu de noblesse des pensées, le défaut de finesse & même d'imagination, réduisent ce Poëme plus burlesque que satyrique dans la classe de ces ouvrages qui ne sont plus supportables dès que le sujet cesse d'intéresser.

GRESSET, [*Jean-Baptiste-Louis*] de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, né à Amiens.

Le *Vert-vert* sera toujours un Poëme charmant & inimitable. Sans souiller sa plume par l'impiété & la licence qui deshonorent celle de l'Auteur de *la Pucelle*, le Poëte a su y répandre un agrément, une fraîcheur & une vivacité de coloris qui le rendent aussi piquant dans les détails, qu'il est riche & ingénieux dans la fiction. On placera toujours cet agréable badinage parmi les productions originales, propres à faire aimer des étrangers la gaieté Françoise, en écartant toute mauvaise idée de nos mœurs.

Ses autres Poésies légeres ne le distinguent pas moins des Poëtes de nos jours qui se sont exercés dans le même genre. Si on leur pardonne quelques négligences qui prêtent quelquefois à l'agrément du style, & quelques longueurs qui impatientent le Lecteur, on conviendra que c'est ce que nous avons de mieux pour le naturel, les graces & la simplicité.

Le Méchant sera toujours, de l'aveu des Connoisseurs, une de nos excellentes Comédies & un vrai modele de versification. Le ton de cette Pièce est du meilleur goût, le Dialogue plein d'aisance & de vivacité, le style précis, élé-

gant & varié ; les caracteres en sont saisis & dessinés avec finesse & rendus avec vérité.

M. de *Voltaire* a donc eu tort de plaisanter M. *Gresset* sur ses scrupules au sujet des offrandes qu'il a faites à *Thalie*. Il étoit très-permis à un Poëte, toujours attentif à respecter les mœurs & la Religion, de se repentir publiquement d'avoir exercé ses talens dans un genre que l'austere vertu est très-éloignée d'approuver. D'ailleurs personne ne devoit être plus réservé sur la censure comique que l'Auteur de la *Prude*, de l'*Indiscret*, de *la Femme qui a raison*, du *Droit du Seigneur*, de *Charlot ou la Comtesse de Givry*, en un mot de toutes les Comédies qui ont paru sous son nom. Mais enfin il a voulu être plaisant, & il a oublié qu'*Arlequin* demeure toujours *Arlequin*, même lorsqu'il a joué son rôle avec le plus d'applaudissement.

GREVIN, [*Jacques*] né à Clermont en Beauvoisis, mort à Turin en 1570, âgé de 29 ans, Poëte oublié & contemporain de *Ronsard*. Tout ce qu'on peut dire à son sujet, c'est qu'il paroît avoir le premier introduit parmi nous l'usage des Chansons galantes dont il avoit tiré le modele des Italiens & des Espagnols. Celles qu'on a faites depuis, sont très-propres à effacer

les siennes. Ce genre étoit réservé à notre Nation & aucune n'y a plus excellé.

GRIFFET, [*Henri*] Jésuite, Prédicateur du Roi, né à Moulins en Bourbonnois en 1698.

L'éloquence de la chaire, l'Histoire & la Critique ont successivement exercé ses talens. Ses *Sermons*, quoique très-estimables, d'un style naturel, oratoire & assorti aux différens sujets, ne sont pas la partie la plus sensible de son mérite. La *Continuation de l'Histoire de France du P. Daniel* & l'*Histoire de Louis XIII*, est particulierement ce qui lui assure une gloire solide parmi nos utiles Littérateurs. Les Dissertations qu'il a répandues dans le corps de l'ouvrage du P. *Daniel*, sont d'une instruction & d'une netteté qui jette le plus grand jour sur plusieurs parties de nos Annales qui n'étoient pas encore assez développées. L'érudition, la sagacité, la méthode, y marchent d'un pas égal revêtues du genre de style convenable à ces sortes de discussions. Le volume qu'il a ajouté aux *Mémoires chronologiques* du P. d'*Avrigny*, son confrere, est marqué au même coin. Son dernier Ouvrage sur la maniere d'écrire l'Histoire, doit être regardé comme le Code de tous les Historiens.

On a encore du P. *Griffet* plusieurs Livres ascétiques

ascétiques, comme l'*Année du Chrétien*, l'*Exercice de Piété pour la Communion*, &c, qui prouvent autant la diversité de ses talens, que son zèle pour la Religion.

GROSLEY, [*Pierre-Jean*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, de la Société Royale de Londres, né à Troyes en 1718.

Il a beaucoup écrit & presque tous ses Ouvrages sont instructifs. On peut le placer avantageusement dans le petit nombre de Littérateurs qui soutiennent parmi nous le goût de l'érudition. Avec un style plus soigné, il seroit encore plus intéressant, & par-là même plus utile. Son *Voyage d'Italie* & celui *de Londres* sont les plus estimées de ses productions, où parmi quelques petites inéxactitudes on reconnoît le bon Observateur, en état de communiquer ses observations d'une maniere aussi agréable qu'instructive.

GUEDEVILLE, [*Nicolas*] né à Rouen vers 1650, mort en 1712.

Après avoir quitté les Bénédictins il se réfugia en Hollande où il se maria. La nécessité sans doute le jetta dans le métier d'Ecrivain, pour pouvoir subsister ; les Ouvrages qu'on a de lui se ressentent également & du mauvais état de sa fortune

& de la trempe de ses sentimens. Le plus connu est un Journal intitulé, l'*Esprit des Cours de l'Europe* qui n'est qu'un Recueil de déclamations pleines de fiel, de mensonges, de platitudes & d'atrocités. M. d'*Avaux* le fit supprimer, mais l'Auteur le continua, après la mort de ce Ministre, sous le titre de *Nouvelles des Cours de l'Europe*, jusqu'en 1710. Malgré la bassesse du style, cet Ouvrage a été recherché, parce que la Satyre est toujours piquante pour tous les Esprits, & encore plus pour ceux qui y applaudissent sans discernement. Il faut bien se garder d'accueillir de semblables productions. Quand la Satyre est insolente & calomnieuse, elle n'est propre qu'à révolter les ames honnêtes; elle est pardonnable & utile, lorsqu'elle attaque des défauts ou des abus réels, en respectant les loix de la bienséance & en annonçant surtout plus de zèle que de malignité.

GUELLETTE, [*Thomas-Simon*] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1683, mort à Charenton en 1766.

Les Contes Mogols, les *Mille & une heure*, les *Mille & un quart d'heure* sont le fruit de sa plume facile & plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles & oisives, que l'utilité du

Lecteur éclairé & judicieux. On doit être peu surpris que ces rêveries aient été bien reçues, dès qu'elles furent mises au jour. Il est une certaine classe d'Esprits, & c'est le plus grand nombre, incapables de s'attacher à des lectures solides; il leur faut des Livres qui ne demandent ni application ni étude; & le talent de les amuser n'a pas droit de prétendre aux honneurs des talens réels & honorables.

GUENEBAULD, [*Jean*] Médecin, né à Dijon, mort dans la même ville en 1630. On a de cet Auteur un Ouvrage de près de 200 pages in-4. intitulé, *Le Réveil de Chindonax, Prince des Vacies, Druydes, Celtiques, Dijonnois, avec la sainteté, religion & diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures.* Ce livre est une preuve de l'intempérance des conjectures où se portent les enthousiastes de l'antiquité. On avoit trouvé dans une vigne appartenante à M. de *Guenebauld* un tombeau de pierre où étoit une inscription grecque qu'on a traduite ainsi :

» Dans le Bocage de Mithra, ce Tombeau » couvre le Corps de Chindonax, Grand-Prêtre. » Retire-toi, impie, car les Dieux sauveurs gar- » dent mes cendres «.

Il n'en a pas fallu davantage pour faire, sur

des preuves très-légeres, de ce *Chindonax*, un Prince des Vacies, des Druydes, des Celtes, des Dijonnois, & pour amener un Traité de la sainteté, de la religion des diverses cérémonies observées aux anciennes sépultures. Il peut y avoir des recherches utiles dans ce Traité, mais on conviendra que d'après la seule inscription, il faut avoir bien du courage, pour faire de *Chindonax* un Prince des Vacies, des Druydes, &c. Quoi qu'il en soit, nous remarquerons au sujet de cette découverte que M. *Guenebauld* ne fut pas le seul qui s'en enthousiasma. *Casaubon* alla exprès de Geneve à Dijon pour voir ce monument ; le Président *de Thou* voulut l'acheter ; M. le Docteur ne put s'en détacher qu'en faveur du Cardinal de *Richelieu*, qui lui donna en échange la Charge de Bailli de l'Abbaye de Citeaux d'une utilité plus réelle. Après la mort du Cardinal, ce tombeau passa entre les mains de *Gaston*, duc d'Orléans. On ne sait ce que cette pierre est devenue depuis ce tems ; M. l'Abbé *le Bœuf* très-avide, comme on sait, de ces sortes de morceaux, assure cependant l'avoir vue dans la Basse-Cour d'un Curé, près de Versailles, où elle sert d'abreuvoir. C'est ainsi que tout dépérit dans la vie.

GUENÉE, [*Antoine*] Abbé, ci-devant Pro-

fesseur de Rhétorique au Collége du Plessis, né dans le Diocèse de Sens, est principalement connu par un Ouvrage intitulé, *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire*, où l'on venge la Nation Juive des calomnies de cet Ecrivain, & où l'on releve avec force les erreurs, les méprises, les contradictions, les bévues, les absurdités dans lesquelles il est tombé, lorsqu'il a voulu disserter sur l'ancien Peuple de Dieu & sur les Livres sacrés. Il est peu d'ouvrages polémiques qui soient écrits avec autant de solidité, de sagesse, de méthode & d'honnêteté. Cependant M. de V. n'y a répondu que par des injures toujours plus faciles que les raisons, surtout quand on a tort. Mais ses invectives n'ont pu nuire au succès de ces *Lettres*. On vient d'en donner une troisieme Edition qui n'a pas été moins bien accueillie du Public que les précédentes, & qui, entre plusieurs augmentations, contient six nouvelles Lettres employées à la défense de la législation de *Moyse*. On ne peut refuser à M. l'Abbé *Guenée* une grande érudition, une profonde connoissance de l'histoire ancienne en général, & de celle des Hébreux en particulier, une logique vive & pressante, de la justesse dans les idées, de la clarté & de la netteté dans le style qui n'est peut-être pas assez

animé, & un ton de modestie & de politesse d'autant plus généreux, que l'Auteur prend la défense de la vérité contre un Adversaire qui l'avoit traité d'*Imbécille* & de *Franc ignorant*.

GUERET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1641, mort dans la même ville en 1688.

Le Parnasse reformé, & *la Guerre des Auteurs*, qui en est la suite, eurent beaucoup de succès dans leur nouveauté, & seroient encore aujourd'hui des Ouvrages piquans, si la plaisanterie & l'ironie qui y dominent étoient d'un meilleur goût. Ce qu'on y remarque de plus estimable, c'est la droiture & le zèle de leur Auteur. Il étoit indigné des intrigues & des cabales littéraires de son tems, qui n'étoient cependant rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. Il eût fallu, pour avoir un succès durable, que *Gueret* eût sçu mieux modérer ses saillies, & qu'il eût attaqué ce travers de son siecle avec des armes plus propres à en faire sentir le ridicule & les dangereux effets. Tant que les Auteurs médiocres auront la ressource de suppléer au défaut du mérite par les manéges des petites séductions de Société, la Littérature sera médiocre, parceque le vrai talent, qui dédaigne les manœuvres,

ſera toujours opprimé & méconnu. Les Roſſignols déſerteront les boſquets du Parnaſſe, pour y laiſſer glapir les Roitelets, à moins que le Dieu du Goût ne vienne en perſonne écorcher les *Marſias* & diſtribuer des oreilles d'âne aux *Midas*, qui les protégent ou les approuvent.

GUIBERT, [*N.* Madame] Penſionnaire du Roi, née à Verſailles en 1725.

Ses Vers ont été loués par les Journaliſtes, mais ceux qui les liſent ſans prévention, trouvent qu'elle eût pu ſe diſpenſer d'en publier le Recueil. Madame *Guibert* a joint, dit-on, dans ſa premiere jeuneſſe les agrémens de la figure à la prétention de l'eſprit : elle a dû ſans doute l'accueil de ſes Poéſies à l'empire de ſes charmes. Les Lecteurs qui ne l'ont point vue, ſont donc diſpenſés d'être auſſi indulgens, & on peut lui dire que c'eſt deſirer trop de faveurs à la fois, celles des Grâces & des Muſes.

GUICHARD, [*Jean-François*] Poëte léger, plein d'eſprit & de ſaillies. Il ne s'eſt encore exercé que dans des bagatelles & ſortiroit peut-être de ſon genre, s'il entreprenoit un Ouvrage ſérieux & de longue haleine. Nos Journaux ont ſouvent préſenté de petites Pièces de Poéſie

de sa façon qui se font lire avec plaisir. Le Recueil qu'il se propose d'en donner pourra être très-piquant, à condition qu'il en écartera certains Contes trop libres répandus sous son nom dans les Sociétés. La petite Comédie lyrique du *Bucheron* est pleine d'agrément & de gaieté, & est dans le vrai goût du Théâtre Italien qui se perd tous les jours par le jargon philosophique qu'on a eu la maladresse d'y admettre.

GUICHENON, [*Samuel*] Historiographe de France, de Savoye & de Dombes, né à Macon en 1607, mort en 1664.

Ceux qui écrivent sur l'Histoire de France, trouveront de grands secours dans ses Ouvrages; ils contiennent des recherches curieuses qui remontent fort haut. Son *Histoire de Bresse & de Bugey*, dont on a donné une nouvelle Edition en 1770, son *Histoire généalogique de la Maison de Savoye*, fourniront toujours un recueil de titres, de chartes, d'observations, d'éclaircissemens qui peuvent servir à débrouiller le cahos de l'Histoire, dont on ne sauroit trop constater les monumens. Au reste, ces Ouvrages sont enrichis de figures, plus propres à instruire le Lecteur que la plûpart des colifichets qui embellissent nos Brochures, & qui les font vivre quelque tems à la faveur du Burin.

GUYON, [*N.*] Abbé, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté.

Il eſt moins connu par ſon *Hiſtoire Romaine*; ſon *Hiſtoire des Indes*, celle *des Amazones*, celle *des Empires*, & ſon *Eſſai critique ſur* celui *d'Occident*, que par l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*, Ouvrage où il entreprend de réfuter les erreurs & les impiétés de M. de *Voltaire*, en rapprochant ſes principes, & en le mettant en contradiction avec lui-même. Ce Livre a été accueilli, comme il le méritoit, par les Honnêtes-gens, & a eu pluſieurs Editions.

Il étoit naturel que l'Oracle, ſi vivement attaqué dans ſon ſanctuaire, ſe déchaînât à ſon tour contre le Profanateur de ſes myſteres; mais la maniere dont il s'eſt expliqué, n'a fait que mieux connoître combien il étoit indigne du culte que la ſuperſtition lui rendoit. Les termes les plus bas ſont ſortis en foule de ſa bouche ſacrée, & jamais Divinité ne fit entendre un pareil langage. Nous ne répéterons pas tous les anathêmes de ſa fureur; il ſuffit de dire qu'il l'appelle *Valet de Libraire, Auteur de la lie du Peuple & de la lie des Auteurs, le dernier des Ecrivains inutiles & par conſéquent le dernier des Hommes.* Ces raiſons ne ſont rien moins que divines. Voici ce qu'un

ſimple Mortel y a répondu dans un * Ouvrage édifiant.

» Les derniers des hommes, M. de *Voltaire*, » ſont ceux qui ſont les plus dangereux, & les » plus dangereux ſont ces Ecrivains dont la » plume s'efforce de renverſer tout à la fois l'or- » dre de la Religion & celui de la Société ; ces » Ecrivains qui dégradent les Lettres par l'in- » juſtice de leur haine, l'amertume de leur ſtyle, » la licence de leurs déclamations, l'atrocité de » leurs calomnies, le renverſement de toutes les » bienſéances ; ces Ecrivains qui amuſent, par » leurs bons mots & leurs ſarcaſmes, la multi- » tude ignorante & légére, & qui oſent ridicu- » liſer le mérite & l'honnêteté ; ces Ecrivains » qui veulent être plaiſans aux dépens de ce qu'il » y a de plus ſacré & de plus reſpectable, qui » veulent être crus en dépit du jugement & de » la raiſon, qui veulent être eſtimés malgré » la juſtice & le bon goût ; ces Ecrivains enfin » que le délire encenſe, & qui, noircis par la » fumée de l'encens même qu'ils ont reçu, ſont » mis enſuite au rebut, comme ces fauſſes Di-

---

* *Tableau philoſophique de l'eſprit de M. de Voltaire, pour ſervir de ſuite à ſes Ouvrages & de Mémoires à l'Hiſtoire de ſa Vie.*

» vinités que la superstition la plus grossiere ne
» peut adorer qu'un moment «.

GUYS, [*Jean-Baptiste*] de l'Académie de Caën, né à Marseille.

Son Drame en Vers libres d'*Abaylard & d'Héloïse*, n'est point fait pour être représenté; sa Tragédie de *Térée*, en cinq actes, ne l'a jamais été; mais on remarque dans ces deux Pièces une versification facile & quelquefois pleine de chaleur.



H.

1. HABERT, [*François*] né à Issoudun en Berri, Poëte qui vivoit sous *François I* & sous *Henri II*. Après *Marot*, il est celui de tous ses Contemporains qui ait réuni plus de grace & d'énergie dans ses Ouvrages, qui sont en très-grand nombre, & qu'on ne lit plus. Les Littérateurs qui ne se laissent point aller au torrent de la mode & du bel-esprit, y trouveront des morceaux qui pour la force & l'imagination, sont infiniment supérieurs à ces prétendus morceaux choisis dans nos anciens Poëtes qui figurent dans le Mercure. C'est sur-tout dans les Epitres qu'*Habert* a le mieux réussi. Il en a d'historiques, de badines, de philosophiques. C'est de ce dernier genre qu'est celle qu'il adresse au Comte de *Nevers*, dont le but est de prouver qu'il n'y a point de véritable noblesse sans vertu,

Non pas vertu, de laquelle est vêtu
L'homme arrogant, qu'on dit vertu mondaine,
Qui semble belle & ne vaut un festu,
Pour ce qu'elle est de tout orgueil fontaine;
Mais bien vertu excellente, haultaine,

Qui fait des Grands la naiſſance florir,
Qui ſous les pieds met l'envie & la haine,
En s'attachant à ce qu'on doit chérir,
Vertu qui vient d'une ſource certaine
De vérité, non ſujette à mourir.

Pierre HABERT, ſon frere, n'eut pas autant de ſuccès dans la Poéſie, qu'il cultiva également. Ses Ouvrages ne laiſſerent pas de lui procurer des Charges honorables à la Cour de *Charles IX* & d'*Henri III*. Il fut pere d'un autre Poëte connu ſous le nom d'*Iſaac Habert*, dont les productions ſont auſſi inconnues que les ſiennes. C'eſt de ce dernier que naquit *Iſaac Habert*, mort Evêque de Vabres en 1668, de qui nous avons des Poéſies Latines aſſez eſtimées, des Hymnes, entre autres, inſérées dans quelques Breviaires, dont la chaleur & l'onction donnent une idée favorable des talens & de la piété de l'Auteur.

2. HABERT, [*Philippe*] Commiſſaire d'Artillerie, un des premiers qui furent reçus à l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1603, mort en 1637, d'une autre famille que les précédens.

On a de lui un Poëme de trois cents Vers, intitulé, *le Temple de la Mort*, où l'harmonie ſe fait ſentir autant que la verve, & où le langage eſt beaucoup plus pur, que dans la plûpart des

ouvrages de son tems & même de celui-ci ; ce qui prouve qu'il avoit du génie & qu'il auroit pu porter plus loin la perfection de ses talens, si la mort n'eût abregé sa carriere. On sera étonné de ce début, sur-tout si on se rappelle que *Desprèaux* & *Racine* n'étoient pas nés, quand ce petit Poëme parut.

Sous ces climats glacés où le Flambeau du monde
Espand avec regret sa lumiere féconde,
Dans une Isle déserte est un Vallon affreux,
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.
Là, sur de vieux Cyprès dépouillés de verdure,
Nichent tous les oyseaux de malheureux augure,
La terre pour toute herbe y produit des poisons,
Et l'hyver y tient lieu de toutes les saisons.
Mille sources de sang y font mille rivieres, &c.

3. HABERT, [*Germain*] Abbé & Comte de Cérisy, de l'Académie Françoise, mort à Paris, sa patrie, en 1655 ; frere du précédent, & aussi bon Poëte que lui. Le plus connu de ses Ouvrages & qui mériteroit de l'être davantage, est la *Metamorphose des yeux d'Iris changés en Astres*, Poëme d'environ sept cents Vers, digne de figurer à côté des meilleures Métamorphoses d'*Ovide*, soit pour l'invention qui en est aussi ingénieuse que féconde, soit pour la Poésie qui

en eſt noble, coulante, pleine de chaleur & de ſentiment, mais où le goût de l'antithèſe ſe fait un peu trop ſentir.

HALDE, [*Jean-Baptiſte* DU] Jéſuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1743.

Il eſt connu dans la République des Lettres par la *Deſcription hiſtorique, géographique & phyſique de l'Empire de la Chine*, en 4 vol. in-folio. Cet Ouvrage eſt ce que nous avons aujourd'hui de plus complet & de plus exact ſur ce vaſte Empire. On l'a traduit dans preſque toutes les Langues de l'Europe, en entier ou par extraits. Le ſtyle en eſt ſimple, judicieux, & tel qu'il convient à une Deſcription hiſtorique.

Ce Jéſuite a eu auſſi une grande part au Recueil des *Lettres édifiantes & curieuſes*, écrites des Miſſions étrangeres, où parmi des récits propres à intéreſſer la piété, on trouve des détails de Géographie, de Phyſique, d'Aſtronomie, d'Hiſtoire naturelle, propres à intéreſſer également les Curieux & les Savans, dont quelques-uns ont ſçu profiter de pluſieurs découvertes qui ſont énoncées dans cette Collection.

HALLÉ, [*Pierre*] Profeſſeur en Droit Ca-

nonique dans l'université de Paris, né à Bayeux en 1611, mort à Paris en 1689; mérite d'être plus connu des Jurisconsultes que des Littérateurs. On a de lui un Recueil de Poésies & de Harangues Latines, qu'il publia étant Professeur de Rhétorique au Collége d'Harcourt, & qui ne peuvent être estimées que de ceux qui ne connoissent pas les bons Poëtes & les bons Orateurs.

Si cet Auteur n'a pas été heureux dans la partie des Belles-Lettres, il s'est rendu justement recommandable dans la Faculté de Droit, en introduisant dans ses Ecoles la discipline qu'on y observe aujourd'hui.

HAMEL : [Il y a plusieurs Auteurs de ce nom] *Voyez* DUHAMEL.

HAMILTON, [*Antoine*, Comte D'] mort à St. Germain-en-Laye 1720.

Ses Poésies sont très-agréables pour ceux qui préférent l'esprit & la gentillesse au sentiment. Son Epitre au Comte de *Grammont*, mêlée de prose & de vers, est une des plus jolies Pièces de ce genre. Les Romans qu'il a faits, n'intéressent que par un ton de badinage & de plaisanterie, dont il a le premier donné l'exemple. On lui attribue les *Mémoires du Comte de Grammont*, qui

sont

ſont très-bien écrits, & qu'on peut propoſer comme un modele à ſuivre dans ces ſortes de productions.

HARDI ou HARDY, [*Alexandre*] Poëte François qui vivoit du tems d'*Henri IV*, & qui a fait quarante Pièces de Théâtre parmi leſquelles il n'y en a pas une bonne. Cet Auteur ne travailloit que pour vivre, & la faim ne donne ni le tact néceſſaire pour ſentir les beautés, ni le tems de les perfectionner. Son ſtyle cependant eſt plus conforme au genre dramatique, que celui de tous ſes prédéceſſeurs. Il employa ſurtout les vers héroïques. Ceux par leſquels il commence ſa *Didon* ne ſont pas irréprochables, mais on en a fait de nos jours de plus mauvais :

Grands Dieux, qui diſpoſez de l'empire du Monde :
Toy, qui portes en main le tonnerre qui gronde,
Jupiter, ennemi du Peuple Phrygien,
Qui fais que notre Troye à préſent n'eſt plus rien, &c.

Il ne faut pas chercher dans ce Poëte les régles des trois unités ; on voit dans une de ſes Pièces intitulée *la Force du ſang* une fille enlevée au premier acte & qui au ſecond paroît dans la maiſon du raviſſeur ; elle accouche d'un fils, au troiſieme, qui, au quatrieme, ſe trouve âgé de

ſept ans, &, au cinquieme acte, eſt reconnu par ſon pere. Dans ces tems encore barbares les Auteurs & les Spectateurs étoient également peu difficiles; on n'étoit point du tout étonné de voir le début d'une Pièce commencer dans un lieu & le dénouement arriver dans un autre, vingt ans après.

HARDION, [*Jacques*] de l'Académie Françoiſe & de celle des Belles-Lettres, né à Tours en 1686, mort à Paris en 1766.

Ce n'eſt pas ſur les éloges de M. *Thomas* ſon ſucceſſeur à l'Académie Françoiſe, ni ſur ceux de M. *le Beau*, qu'il faut juger du mérite de cet Ecrivain. Quand les louanges ſont d'étiquette, on peut ſe diſpenſer de les prendre à la lettre. M. *Hardion* a beaucoup travaillé, mais ſes Ouvrages ne ſont le plus ſouvent qu'une compilation où le jugement & la ſaine Critique n'ont pas préſidé. Sa *Nouvelle Hiſtoire poétique* n'eſt qu'un recueil de morceaux traduits d'*Homere*, d'*Ovide* & de *Virgile*, dont il a fait un corps auquel il a donné une forme hiſtorique & qu'il a revêtu de ſon ſtyle net & facile à la vérité, mais ſouvent inégal. Ses deux *Traités* de la Poéſie & de l'Eloquence ſont une répétition inutile des préceptes des grands maîtres anciens & modernes : on n'y trouve pas

une ſeule penſée qui lui appartienne. L'*Hiſtoire Univerſelle* eſt ce qu'il a fait de mieux, mais on pourroit en faire une meilleure pour remplir les vues qu'il s'étoit propoſées.

HARDOUIN, [*Jean*] Jéſuite, né à Quimper en 1646, mort à Paris en 1729; un des plus profonds & le plus ſingulier de tous les Savans qui ayent paru dans notre Littérature. L'immenſité de ſon érudition le précipita dans les plus abſurdes chimeres. A force de ſavoir il embrouilla tout, & la grande connoiſſance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus bizarres. Il prétendoit que tous les Ouvrages Grecs & Latins étoient, à l'exception de quatre ou cinq, des Ouvrages compoſés par les Moines du treizieme ſiecle. Les Jéſuites l'obligerent de ſe rétracter, ce qu'il fit, ſans changer d'opinion, preuve certaine de folie. Son Livre intitulé *Athei detecti* ne pouvoit être non plus que le fruit d'une imagination bleſſée qui réaliſoit tout ce qui ſe préſentoit à elle. On ſera ſurpris après cela d'apprendre que nous lui avons l'obligation de pluſieurs excellens Ouvrages d'Hiſtoire & de Critique; tant il eſt vrai que le travers de l'eſprit n'exclut pas toujours les lumieres néceſſaires pour produire quelquefois de bonnes choſes.

HARPE, [*N.* DE LA] voyez DELA-HARPE.

HAUTEROCHE, [*Noël* LE BRETON Sieur DE] mort à Paris en 1707 à 90 ans.

Egalement Acteur & Poëte, il a composé plusieurs Comédies dont quelques-unes sont conduites avec art, & d'une gäieté assez piquante. *Le Deuil, Crispin Médecin, le Cocher supposé*, sont restées au Théâtre, & servent quelquefois à dédommager des lugubres pantomimes, tristes enfans de la Comédie larmoyante.

HAYER, [*Jean-Nicolas-Hubert*] Récollet; né à Sar-Louis en 1708.

Le meilleur Traité & le plus complet que nous ayons dans notre langue sur *la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame* est de ce Religieux. Ce Traité qui forme plusieurs volumes est écrit d'un style clair, net & facile, qui annonce plus l'homme de Lettres que le Théologien. Il est plein de réflexions solides, de comparaisons justes, d'applications lumineuses, &c. Les autres Ouvrages du P. *Hayer* ont pareillement pour objet la défense de la Religion; sans être aussi estimables que le premier, ils prouvent l'activité de son zèle, &

ne font pas moins honneur à ses lumieres qu'à ses sentimens.

HELVÉTIUS, [*Claude-Adrien*] ancien Maître d'Hôtel de la Reine, ci-devant Fermier-Général, né à Paris en 1716, mort dans la même ville en 1771.

Le goût des Lettres le porta à de grands sacrifices, & l'engagea dans de grands écarts. On connoît le sort de son Livre *de l'Esprit*, où une Métaphysique téméraire a répandu tant d'erreurs & produit tant d'absurdes assertions. Mais si M. *Helvétius* a eu le malheur de se tromper, il a eu au moins le courage de se rétracter & la prudence de ne rien mettre au jour, depuis le malheureux succès de son Ouvrage.

S'il nous est permis de faire quelque réflexion sur son caractere, nous serons autorisés à dire que l'amour excessif de la célébrité & trop de penchant à se laisser séduire par des insinuations artificieuses, ont été la vraie cause de l'abus qu'il a fait de ses talens, propres d'ailleurs à se faire estimer en toute autre matiere. La candeur & les autres vertus de son ame faisoient pardonner, par ceux dont il étoit connu, les illusions de sa Philosophie. Nous pouvons assurer, d'après de justes observations, qu'elle étoit dans lui une espece de ma-

nie involontaire, fruit de ses premieres liaisons, plutôt qu'une morgue arrogante & systématique. Aussi M. *Helvétius* n'adopta-t-il jamais les intrigues & les procédés de la Cabale qui avoit su d'abord se l'attacher, par adresse, & le conserver ensuite, par la juste crainte qu'il avoit d'en devenir la victime. Il connoissoit trop bien le *Stylum philosophicum* pour ne pas s'attendre à se voir accablé de sarcasmes, pour peu qu'il eut paru se détacher de l'étendard sous lequel on le retenoit captif; il se contentoit de gémir dans le sein de l'Amitié, de l'extravagance & des excès de tant de maniaques qui se faisoient gloire de l'avoir pour confrere. On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paroître philosophe, avec tant de risques, & la foiblesse de n'oser cesser de l'être, avec tant de moyens d'assurer sa gloire par d'autres bons ouvrages qu'il étoit capable de donner.

1. HÉNAULT, d'autres écrivent HESNAULT [*Jean*] né à Paris, mort en 1682.

Boileau ne lui a pas rendu justice en le confondant dans sa neuvieme Satyre avec *Bardin*, *Colletet*, *Pelletier*. Son Sonnet sur un avorton, celui qu'il fit contre le ministre *Colbert*, un autre sur la vie privée, prouvent qu'il avoit beaucoup de talent pour la Poésie. Ce fut lui qui en donna le

goût & en apprit les regles à Madame *Deshoulieres* ; peut-être même a-t-il sacrifié à la gloire de cette Dame quelques morceaux dont il auroit pu lui-même se faire honneur. Quoi qu'il en soit, il étoit peu jaloux de la gloire que donnent les talens de l'esprit, comme il le paroît par une Lettre qu'il adressa à son Eleve, sous le nom de *Sapho*, pour l'exhorter à ne pas tant s'appliquer à l'étude.

On ne peut craindre trop d'être trop estimée,
Rien ne nous asservit comme la Renommée.
On perd bien du repos pour faire un peu de bruit,
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit.
Pour moi, je ne suis point la dupe de la gloire ;
Je vous céde ma place au Temple de Mémoire, &c.

On assure que ce Poëte avoit traduit en vers tout le Poëme de *Lucrece* & qu'il le mit au feu par des motifs de conscience. A juger de cette Traduction par les cent premiers vers qui nous en restent & que nous devons à ses amis qui les avoient copiés, c'eût été un des meilleurs Ouvrages de ce genre ; les divers morceaux qu'il a traduits de *Seneque* le Tragique nous confirment dans cette idée. On a oublié d'insérer dans le Recueil de ses Poésies une Eglogue & une Elégie, imprimées dans le *Fureteriana*, qui feroient hon-

neur certainement à la plûpart des Poëtes de nos jours. Il y a ſurtout de très-beaux vers & beaucoup de Morale, dans l'Elégie, dont le ſujet principal eſt le combat de la Raiſon contre l'Amour. Tel en eſt le début.

Echappé des périls d'une ardente jeuneſſe,
Et parvenu dans l'âge où regne la ſageſſe,
Je m'étois réſolu d'écouter la Raiſon,
Et d'être ſage au moins dans l'arriere ſaiſon.
Je contemplois déja les miſeres humaines,
Et j'en accuſois plus nos plaiſirs que nos peines;
J'en accuſois ſur-tout les plaiſirs amoureux,
Comme les plus légers & les plus dangereux;
Je voyois qu'à la fin tous les cœurs s'en dégoûtent,
Ou par les maux qu'ils font ou par les biens qu'ils coûtent;
Et me reſſouvenant de ce qu'ils m'ont coûté,
Je m'en croyois auſſi pour jamais dégoûté;
Mais j'oſai voir *Olimpe*, &c.

Nous ne citerons plus que ce morceau où le Poëte fait parler la Raiſon qui lui a déjà donné de bons avis & qui vient de l'exhorter à ne pas la confondre avec l'Opinion qui ne pourroit que le tromper.

Fuis le phantôme vain qui porte mes couleurs,
La folle Opinion, Reine des fantaſtiques,
Source de tant de biens & de maux chimériques.
C'eſt elle qui de l'homme augmentant les beſoins,

Multiplie avec eux ſes travaux & ſes ſoins ;
Qui lui faiſant haïr le repos & la joye,
Aux avares ſoucis livre ſon ame en proye ;
Qui lui fait de la gloire enſanglanter l'Autel,
Et courir à la mort pour ſe rendre immortel.
C'eſt elle qui corrompt les mœurs & les maximes,
Ravale des vertus & couronne des crimes,
Selon ſon intérêt regle ſes ſentimens,
Juge des actions par les événemens,
Mépriſe un vertueux que le ſort abandonne,
Révére un ſcélérat que le bonheur couronne,
Aux Peuples inquiets vante les nouveautés,
Et leur fait un Héros d'un Chef de Révoltés, &c.

L'Auteur de l'*Art Poétique* n'auroit-il pas dû retrancher du nombre des mauvais Poëtes un homme qui penſoit & verſifioit ainſi * ? Son jugement à l'égard d'*Hénault* ne doit donc être regardé que comme un de ces excès auxquels le

* » C'étoit, dit M. de *la Monnoie*, un des hommes de » ſon tems qui tournoit le mieux un vers. *Deſpreaux*, » ſi délicat là-deſſus, ne le nioit pas, & quand on lui » demandoit, pourquoi donc au troiſieme Chant de ſon » Lutrin, & dans ſa neuvieme Satyre, il en avoit parlé » avec mépris ? Il répondit qu'au lieu d'*Heſnaut*, il » avoit d'abord mis *Bourſault* & enſuite *Perrault*, avec » leſquels il s'étoit réconcilié, & leur avoit ſubſtitué en » dernier lieu *Heſnault*, qui, étant mort dès 1682, étoit » hors d'état de former aucune plainte «.

penchant à la Satyre entraîne quelquefois les esprits les plus justes d'ailleurs.

2. HENAULT, [*Charles-Jean-François*] Président Honoraire au Parlement de Paris, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, mort à Paris, sa patrie, en 1770.

Ceux qui sont capables d'apprécier la méthode & la précision, la profondeur & la clarté, la multitude des instructions & la brieveté des volumes, l'art de présenter en raccourci des tableaux sans rien faire perdre aux objets les plus étendus & les plus multipliés, trouveront ces qualités réunies dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France.* Cet Ouvrage lui a procuré une grande célébrité pendant sa vie, & lui en assurera une plus solide encore dans la postérité. Ses imitateurs n'ont pas eu le même succès; aussi n'avoient-ils pas le même génie. On pense bien que si M. le Président *Hénault* n'eût composé que la Comédie du *Réveil d'Epimenide* & la Tragédie de *François II*, il eût été facile de l'égaler & même de le surpasser en ce genre qui n'étoit pas fait pour lui.

HERITIER, [*Nicolas* L'] Historiographe de France, mort à Paris, sa patrie, en 1680.

Après avoir donné au Théâtre deux Tragédies qui n'eurent pas de succès & n'en méritoient point, il s'adonna à l'Histoire où il ne réussit pas mieux. On peut en juger par son *Tableau historique des principaux événemens de la Monarchie Françoise*, Ouvrage d'un style diffus, traînant, & surchargé de détails inutiles, qui annoncent plutôt un homme qui écrivoit pour remplir les fonctions de sa place d'Historiographe & faire des volumes, qu'un Ecrivain judicieux & exercé dans la Littérature. Il est à remarquer que notre histoire n'a jamais été mieux écrite que par ceux qui s'y sont appliqués par l'impulsion du talent & non par celle du devoir qui ne le donne pas.

La Traduction du *Traité de la Paix & de la Guerre par Grotius* prouve que M. l'*Héritier* étoit aussi mince Traducteur, que Poëte médiocre, & mauvais Historien.

2. HÉRITIER DE VILLANDON, [*Marie Jeanne* L'] fille du précédent, de l'Académie des Jeux Floraux & de celle des Ricovrati, né à Paris en 1664, morte en 1734.

Quoique ses Ouvrages, qui consistent en des Romans, des Contes, des Traductions & des Poésies, annoncent de l'imagination, de l'esprit & de la facilité, ils n'ont pas été capables de lui

faire une réputation solide. La raison de cette disgrace est qu'ils ne s'élevent pas au-dessus de la médiocrité, destinée de tous les tems à une mort prompte & sans éclat. Ils ont cependant reçu de grands éloges de ses Contemporains; mais la Postérité actuelle ne daigne pas plus lire ces éloges, que ces productions qui en ont été l'objet. Ce ne sont pas les louanges qui font vivre les écrits; c'est aux écrits à vivre par leur propre mérite, & à justifier les louanges.

HERMANT, [*Godefroi*] Chanoine de Beauvais, sa patrie, & ancien Recteur de l'Université, né en 1617, mort à Paris en 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne.

M. de *Voltaire* ne le connoissoit sans doute pas quand il a dit, dans sa Notice des Ecrivains du *Siecle de Louis XIV*, qu'il n'avoit fait que des Ouvrages polémiques. Il est vrai que sa plume s'est beaucoup exercée sur des discussions théologiques & que ses productions en ce genre ont subi le sort commun à tous les enfans de la dispute & de l'humeur qui ne devroient pas naître, & qui meurent toujours avec la honte d'avoir existé; mais il n'est pas moins vrai que M. *Hermant* a laissé beaucoup d'autres écrits tels que les *Vies* de *St. Athanase*, de *St. Basile*, de *St Gré-*

goire de Naziance, de *St. Chrysostôme*, de *St. Ambroise*, & des Traductions de quelques Ouvrages des Peres de l'Eglise, dont le défaut principal est l'enflûre & la diffusion ; ce qui suffit pour ôter tout empressement de les lire, excepté à ceux qui savent pardonner le verbiage en faveur de l'instruction.

HERSAN, [*Marc-Antoine*] Professeur de Rhétorique au Collége du Plessis & ensuite d'Eloquence au Collége Royal, né à Compiegne en 1652, mort en 1724.

Il a servi les Lettres de deux manieres très-utiles, en les enseignant avec zèle & en leur procurant des secours par des établissemens. La fondation du Collége de Compiegne à ses propres dépens, est un trait qui suffiroit seul pour faire honneur à sa mémoire, si ses Ouvrages ne lui donnoient un rang parmi nos Littérateurs estimables. Le plus connu & le plus estimé est l'*Oraison funebre*, en Latin, *du Chancelier le Tellier*: le style en est noble, pur, bien soutenu; la Traduction qu'en a donnée M. l'Abbé *Bosquillon*, sans en faire sentir tout le mérite, ne laisse pas d'être élégante & propre à se faire lire avec plaisir. Les Poésies latines de M. *Hersan* ne sont pas de la premiere force ; elles annoncent plus de goût

dans l'expreſſion, que de richeſſe dans l'invention; malgré cela, on peut les mettre à côté de ce que pluſieurs modernes ont composé de mieux en ce genre.

HOUDART, [*Antoine*] voyez MOTHE.

HUET, [*Pierre-Daniel*] Evêque d'Avranches, de l'Académie Françoiſe, né à Caen en 1630, mort à Paris en 1721.

Tous ſes Ouvrages ſont remplis d'une érudition qui étonne l'eſprit humain & ſuppoſe l'étude la plus immenſe & la plus réfléchie. Son *Traité de l'Origine des Romans* offre tant de recherches curieuſes, de remarques inſtructives, de déciſions judicieuſes en matiere de goût, qu'il lui donneroit une place diſtinguée parmi les Littérateurs, quand il n'auroit pas d'autre titre.

Sa *Démonſtration évangélique* eſt d'un autre genre. Cet Ouvrage, le plus riche, le plus complet, le plus déciſif qu'on ait en matiere de Religion, réunit à la multitude des preuves hiſtoriques, un ordre & une force de ſtyle qui en rendent la lecture intéreſſante. Ceux qui ſe plaignent de n'y pas trouver aſſez de raiſonnemens, ignorent que la Logique (dont on peut abuſer) n'eſt pas toujours propre à éclairer & à convaincre l'eſprit;

que l'enchaînement des faits conduit de lui-même & sans peine à la connoissance de la vérité. Les Ecrivains qui ont attaqué la Religion se sont attachés à des faits particuliers qu'ils ont ajustés à leur maniere, pour en tirer parti en faveur de l'incrédulité. M. *Huet* les présente tous sans déguisement, il y joint les autorités propres à les appuyer, & rend la conséquence facile & victorieuse à tout esprit juste dégagé du préjugé des passions. C'est par-là que son Ouvrage est devenu classique pour toutes les Théologies de l'Europe. Il le composa avant d'avoir embrassé l'Etat ecclésiastique, où il n'entra qu'à l'âge de 46 ans. *Louis XIV* qui connoissoit tout son mérite, lui donna l'Evêché d'Avranches, l'associa au grand *Bossuet* pour l'éducation de M. le Dauphin en qualité de Sous-Précepteur. Ce fut M. *Huet* qui traça le plan & dirigea l'exécution de tous ces Commentaires utiles qu'on nomma *Dauphins*. Il se démit de son Evêché, afin d'avoir plus de tems à donner à l'étude, & se retira ensuite à la Maison professe des Jésuites de Paris, où il passa les vingt dernieres années de sa vie.

On a encore de cet Auteur plusieurs Ouvrages de Géométrie, de Philosophie, de Morale, de Politique, d'Histoire, de Critique, de Grammaire, de Poésie Grecque & Latine, dont la

plûpart sont estimés. Son *Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens*, porte le caractère propre de l'Auteur, c'est-à-dire, qu'on y trouve une érudition sage & de la plus grande étendue. Son *Traité philosophique de la foiblesse de l'Esprit humain* n'est pas aussi estimé. Il est vrai qu'il y soutient des paradoxes, mais ces paradoxes n'ont rien qui puisse faire penser qu'il ait douté des vérités de la Religion, comme M. de *Voltaire* a osé l'assurer. Telle est la ruse ordinaire des Incrédules; ils s'efforcent d'associer à leur Secte les grands Hommes, en jettant malignement des nuages sur la sincérité de leur foi. M. *Huet* n'a jamais rien dit ni rien avancé de propre à favoriser cet odieux artifice; il fut toujours aussi fidéle à ses devoirs, que zélé pour la gloire de la Religion, & mourut dans des sentimens dignes des Ouvrages qu'il avoit publiés pour la défendre.



J.

JACOB, [*Louis*] Carme, Bibliothécaire du Cardinal de *Retz*, né à Châlons-sur-Saone, en 1608, mort à Paris, en 1670, est un de ces Ecrivains laborieux qui n'ont d'autre mérite que celui des recherches, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'être quelquefois très-utiles. Ceux du P. *Jacob* ont tous pour objet l'Histoire Littéraire, & quoiqu'ils offrent des inexactitudes & soient écrits en Latin barbare, ils lui ont mérité un rang distingué parmi les Erudits du Siecle dernier. On prétend que sa *Bibliographie Parisienne*, dans laquelle il rendoit compte de tous les Livres qui s'imprimoient à Paris, a donné la premiere idée des Journaux, & que ce ne fut que d'après cette espece de Catalogue que M. de *Sallo* conçut le dessein du Journal des Savans. Quoi qu'il en soit, *Baillet*, le P. *Nicéron*, *Bayle* & *du Pin*, ont beaucoup puisé dans les Ouvrages de ce Religieux, dans celui, entre autres, qui a pour titre *Bibliotheca pontificia*, où l'Auteur donne un Abregé de la Vie des Papes, & une Notice des Ecrits publiés par eux & contre eux, ce qui

suffit pour ranger le P. *Jacob* parmi les Compilateurs utiles.

JACQUELOT, [*Isaac*] Théologien protestant, né à Vassy, en Champagne, en 1647, mort à Berlin en 1708. Il passe pour un des meilleurs Prédicateurs de sa Secte ; quelques-uns des nôtres en ont sans doute jugé de même ; car il est facile de reconnoître dans leurs discours plusieurs morceaux de cet Auteur.

Jacquelot eut de grands démêlés avec *Bayle* & le Ministre *Jurieu*. Ces démêlés produisirent beaucoup d'Ecrits qu'on ne lit plus. On a de lui un Traité de l'existence de Dieu, infiniment au-dessous de celui de *Fénélon*, & un Traité de l'inspiration des Livres sacrés, dont la premiere Partie est très-estimée. Le style de cet Auteur est coulant & rapide, mais incorrect & négligé. C'est assez le défaut de ceux qui écrivent en pays étranger, où l'on n'est pas difficile en fait de langage.

JACQUIN, [*Armand-Pierre*] Abbé, des Académies de Rouen, de Metz & d'Arras, né à Amiens en 1721.

Ses *Entretiens sur les Romans* & ses autres Ouvrages littéraires, annoncent des connoissan-

ces & le talent d'écrire, sans avoir rien qui les distingue de cette foule de productions qui se perdent dans le Public. Ce qu'il a fait de mieux, sont deux volumes de *Sermons* pour l'Avent & le Carême, où l'onction & le zèle caractérisent cet Orateur chrétien. On n'y trouve point, à la vérité, ces traits de force qui étonnent l'Auditeur; ces tableaux énergiques qui le frappent; ces grands mouvemens qui l'entraînent; mais il est aussi très-éloigné de cette affectation de descriptions frivoles, plus propres à amuser qu'à instruire; de ces portraits où l'on s'occupe plus du coloris que de la vérité; de cette recherche d'esprit qui éteint le feu de l'action & invite à croire qu'on n'est pas plus persuadé soi-même, qu'on ne s'inquiéte de persuader les autres; de ces pensées plus fines que solides; de ces tours plus brillans que naturels; de ces expressions plus mondaines qu'oratoires, ressources indignes de la majesté de la Chaire, & plus ajustées au ton des fauteuils académiques, où l'on peut sentir le sommeil de celui qui parle, & prédire celui des personnes qui écoutent. Ces Discours offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence, de la douceur, & toujours du naturel. M. l'Abbé *Jacquin* paroît s'être formé sur *Cheminais*. Il n'a pas un caractère aussi marqué, ni une éloquence aussi

soutenue que son modele ; il ne laisse pas, malgré cela, de se faire lire avec autant de plaisir. Il paroît persuadé de tout ce qu'il dit, & ce mérite, si rare aujourd'hui, exige qu'en sa faveur on lui fasse grace de ce qui lui manque.

JARDIN, [*Benigne* DU] ancien Maître des Requêtes, né à Paris. Sa Traduction de *Pétrone* n'est qu'une paraphrase sans goût, sans élégance, qui ne conserve aucun des caractères de l'original. Quoique les fragmens trouvés par *Nodot*, soient reconnus pour des Ecrits supposés, M. *du Jardin* n'a pas laissé de les admettre & de les traduire, parcequ'ils donnent une liaison apparente au corps de l'Ouvrage. Il a rendu les vers Latins par des vers François, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns d'heureux. Les Notes qui accompagnent la Traduction, sont instructives pour la plûpart. M. *du Jardin* a fait aussi une Histoire de *Rienzi*, moins bien écrite & plus abrégée que celle qu'en avoit donné avant lui le P. *Ducerceau*. On n'y trouve de morceau bien frappé que le portrait qu'il fait de son Héros. » Né, dit-il, avec un esprit vif, élevé, entre- » prenant, une conception facile, une mémoire » sûre, un génie subtil & délié, beaucoup de » facilité à s'exprimer, un cœur faux & dissi-

» mulé, une ambition sans bornes, il se donna
» tout entier à l'étude, ensorte qu'il devint bon
» Grammairien, meilleur Rhétoricien, excel-
» lent Humaniste. Il employoit les jours & les
» nuits à la lecture; il savoit par cœur *Tite-Live*,
» *Cicéron*, *Valere Maxime* & *Séneque*. Il avoit
» une admiration particuliere pour *Jules-César*,
» qu'il se proposoit pour modele. Il passoit son
» tems à défricher les Inscriptions qu'il cherchoit
» sur les marbres brisés des ruines les plus an-
» ciennes, & les expliquoit mieux que personne.
» Il s'écrioit souvent : ô Dieu ! que sont devenus
» ces grands Hommes? Ne reverra-t-on plus de
» véritables Romains? La justice est-elle exilée
» pour jamais? Il étoit d'une figure avantageuse,
» sévére Observateur des Loix : moyen dont il se
» servoit pour gagner la bienveillance du Peuple;
» fourbe, imposteur, hypocrite, faisant servir
» la Religion à ses desseins, mettant en œuvre
» les Révélations & les Visions pour s'autoriser;
» effronté jusqu'à se vanter d'affermir l'autorité
» du Pape, dans le même tems qu'il la sappoit
» par les fondemens; fier dans la prospérité,
» prompt à s'abattre dans l'adversité, étonné des
» moindres revers; mais, avec la réflexion,
» capable de se servir des moyens les plus hardis
» pour se relever «.

JARDINS DE VILLEDIEU, [*Marie-Catherine* DES] née à Alençon en 1632, morte en 1683.

On disoit que pour écrire ses Romans elle s'étoit servie d'une plume tirée des aîles de l'Amour, louange peut-être excessive, mais due au talent avec lequel elle a su peindre la puissance de ce Dieu. Peu d'hommes ont mieux connu qu'elle la marche des passions, & peu ont su les mettre en action avec plus d'énergie. Ses principaux Ouvrages en ce genre sont *les Désordres de l'Amour*, *les Annales galantes*, *les Exilés*, *les Amours des Grands Hommes*. Dans tous, on reconnoit une adresse singuliere à profiter de certains traits de l'histoire pour parvenir au but qu'elle s'étoit proposé, & ce but est toujours une morale agréablement embellie, seul mérite qui puisse faire valoir un Roman.

Sa vie auroit fourni la matiere à un des plus singuliers. A l'âge de dix-neuf ans elle vint à Paris où elle épousa d'abord M. de *Villedieu*; peu de tems après elle se sépara de lui, consentit que ce mariage fut déclaré nul, & se remaria avec M. de *Chate*; après la mort de celui-ci, elle épousa M. *Desjardins* son cousin. Le nom de son premier mari fut le plus cher à son cœur, &

celui qu'elle a pris plaisir à mettre à la tête de tous ses Ouvrages.

Quand on a lu les Romans de Madame de *Villedieu*, on est fâché de savoir qu'elle est l'Auteur de *Manlius*, de *Nitetis* & d'une espece de Tragi-Comédie intitulée *le Favori*, trois Pièces qui prouvent combien elle a méconnu son talent. Ses Poésies fugitives sont infiniment plus dignes de l'attention du Lecteur. La plûpart sont d'un goût & d'une délicatesse capables d'effacer tout ce que les Poëtes fugitifs modernes ont fait de plus passable. Un des beaux esprits de son tems a tâché de la louer par ces vers prosaïques.

Plus je relis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes,
Il ne faut que vous mettre en train;
Tout le monde, *Iris*, vous admire;
Si les Dieux se mêloient d'écrire,
Ils emprunteroient votre main.
Vous faites des choses si belles,
Si justes & si naturelles,
Que votre style est sans égal;
Sans cesse je vous étudie :
Qui peut être votre copie,
Passe pour être Original.

JOANNET, [*Claude*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né à Dôle. On trouve dans ses *Elémens de la Poésie Françoise* des réflexions judicieuses, une critique fine, des regles sûres; les caractères d'un bon Poëte y sont tracés avec discernement & avec goût. Si son style étoit toujours égal & sa maniere de s'exprimer toujours correcte, cet Ouvrage pourroit être regardé comme le meilleur & le plus complet que nous ayons en ce genre. Malgré ces deux défauts qui en affoiblissent & n'en détruisent pas le mérite, les Compilateurs de l'Encyclopédie n'ont pas craint d'en faire souvent usage; l'Article *Jeu de mots*, entr'autres, est entierement copié des *Elémens* de M. l'Abbé *Joannet*. On est étonné de ne pas voir son nom au bas de cet Article qui lui appartient en entier, tandis qu'on y voit si exactement figurer celui de tant d'Ecrivains obscurs qui sont allé s'ensevelir dans ce vaste sépulchre.

M. l'Abbé *Joannet* est Auteur de quelques autres Ouvrages & a long-tems travaillé au *Journal Chrétien*.

JARRY, [*Laurent* JUILLIARD DU] Abbé, né près de Xaintes en 1658, mort vers 1718.

On lit peu aujourd'hui ses *Sermons* & ses

Oraisons Funebres qui offrent cependant par intervalles plusieurs traits d'une éloquence vive, noble & convenable au ton de la chaire. Ses *Poésies Chrétiennes* sont plus dignes de l'oubli dans lequel on les a laissées depuis long-tems, quoique quelques-unes aient été couronnées par l'Académie Françoise. Une de ses Odes sur le Vœu de *Louis XIII*, sujet proposé en 1714, fut préférée à une de M. de *Voltaire*. Il faut convenir que celui-ci méritoit de l'emporter sur son concurrent, dont les vers sont plus boursoufflés que poétiques, & peu convenables à la matiere & au ton de l'ode. Pour se venger de l'Académie, il fit imprimer son Ouvrage à la suite du Poëme de *la Ligue*, aujourd'hui *la Henriade*, en y joignant une Note qui contenoit de vifs reproches à ses juges. Comme ces deux morceaux ne sont point dans le Recueil des Œuvres de M. de *Voltaire*, on sera peut-être charmé d'en retrouver ici quelques traits.

» L'Ode suivante, dit-il, dans la Note, fut » présentée à l'Académie en 1714, au sujet du » Vœu de *Louis XIII*, que *Louis XIV* ve- » noit d'accomplir, en faisant construire l'Autel de » Notre-Dame de Paris. La Pièce de M. de *Vol-* » *taire* ne remporta point le prix. L'Académie la » mit au-dessous de celle de M. l'Abbé du *Jarry*

» que le Public trouva très-mauvaise quand elle » parut, & qui commence par ces trois vers,

» Enfin le jour paroît où le saint Tabernacle
» D'ornemens enrichi, nous offre un *beau* spectacle,
» La mort ravit un Roi plein d'un projet si *beau*, &c.

» L'Académie ne s'apperçut point de tous les » défauts de cette Pièce qui est très-plate, très- » prosaïque, & où l'on trouve des *Poles glacés* » & des *Poles brûlans*, & jugea à propos de la » couronner.

» Voyez le Recueil de l'Académie 1714, chez » *Coignard*. Faut-il s'étonner que ceux qui ont du » talent pour les vers, ne veuillent plus compo- » ser pour les prix d'une Académie qui juge si » mal?

ODE.

» Du Rois des Rois la voix puissante,
» S'est fait entendre dans ces lieux:
» L'or brille, la toile est vivante,
» Le marbre s'anime à mes yeux.
» Prestresses de ce Sanctuaire,
» La Paix, la Piété sincére,
» La Foi souveraine des Rois,
» Du Très-haut filles immortelles,
» Rassemblent en foule au tour d'elles,
» Les Arts animés par leurs voix.

» O Vierges, compagnes des justes,
» Je vois deux Héros * prosternés,
» Depouiller leurs bandeaux augustes,
» Par vos mains tant de fois ornés;
» Mais quelle puissance céleste
» Imprime sur leur front modeste,
» Cette suprême majesté?
» Terrible & sacré caractère,
» Dans qui l'œil étonné révère,
» Les traits de la Divinité.

» L'un voua ces pompeux portiques,
» Son fils vient de les élever.
» O que de projets héroïques,
» Seul il est digne d'achever!
» C'est lui, c'est ce Sage intrépide,
» Qui triompha du sort perfide,
» Contre sa vertu conjuré,
» Et de la discorde étouffée,
» Vient dresser un nouveau trophée,
» Sur l'Autel qu'il a consacré **.

» Tel autrefois la Cité sainte,
» Vit le plus sage des Mortels,
» Du Dieu qu'enferme son enceinte,
» Dresser les superbes Autels.
» Sa main redoutable & chérie,

* Les statues de Louis XIII & de Louis XIV sont aux deux côtés de l'Autel.

** La paix de l'Empereur faite dans le tems que le chœur a été achevé.

» Loin de sa paisible patrie,
» Ecartoit les troubles affreux,
» Et son autorité tranquille,
» Sur un peuple à lui seul docile,
» Faisoit luire des jours heureux. &c.

Il est aisé de connoître par ce que nous venons de citer que M. de *Voltaire* a été de tout tems très-sensible. Après tout, il n'avoit pas tort dans cette occasion. Si sa Muse eut toujours parlé un langage aussi religieux, il eût eu la gloire, non pas de faire des Odes comparables à celles de *Rousseau* & de M. de *Pompignan*, mais de se faire estimer de tous les honnêtes gens, & n'auroit pas fait la *Pucelle*, *le Cadenat*, *la Guerre de Geneve*, & tant d'autres Pièces qu'on peut regarder comme les Trophées de la Licence & l'avilissement de la Poésie.

JAUBERT, [*N.*] Abbé, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, né en 17...

Son *Eloge de la Roture* n'a rien que de noble; son livre *des causes de la depopulation & des moyens d'y remedier* n'a rien que d'utile; Sa *Traduction de l'Imitation de Jesus-Christ* n'a rien que d'édifiant, & celle *des Œuvres d'Ausone* rien qui ne soit médiocre.

JAUCOURT, [*Louis*, Chevalier DE] de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, Stokholm, Bordeaux, &c.

Il est rare de trouver dans les personnes de sa naissance autant d'amour pour le travail & de zele pour les Lettres. Cet Ecrivain laborieux, après avoir donné beaucoup d'ouvrages latins & françois sur la médecine, dont il ne nous appartient pas de juger le mérite, s'est livré tout entier à l'Encyclopédie. On peut dire que les deux tiers de cette immense Compilation ont été fournis par lui seul. Ce n'est pas qu'il ait tiré tout de son propre fonds : la vie d'un homme ne suffiroit pas pour produire une si grande abondance d'idées & de préceptes sur tant de matieres différentes : mais on doit lui savoir gré d'avoir soutenu si courageusement la fatigue & le dégoût des recherches; & d'avoir présenté les pensées d'autrui sous un jour qui les rend plus sensibles & plus intéressantes que dans les originaux. M. de *Jaucourt* eut encore ajouté à sa gloire, en se rendant plus sévere dans le choix des matériaux, & en indiquant les sources où il les a puisés. Quoi qu'il en soit, on peut dire à sa louange que l'esprit philosophique ne l'a jamais entraîné dans aucun de ces démêlés, où la Philosophie de notre Siecle

a si fort prouvé combien elle étoit éloignée de la véritable Philosophie. Il auroit même, dit-on, à se plaindre de l'ingratitude des Philosophes encyclopédistes, s'il eut attendu de la reconnoissance de leur part. L'expérience l'a sans doute fait revenir sur les principes de ces Messieurs ; dont il est si facile de se détacher, quand on a été à portée d'en juger par la pratique ; & en le rendant à ses propres sentimens, elle ne fera qu'offrir au suffrage du Public un Littérateur habile, autant que noble & désintéressé, qui n'a besoin des manéges d'aucun Parti pour se faire estimer.

JEANNIN, [*Pierre*] simple Avocat, puis Conseiller, puis premier Président au Parlement de Dijon, mort en 1622, âgé de 82 ans.

Son éloquence & son mérite l'éleverent aux premieres charges de la Robe. On a de lui des *Mémoires* & des *Négociations* que le Cardinal de *Richelieu* appelloit son *Breviaire*, & qu'on peut lire encore aujourd'hui avec plaisir, quoique le style en soit suranné : avec du talent pour les affaires, le Président *Jeannin* eut le tems d'observer ; car il vécut sous sept Regnes différens, & fut employé dans les négociations les plus importantes, où il montra toujours autant d'intelligence, que de probité.

JEUNE, [*Jean* LE] Oratorien, né à Poligni en Franche-Comté en 1592, mort à Limoges en 1672.

Dix gros volumes de *Sermons* dépoſent en faveur de ſon zèle & de ſa facilité. Il fut regardé comme un des plus célebres prédicateurs de ſon tems ; & ſi on lui pardonne le défaut de goût & les vices du ſtyle de ſon ſiecle, on conviendra que du côté de l'onction, de la ſimplicité & de l'inſtruction, il n'étoit pas indigne de la réputation qu'il a eue & qu'il conſerve encore parmi ceux qui font plus de cas des choſes, que de la maniere, du ton, & de l'arrangement des mots. Ses Sermons furent traduits en Latin ſous ce titre *Johannis Junii deliciæ paſtorum ſive conciones*, ce qui prouve combien on les eſtimoit. On aſſure que la lecture de cet Orateur ne fut point inutile à M. *Maſſillon* qui ſut en éviter les défauts, & y puiſer les germes de cette facilité & de cette douce chaleur qui le caractériſent.

JODELLE, [*Etienne*] né à Paris en 1532, mort dans la même ville en 1573. Avant lui la Tragédie n'étoit chez nous que ce qu'elle fut d'abord chez les Grecs, c'eſt-à-dire, informe & groſſiere. De même que les Payens célébrerent leurs

Divinités dans des chants ou dans quelque récit qu'ils exécutoient en leur honneur, de même parmi nous; les premiers Poëtes prétendus Tragiques s'attacherent à représenter des mysteres, sans s'assujettir à aucune des regles de l'art dramatique. *Jodelle* a le premier distribué les Tragédies & les Comédies en actes, les actes en scènes, & rappellé les trois unités prescrites par *Aristote*. Voilà à-peu-près à quoi se réduit tout son mérite; car sa Tragédie de *Cléopatre*, celle de *Dion* & sa Comédie d'*Eugene*, ne peuvent pas être comparées même aux plus mauvaises Pièces d'à-présent; mais dans un siecle grossier c'est beaucoup que d'imaginer quelque chose. *Jodelle* fut regardé pendant quelque tems comme un génie supérieur: *Henri II* lui accorda une gratification de cinq cens écus après la représentation de *Cléopatre*; &, pour renouveller les usages des anciens, il fit conduire chez lui un Bouc couronné de lierre dont la barbe & les cornes étoient dorées. Ce triomphe dura peu. Cet Auteur si bien fêté eut peu après des Rivaux qui firent oublier ses talens; son nom eut éprouvé le même sort, si ce Poëte ne faisoit époque dans l'histoire de notre Théâtre.

1. JOLY, [*Guy*] Conseiller du Roi au Châtelet, Sécretaire du Cardinal de *Retz*.

Il s'en faut de beaucoup que ses *Mémoires* valent ceux de son maître qui, par son esprit, conserve la même supériorité qu'il avoit sur lui par son rang. On y trouve quelques détails curieux ; mais tant d'autres Ecrivains ont parlé des mêmes faits, que les *Mémoires* de *Joly* pourroient être supprimés sans conséquence.

On ignore le tems de sa naissance & celui de sa mort ; on sait seulement qu'en 1652 il fut nommé Syndic des Rentes de l'Hôtel de Ville de Paris.

2. JOLY, [*Claude*] Evêque d'Agen, né à Bury dans le Diocèse de Verdun en 1610, mort en 1678.

Les *Prônes* qu'on a de lui ont été beaucoup estimés autrefois ; ils méritent encore de l'être ; quoiqu'ils ayent été surpassés par plusieurs autres ouvrages de ce genre donnés depuis au Public ; parmi lesquels nous ne prétendons pas placer quelques prônes modernes qui ne les valent pas.

JOUBERT, [*Joseph*] Jésuite ; né à Lyon, mort en 1724.

Tout le monde connoît son *Dictionnaire François-Latin* qui est devenu un Ouvrage classique.

Cette espece de travail procureroit aujourd'hui peu de gloire ; mais dans le tems du P. *Joubert*, il supposoit quelques talens, de l'application, de l'étude, & surtout le désir estimable d'être utile au Public.

JOUVENÇY, [*Joseph*] Jésuite, né à Paris en 1643, mort à Rome en 1719.

Une latinité pure, élégante, facile, & comparable à beaucoup d'égards à celle des anciens, caractérise tous ses Ouvrages. Ses *Harangues* & son traité de l'*Art d'apprendre & d'enseigner* ajoutent au mérite du style, celui des préceptes & du bon goût. Ses *Notes* sur *Horace*, *Perse* & *Juvenal* sont des modeles de clarté & de précision ; il est difficile de développer l'esprit d'un Auteur avec plus de substance & en moins de mots, contre la coutume des Commentateurs ; il ne faut pas s'étonner que ces Ouvrages, aussi bien que son *Appendix de Diis & Heroïbus Poëticis*, soient devenus des Ouvrages classiques. Nous ne parlons pas de sa continuation de l'Histoire de sa Société, où la richesse de l'imagination & l'élégance de l'expression se font autant sentir, que les préjugés ultramontains qui lui attirerent la condamnation du Parlement de Paris.

JURET, [*François*] Chanoine de Langres, né à Dijon, mort à Paris en 1626, âgé d'environ 73 ans, est Auteur de plusieurs vers latins & de quelques Commentaires sur des Auteurs peu connus, qui n'ont gueres contribué à les faire connoître.

JURIEU, [*Pierre*] Ministre Protestant, né dans le Diocèse de Blois en 1637, mort à Rotterdam en 1713 où il étoit Professeur de Théologie.

Il est moins connu par ses Ouvrages, que par ses démêlés avec *Bayle*, *Bossuet*, M. *Arnaud*. Toutes ses productions annoncent le Sectaire hardi, violent & fanatique, & ne sont plus lues aujourd'hui, parce que les déclamations intéressent peu; quand la cause des démêlés ne subsiste plus, & qu'elles révoltent toujours, quand elles sont portées à l'excès.

IRAILD, [*N.* L'ABBÉ] Prieur de S. Vincent-les-Moissac, connu dans la République des Lettres par un Ouvrage qui y a excité de justes murmures; il a pour titre *Querelles Littéraires*, & pour Epigraphe, le *Tantæ ne animis cœlestibus ira!* On y trouve l'histoire des démêlés des Ecrivains les plus célébres anciens & modernes. Cet Ouvrage qui est assez bien écrit contient un grand

nombre d'anecdotes ſingulieres propres à le rendre amuſant ; mais la vérité, la juſtice & le bon goût y ſont preſque toujours ſacrifiés à M. de *Voltaire*, dont M. l'Abbé *Iraïld* a élevé un des petits neveux. On y reconnoît même en pluſieurs endroits la touche & les idées de l'hiſtorien du *Siecle de Louis XIV* ; c'eſt ſa maniere d'écrire, ſa tournure d'eſprit, ſa façon de penſer ; ce qui a fait dire à quelques perſonnes, qu'il avoit eu quelque part à cet Ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, le ſtyle n'en eſt pas toujours ſoutenu, tous les faits n'en ſont pas exacts, ni les jugemens équitables. On diroit que le but de l'Auteur eſt de juſtifier M. de *Voltaire* de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des Gens de Lettres qu'il a ſi indignement outragés, & de le placer au-deſſus de tous les Ecrivains qui l'ont précédé dans les différens genres de littérature qui ont exercé ſa plume. M. l'Abbé *Iraïld* auroit-il dit ſans cela, en parlant de *Racine* qu'il place au-deſſus du ſublime *Corneille* : *heureux s'il eût été auſſi grand Philoſophe qu'il étoit grand Poëte* ! On ne voit pas ce qu'auroit pu ajouter au mérite de *Racine* cette bienheureuſe Philoſophie que le beau M. *Iraïld* prend la peine de lui ſouhaiter, ſans s'appercevoir qu'il avoit la véritable, celle du cœur ; c'étoit ſans doute pour réſerver à M. de *Vol-*

taire un dégré de prééminence sur l'Auteur de *Phédre*, d'*Athalie*, de *Britannicus*, &c. Il ignoroit vraisemblablement qu'il faudroit une grande dose de philosophie pour équivaloir au mérite de ces Chefs-d'œuvre. Auroit-il dit encore que *les Oraisons funebres de Bossuet & son Discours sur l'histoire universelle, sont les seuls de ses ouvrages qui méritent l'immortalité*; s'il n'eut eu intention, à l'exemple de son *Mecène*, de déprimer tout ce qui éleve les ouvrages de controverse de ce Prélat, au-dessus des misérables rapsodies qu'on a débitées contre la Religion? Auroit-il accusé M. de *Fénelon d'avoir fait des vers galants, dans le goût de ceux de Quinault*, si son souffleur ne lui eut persuadé cette ridicule anecdote, que le neveu de ce grand Homme, & M. l'Abbé de L.***, ont si formellement démentie? Auroit-il ajouté, en parlant de ce vertueux Archevêque, & de M. *Bossuet*, *qu'ils avoient une façon de penser toute philosophique; & que s'ils étoient nés à Londres, ils auroient donné l'essor à leur génie, & déployé leurs principes que personne n'a bien connu*, s'il n'avoit voulu grossir la Secte philosophique de deux Noms qui en seront toujours le fléau? Auroit-il été assez injuste à l'égard de *Boileau*, pour avancer qu'*on ne peut lui refuser toutes les parties d'un grand Poëte excepté l'invention*,

Si le *Lutrin* qui est tout invention n'étoit un meilleur Poëme * que la Henriade ? Auroit-il eu enfin la simplicité d'assurer, qu'il n'est rien sorti des mains de M. de *Voltaire*, qui ne respire l'amour du vrai ; si l'Auteur de l'*Histoire générale*, du *Siecle de Louis XIV*, du *Siecle de Louis XV*, & de cent autres Histoires, n'eut dirigé sa plume ou plutôt ne l'eut aveuglé sur la sottise qu'il avançoit ?

Nous ne relevons pas mille autres mensonges répandus dans cet Ouvrage, & surtout dans les articles qui regardent les démêlés de M. de *Voltaire* avec *J. B. Rousseau*, l'Abbé *Desfontaines*, M. de *Maupertuis*, &c. Nous nous contentons d'avertir le Lecteur du cas qu'on doit faire de ces Auteurs prétendus impartiaux, qui ne s'occupent jamais que de ceux pour qui ils écrivent, sans réfléchir sur ce qu'ils écrivent.

IVETEAUX, [*Nicolas* VAUQUELIN DES] Abbé, fils du Poëte *la Fresnaye*, né dans un château près de Falaise, mort en 1649 ; est plus

* Ceux qui doutent que *le Lutrin* ne soit un meilleur Ouvrage, que *la Henriade*, considérée comme Poëme, n'ont qu'à lire l'excellent *Parallele* qui a été fait de ces deux Ouvrages.

connu par ſon goût pour les plaiſirs, que par ſes ouvrages, quoiqu'il écrivit, dit-on, purement en Latin, en Italien & en François, ſoit en proſe ſoit en vers. Il ne nous reſte de lui qu'un Poëme médiocre, intitulé l'*Inſtitution du Prince*, compoſé pour M. de *Vendôme*, dont il étoit alors précepteur, & quelques Pièces fugitives inſérées dans le Recueil qui a pour titre, *Délices de la Poéſie Françoiſe*. A juger de ſon eſprit par ces petites pièces, on peut aſſurer qu'il l'avoit délicat & orné; mais c'eſt le chant de la fauvette & non celui du roſſignol.

L'Abbé *des Iveteaux* fut plus ſingulier dans ſes mœurs, qu'il ne l'eſt dans ſes écrits. A cauſe de ſa vie licencieuſe, il ſe fit chaſſer de la Cour où il étoit Précepteur du Dauphin, depuis *Louis XIII*. Cette diſgrace ne l'affligea pas beaucoup. L'amour du repos, celui des plaiſirs, deux ſources de Philoſophie pour ceux qui ne peuvent en connoître de meilleure, le conſolerent de la perte de ſa fortune & de ſon honneur. C'eſt aſſez l'effet ordinaire de cet égoïſme, qui réduiſant chaque Individu à lui-même, ne l'attache qu'à ce qui le flatte & le porte à ne compter pour rien ce qu'il doit à la Société. Un eſprit d'indépendance, le plus funeſte de tous les travers, le rend inſenſible, nous ne dirons pas à tout, mais du moins

au blâme. L'Orgueil toujours avide de louanges, dédaigne alors celles qu'il ne peut obtenir, & brave la censure qu'il ne peut éviter. C'est ainsi qu'on parvient à cette prétendue élévation d'ame ou plutôt à cette existence isolée, où l'on ne s'endort avec complaisance, que parceque n'écoutant que soi-même, on ne trouve pas de contradicteurs; espece de mort morale, dont on ose faire une vertu sublime, tandis qu'elle anéantit toutes les vertus. C'est ce qui a fait dire avec raison à *J. J. Rousseau*, que le fanatisme est moins dangereux que la Philosophie qui conduit toujours à cet égarement. Et quelle étoit la philosophie de *des Iveteaux* ? un genre de délire moins sombre que la morgue dominante, mais aussi absurde dans sa maniere.

Cet homme ne voyoit rien de si beau que la vie pastorale; c'est pourquoi sans sortir de la ville, il chercha à contenter la bizarrerie de son goût pour les champs. Il s'habilloit en Berger, & dans cet équipage, la houlette à la main, la pannetiére au côté, le chapeau de paille sur la tête, accompagné d'une Chanteuse des rues, erigée en Bergere, il se promenoit dans un Jardin, & s'imaginoit mener paître des troupeaux. Pour completter la Bergerie, il chantoit des airs champêtres, pendant que sa Maîtresse jouoit de la Harpe, [instrument qui n'est pas fort pastoral] & attiroit par ses airs

des oiseaux de voliere dressés péniblement à ce manége.

Cette manie n'a pas trouvé beaucoup d'imitateurs, quoique *des Ivèteaux* ait trouvé des panégyristes ; mais chacun a sa maniere de philosopher, & qu'importe la maniere, si elles tendent toutes au même but ?



L.

LABAT, [*Jean-Baptiste*] Dominicain, né à Paris, mort dans la même ville en 1738, âgé de 75 ans.

Quoiqu'il paroisse tomber quelquefois dans les travers des Ecrivains voyageurs qui observent mal & exagerent toujours, on trouve néanmoins des détails vrais & intéressans, dans son *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*; il y donne une idée assez étendue de l'Histoire naturelle de ce pays, des Mœurs, de la Religion, du Gouvernement & du Commerce de ses Habitans. Il est écrit avec un ton de liberté & de franchise, qui le fait lire avec plaisir, malgré la prolixité & l'incorrection du style. L'Auteur le composa, dit-on, sur les lieux.

Le P. *Labat* a fait aussi l'Histoire de ses *Voyages en Espagne & en Italie*, qui sont beaucoup moins lus, depuis que tant de Voyageurs ont écrit sur ces mêmes contrées.

Il a donné encore d'autres Relations historiques de divers pays, & rédigé les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux, Envoyé du Roi de France à la Porte*, qui ne sont pas à l'abri de reproche,

ou, pour mieux dire, ils fourmillent de fautes de toute espece, comme on peut en juger par une Critique publiée, dans le tems, sous le nom d'un Secretaire de l'Ambassadeur *Méhémet Effendi.*

LABBE, [*Philippe*] Jésuite, né à Bourges en 1607, mort à Paris en 1667.

On feroit une Bibliothèque de tout ce qu'il a publié. Ses Ouvrages, presque tous en Latin, forment une immensité de volumes in-folio; les plus connus sont la *grande Collection des Conciles*, la *Concordance chronologique*, la *Bibliothéque des Bibliothéques*, & le *Chronologue François.* On chercheroit vainement dans ces Ecrits, de la pureté, de la précision & du goût; l'Auteur a un peu trop négligé ces qualités qui donnent un nouveau lustre à l'Erudition; peut-être a-t-il trop écrit pour se rendre capable de bien écrire.

LABÉ, [*Louise* CHARLY, dite] surnommée *la belle Cordiere*, parcequ'elle étoit femme d'un Marchand de cordes, née à Lyon en 1526, morte en 1566.

Elle cultiva la Poésie dans un tems où les principes du goût étoient encore inconnus. Ce qui prouve qu'elle étoit née avec de vrais

talens, c'eſt que malgré la barbarie de ſon ſiecle, on remarque dans ſes Poéſies des traits d'eſprit & de délicateſſe qui font le plus grand plaiſir. L'allégorie intitulée, *Débats de folie & d'Amour*, eſt un Ouvrage plein d'images, de naturel, de fineſſe, & dont le ſujet eſt auſſi ingénieux, que la morale en eſt utile.

LABOUREUR, [*Jean* LE] Aumônier du Roi, né à Montmorency près de Paris en 1623; mort en 1676.

Tous ſes Ouvrages hiſtoriques ne ſont bons qu'à être conſultés par ceux qui travaillent ſur l'Hiſtoire, & qui ſont bien aiſes de s'épargner la peine de puiſer dans les ſources, en feuilletant les ouvrages des Auteurs qui ont fait les frais du premier travail.

LACHARRY, [*Gilles*] Jéſuite, né dans le Diocèſe de Caſtres, en 1605, mort à Clermont en 1684. Il a beaucoup écrit ſur l'Hiſtoire Romaine, & ſur-tout ſur celle de nos premiers Rois; & ſes différens Ouvrages, qui ſont tous en Latin, annoncent un Ecrivain qui a ſçu allier le goût au ſçavoir & la clarté à la profondeur.

LACOMBE, [*Jacques*] Avocat, puis Libraire, né à Paris en 1724.

Après avoir tâché de se rendre utile au Public par des Ouvrages, tels que l'*Histoire de Christine Reine de Suede*, l'*Abrégé chronologique de l'Histoire ancienne*, le *Dictionnaire* portatif *des Beaux Arts*, de l'amour des Lettres il est passé à celui de la Librairie. Peut-être lui a-t-il paru plus doux & plus avantageux d'acquérir, par cette voye, un certain empire dans la Littérature, que ses talens ne lui auroient pas procuré : il faut cependant convenir que ses Compilations annoncent des connoissances, de l'ordre, du discernement, & qu'elles pourroient contribuer à l'instruction, si elles ne favorisoient trop la paresse, par la méthode superficielle des abrégés.

M. *Lacombe* pourroit rendre des services plus réels aux Lettres, en usant avec plus de fermeté de sa surintendance sur un grand nombre de nos Journalistes ; car il a su soumettre au joug de sa Presse, non-seulement l'*Avant-Coureur*, *la Gazette universelle de Littérature*, & quelques autres petits Journaux, mais encore le *Mercure*. Ce dernier Recueil surtout, qu'on a vu autrefois intéressant par le choix des pièces & l'impartialité des jugemens, ne paroît être, depuis qu'il en a la direction, qu'un dépôt de fadeurs & de délires philosophiques qui commencent à fatiguer le Public éclairé. Comment le vrai Goût pourroit-il ne pas

être soulevé par la fumée insipide de tant de louanges prodiguées à des ouvrages médiocres, & le bon sens ne pas être révolté par l'enthousiasme que l'esprit de Parti y affiche dans toutes les occasions ? Ce Journal, destiné dans son origine à recueillir les prémices des Muses naissantes, à offrir aux yeux de la Nation les premiers germes des Talens capables de flatter ses espérances, à être un mêlange intéressant des différens traits de délicatesse, d'agrément, de force & de sensibilité que peut produire l'imagination françoise, à rendre compte de ce que les Sciences & les Beaux-Arts enfantent tous les jours, & à encourager, à éclairer les Artistes par de justes éloges ou de critiques lumineuses, ce Journal borne à présent tout son mérite à des Logogryphes dignes du seizieme siecle, à des Contes ou d'une froideur ou d'une extravagance qui glace l'esprit, égare le sentiment & corrompt le goût, à quelques Pièces fugitives en l'honneur des héros littéraires du tems, admises par préférence sur d'autres productions plus propres à être goûtées, à des Analyses infideles ou partiales, qui contredisent ouvertement les regles de la Littérature ou celles de la décence. Ce n'est plus qu'un Théâtre burlesque où l'on voit toujours reparaître les mêmes acteurs, tenir les mêmes propos, ressasser les mêmes

principes, décrier les grands hommes & deïfier les plus minces avortons.

Nous ne prétendons pas imputer à M. *Lacombe* ces désordres dont il sera la premiere victime, puisque le décri de ce Journal ne peut qu'entraîner la diminution de ses Souscripteurs ; mais ne devroit-il pas réprimer ses Gagistes, & exclure de sa domination les plumes foibles ou téméraires ? Ne devroit-il pas rejetter tant de lambeaux parasites consacrés à des extases ridicules sur l'excellence prétendue de tant de mauvaises Pieces (1) de Théâtre, foudroyées par le Parterre, & réhabilitées dans ses Bureaux ? Ne devroit-il pas défendre, en vertu de son autorité pécuniaire, à M. *de la Harpe*, par exemple, d'outrager le grand *Rousseau* (2) en faveur de M. de *Voltaire* & de *la Mothe Houdart*, de se déchaîner contre M. *Clément* (3) pour applaudir aux corrupteurs du goût ? Ne devroit-il pas abaisser, par de sages avis, ce ton de suffisance qui n'est pas celui de la supériorité, mais le fruit d'un égoïsme dont l'excès souleveroit l'indignation, s'il étoit moins ridi-

(1) De la *Mere jalouse*, entre autres. Voyez le *Mercure* de Mars, 1772.

(2) Voyez le *Mercure* d'Avril, 1772, premier vol.

(3) *Ibid.* Voyez aussi celui de Juin, 1772.

cule ? Ne devroit-il pas enfin lui dire, ne louez pas vos propres ouvrages, car le Public ne rétractera pas le jugement qu'il en a porté ; ne célébrez pas les Philosophes, parce que le tems de l'illusion ne subsiste plus ; ne farcissez pas vos Extraits des Eloges que M. de *Voltaire* vous prodigue, parce qu'on sait que M. de *Voltaire* ne loue que la médiocrité ; n'ajoutez point aux Lettres qu'il vous écrit, parceque vous les gâtez par votre amplification, & sur-tout gardez-vous bien de les faire arriver trop tôt (4), parceque vos bévues sont trop sensibles.

De cette maniere M. *Lacombe* réprimeroit les abus de sa presse, préviendroit les murmures des Gens-de-Lettres, & réuniroit à l'estime qu'on doit à sa politesse, l'avantage de contribuer, sans

(4) Dans le 2 vol. du Mercure d'Avril, 1772, qui ne parut que le 17 ou le 18 du même mois, M. *Delaharpe* rend compte des *Odes Pythiques de Pindare*, traduites par M. de *Chabanon* : dans le Mercure du mois de Mai suivant, on trouve une Lettre de M. de *Voltaire* à M. *Delaharpe*, dans laquelle on lui dit qu'il a *rendu au très-estimable M. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble & harmonieuse.* Or cette Lettre de M. de *Voltaire* est datée *du* 18 *Avril* 1772, c'est-à-dire, du jour même que parut à Paris le Mercure où se trouve l'Extrait en question.

aucun

aucun reproche, à l'amusement & à l'utilité du Public.

2. LACOMBE DE PREZEL, [*Honoré*] Avocat, frere du précédent, né à Paris en 1725.

Cinq ou six Dictionnaires tels que le *Dictionnaire Iconologique*, celui *du Citoyen*, celui *de Jurisprudence & de Pratique*, celui *d'Anecdotes & de Traits singuliers*, celui *de Portraits des hommes célebres*, dont quelques-uns ont eu du succès, sont le fruit de ses travaux littéraires. On remarque dans ces différentes compilations de la méthode & du goût, dans l'arrangement & le choix des matieres. C'est à-peu-près tout le mérite que comporte ce genre de Travail. S'il n'est pas propre à procurer une gloire brillante, il fait du moins goûter la satisfaction de s'être rendu utile, &, ce qui n'est pas moins satisfaisant, l'avantage de s'être enrichi.

3. LACOMBE, [*François*] né à Avignon en 173....

Ce Nom est destiné sans doute à figurer à la tête de tout ce qui s'appelle Dictionnaire ou Compilation. On a de celui-ci un *Dictionnaire du vieux Langage François*, qui peut être utile à ceux qui aiment la lecture de nos anciens Au-

teurs, aux Généalogistes, aux Chartriers, aux Notaires, qui seroient embarassés pour l'intelligence de quelques expressions hors d'usage. Il a aussi donné une Edition des *Lettres choisies de Christine, Reine de Suede*. Ces Lettres ont été bien accueillies du Public, parcequ'elles sont véritables. Il n'en a pas été de même des *Lettres secrettes*, qu'il a publiées sous le nom de cette même Princesse, parcequ'il étoit aisé d'en sentir la supposition. D'ailleurs, elles ne sont nullement propres à faire honneur à cette Reine; elle y paroît pédante, orgueilleuse, livrée à toutes les passions, sans décence, & presque sans jugement. Sa conduite, il est vrai, pourroit faire croire qu'elle en a écrit quelques-unes; mais il vaut mieux les rejetter toutes, comme apocriphes, puisque la fausseté manifeste de quelques-unes, forme un préjugé légitime contre la vérité des autres.

1. LACROIX, [*Pierre-Firmin*] Avocat au Parlement de Toulouse, de l'Académie des Jeux Floraux, né en 173....

Le Recueil de ses *Mémoires* offre une diversité de causes intéressantes, bien présentées; & surtout un style noble, facile, élégant, propre à servir quelquefois de modele à la plûpart des

Avocats de la Capitale, quoique M. *Lacroix* n'ait jamais quitté la Province, & qu'il soit exposé aux inconvéniens d'un Idiome particulier qui influe souvent sur la maniere d'écrire.

On a encore de cet Auteur plusieurs petits Ouvrages qui ont un rapport plus particulier avec les Belles-Lettres, & qui ne font pas moins honneur à sa plume.

2. LACROIX, [*N.*] moins de Réflexions dans ses *Mémoires du Chevalier de Gonthieu*, publiés en 1766, en rendroit la lecture plus intéressante & n'étoufferoit pas si souvent la chaleur & le sentiment que l'Auteur a su y répandre. Un faiseur de Romans doit moins s'attacher à penser, sur-tout quand il met de l'affectation dans ses réflexions, qu'à faire penser son Lecteur, ce qui arrive toujours, quand les situations sont énergiques, les caractères bien saisis, les événemens bien amenés.

Les *Lettres d'Asi à Zurac*, celles du *Colonel Talbert*, le *Traité de Morale* du même Auteur, sont en général trop dépourvus de bonnes choses, pour qu'on puisse se plaindre de l'oubli où ces Ouvrages sont tombés.

3. LACROIX, [*N.*] né à Compiegne, en 17..

L'Esprit de Mlle Scudery, Ouvrage qui suppose le talent de l'analyse par la profusion qui regne d'un bout à l'autre dans les productions de cette Demoiselle, le *Dictionnaire des Mœurs, Coutumes & Usages des François*, celui *des Dits & Faits mémorables*, lui méritent une place parmi ceux qui, sans rien tirer de leur propre fonds, ont voulu figurer parmi les Auteurs. Il a néanmoins le mérite d'avoir sçu joindre l'utile & l'agréable dans ces différens Recueils, dont le titre du dernier nous paroît fautif. Il eut suffi d'intituler cet Ouvrage, *Dictionnaire des Dits mémorables*, car les *Faits* y sont très-rares & toujours secondaires. Un Dictionnaire de ce dernier genre devroit présenter un récit abrégé des principaux événemens arrivés sur notre Globe, & celui de M. *Lacroix* ne contient que des Anecdotes & des Bons-mots.

LADVOCAT, [*Jean-Baptiste*] Docteur, Bibliothécaire & Professeur de Sorbonne, né à Vaucouleurs, dans le Diocèse de Toul, en 1709, mort à Paris en 1765.

La diversité des objets auxquels il s'est attaché, l'a sans doute empêché, non de réussir, mais d'exceller dans aucun genre, comme les dispositions de son esprit sembloient l'annoncer. Belles-

Lettres, Langues savantes, Philosophie, Mathématiques, Théologie, Critique, Histoire sacrée & profane, ecclésiastique & littéraire, tout a été de son ressort, & voilà pourquoi il n'a fait qu'effleurer chacune de ces parties. Il a eu cependant l'avantage de se rendre utile à plusieurs égards, ce qui suffit pour lui donner un rang parmi les bons Littérateurs de ce Siecle. On fait cas de sa *Grammaire* Hébraïque, composée pour l'instruction de ses Eleves, aussi bien que de son *Dictionnaire géographique* portatif, qu'il publia sous le nom de *Vosgien*, où il a sçu réduire à de justes notions les détails trop diffus de celui de *la Martiniere*. Son *Dictionnaire historique* portatif conservera toujours sa supériorité sur tous les Ouvrages de ce genre qui l'ont précédé, & sur ceux même qu'on a publiés depuis. Il est moins complet que le *nouveau Dictionnaire historique* en 6 vol.; mais on y trouve aussi moins d'inexactitudes, moins d'erreurs, moins de fausses citations, moins de faux jugemens, moins de fautes de style & de typographie. Les Auteurs de ce dernier Dictionnaire ont eu d'autant plus tort de s'élever contre celui de M. l'Abbé *Ladvocat*, qu'ils sont tombés avec plus d'excès dans les fautes qu'ils lui ont reproché, & qu'ils en ont commis une infinité de nouvelles beaucoup plus ré-

préhensibles. D'ailleurs, ils ont souvent copié l'Auteur qu'ils se sont efforcés de déprimer, & quand ils ne l'ont pas copié, ce n'a été que pour s'égarer, ou montrer une partialité puisée dans le *Dictionnaire historique, littéraire & critique* qu'ils n'ont pas laissé de décrier aussi.

LAFARGUE, [*Etienne* DE] Avocat au Parlement de Pau, des Académies de Caen, de Lyon & de Bordeaux, né à Dax en 1728.

On trouve dans ses *Œuvres mêlées* plusieurs petits Ouvrages qui annoncent un homme éclairé, un Observateur judicieux, un sage Moraliste & un Ecrivain qui, sans être de la premiere ni de la seconde classe, ne laisse pas d'avoir du mérite.

LAFITAU, [*Pierre-François*] Evêque de Sisteron, né à Bordeaux en 1685, mort en 1764.

Nous ne dirons pas, d'après le Gazettier ecclésiastique, comme les Auteurs du *nouveau Dictionnaire historique* des Hommes célébres, que l'*Histoire de la Constitution* UNIGENITUS de M. *Lafiteau*, offre *plus de légereté dans le style que de vérité dans les faits*, & ce sera par un Esprit d'impartialité; car on y trouve au contraire de l'ordre, de la clarté, de

développement, un style noble, convenable à l'histoire, &, sans entrer dans le fonds de la question, une modération qu'on doit observer à l'égard de tout le monde. Ses Ouvrages de Piété sont écrits avec onction, avec élégance, & renferment des maximes très-utiles pour la conduite des ames pieuses. Si ses *Sermons* n'abondent pas en raisonnemens & en solidité, ils sont du moins bien supérieurs aux discours légers de la plûpart de nos Orateurs modernes, & n'ont point du tout l'air d'être plutôt l'Ouvrage d'un Moine Portugais que d'un Evêque François, comme l'a dit encore, avec son élégance ordinaire, le Gazettier Ecclésiastique.

LAFONT, [*N.* DE] né à Paris en 1686, mort en 1725.

Son exemple doit servir & pour les talens & pour les mœurs. Si sa mort, causée par la débauche, ne l'eût enlevé dans la vigueur de l'âge, il auroit pu se faire une grande réputation dans la carriere dramatique. De plusieurs Comédies qu'il a composées, on ne joue aujourd'hui que les *trois Freres rivaux*. Son Ballet lyrique des *Fêtes de Thalie*, représenté pour la premiere fois en 1714, eut quatre-vingt Représentations de suite, & reparoît toujours avec succès. La vigueur

de l'esprit, les graces du pinceau, se font sentir dans ces deux productions, quoique d'un genre différent.

LA FONTAINE, [*Jean*] de l'Académie Françoise, né à Château-Thiéry en 1621, mort à Paris en 1695.

Qui croiroit que l'Homme de tous les âges & de toutes les nations, le Poëte de la nature, le Génie peut-être le plus original qui ait paru dans la littérature, ait trouvé dans notre siecle des détracteurs, & que, parmi ces détracteurs, le plus acharné soit précisément celui qui en eût dû sentir le plus tout le mérite, M. de *Voltaire*? Nous nous garderons bien de soupçonner qu'après s'être exercé dans tous les genres, ce célebre Ecrivain ait voulu déprimer le seul Poëte qu'il eut tenté vainement d'imiter & dont il n'a pas même essayé de suivre la carriere. Ce motif seul suffiroit pour ôter toute autorité à son jugement. Mais quand on le voit, dans différentes brochures, réduire tantôt à *trente* les bonnes fables de l'*Esope* françois, tantôt à une *cinquantaine*, & en dernier lieu * lui en accorder comme par grace *quatre-vingt*; quand

* *Questions sur l'Encyclopédie*, sixieme Partie, article *Fable*.

on lui entend dire que ce Poëte *n'a rien inventé, qu'il n'a qu'un style, qu'il écrivoit un Opéra du même ton dont il parloit de Jeannot Lapin & de Rominagrobis ; que son génie n'étoit nullement propre à la poésie sublime, & que tout cela pouvoit excuser Boileau de n'avoir pas fait mention de lui & de ne l'avoir jamais compté parmi ceux qui faisoient honneur au Siecle de Louis XIV* *, il est impossible de ne pas croire que dans une critique aussi peu judicieuse, il n'a eu d'autre objet que de s'égayer par des paradoxes, sans réfléchir qu'il devoit soulever contre lui, non-seulement ses Compatriotes, mais encore tous les peuples éclairés de l'Europe qui ne s'étudient à faire des progrès dans notre langue, que pour mieux sentir les beautés originales de ces mêmes fables qu'il cherche à dépriser. D'après cette observation il seroit inutile de réfuter des décisions aussi étranges ; cependant comme un Nom accrédité dans la littérature n'est que trop capable aujourd'hui d'en imposer à la multitude, comme les Esprits foibles & légers se laissent aisément ébranler par le persifflage, comme la plûpart d'entre eux cessent d'admirer, dès que la mode ou le ridicule les effraye, il n'est pas inutile de défendre la gloire d'un des premiers Poëtes de la Nation.

* *Ibid.*

Nous remarquerons d'abord que la méthode de M. de *Voltaire* pour décrier *la Fontaine*, est précisément la même qu'il a constamment employée contre les grands génies qui ont illustré notre littérature. *Descartes*, *Corneille*, *Montesquieu*, les deux *Rousseau*, *Crébillon*, *Maupertuis*, M. *le Franc*, auroient trouvé le tombeau de leur célébrité, si on eut souscrit à cette formule qui lui est si familiere, *un homme qui s'exprime ainsi mérite-t-il....*, formule qui ne vient jamais qu'après l'exposition de quelques fautes légeres contre la langue, presque inévitables dans les Ouvrages de génie.

Nous ne prétendons pas justifier *la Fontaine* sur quelques défauts de langage : nous pourrions dire que ces défauts tiennent en quelque sorte à la tournure de sa pensée & contribuent souvent à l'embellir. Il en est de ces inexactitudes comme des licences poétiques : dès qu'elles produisent un grand effet, elles cessent d'être des licences blâmables. Nous nous contenterons de dire que M. de *Voltaire*, si sévere sur cet article, en offre plus d'exemples dans sa poésie, que tous les Auteurs qui ont éprouvé sa censure : la *Henriade* seule en fournit plus de mille, comme il sera facile d'en juger, par l'édition commentée que M. de *la Beaumelle* se propose d'en donner. Nous ajou-

terons que ces mêmes fautes, incapables de diminuer le mérite des bons Ouvrages, peuvent servir de condamnation contre les siens, quand il s'en appuye pour décrier ceux des autres.

Il n'est pas mieux fondé, lorsqu'il refuse à *la Fontaine* le talent de l'invention. M. de V. peut-il ignorer que le coloris a toujours été sa partie principale? N'est-on pas en droit de lui dire, que son plus grand mérite, en Poésie, est d'embellir tout ce qu'il touche? & embellir, est-ce inventer?

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

La Fontaine, à qui appartient cette maxime, a la gloire de s'être fait un genre à lui-même & de ne rien devoir à personne. En convenant que plusieurs sujets de ses Fables ont été tirés d'*Esope*, de *Phédre*, de *Locman*, il n'en sera pas moins vrai que la maniere neuve, originale, naïve, pleine de grace & de fécondité dont il les a présentés, l'en rend comme le créateur. C'est un Statuaire habile qui sait former une figure accomplie d'un bloc informe & grossier qui, sans son ciseau, n'auroit eu qu'une existence obscure. D'ailleurs toutes ses Fables n'ont pas été tirées d'un fonds étranger; il en est un très-grand nombre dont il est l'inventeur; & dont le mérite le place bien au-dessus des Auteurs qui lui ont quel-

quefois fourni des matériaux. C'eſt-là qu'on reconnoit le vrai Poëte : nature du ſujet, ſageſſe du plan, ordonnance des tableaux, fraîcheur du coloris, choix des ornemens, richeſſe de détails, naturel des deſcriptions, vérité des caractères, fineſſe de morale, tout y fait ſentir cette heureuſe facilité inconnue avant lui.

On l'accuſe encore d'avoir toujours le même ſtyle. Si on prétend dire par-là que ſes Fables ſont toutes écrites de la même maniere, du même ton, comment ne s'eſt-on pas apperçu qu'on avançoit une abſurdité démentie par la ſeule inſpection de ſon Recueil ? Quelle variété de ſujets, de deſſein, d'exécution, de coſtume, d'images, de tours, d'expreſſions, de morale ! On y reconnoit partout, à la vérité, le même caractere de génie, comme on reconnoit la touche de *Rubens* à chacun de ſes tableaux, mais chaque objet y eſt traité avec les couleurs qui lui ſont propres. Si on veut faire entendre que *la Fontaine* n'a fait que des fables ou qu'il n'eſt eſtimable que dans cette ſeule partie ; ſes imitations des Métamorphoſes d'Ovide, ſa belle Elégie ſur la diſgrace de M. *Fouquet*, ſes diſcours à Madame de *Monteſpan*, à Madame de *la Sabliere*, &c. & quelques autres de ſes ouvrages, prouvent qu'il étoit capable de réuſſir & même d'exceller dans

plus d'un genre. En un mot, s'il étoit possible que *la Fontaine* n'eut jamais eu qu'un style, il seroit toujours certain qu'il a eu celui du génie ; il auroit donc mal fait d'en changer.

A-t-on plus de raison de nier qu'il eût de l'aptitude au sublime? La Fable du Statuaire, celle du Chêne & du Roseau, celle du Paysan du Danube & une infinité d'autres, ne démontrent-elles pas un esprit qui sait s'élever dès que son sujet exige de la noblesse, de la force, de l'enthousiasme ? Y a-t-il, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes, un Poëte qui offre autant d'exemples du sublime de sentiment & du sublime d'expression? M. *Marmontel*, qui juge quelquefois sainement des grands maîtres, dit en parlant de *la Fontaine*, que nous n'avons pas de *Poëte plus riant, plus fécond, plus varié, plus gracieux & plus* SUBLIME ; il recommande la lecture de ses Fables aux jeunes Poëtes pour étudier sa versification & son style, *où les Pédans*, ajoute-t-il, *n'ont su relever que des négligences & dont les beautés ravissent les hommes de l'art les plus exercés & les hommes de goût les plus délicats* *.

Que faut-il donc conclurre de la critique

* Poétique françoise, Chap. XVII, *de la Fable*.

de M. de *Voltaire* & du silence de *Boileau* *?
Rien autre chose, si ce n'est que l'un & l'autre tournent au désavantage de ces deux Auteurs. Sans pénétrer dans les motifs de l'Auteur de l'*Art poétique*, on pourroit assurer que ce Poëme cesse d'être complet, dès qu'il omet un genre le plus capable de faire honneur à notre Parnasse & à notre langue. *Boileau* ne pouvoit ignorer combien *Moliere* faisoit cas de ce Fabuliste, & M. de *Voltaire*, si instruit dans les anecdotes littéraires, auroit dû se rappeller que ce Juge si éclairé de l'esprit & du cœur humain avoit dit à ce même *Boileau* & à *Racine* : *Messieurs, ne raillez point le bon homme, il ira plus loin que nous.* Ne seroit-il pas honteux pour la gloire des Lettres, que la modestie de *la Fontaine* & la simplicité de son caractere & de ses mœurs, eussent affoibli le mérite de ses talens auprès des deux hommes le plus en état de les apprécier! Quoi qu'il en soit, les Fables de ce Poëte si délicat & si naïf seront toujours des chefs-d'œuvre ; les plus médiocres n'ont pas encore été égalées par ceux qui ont le mieux réussi dans la même carriere.

* Si *Boileau* n'a pas fait mention de *la Fontaine*, dans son *Art poétique*, il a beaucoup parlé de ce Poëte dans sa Dissertation sur *Joconde*, où il le propose comme un modele de naturel & de naïveté.

Il est fâcheux pour les mœurs que ses *Contes*, qui sont autant de modeles de la narration la plus piquante, la plus naturelle & la plus gracieuse, soient en même tems un recueil de tableaux que la Jeunesse doit redouter. La simplicité de l'Auteur étoit bien éloignée d'en prévoir tout le danger. Il les regardoit au contraire comme des préservatifs contre les piéges de la séduction, ce qui lui faisoit dire, avec une confiance que la trempe seule de son caractere peut sauver du soupçon de fausseté :

J'ouvre l'esprit & rends le Sexe habile
A se garder des piéges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille
Contre une seule à qui nuiront mes Vers.

Tout le monde sait combien le repentir expia les écarts de son imagination, quand on eut dissipé sa sécurité ;

Vrai dans tous ses Ecrits, vrai dans tous ses Discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'Auteur de *Joconde* est armé d'un cilice *.

Peut-être ces marques non équivoques de repentir ont-elles soulevé contre lui plusieurs hé-

* Epitre de M. *Racine* le fils, à *J. B. Rousseau*.

ros de la Philoſophie. Leur admiration & leur ſuffrage ne ſe réglent que ſur les rapports qu'on a avec leur façon de penſer. Il y a long-tems qu'on lit ſur le Frontiſpice du Sanctuaire d'où ils diſpenſent les réputations :

Et la Proſe & les Vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos Amis.

Qu'ils apprennent cependant que *la Fontaine* a plus droit qu'aucun d'eux, au titre de Philoſophe qu'ils uſurpent. Une ſeule de ſes Fables renferme plus de vraie philoſophie, qu'ils n'en ont répandu dans tous les ouvrages dont ils fatiguent le Public. Il eſt vrai que la philoſophie du Fabuliſte ne reſſemble en rien à cette manie audacieuſe qui tourmente, dégrade & ruine l'Humanité, en prétendant l'inſtruire ; elle eſt puiſée au contraire dans la ſaine raiſon, préſentée avec décence, avec intérêt, & eſt toujours d'accord avec la politique & la vertu. On peut en juger par ces traits qui s'offrent à notre mémoire.

Ni l'or, ni la grandeur, ne nous rendent heureux ;
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille ;
Des ſoucis dévorans c'eſt l'éternel aſyle,
Véritable Vautour, que le fils de *Japhet*
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.

L'humble

L'humble toict est exempt d'un tribut si funeste;
Le Sage y vit en paix & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

*
* *

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont freres;
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous un même toict.
A l'égard des vertus, rarement on les voit,
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid, &c.

*
* *

Deux Démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la Raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie;
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, Amour; & l'autre, Ambition.
Cette derniere étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'Amour.
Je le ferois bien voir: &c.

*
* *

Du titre de Clément rendez-le ambitieux ; [*Louis XIV*]
C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux.
Du magnanime *Henri* qu'il contemple la vie,
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie,
Inspirez à *Louis* cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

* * *

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois
Le soient aussi ; c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance. &c.

* * *

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

* * *

La Ruse la mieux ourdie,
Peut nuire à son Inventeur :
Et souvent la perfidie
Retourne sur son Auteur.

* * *

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux ;
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

* * *

Il ne se faut jamais mocquer des misérables,
Car qui peut se flatter d'être toujours heureux ?

* * *

Ne soyez, à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade Adulateur, ni Parleur trop sincére, &c.

Chacun tourne en réalités
Autant qu'il peut ſes propres ſonges :
L'homme eſt de glace aux vérités,
Il eſt de feu pour le menſonge.

Il ſeroit aiſé de pouſſer plus loin les citations. On peut donc dire de *la Fontaine* qu'en qualité de Philoſophe, il connut la vraie ſageſſe & l'art de la faire aimer, comme on a dit de lui, en qualité de Poëte,

Il peignit la nature & garda les pinceaux.

LAINEZ, [*Alexandre*] né à Chimai en Hainault en 1650, mort à Paris en 1710. Ce n'eſt pas le grand nombre de Poéſies de cet Auteur qui l'a rendu célebre, c'eſt la ſingularité de ſes mœurs & l'originalité de ſon talent. Son caractere auſſi indépendant, que ſon imagination étoit vive & féconde, ne lui a pas permis de s'appliquer conſtamment à un même Ouvrage, & l'amour de la gloire n'a jamais pû le porter à recueillir ce qu'il avoit compoſé en différentes occaſions. C'eſt pourquoi il ne nous reſte qu'un très-petit nombre de ſes Poéſies, encore a t-il fallu que ſes amis aient pris ſoin eux-mêmes de les garantir de l'oubli. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent pu en recueillir davantage. Ses vers ont une tournure qui n'eſt

qu'à lui seul; sa maniere de peindre, l'agrément de son coloris, la vivacité de ses expressions, la chaleur de sa composition, le distinguent de tous ceux qui se sont exercés dans le genre de Poésies fugitives. Parmi ses Ouvrages perdus, ceux qu'on doit regretter davantage sont une *Epitre à Bayle*, qui, dit-on, étoit bien faite, & un Poëme de deux mille vers sur les campagnes de *Charles XII*, dont les fragmens qui nous restent donnent la plus haute idée. Son Madrigal à Madame de *Martel* fait connoître combien son esprit étoit facile, délicat & orné.

Le tendre *Apelle*, un jour, dans ces jeux si vantés,
Qu'Athènes autrefois consacroit à *Neptune*,
Vit au sortir de l'onde éclater cent Beautés,
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de sa *Vénus* un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas! s'il avoit vu la divine *Martel*,
Il n'en auroit employé qu'une.

La Fontaine, *Boileau* & *Chapelle* faisoient beaucoup de cas de *Lainez* & de ses Poésies. *Chapelle* surtout l'estima d'une façon particuliere : la ressemblance d'esprit, de caractere & de conduite décide souvent les suffrages des hommes : ce fut sans doute ce qui rendit *Lainez* si aimable aux yeux de son confrere qui avoit les mêmes passions que lui.

LALANDE, [*Joseph-Jérôme* LE FRANÇOIS DE] de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Pétersbourg, de Stockolm, de Harlem, de Bologne, de Florence & des Arcades de Rome.

Il a cultivé les Lettres en même tems que les Sciences. A ce dernier égard, on le place parmi les premiers Astronomes de notre Nation. En qualité de Littérateur, il a fait connoître, par quelques bons Ouvrages, qu'il eût été en état de se distinguer dans cette carriere, s'il s'y fut totalement consacré. Son *Voyage d'Italie* est écrit avec autant d'ordre & de méthode, que de jugement & d'érudition; tout ce qui regarde la topographie & les beaux Arts y est traité de maniere à donner de justes & de saines idées sur les différentes contrées & sur les Chefs-d'œuvre de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de cette délicieuse partie de l'Europe. Les réfléxions critiques de l'Auteur se trouvent toujours d'accord avec les vrais principes de l'Art & avec les remarques des habiles Artistes. On trouve encore dans les Ouvrages de M. *Lalande* un Eloge du Maréchal de *Saxe* assez bien écrit, pour faire connoître que l'Eloquence ne lui est pas plus étrangere que l'Astronomie.

LALANE, [*Pierre*] Poëte qui vivoit du tems de *Ménage*. Il ne fit imprimer que trois Pièces, parceque la délicateſſe de ſon goût ne lui permit pas, dit-on, d'en faire paroître davantage. On eût pû encore ajouter qu'il en avoit fait paroître deux de trop, car il n'y a que ſes *Stances* à *Ménage* qui vaillent la peine d'être lues. En paſſant légerement ſur quelques-unes qui ſont minces ou qui ne ſont que des répétitions, nous en rapporterons ici les meilleures, afin qu'on puiſſe juger qu'il n'eſt point d'auteur médiocre où l'on ne puiſſe trouver des traits eſtimables. Il s'agit dans ces Stances d'inviter *Ménage* à venir habiter la Campagne.

Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelques légers qu'ils puiſſent eſtre;
Viens, *Ménage*, en ce lieu champeſtre,
Où content de tes propres biens,
Tu n'auras que toy pour ton maiſtre.

Non que le Maiſtre que tu ſers,
Ne ſoit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de tes fers,
Ne ſoit charmante & déſirable.

Lui-meſme viendroit dans ces bois,
Jouir au murmure de l'onde,

D'une félicité profonde,
Si les oracles de sa voix
N'estoient pour le salut du monde.

Toy qui peux prendre ce loisir,
Fuy le tumulte de la ville ;
Et si tu veux estre tranquille,
Ton ame ne sçauroit choisir
Un plus délicieux asyle . . . . .

Les plaisirs y sont purs & doux,
Comme l'air que l'on y respire,
L'innocence y tient son empire ;
Et chacun sans être jaloux,
Y posséde ce qu'il desire . . . . .

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le Courtisan s'immole,
Nous est moins qu'une vaine idole ;
Et nous méprisons la splendeur,
De tous les thrésors du Pactole.

Nous n'avons sçeu que trop souvent,
Tout ce que peut un beau visage ;
Mais par un tel apprentissage,
Nostre cœur, devenu sçavant,
En est aussi devenu sage.

Icy comme dans un miroir,
Nostre ame, à soy-mesme connue,
Et de nulle erreur prévenue,
Se considére & se fait voir
Libre, sans fard & toute nuë.

Des violentes passions,
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un dédale échappée,
A bien régler ses actions,
Elle est seulement occupée.....

Viens donc en ces lieux peu battus,
Où la fortune & ses caresses,
L'Amour & toutes ses tendresses,
Cédent aux solides vertus,
Qui sont nos biens & nos Maistresses.

Lalane avoit épousé *Marie Galtelle des Roches* qui, selon lui, étoit une des plus belles Femmes de son tems. Une mort prématurée la lui enleva. Il l'avoit célébrée pendant sa vie, il la célébra après sa mort, & l'on soupçonneroit son amour ou ses regrets d'avoir été très-foibles, à en juger par ses vers, que M. de *St. Marc* a eu tort de recueillir contre l'intention de l'Auteur, qui n'avoit fait que leur rendre justice, en les déclarant indignes de voir le grand jour.

LALLOUETTE, [*Ambroise*] Chanoine de Ste. Opportune, à Paris, sa patrie, né en 1654, mort en 1724.

Dans son *Histoire* des Traductions françoises de l'Ecriture Sainte, & dans son *Histoire & Abrégé* des Ouvrages Latins, Italiens & François, publiés pour & contre la Comédie & l'Opéra, on trouve

des choſes inſtructives & curieuſes, qui doivent faire pardonner les défauts de ſtyle dont ces deux Ouvrages ne ſont pas exempts. Celui qui a rapport à l'Ecriture Sainte donne ſurtout l'idée d'un Ecrivain laborieux, attentif & éclairé, qui ſait relever à propos les falſifications que les Miniſtres Proteſtans ſe ſont ſi ſouvent permiſes, pour ajuſter les textes aux principes de leur doctrine.

1. LAMARE, [*Nicolas* DE] Doyen des Commiſſaires du Châtelet, mort en 1723, âgé de 82 ans.

Tout le monde connoît ſon *Traité de la Police*, Ouvrage plein de détails inſtructifs, de réflexions ſolides, de vues utiles. Perſonne avant lui n'avoit embraſſé cette matiere. On ne peut pas dire que ce *Traité* ſoit complet, ni exempt de défauts; mais un Ecrivain habile qui ſauroit en conſerver les matériaux & les employer avec plus de diſcernement & de critique, auroit peu de choſe à faire, pour en tirer un grand parti, & rendre des ſervices précieux à cette partie eſſentielle de tout gouvernement éclairé.

2. LAMARRE, [*N.*] ex-Abbé, né à Bretagne, mort en 1742, Poëte qui n'étoit ni ſans eſprit, ni ſans talens, mais qu'une vie diſſipée

empêcha de s'élever au-dessus de la médiocrité. Plus d'étude & plus d'attention à former son Goût auroient pû perfectionner ses heureuses dispositions pour la Scène-lyrique. On remarque dans sa *Zaïde*, Reine de Grenade, de l'ordre dans le Plan, de l'intelligence dans la distribution des Scènes, du naturel & de la vérité dans les idées & les expressions, du sentiment & du pathétique dans les situations.

La Pastorale de *Titon & l'Aurore*, mise en Musique par M. de *Mondonville*, est une Production posthume de la Muse de M. *Lamare*. Le Musicien y a fait des changemens qui l'ont rendue un des Tableaux les plus pompeux de notre Théâtre lyrique qui ne peut gueres se soutenir que par la magnificence.

Nous ne parlons pas des Pièces fugitives de ce Poëte qui méritoient peu d'être recueillies. Elles se réduisent, si l'on en excepte ses Couplets à la Princesse de R., à des pensées foibles, & le plus souvent à de la Prose rimée.

1. LAMBERT, [*Anne-Thérese* DE MARGUENAT DE COURCELLES, Marquise DE] née en 1647, morte à Paris en 1733 ; une des Femmes qui a fait le plus d'honneur, par son esprit, à la Cour de Madame la Duchesse *du Maine*. Personne

n'a mieux rendu les caracteres d'une morale sage, sensible & embellie par les graces du style. Les *Avis d'une mere à son fils*, ceux *d'une mere à sa fille* sont d'une instruction saine, tendre & remplie d'aménité. Madame *Lambert* a un mérite qui manque à la plûpart des Auteurs moralistes & principalement aux personnes de son sexe qui ont écrit en ce genre, elle ne s'attache point à des définitions métaphysiques de la vertu, elle ne s'occupe qu'à en inspirer le goût ; & sa maniere d'en parler est très-propre à la faire aimer. Lorsqu'elle cite les Auteurs classiques, Latins & François, c'est toujours sans affectation & sans pédanterie. Les jeunes personnes qui voudront se former le cœur & l'esprit, ne sauroient trop se nourrir de la lecture de ses Ouvrages. Son *Traité de l'Amitié* fait sentir ce doux sentiment, le fait desirer, & prouve qu'elle avoit une ame propre à le faire naître. On ne peut reprocher à Madame *Lambert* que des négligences dans le style & un ton qu'il falloit un peu plus rapprocher de la nature.

2. LAMBERT, [*Joseph*] Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1654, mort en 1722.

Il a beaucoup écrit, & tous ses Ouvrages ont pour objet la morale chrétienne. Les plus connus

sont des Homélies imprimées sous le titre d'*Année Evangélique*, des conférences intitulées *Discours sur la vie ecclésiastique*, des *Instructions courtes & familieres* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'Année. On y remarque, en général, un Esprit nourri de la lecture des Livres saints, quelquefois de l'onction, & presque toujours des regles de conduite utiles & propres à éclairer ceux qui auroient un vrai desir de pratiquer les devoirs de la Religion. Il n'est pas toujours exact ; la multitude de ses compositions l'a sans doute jetté quelquefois dans des négligences & des méprises, qu'un plus mûr examen lui auroit fait corriger.

3. LAMBERT, [*Claude-François*] Abbé, né à Dôle, mort à Paris en 1765, a composé des Romans où le style du besoin & de la faim se fait sentir à chaque page, & des Histoires qu'on ne lit gueres que pour les noms & les dates. Le plus connu de ses Ouvrages est son *Histoire littéraire du Siecle de Louis XIV*, divisée en autant de Livres qu'il y a de classes de Littérateurs & de Savans, & dont chaque livre est précédé d'un Discours sur l'origine & les progrès de chaque art, de chaque science. Ces Discours au nombre de seize sont écrits comme le reste de l'Ouvrage,

c'eſt-à-dire, que le ſtyle en eſt lourd & diffus, que les réflexions en ſont triviales, les détails ennuyeux, les faits mal expoſés. Son *Hiſtoire générale de tous les Peuples* n'eſt pas mieux écrite. On y trouve, il eſt vrai, ce qu'il faudroit aller chercher dans cent Auteurs différens; mais ce qu'on chercheroit vainement d'y trouver, c'eſt du goût, de l'exactitude dans les faits, de la vérité dans les portraits, de la nouveauté dans les idées, de la nobleſſe & de la correction dans le langage. Il arrive à M. *Lambert* de ſe recopier & de tomber ſouvent en contradiction avec lui-même, défaut ordinaire aux longues compilations.

1. LAMI, [*Bernard*] Prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, mort à Rouen en 1715.

Nous ne le jugerons pas ſur ſes productions de Théologie, qui ſe réduiſent pour la plûpart à des diſcuſſions polémiques, ni ſur ſes Ouvrages de Mathématiques, dont on fait cas. Nous n'en parlons qu'eu égard à ce qu'il a fait dans le Genre littéraire; & l'on peut dire que ſes *Entretiens ſur les Sciences & la maniere d'étudier* forment une compoſition eſtimable, dont la lecture ſeroit très-utile aux Jeunes-gens aſſez ſages pour vouloir s'inſtruire, avant d'exercer leur plume au hazard & ſans principes. L'Auteur y donne des avis très-

judicieux & leur indique avec discernement les sources où ils peuvent puiser.

Sa *Rhétorique ou l'Art de parler*, sans être le meilleur Ouvrage que nous ayons dans cette partie, est néanmoins très-propre, par l'érudition & la profondeur des réflexions qui y dominent, à former l'esprit, & à lui faire contracter l'heureuse habitude de juger des choses sur des principes clairs & solides. On y trouve une Préface lumineuse où il est aisé de prendre d'abord une juste idée de la matiere que l'Auteur va traiter. Ce Livre n'est pas tout-à-fait à la portée de la Jeunesse qu'on instruit dans les Colléges; mais tout homme, accoutumé à concevoir & à réfléchir, y trouvera de quoi s'instruire, le Grammairien comme le Poëte, l'Orateur comme le Logicien, l'Historien comme le Philosophe. Au mérite des choses, il réunit celui de la méthode, d'un style clair & quelquefois noble & élégant.

2. LAMI, [*Dom François*] Bénédictin, né à Montereau près de Chartres en 1636, mort à Saint-Denis en 1711.

Les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique* disent que de tous les Bénédictins, il est celui qui a le mieux écrit en François. Si cela étoit vrai, on donneroit une bien mauvaise idée de la

plume des Ecrivains de cet Ordre, parmi lesquels on en trouve plusieurs plus estimables du côté du style, que le P. *Lami*. En effet, les Ouvrages de ce Religieux sont d'une diffusion, d'une monotonie, d'une foiblesse d'expression, qui en rendent la lecture insipide. Nous avons eu la patience d'en lire plusieurs, celui entr'autres qui a pour titre : *la Rhétorique de Collége trahie par son Apologiste*, contre l'Ouvrage de M. *Gibert*; Nous pensions y trouver de quoi nous instruire, & nous n'y avons vu qu'un verbiage fatigant. Quand on est aussi plat & aussi vuide de choses, dans un Ouvrage polémique où l'on attaque un célebre Professeur, comment peut-on être intéressant dans d'autres productions ? Cet Ecrivain nous a paru le même dans ses *Lettres philosophiques sur divers sujets*, où une loquacité, une intempérance de raisonnemens qui ne disent rien, une surcharge de mots inutiles, autorisent à prononcer sur cet Ouvrage cette sentence mortelle :

Sunt verba & voces prætereaque nihil.

1. LAMOIGNON, [*Guillaume* DE] Premier Président au Parlement de Paris où il naquit en 1617, & où il mourut en 1677, plus connu dans la République des Lettres par les justes éloges de

Boileau & l'Oraison Funebre de *Fléchier*, que par ses Ouvrages qui sont dispersés & ne subsistent que dans de vieux recueils. Ce Magistrat aussi recommandable par ses mœurs & sa probité, que par ses talens, a eu la gloire d'être un des plus zèlés Protecteurs des Lettres. Il les aidoit par ses conseils, & *Boileau* lui doit l'idée & la perfection de son *Lutrin*.

2. LAMOIGNON, [*Chrétien-François* DE] Avocat Général du Parlement de Paris, de l'Académie des Inscriptions, fils de *Guillaume*, né à Paris en 1644, mort dans la même Ville en 1709, n'avoit pas moins de talens que son pere, & eut plus d'occasions de les faire briller. Ses *Plaidoyers* sont d'un style vehément, rapide, pleins de pensées nobles, de tours énergiques, & d'expressions heureuses. On peut les regarder comme des Traités de Jurisprudence, où l'Orateur, l'Historien, le Naturaliste, le Philosophe & même le Théologien trouveroient à s'instruire. Nous ne parlons pas des qualités de son cœur; son nom seul les annonce; & ce Magistrat auroit démenti son sang, si elles n'eussent pas été d'accord avec les vertus qui y sont depuis longtems héréditaires.

LANCELOT, [*Dom Claude*] Bénédictin, né

né à Paris en 1615, mort en 1695; un de ces Littérateurs, qui, sans avoir une réputation brillante, n'en ont pas moins rendu aux Lettres des services très-intéressans. Ses excellentes Grammaires sont d'un très-grand secours, pour faciliter à la Jeunesse la connoissance du Grec & du Latin. C'est à lui que nous devons *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Grecque*, *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine*, ainsi que l'*Abrégé* de ces deux *Méthodes* connues sous le nom de Port-Royal. On voit par ces Ouvrages élémentaires, devenus classiques, que personne ne connoissoit mieux le Méchanisme de la langue d'*Homere* & de celle de *Virgile*.

Le *Jardin des Racines Grecques* du même Auteur, est un des Livres les plus propres à faciliter l'intelligence de cette Langue, si peu cultivée aujourd'hui. Ce n'est donc pas faute de secours qu'on néglige si fort les Auteurs Grecs. Il seroit inutile d'inviter à cette étude la plus grande partie de nos Littérateurs actuels. Ils ont pris le parti de ne les connoître que dans les Traductions; encore la plûpart ignorent-ils qu'elles existent; la facilité de se faire une réputation dans les Esprits frivoles, les dispense de tout travail. Mais il est encore tems d'apprendre aux Jeunes-gens, susceptibles d'être dirigés vers les sources du génie,

qu'on ne peut devenir un grand Homme, qu'en s'attachant à la lecture des grands modeles, & que ce n'est qu'en allumant son flambeau aux rayons du soleil, qu'on peut, comme *Prométhée*, communiquer à ses Ouvrages le feu qui leur donne la vie.

LANGLET DUFRESNOY, [*Nicolas*] Voyez LENGLET.

LANGLOIS, [*Jean-Baptiste*] Jésuite, né à Nevers en *1663*, mort en *1706*.

De plusieurs Ouvrages qu'il a faits, on n'estime aujourd'hui que son *Histoire des Croisades contre les Albigeois*, qui suppose des Recherches, de la Critique, & sur-tout l'art de les fondre habilement dans le cours de la narration. Le P. *Benoit*, Jacobin, avoit traité le même sujet; mais la forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, en gâtoit les matieres; un style lourd déparoît le mérite des choses, au lieu que le P. *Langlois* a sçu les embellir, & les rendre intéressantes par une diction noble, aisée, & quelquefois pleine de chaleur & d'élégance.

1. LANGUET, [*Hubert*] né à Viteaux, en Bourgogne, en 1518, mort à Anvers en 1581;

fougueux Protestant, dont la Harangue à *Charles IX* fit plus de bruit, par sa hardiesse, que par son éloquence. On la trouve dans le premier tome des *Mémoires* du Regne de ce Prince. Les autres Ouvrages de *Languet* consistent dans des morceaux d'Histoire, & des Traités de Politique, assez médiocrement écrits, qui furent cependant recherchés, dans leur nouveauté, faute de mieux.

2. LANGUET DE LA VILLENEUVE DE GERGI, [*Jean-Joseph*] Docteur de Sorbonne, Archevêque de Sens, arrière-petit-neveu du précédent, de l'Académie Françoise, né à Dijon en 1677, mort en 1753.

On a de lui des Ouvrages théologiques, ascétiques, historiques, polémiques, académiques, dont plusieurs ont été traduits en Latin, par le cas qu'on en a fait. On trouve, dans les Recueils de l'Académie Françoise, plusieurs *Discours* de sa façon, qui annoncent un sage Littérateur & un Ecrivain élégant, mais souvent diffus.

Ce Prélat est un des Ministres de l'Eglise, qui ont été le plus maltraités, par l'Auteur du *Dictionnaire critique*. Peut-être ce Lexicographe a-t-il trouvé mauvais que M. *Languet* ait figuré, avec avantage, dans un parti contraire

au sien, si l'on doit appeller parti, celui de l'Eglise, auquel M. *Languet* fut toujours attaché, & dont il fut un des plus zélés Défenseurs. Nous ajouterons donc, par un principe d'équité, que ce Prélat doit être regardé, sinon comme un des premiers Ecrivains de l'Eglise, du moins comme un Ministre laborieux, dont les talens sont plus dignes d'éloge, que de critique. La piété qui respire dans ses Ouvrages, & celle qu'il a fait paroître dans toute sa conduite, sont de nouveaux titres qui déposent en sa faveur, & réfutent les imputations du Censeur Biographique. Ce n'est point en cherchant à déprimer injustement ses Adversaires, c'est en prouvant qu'on pense mieux qu'eux, c'est sur-tout par la douceur & l'équité, qu'on peut, en matiere de doctrine, appuyer sa propre cause; ou, quand on s'attache à la bonne, on n'a pas besoin de mauvaises ressources pour la soutenir.

LANOUE, [*Jean* SAUVÉ DE] Comédien, né à Meaux en 1701, mort à Paris en 1761.

Le jeu de cet Acteur étoit, dit-on, naturel, rempli d'intelligence, de noblesse & de sentiment, quoiqu'il eut contre lui la figure & la taille. C'est plus qu'il n'en faut, pour nous mettre en droit de dire, qu'il étoit donc meilleur Comédien,

que bon Poëte dramatique. Il ne s'ensuit pas delà qu'il fut sans mérite dans ce dernier genre. Sa Tragédie de *Mahomet II*, offre des beautés qui justifient le succès qu'elle a eu & dont elle jouit encore. L'Auteur a eu l'art de disposer les Scènes de maniere, que l'action ne languit point, & c'est par cette espece de magie, peu connue des Poëtes tragiques d'à-présent, qu'il a sçu en rendre les défauts moins sensibles. De six Comédies que nous avons de lui, il y en a cinq au-dessous du médiocre; mais *la Coquette corrigée* est une des meilleures Pièces de caractère qui aient été faites de nos jours, quoiqu'elle ne soit pas non plus exempte de défauts. Il n'y a pas de Théâtre de Province où elle ne reparoisse trois ou quatre fois l'an, & toujours avec de nouveaux applaudissemens. On la verroit sans doute, avec le même plaisir, dans la Capitale, si des motifs, dont on ne devine pas la cause, n'empêchoient les Comédiens de la jouer. Quoi qu'il en soit, cette Pièce offre des détails très-piquants, & des vers que tout le monde sait par cœur; tels sont ceux, entre autres, qui réglent la conduite d'un Honnête-homme, trompé par une Maîtresse perfide :

Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,
L'honnête-homme trompé s'éloigne, & ne dit mot.

ils sont applicables à plus d'une circonstance de la vie.

LAPLACE, [*Pierre-Antoine* DE] de l'Académie d'Arras, né à Calais en 1709, Auteur du *Théâtre Anglois*, Ouvrage qui manquoit à notre Langue, & qui assure à M. de *Laplace* un rang distingué parmi nos bons Littérateurs. Cette Traduction nous a procuré des richesses, qui, mises en comparaison avec les nôtres, en ce genre, contribuent à la gloire du Théâtre François, mais n'en offrent pas moins au Lecteur de quoi admirer mille beautés, malgré l'irrégularité qui y regne. Le Traducteur s'est attaché à rendre l'original, selon le style dont il est écrit, c'est-à-dire, qu'il traduit tantôt en Vers, tantôt en Prose, & qu'il employe quelquefois des Vers Alexandrins sans rimes, qu'on appelle Vers blancs, fort en usage en Angleterre, & qui y rendent la versification bien plus facile que parmi nous. Un autre service que M. de *Laplace* a rendu, par cette Traduction, c'est d'avoir ouvert une source, où ceux de nos Auteurs qui n'entendent pas l'Anglois, peuvent aller puiser des idées, des situations, des caractères, des sujets même, pour les naturaliser ensuite sur notre Scène. C'est ce que M. de *Voltaire* n'a pas négligé de faire,

avant même que l'Ouvrage de M. de *Laplace* ne parut. La Tragédie de *Zaïre* est entiérement calquée sur la Tragédie d'*Othello* de *Shakespéar*. Dans l'une & l'autre Pièce, c'est un amour excessif qui forme l'Action, c'est la jalousie qui en est le ressort, c'est une méprise qui enfante la Catastrophe. *Othello* croit sa femme infidelle, à la vue d'un mouchoir qu'on lui persuade qu'elle a donné à un de ses Rivaux; *Orosmane* entre en fureur à la vue d'une Lettre écrite par *Zaïre* à *Nérestan*, qu'il croit son Rival. *Othello* tue sa femme, se poignarde lui-même, après qu'on l'a désabusé; *Orosmane* en fait autant. Ils débitent l'un & l'autre, avant de se poignarder, les mêmes sentimens, avec cette seule différence, que ceux d'*Othello* paroissent plus vifs & mieux rendus.

M. de *Laplace* a encore fait passer dans notre Langue, plusieurs bons Romans Anglois, en les corrigeant d'une certaine prolixité, de certains détails minutieux, qui n'auroient pas été de notre goût. L'*Histoire de Tom-Jones*, l'*Orpheline Angloise*, &c. lui donnent de nouveaux droits à notre reconnoissance. Il a fait aussi des Tragédies qui méritoient quelques succès. *Venise sauvée* en a eu beaucoup plus, que *Jeanne d'Angleterre* & qu'*Adelle de Ponthieu*. Il a, outre cela, long-tems

travaillé au Mercure de France, mais ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux; des louanges trop peu justes & trop prodiguées, nous dispensent de lui en donner à cet égard.

LAPORTE, [*Joseph* DE] Abbé, né à Béfort, en Alsace, en 172....

Après avoir débuté, dans la carriere des Lettres, par des Journaux & d'autres Ouvrages de critique, où il a sçu assez généralement observer les regles du goût & celles de l'honnêteté, il a renoncé au dangereux office de Journaliste & de Critique, dans la crainte d'être forcé de louer des Ouvrages foibles, ou de s'attirer des ennemis, en les appréciant à leur juste valeur. Des Compilations ont, depuis, exercé sa plume; mais il faut se garder de confondre les siennes avec celles de tant d'autres, qui n'ont fait que moissonner indistinctement, dans le champ d'autrui, le bon grain avec l'ivraye, en se réduisant à la simple fonction de Copiste, qui exigeroit du moins de l'attention & du discernement dans le choix des matieres. M. l'Abbé de *Laporte* a compilé, il est vrai, mais il a sçu revêtir de son style, toujours facile & souvent agréable, la plûpart des Ouvrages dont il a voulu donner des Abrégés. Tel est son *Voyageur François*, où l'on ne sauroit con-

damner que quelques descriptions qui sentent trop l'afféterie, & une affectation de gentillesses, qu'il auroit pu éviter, en se laissant aller à la tournure naturelle de son esprit.

On feroit une petite Bibliothéque de tous les Ouvrages qu'il a publiés, comme il est facile d'en juger, par la liste qu'on en donne dans *la France littéraire.*

LARCHER, [*N.*] né à Dijon en 1726, Littérateur infiniment plus versé dans l'Histoire des anciens Peuples & dans la connoissance des bons Auteurs Grecs & Latins, que nos Philosophes, qui n'ont cherché à répandre du ridicule sur l'Erudition & sur ceux qui la cultivent, que par la manie générale de proscrire tous les genres de mérite qu'ils n'ont pas. Il est vrai que son érudition a dû leur être incommode, par son zèle à relever quantité de bévues répandues dans leurs Ecrits, & à redresser les falsifications qu'ils se sont permises pour appuyer leurs systêmes. Son *Supplément à la Philosophie de l'Histoire*, a allumé la bile de M. de *Voltaire*, & lui a attiré des injures qui ne ressemblent à rien moins qu'à des traits d'érudition. Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici un échantillon du style polémique de ce célébre Ecrivain. Nous allons citer un mor-

ceau du *Tableau philosophique de son Esprit*, où se trouvent rassemblées les principales injures qu'il lui a prodiguées, dans un Libelle intitulé, *Défense de mon Oncle*. On jugera de quel côté est la raison & sur qui retombe la honte & le ridicule.

EXTRAIT DES NOUVELLES DE FERNEY, DANS LE PAYS DE GEX.

» Les Savans de France justement allarmés du » tort que M. de *Voltaire* faisoit à l'Erudition, » par ses bévues, ses anachronismes, ses fausses » interprétations, comme il appert par plusieurs » de ses Ouvrages, & notamment par *sa Philo-* » *sophie de l'Histoire*, s'assemblerent à Paris, pour » trouver moyen de remédier à ce désordre. La » matiere mise en délibération, ils convinrent » qu'on lui députeroit en poste un d'entr'eux, pour » l'interroger juridiquement, & juger s'il avoit » les qualités nécessaires pour former un bon » Historien, mais principalement pour s'éclaircir » s'il savoit le Grec. M. *Larchér* fut choisi pour » cette importante commission. Il part, accom- » pagné d'un témoin irréprochable, arrive dans » le pays de Gex, & se transporte au domicile » du sieur de *Voltaire*. Il le trouve occupé au » Grec, à la vérité, mais à du Grec à côté du-

» quel étoit une mauvaise Traduction ; il lisoit
» les anciens Auteurs, mais c'étoit dans des Ex-
» traits infidéles, qu'on lui avoit fourni des pays
» étrangers. Vous venez, sans doute, Messieurs,
» dit-il aux deux Députés, pour rendre hommage
» à mes lumieres & à mes talens; est-ce par ha-
» sard de la part de quelque Puissance que vous
» venez? c'est de la part du Monde savant, ré-
» pond M. *Larcher*. L'hommage du Monde sa-
» vant vaut bien celui d'un Prince, reprit modeste-
» ment M. de *Voltaire*. Oui, sans doute, con-
» tinue le Député; mais ce n'est pas de quoi il
» s'agit. Le Monde savant, ajoute-t-il, est
» fort étonné que vous usurpiez ses droits, sans
» que vous ayez les connoissances requises. Vous
» parlez des Ecrivains Grecs que vous n'entendez
» pas; vous employez le mot barbare de *Basiloi*,
» qui n'est point Grec, au lieu de *Basileis*; vous
» vous servez du mot de *despotes*, sans en savoir
» la signification; vous avez souvent le mot de
» *demiourgos* à la bouche, & vous ignorez ce
» qu'il veut dire; vous prenez le nom de *Dynastie*
» pour celui d'une Province ou Contrée; vous
» appellez les Prêtres Egyptiens des *Bouteilles*;
» car c'est ce que signifie le mot *choas*, que vous
» leur appliquez; vous faites passer à *Hercule* le
» détroit de Calpé & d'Abila dans son gobelet,

» au lieu de dire qu'il le passa dans un navire
» appellé *Scyphus* ; enfin vous êtes véhémente-
» ment soupçonné, par plusieurs de vos citations,
» de ne pas entendre ce dont vous voulez parler.

» Le Savant du pays de Gez étonné, se mit
» aussitôt à crier : *Je suis Seigneur de Ferney*,
» *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*,
» *& Membre de cent Académies.* Ce n'est pas ce
» dont il est question, reprit M. *Larcher*, nous
» parlons de Grec. Alors l'Interrogé entra en
» fureur, & se met à crier : *Cuistre*, *Faussaire* *,
» *Paillard.* Ce n'est pas du méchant François,
» c'est du Grec qu'on vous demande. L'Inter-
» rogé répond : *Bouc*, *Crasseux*, *Sodomite.*
» Ceci est encore du François, & non du Grec,
» ajouta le Député. Mais puisque vous ne vou-
» lez pas répondre sur le Grec, voyons sur les
» Auteurs.

Pourquoi vous êtes-vous avisé de dire que
» *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de
» quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de
» distance de l'une à l'autre ? Pourquoi faites-
» vous de cent quatre-vingt stades, huit de nos

---

* Telles sont les graves raisons que M. de *Voltaire* apporte contre les savantes réfutations de M. *Larcher*; tout ce qui est en italique est exactement de lui.

» grandes lieues, tandis que cent quatre-vingt » ſtades ne font qu'environ trois & demi de nos » petites lieues ? Pourquoi établiſſez-vous des » Temples à *Eleuſine*, où il n'y en eut jamais ? » Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une Divinité » particuliere, tandis qu'*Eleuſine* n'eſt qu'un ſur- » nom de *Cérès* ? Pourquoi faites-vous flageller » par des Prêtres d'*Eleuſine*, les Pénitens & les » Initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le paſſage de » *Pauſanias*, que vous avez cités pour preuve, » que de petites baguettes, avec leſquelles, les » Prêtres frappoient, dans les cérémonies, non » les Initiés & les Pénitens, mais les Images des » Dieux des Enfers, parceque ces Dieux rete- » noient *Proſerpine* ?

» Le Grec moderne eſt interdit par toutes ces » queſtions. Ses accès le reprennent, & ſe met à » crier dans ſon délire : *Janſeniſte, qu'on a vu* » *donner des ſcènes au cimetiere de St. Medard,* » *vil & ancien Répétiteur du Collége Mazarin.....*

» Je le vois bien, dit M. *Larcher* à ſon Com- » pagnon, l'étude du Grec vient de renverſer, » dès le commencement, la cervelle à ce pauvre » homme. Il dit que j'ai donné des ſcènes au » cimetiere de St. Médard, moi qui ſuis né en » 1726, & les convulſions en 1729 ; il me fait » Répétiteur au Collége Mazarin, moi dont la

» fortune a permis que j'eusse un Répétiteur. Ne » nous en étonnons pas ; c'est ainsi qu'il renverse » tous les faits, qu'il les suppose, qu'il les défi- » gure. Voilà où l'ont conduit ses lectures d'*Hé-* » *rodote*, sa rage pour le *Sanchoniaton*, forgé » par *Porphyre*, sa fureur de vouloir se perdre » dans l'antiquité, pour perdre ensuite le siecle » présent dans ses rêveries.

» Pendant qu'il parloit ainsi, le Philosophe » historien étoit tombé en foiblesse, ses petits » yeux de feu s'étoient fermés, & sa grande » bouche restoit ouverte. Les Députés se retire- » rent, & le laisserent dans cet état, en prenant » la précaution d'avertir qu'on allât lui jetter de » l'eau sur la tête, & lui faire prendre de l'ellé- » bore pour purger son cerveau.

» Ils retournerent à Paris, faire leur rapport » juridique, & le Monde savant convaincu que » M. de *Voltaire* étoit *mentis & græcæ linguæ* » *non compos*, il fut délibéré, d'une voix una- » nime, de lui envoyer un Rudiment Grec, un » Répétiteur du Collége Mazarin, & un *Prêtre* » *d'Eleusine* pour le *fesser*, d'après son systême, » en qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En atten- » dant, ordre à lui, de n'écrire que très-peu en » François, & défense de parler jamais de Grec ».

M. *Larcher* ne s'est pas borné à des Critiques,

on a encore de lui une excellente traduction de l'*Electre* d'*Euripide*, de quelques Poésies de *Pope*, & de plusieurs morceaux des *Transactions philosophiques* de la Société Royale de Londres, dont il se propose de publier la suite ; ce qui est plus que suffisant pour donner une idée avantageuse de cet Homme de Lettres, dont les mœurs douces & honnêtes méritoient autant d'égards, que l'utilité de ses travaux.

LARREY, [*Isaac* DE] Protestant, né à Montvilliers dans la Normandie en 1638, mort à Berlin en 1719.

Ceux de ses Ouvrages où l'esprit de parti n'est point entré sont assez estimables, & du côté des choses & du côté du style ; c'est pourquoi on lit, avec plaisir son *Histoire de l'Empereur Auguste*. Celle d'*Eléonore*, femme de *Louis VII*, annonce un Réfugié qui veut plaire aux Anglois : c'est dans le même esprit qu'il composa l'*Histoire d'Angleterre*, qui n'est plus recherchée aujourd'hui que pour les beaux Portraits, en Gravure, des Princes & des grands Hommes, qu'on y trouve. Son *Histoire de Louis XIV* n'est le plus souvent qu'une compilation informe des Gazettes étrangeres de son tems, dont les Auteurs n'annonçoient ni ne vouloient dire la vérité. Son expression favorite

eſt; *on dit*, jamais Hiſtorien ne l'employa plus fréquemment, parce qu'aucun Hiſtorien n'a été plus avide à recueillir les bruits populaires & les calomnies débitées en faveur de ſa Secte.

LA RUE, [*Charles* DE] Jéſuite, né à Paris en 1643, mort en 1725.

Dès ſa jeuneſſe, les Belles-Letttres & la Poéſie Latine & Françoiſe exercerent ſes talens qui annonçoient des ſuccès, propres à le diſtinguer des Littérateurs & des Poëtes de Collége. *Corneille* ne crut pas s'abaiſſer en traduiſant en vers françois ſon Poëme des *Conquêtes de Louis XIV*; & fit l'Eloge du jeune Poëte, lorſqu'il préſenta ſa Traduction au Roi. Le Monarque conçut dès-lors la plus grande eſtime pour ce Jéſuite qui ne profeſſoit encore que les Humanités.

La Verve poétique du P. *la Rue* ſe développa bien davantage dans des Tragédies Latines & Françoiſes. De ce dernier genre, eſt celle de *Sylla*, honorée des éloges du grand *Corneille*; on dit que les Comédiens ſe préparoient à la jouer, lorſque l'Auteur qui ne s'étoit jamais propoſé de travailler pour eux, obtint un ordre pour en arrêter la repréſentation. Il eſt vrai que ſes liaiſons avec le Comédien *Baron* ont pu le faire ſoupçonner d'avoir un goût plus décidé pour le Théâtre, que ſon état ne le permettoit

mettoit ; on étoit même persuadé, de son tems, comme on l'est encore aujourd'hui, que l'*Andrienne* & l'*Homme à bonne Fortune* devoient beaucoup à ses talens. Quoi qu'il en soit, la maturité de l'âge les dirigea vers leur véritable objet. La carriere de la Chaire offrit à ce Jésuite un champ où il se fit une très-grande réputation, que ses *Sermons* imprimés justifient, malgré qu'ils ayent perdu quantité de traits, que l'imagination de l'Auteur enfantoit subitement dans la chaleur du débit. Sans avoir la solidité de *Bourdaloue*, le P. *la Rue* a quelquefois plus d'élévation, & sa Morale annonce un Esprit aussi fin observateur, qu'heureux à trouver des expressions & des tours propres à rendre ses idées, & à les faire saisir, par une vive impression. Cet Orateur est surtout frappant dans les Discours du *Pécheur mourant*, du *Pécheur mort*, & dans celui des *Calamités publiques*. Il est plus éloquent, plus soutenu dans ses Oraisons Funebres. Celle du Maréchal de Luxembourg, celle du Duc & de la Duchesse de *Bourgogne* dont le texte est aussi heureux que le sujet en étoit affligeant, seront toujours regardées comme un des plus beaux monumens de l'Eloquence de la Chaire.

Nous ne parlons pas du Recueil de ses Poésies fugitives, dont *Barbou* a donné une Edition ma-

gnifique, où les connoisseurs trouvent plus d'esprit, de délicatesse & de sentiment, qu'il n'en faudroit pour faire une grande réputation à quiconque se seroit borné à ce seul genre.

LATTAIGNANT, [*Gabriel Charles* DE] Chanoine de Reims, né à Paris au commencement de ce Siecle.

Sa Muse a su se plier à tous les Goûts. Tantôt gaie, tantôt sensible, elle a célébré successivement la joie & les langueurs. Il paroîtra étrange que M. l'Abbé de *Lattaignant* ait choisi le genre des Chansons préférablement à tout autre. Il a mieux aimé sans doute suivre les impressions de son génie, que la décence de son état qui lui a paru trop sévere. Quoi qu'il en soit, ce Chansonnier peut occuper une place parmi les Esprits agréables qui font honneur à la gaieté françoise. Si ses Chansons ne sont pas toujours égales, s'il en a quelques-unes de froides & de peu naturelles, il en a beaucoup d'ingénieuses & de très-délicates.

Une réserve dont on doit lui savoir gré, c'est que la vivacité de son imagination n'a jamais laissé échapper aucun trait contre la Religion, aucun de ces transports qu'on appelle philosophiques, aucune de ces saillies licentieuses qui coûtoient si

peu aux *Grécourt*, aux *Chaulieu* & à quelques autres qui n'avoient jamais tant d'esprit que pour le vice & contre Dieu. On peut même dire à sa gloire, qu'il a réparé les légeretés de sa Muse, par des productions plus dignes de ses talens. Ses Cantiques spirituels lui feront plus d'honneur dans les Esprits sages, que ses Ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissemens, de la part des Esprits frivoles, dont les suffrages ne valent pas la peine qu'on leur sacrifie ses devoirs.

LAVAL, [*P. A.*] Comédien. On a lu, dans sa Nouveauté, un Ouvrage de sa façon, intitulé, *le Tableau du Siecle*; & l'on s'est apperçu que la connoissance de nos mœurs y étoit revêtue d'un style trop lâche, trop diffus, & quelquefois trop familier. Il a publié aussi une Apologie du Théâtre, en réponse à la Lettre de *J. J. Rousseau* sur les Spectacles. Rien n'étoit plus naturel que les motifs de son zèle; c'étoit soutenir les avantages de son métier. Mais il s'en faut bien que les armes soient égales entre son Adversaire & lui, soit pour le fonds des choses, soit pour la vigueur de l'élocution. On doit cependant lui rendre justice, du côté de la modération avec laquelle il présente ses raisons; c'est toujours beaucoup d'être modéré dans la dispute, lors même qu'on a tort.

LAUGIER, [*Marc-Antoine*] Abbé, ci-devant Jésuite, Associé des Académies d'Angers, de Marseille, & de Lyon, né à Manosque dans le Diocèse de Sisteron en 1713, mort à Paris en 1769.

Ce qu'il a écrit sur la Musique, la Peinture, l'Architecture, annonce des connoissances, & du talent pour saisir les principes & les finesses de ces trois Arts; ses *Essais sur l'Architecture* sont surtout très-estimés.

L'Oraison Funèbre du Prince de *Dombes* a des beautés d'Eloquence, qui font juger qu'il s'est mépris en s'attachant à un autre genre : ce genre est l'Histoire dont il a défiguré l'esprit & le style, en la surchargeant de traits plus oratoires qu'historiques, d'une intempérance de figures, d'un luxe d'expressions déplacé, d'une affectation de grands mots qui ne produisent que des sons, lorsqu'on a droit d'attendre des réflexions ou des faits. C'est ainsi qu'il a écrit son *Histoire de Venise*, où il compare, en ces termes, cette République à celle de Gènes : » c'étoient comme deux tourbillons » qui, gênés l'un par l'autre dans leur rencontre, » menaçoient incessamment de s'absorber l'un » & l'autre par des forces incompatibles de leur » expansion; dominant l'un & l'autre sur deux

» mers opposées, l'endroit où elles se réunissent » étoient pour eux un centre de concurrence où » ils ne portoient qu'une détermination décidée » à se croiser «. Ceci n'est-il pas du *Diderot* tout pur? & un Ecrivain qui se permet des comparaisons aussi amphigouriques, qui les répéte en toute occasion & même sans occasion, est très-certainement aussi peu propre à écrire l'Histoire, que l'Auteur de l'*Interprétation de la Nature* à traiter la Métaphysique.

LAUJON, [*Pierre*] Secretaire des Commandemens du Comte de *Clermont*, né à Paris en 17..

Poëte agréable, ingénieux & délicat, dont les Pastorales & les Ballets font un des principaux ornemens de notre Théâtre lyrique. Le naturel & le tendre de la Poésie, l'intelligence & les ressorts de ce genre de Spectacle, y sont maniés avec une finesse qui en rend l'effet des plus intéressans. Tout le monde sait par cœur des morceaux du Ballet d'*Eglé* & de l'Opéra de *Sylvie*, dont les vers sont si naturels & si harmonieux, qu'ils font, pour ainsi dire, valoir la Musique, quoiqu'excellente par elle-même, au lieu que dans tant d'autres, c'est la Musique qui fait supporter les vers. Ce qui distingue encore les productions de M.

Laujon; c'est que le sentiment y consiste moins dans une affectation de paroles doucereuses, que dans un fonds de chaleur & de sensibilité qui anime l'expression.

LAUNOY, [*Jean* DE] Docteur en Théologie, né à Valdesie dans la Basse-Normandie en 1603, mort à Paris en 1678, Homme des plus érudits de son tems, comme on peut en juger par dix vol. *in fol.* qu'on a de lui. Il s'attacha principalement à des discussions sur plusieurs Saints qui, selon lui, n'avoient jamais existé. Le seul titre qu'il ait pour être placé parmi les Littérateurs est son *Histoire du Collége de Navarre*, encore faut-il faire grace à sa maniere dure & barbare d'écrire, en faveur des recherches curieuses qu'il offre au Lecteur.

LAURÈS, [*Antoine* Chevalier DE] né à Gignac, dans le Diocèse de Montpellier en 17..

Ce n'est pas sur quatre Couronnes obtenues de l'Académie des Jeux Floraux & sur trois autres décernées par l'Académie Françoise, qu'il faut juger de ses talens. Ces lauriers littéraires ont été si souvent prodigués au hazard ou par systême, que la gloire qui peut en revenir commence à être généralement décriée. Il seroit cependant injuste

de refuser des éloges à quelques Odes de M. le Chevalier de *Laurés* pleines de verve & d'enthousiasme, principalement celle qu'il a faite sur *le Jeu.* Mais ce Poëte a oublié volontiers ces petits triomphes, pour s'attacher à un Ouvrage plus capable d'établir & d'étendre solidement sa réputation. Il se prépare à donner au Public une Traduction en vers de la Pharsale de *Lucain*, dont les premiers chants, qu'il a lus dans les Sociétés, annoncent les plus grands succès pour la suite du Poëme. Ce travail est d'autant plus propre à lui faire honneur, que, sans s'appliquer à rendre scrupuleusement son modele, il n'en saisit que la substance, & se réserve la liberté de réformer, de changer, d'ajouter & d'embellir, selon les divers essors de sa Muse & les principes du bon goût. C'est par-là qu'il peut espérer de se distinguer avantageusement de la foule des Traducteurs. En mettant habilement en œuvre les matériaux d'un ancien Edifice, il n'en aura pas moins le mérite d'avoir fait un Edifice nouveau.

Jusqu'à présent on ne paroît pas avoir assez senti l'utilité des imitations, pour le développement des dispositions de l'esprit & de l'imagination. On s'est persuadé qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre à l'égard des Auteurs Grecs & Latins que de traduire, & l'on n'a pas fait attention

que la diverſité du génie des peuples, celle des langues, étoient des obſtacles inſurmontables pour une bonne Traduction. On a ſouvent dit que la meilleure de toutes ne ſauroit reſſembler qu'à l'envers d'une tapiſſerie, ou, tout au plus, qu'à l'Eſtampe d'un Tableau.

Il eſt donc bien plus digne des ſoins de quiconque eſt né avec du talent, de ne pas s'aſſervir à rendre un Original mot à mot, phraſe par phraſe, idée par idée, image par image. Il eſt bien plus noble d'imiter ces Fondeurs habiles, qui ſachant conſerver l'attitude & les principaux traits d'une Statue, forment un nouveau moule pour la rendre avec les beautés qu'elle avoit déjà, celles qui lui manquoient, & la correction des défauts qui en rendoient l'exécution moins heureuſe

On a lieu d'eſpérer que M. de *Laurés* atteindra ce but, qui met ſouvent le Reſtaurateur au niveau & même au-deſſus du premier Artiſan. Telle a été de tout tems la marche des hommes de génie. *Virgile* a imité *Homere*; *Horace* s'eſt formé ſur *Pindare* & ſur *Anacréon*; *Boileau* avoit pris *Horace* pour modele, avant de tirer des chefs-d'œuvre de ſon propre fonds. *Corneille* & *Racine* ont puiſé dans *Sophocle* & *Euripide* les alimens qui ont nourri & développé leur Muſe; & après s'être nourris de la ſubſtance des grands Hommes qui les

avoient précédés, ils sont devenus eux-mêmes propres à seconder l'essor de quiconque voudroit marcher sur leurs traces. L'imitateur de *Lucain* peut espérer les mêmes honneurs, s'il remplit son projet avec cette supériorité, sans laquelle il ne faut jamais penser à tenter de grandes entreprises.

LE BEUF, [*Jean*] Chanoine d'Auxerre, sa patrie, né en 1687, mort en 1760, a été un des plus grands zélateurs des Monumens de l'antiquité. Le *Mercure de France* depuis 1720 jusqu'en 1740 contient plus de cent Dissertations, ou Mémoires, ou Lettres de sa composition. Tous ces différens Ouvrages sont historiques & ont pour objet des choses curieuses. L'Abbé *Desfontaines* appelloit M. l'Abbé *Lebeuf*, le *Pausanias*, le *Suidas* du Siecle, & comparoit ses Observations historiques aux Observations physiques de *Galilée*, de *Malpighi*, de *Newton*. S'il étoit question d'apprécier son style, on pourroit se dispenser de chercher des comparaisons aussi glorieuses; mais M. l'Abbé *Lebeuf* aura toujours la gloire d'avoir rendu des services utiles aux Lettres, par ses recherches laborieuses & par ses heureuses découvertes. C'est tout ce qu'on peut attendre de ces especes de Mineurs infatigables, qui découvrent les Métaux, en laissant aux autres la gloire de les polir.

LEFEVRE, [*N.*] de la Doctrine Chrétienne, a publié des *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, & une *Histoire générale de la Ville de Calais*, où l'on trouve des recherches profondes des discussions précises, bien présentées, propres à répandre du jour sur divers points de notre Histoire, & un style simple, naturel, tel qu'il convient à ces sortes d'Ouvrages.

LE GENDRE, [*Louis*] Chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Rouen en 1655, mort à Paris en 1733, Auteur d'une mauvaise *Histoire de France* en 7 vol. in-12, d'une *Vie du Cardinal d'Amboise* qui ne vaut gueres mieux, & de plusieurs autres Ouvrages parmi lesquels il y en a un très-estimé & très-digne de l'être; il a pour titre: *Mœurs & Coutumes des François dans les différens tems de la Monarchie.* M. l'Abbé *Veli* & M. *Villaret* en ont senti tout le mérite, & c'est-là où ils ont puisé la plûpart des notions curieuses, dont ils ont enrichi leur *Histoire de France*, à la fin de chaque Regne. Il ne paroît pas que M. l'Abbé *Garnier* leur Continuateur ait connu cet Ouvrage ou qu'il ait jugé à propos d'en tirer le même parti. On peut regarder cependant cette partie de notre Histoire comme un objet intéres-

fait & qui n'a pas peu contribué au succès des Volumes qui ont paru avant les siens. Parmi les anciennes coutumes des François, on trouve dans le Livre de M. *le Gendre* plusieurs articles qui méritent l'attention d'un Lecteur curieux, comme la façon de faire la Guerre, l'administration de la Justice, les Diètes, les Cours plénieres, l'Origine des Fiefs, l'institution des Ordres de Chevalerie, les Joûtes, les Tournois; tous ses divers objets y sont traités avec clarté & avec précision, & l'on n'y peut voir, qu'avec beaucoup de plaisir, réunies, dans un seul Volume, une infinité de choses intéressantes qui se trouvoient noyées dans les Histoires générales.

LEGIER, [*N.*] né en Franche-Comté en 173..

Les Productions de sa Muse avoient été enterrées au hazard, jusqu'en 1769, dans différens Journaux, & l'on peut dire que le Recueil donné au Public, cette même année, par M. *Légier*, sous le titre d'*Amusemens Poëtiques*, les a toutes réunies dans le même tombeau. Nous ne croyons pas aggraver, par cette expression, le sort de cette triste famille, destinée à vivre peu de tems, étant le fruit d'une Muse froide, foible & décharnée, dont la Postérité ne pouvoit être qu'éphémere.

M. *Légier* a été aussi malheureux du côté de

Théâtre. Il a donné aux Italiens en 1763, une Comédie intitulée, le *Rendez-vous inutile*, qui fut un Rendez-vous très-fâcheux pour lui, puisque sa Pièce fut sifflée. Sa Comédie des *Protégés* a été plus heureuse, en ce qu'on lui a épargné, dit-on, les disgraces de la Scène.

Il ne faut pas conclure de-là, que ce Poëte soit sans esprit; il a quelquefois de l'imagination dans l'invention des sujets, des traits pétillans, des pensées ingénieuses; mais l'Esprit sans le talent, ne procura jamais des succès, & le talent ne se fit jamais sentir, dans des vers assez communément prosaïques, sans grace, & péniblement travaillés; ce n'est point l'abeille légere qui se joue sur les fleurs pour y préparer son miel; c'est la fourmi qui voiture laborieusement les minces denrées qui doivent former son magasin.

LELONG, [*Jacques*] Bibliothécaire & Prêtre de la maison de l'Oratoire, né à Paris en 1665, mort en 1721; Auteur laborieux & utile, à qui nous devons deux *Bibliothèques*, l'une *Sacrée*, l'autre *Historique* & écrite en François, dans laquelle il a rassemblé tous les Ouvrages qui ont rapport à notre Histoire. C'est particulierement, par cette derniere, qu'il a rendu de grands services aux Historiens. Indiquer les sources où l'on peut

puiser, c'est épargner des recherches pénibles & souvent rebutantes à des Esprits capables de travailler avec succès, mais trop indolens pour soutenir les travaux préliminaires. L'Ouvrage dont nous parlons a exigé la plus grande assiduité & les plus grands efforts de patience, ce qui suffit pour obtenir grace à son Auteur sur plusieurs inexactitudes échappées sans doute à son attention. Elles ont d'ailleurs été corrigées dans la nouvelle Edition donnée par M. *Fevret de Fontette*, qui a beaucoup augmenté cet Ouvrage, & y a joint des Notices, des Extraits, des Analyses, quelquefois même des jugemens assez exacts sur un grand nombre de Livres peu connus. Cet Editeur s'est surtout appliqué à donner une idée des Ouvrages qui ont précédé l'établissement des Journaux littéraires ou dont les Journalistes n'ont pas parlé.

On dit que le P. *Lelong*, savoit l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Chaldéen, l'Italien, le Portugais, l'Espagnol & l'Anglois. Quand même on en croiroit sur ce point les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire Historique*, qui ont copié à cet égard les autres Lexicographes, la réalité de ces connoissances importeroit peu au Public, qui ne fait cas que de celles qui ont pu contribuer à la perfection des Ouvrages qu'on lui présente : ce qu'il y a de certain, c'est que jamais Compilateur n'eut

plus ce qu'on appelle l'esprit du métier. Il étoit plus jaloux de la découverte d'un lambeau d'érudition, de la vérification d'une date, que de l'exactitude & de la correction du style; aussi le sien est-il dépourvu de tout ce qui peut plaire ou intéresser. On ne doit pas lui en faire un grand crime, non plus que du dégoût général qu'il témoigna toujours pour l'Eloquence, la Poésie & les Belles-Lettres. Rien n'étoit plus naturel.

Le P. *Malebranche* lui reprochoit quelquefois les mouvemens qu'il se donnoit pour découvrir un titre de Livre, une date, ou quelqu'autre minutie. *La vérité est si estimable*, lui répondoit-il, *qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir*. C'est appliquer un grand principe à de bien minces bagatelles.

LEMIÉRE, [*Antoine-Marin*] né à Paris. Il est incontestable qu'il n'est pas né Poëte, & que, par conséquent, il ne le deviendra jamais:

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Voilà le terrible anathême qu'*Horace* a prononcé contre lui, & que le Public ratifie tous les jours, d'après la lecture de ses Ouvrages, si toutefois on continue à les lire. C'est donc vraiment ici le

tas de dire, que *des cerveaux les chanterelles élastiques s'accordent** à réprouver les Tragédies de M. *Lemiére*, comme des Poëmes d'une versification propre à ruiner les instrumens les plus robustes. Il y a apparence que le gosier des Comédiens s'est autant fatigué à les débiter, que les oreilles des Spectateurs à les entendre, car on ne les donne plus. *Idomenée* est mort, peu après sa naissance; *Térée* est rentré dans les ténébres; *Guillaume Tell*, après avoir débité un François Suisse, a dit:

Je pars, j'erre en ces rocs où par-tout se hérisse,
Cette chaîne de monts qui couronne la Suisse **.

Et personne n'a été tenté de le rappeller. On ne s'est pas plus empressé de retirer *la Veuve de Malabar*, des flammes, où on l'eût jettée, si elle ne se fût pas exécutée d'elle-même; *Artaxerce*, environné de tant de poignards, n'est réellement mort que du poison de l'ennui mortel qu'il a communiqué aux Spectateurs; & l'on ne sait pas ce que *Barnewelt* auroit fait, si on eût permis qu'il parut sur la Scène.

Telle est l'Histoire tragique des Tragédies de

* Expressions poétiques de M. *Lemiere*.
** Vers de la Tragédie de *Guillaume Tell*.

M. *Lemiére*. Si son *Hypermeneſtre* a paru ſurvivre au déſaſtre de cette déplorable famille, c'eſt plutôt en faveur des décorations, que de l'intérêt, répandu ſur ſes malheurs. Une lampe d'une main, un poignard de l'autre, une Femme toujours prête à être égorgée, & qui, par un quart de converſion, ne l'eſt pas, ont paru à des yeux, avides de ſpectacle, une optique qu'on pouvoit ſupporter quelquefois ; mais les Gens de goût ſavent combien cette pantomime eſt peu propre à intéreſſer, ou plutôt combien elle prouve la ſéchereſſe d'un eſprit qui a beſoin de recourir à de ſi minces reſſorts *.

M. *Lemiére* paroît avoir renoncé au Cothurne. On applaudiroit à la juſtice, qu'il s'eſt rendue à lui-même, ſi ſon Poëme ſur la *Peinture* étoit propre à le venger des défauts qu'on lui reproche;

* « Il n'y a dans cette Tragédie, dit un Journaliſte » célébre, aucune ombre de verſification, aucune force, » aucune chaleur, aucune pureté, nul développe- » ment des penſées, nulle dégradation, nulle harmonie, » nul coloris, nul enſemble, nulle liaiſon, nulle » phraſe; tous les vers ſont iſolés, & tombent l'un » après l'autre; le Poëte a le ſecret de les faire durs & » lâches à la fois . . . . . Cette Piéce eſt propre à figurer » avec les Œuvres tragiques des *Jodelles* & des *Hardis*, » pour la conduite & le ſtyle ». *Ann. litt.* 1759, *tom.* 7.

il

il eſt malheureuſement par-tout le même homme : en prenant le pinceau, on croit qu'il ne tient en main qu'une lime. Il avoit cependant un modele bien capable de féconder ſon imagination, & d'adoucir ſon ſtyle. M. l'Abbé de *Marſy* auroit pu lui enſeigner le ſecret de rendre ſa touche plus moëlleuſe ; mais l'indomptable roideur de ſon poignet, étoit-elle capable de fléchir ? Ce n'eſt pas tout d'imiter le plan & la marche de ce Poëte ingénieux, élégant & délicat : il faut encore ſavoir donner de la vie & de l'intérêt aux tableaux qu'on préſente. M. *Lemiére* paroît n'avoir pas ſenti qu'il manquoit de ce talent. Il a cru que l'eſprit pouvoit ſuppléer à tout. Il ſeroit plus en état qu'un autre, de remplacer par-là le défaut de talent & de génie, ſi cet eſprit étoit moins baroque, & qu'il fut accompagné de plus de goût. Les meilleurs morceaux de ſon Poëme, (& l'on ne peut diſconvenir qu'il n'y en ait un certain nombre de bons) ſont offuſqués par des tirades de vers durs, giganteſques, puérils, incorrects, monotones, qui ne ſauroient être rachetés par la force & l'agrément de quelques penſées.

M. *Lemiére* n'a pas mieux réuſſi dans la Poéſie légere. On eſt tenté de rire, mais dans un ſens

égare quelquefois l'Auteur. Ces Histoi res sont écrites d'ailleurs d'un style, tantôt simple & tantôt noble, tantôt grave & tantôt rapide, selon la différence des objets qui se présentent.

M. l'Abbé *Pluquet* & M. *Alletz*, ont profité des Ouvrages de M. *Lenfant*, l'un dans le Dictionnaire des Héréfies, l'autre dans celui des Conciles; il seroit à souhaiter qu'ils eussent toujours puisé dans d'aussi bonnes sources, quant à la diction; le Dictionnaire de M. *Alletz*, principalement, offre une bigarrure de style qui déplairoit moins, s'il n'y avoit pas autant de différence entre un article & un autre article, pour le ton & l'expression. Ce défaut considérable est assez ordinaire aux Compilations, où les Auteurs ne font que copier, sans se donner la peine, & sans avoir le talent de refondre & de colorier les lambeaux qu'ils tirent de différens Ecrivains.

LENGLET DUFRESNOY, [*Nicolas*] Abbé, né à Beauvais en 1674, mort à Paris, en 1755, un des Auteurs les plus laborieux & les plus féconds, que la France ait produit. Il a donné au Public quarante Ouvrages, qui forment plus de trois cents volumes. La Religion, la Morale, la Politique, l'Histoire, la Géographie, la Chymie, tout a été de son ressort, & par-tout

on y reconnoît l'Homme érudit ; mais sans jugement, sans principes, & sans goût. C'est en quoi cet Auteur a fait voir combien un Esprit caustique, indépendant, aidé d'une mémoire prodigieuse, est propre à enfanter des erreurs, & à les débiter avec assurance. Jamais les réglemens de la police, pour la Librairie, ne contrarierent personne plus que lui ; aussi fut-il toujours en guerre avec les Censeurs, qu'on lui donnoit, pour examiner ses Manuscrits. Entêté dans ses idées, il ne pouvoit se résoudre aux changemens ou aux suppressions les plus nécessaires. Sa méthode étoit, de rétablir à l'impression ce qu'on avoit rejetté ou changé à l'examen. Souvent il ne s'en tenoit pas là. Le Censeur, dont il étoit mécontent, devoit s'attendre à quelque trait satyrique, dans le premier Ouvrage que l'Auteur faisoit imprimer.

Nous sentons combien, dans le siecle où nous sommes, ce travers paroîtra excusable ; mais nous n'en serons pas moins persuadés combien il est nécessaire de donner des entraves à ces Esprits fougueux, propres à égarer les autres, après s'être égarés eux-mêmes. Un Etat policé doit n'admettre que les lumieres utiles & bienfaisantes, & rejetter celles qui sont équivoques ou dangereuses. Moins d'Hommes savans, ou des

Savans raisonnables & bons Citoyens, telle sera la devise de tout Gouvernement sage.

Si l'Abbé *Dufresnoy* eût pu se persuader, qu'il valoit mieux ne rien écrire, que d'écrire sans régle & sans égard, il se seroit épargné bien des désagrémens. Pendant le cours de sa vie, il habita moins sa maison que la Bastille, où il fut enfermé dix à douze fois. Il étoit si accoutumé à ces fréquens voyages, qu'en voyant paroître l'Exempt *Tapin*, aussitôt, sans lui donner le tems de s'expliquer, *allons vîte*, disoit-il à sa Gouvernante, *mon petit paquet; du linge, du tabac.*

LÉONARD. [*N.*] Ce jeune Poëte annonce des talens, sur-tout pour l'Idylle, genre de poésie, qui, depuis Mad. *Deshouillières*, a été cultivé assez infructueusement parmi nous. Ses Pastorales sont très-variées, & offrent un agréable tissu de Pensées naturelles, naïves, délicates, embellies par une versification douce, simple & facile, ce qui forme le vrai caractère de cette espece de production, qui ne demande que de la tendresse & de l'aménité.

LIGER, [*Louis*] né à Auxerre en 1658, mort à Guerchi, à trois lieues d'Auxerre, en 1717.

Cet Auteur a écrit sur les Parterres, les Jardins, les Potagers, les Vergers, les Champs, la Cuisine, & généralement sur tout ce qui a rapport à l'économie domestique. Il a peut-être rendu en cela des services très-utiles ; mais c'est à ceux pour qui il a travaillé, à apprécier son mérite.

LIGNAC, [*Joseph-Adrien* LE LARGE DE] d'abord Jésuite, puis Oratorien, puis Abbé, né à Poitiers, mort à Paris en 1762.

On connoît peu ses Ouvrages de Métaphysique & d'Histoire naturelle, très-estimés cependant de ceux qui sont capables d'apprécier ce genre de mérite ; tels sont les *Elémens de Métaphysique, tirés de l'Expérience ; l'Examen sérieux & comique du Livre de l'Esprit ;* les *Mémoires pour l'Histoire des Araignées*, & les *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*. Ce dernier Ouvrage prouve surtout une connoissance très-profonde & très-étendue de la Nature & de ses productions. L'Auteur y critique, avec les égards dus à un de nos premiers Ecrivains, plusieurs observations de M. de *Buffon*. Ses Critiques sont assez sensées, mais quelquefois trop minutieuses.

M. de *Lignac* a encore composé, contre les

Fatalistes modernes, un Ouvrage très-bien raisonné, intitulé, *Témoignage du sens intime, & de l'expérience, &c.* On dit que la mort l'a empêché d'exécuter le Plan de défense de la Religion, dont M. *Pascal* a laissé les riches matériaux. Peut-être les pensées qu'il eut tiré de son propre fonds, n'eussent-elles pas été aussi sublimes que celles de cet habile Ecrivain, mais on peut juger par ses Ouvrages, qu'il étoit en état de composer un bon Livre, sur un aussi solide fondement.

LIMOJON, [*Ignace-François*] *Voyez* SAINT-DIDIER.

LINANT, [*N.*] né à Rouen, en 1702, mort en 1749, un de ces Esprits subalternes qui ne savent exister, qu'en s'attachant, pour ainsi dire, au service de quelques Hommes célébres. Il a été un des protégés de M. de *Voltaire*, & peut-être un des plus reconnoissans, car il n'a cessé de chanter ses louanges & ses bienfaits dans plusieurs Odes, assez froides, & dans la Préface d'une Edition qu'il a donnée de la Henriade, où son Génie tutélaire est célébré avec enthousiasme. On a dit que M. de *Voltaire* avoit pris soin de former ses talens. Il paroît, ou que le Maître

n'étoit pas difficile sur le choix de ses Eleves, ou que l'Eleve a bien peu sçu profiter des soins du Maître, car les Poésies de M. *Linant* sont très-médiocres, & deux Tragédies, qu'on a de lui, plus que médiocres.

LILLE, [*Jacques* DE] Abbé. Voyez DELILLE.

1. LINGENDES, [*Jean* DE] né à Moulins en Bourbonnois, mort en 1616. Dans un tems où l'on ne connoissoit pas encore le bon goût, il cultiva la Poésie avec réputation, & quoique ses productions soient bien éloignées de la perfection à laquelle on est parvenu depuis, on ne laisse pas d'en lire quelques-unes avec plaisir. On connoit ces vers pleins de naturel & de délicatesse.

Si c'est un crime de l'aimer,
On n'en doit justement blâmer,
Que les beautés qui sont en elle.
La faute en est aux Dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

Il a surtout réussi dans les Stances où l'on remarque un ton de sentiment & de délicatesse qui auroit pu, cinquante ans plus tard, en faire un excellent Poëte.

2. LINGENDES, [*Claude* DE] Jésuite, de la même famille que le precédent, né à Moulins en 1591, mort à Paris en 1660. Celui-ci a rendu de grands services à l'Eloquence de la Chaire. On est étonné de la noblesse & de la chaleur qui régnent dans la plûpart de ses Sermons, composés d'abord en François, & mis ensuite en Latin par l'Auteur lui-même, qui ne les a publiés que dans cette langue. C'est à la faveur de cette Traduction que les Prédicateurs qui l'ont suivi, se sont cru autorisés à puiser dans cet Orateur sacré plusieurs beaux traits admirés ensuite dans leur Discours. On sait que ce beau morceau de l'Oraison Funebre de *Turenne* par *Fléchier*, *ennemis de la France, vous vivez*, &c. est tiré de celle d'un Duc de Savoye par *Lingendes*. Ce Jésuite joignoit au mérite de l'Eloquence, celui de la douceur & de la sagesse dans la direction. Il passa par les premieres places de sa Société & fut Confesseur de *Louis XIII.*

LINGUET, [*Simon-Nicolas-Henri*] Avocat au Parlement de Paris, né à Reims en 1736. La nature semble l'avoir formé pour l'Eloquence. Les connoisseurs le placent déjà dans le très-petit nombre de nos Ecrivains qui ont un ca

ractère à eux, & dont il est aisé de distinguer, au premier coup d'œil, la maniere. Celle de M. *Linguet* se fait sentir dans tout ce qu'il a écrit, par une richesse d'imagination, une chaleur & une force de pensées, une multitude & une vivacité d'images, une flexibilité & un coloris de style, qui le séparent avantageusement de la foule de nos Littérateurs, même célèbres.

Ce peu de mots suffit pour completter l'Eloge de ses talens. Mais comme les plus heureuses qualités ont des excès toujours voisins des défauts, s'ils n'en sont pas eux-mêmes, & qu'il est facile aux grands talens de s'en corriger, nous userons des droits de la franchise que nous nous sommes imposée.

Cet Auteur seroit-il moins estimable, en se montrant plus attentif à se prémunir contre l'esprit de système qui lui fait envisager les choses du côté le plus singulier, à éviter de certaines discussions propres à faire briller l'éloquence, à la vérité, mais pas toujours d'accord avec l'exactitude du jugement, à interdire à son imagination quelques essors un peu trop libres, & à retrancher de sa maniere d'écrire des expressions qui, pour être pittoresques & supposer la facilité la plus heureuse, n'en sont pas toujours pour cela plus conformes à la dignité du style & à la sévérité du

goût ? Il est aisé de sentir que ces travers momentanés ne sauroient être le partage de la médiocrité ; mais les défauts sont d'autant plus sensibles, que les beautés qui les avoisinent sont plus frappantes ; on peut les comparer à des taches qui échapperoient dans l'examen d'un tableau commun, & qui choquent dans les productions d'un pinceau, dont on a droit d'attendre autant de correction & de réserve, qu'il a d'aisance & d'énergie. Ce n'est pas assez d'être doué d'une Eloquence prestigieuse propre à faire valoir tout ce qu'elle prend, pour ainsi dire, sous sa protection. Le premier devoir d'un Ecrivain éloquent est de ne pas se laisser séduire lui-même, parce que sa propre séduction entraîne bientôt celle des autres, & l'on est fâché d'être obligé de condamner par réflexion, ce qui a d'abord entraîné par attrait.

Quoi qu'il en soit, sans entrer dans la discussion de quelques principes de M. *Linguet*, ce qui nous meneroit trop loin, nous dirons qu'il n'est aucun de ses Ouvrages où les beautés ne se trouvent en plus grand nombre, que les défauts dont nous venons de parler ; ce qui suffisoit pour lui mériter les égards des Journalistes, & dont les Auteurs du *Mercure* n'ont pas assez senti la nécessité. En prenant sur nous de placer ici quelques remarques sur les fautes qui lui sont échappées,

nous aimons à penser que nous n'avons fait que lui indiquer ce que ses propres réflexions ont peut-être déjà condamné dans ses Ouvrages, & concourir à la perfection de ceux qu'il peut donner dans la suite.

LINIERE, [*François* PAJOT DE] né à Senlis mort en 1704, âgé de 76 ans.

Poëte plus célebre par ses impiétés & ses mœurs dépravées, que par ses vers qui sont d'une extrême platitude. On dit qu'il n'avoit de l'esprit & de la vigueur que pour les Chansons satyriques ou impies. Quoi qu'il en soit, les vers qui nous restent de cet Auteur sont au-dessous du médiocre, comme on peut en juger par ceux qu'on a insérés dans ce Recueil de *Poésies choisies* qui,

N'a fait de chez *Sercy* qu'un saut chez l'Epicier.

Liniere étoit l'ami de *St. Pavin* qui n'étoit ni moins débauché, ni moins impie. Il ne sera pas inutile de remarquer que tous les deux ont été & sont encore regardés comme des Philosophes.

LIONNE, [*Hugues* DE] Ministre d'Etat, né en 1611, mort à Paris en 1671.

Il a laissé des *Mémoires* & une *Histoire de ses Négociations à Francfort*. Ces deux Ouvrages

médiocres pour le style, peuvent fournir des lumieres à ceux qui veulent s'instruire dans la Politique, ou pour mieux dire, la politique changeant à-peu-près comme les modes, les ouvrages anciens en ce genre ne peuvent être regardés que comme ces monnoyes qui n'ont plus de cours & qu'on garde par curiosité.

LISLE, [*Claude* DE] né à Vaucouleurs en 1644, mort à Paris en 1720. Quoique la Géographie ait été le principal objet de ses travaux & la premiere source de la réputation qui lui procura des Eleves de la premiere qualité, & entr'autres le Duc d'Orléans, depuis Régent, il mérite quelqu'estime pour la partie historique. Sa *Relation du Royaume de Siam*, surtout, peut être regardée comme un Ouvrage sagement écrit.

M. *de Lisle* eut deux fils, *Guillaume de Lisle* Membre de l'Académie des Sciences, premier Géographe du Roi, & *Nicolas de Lisle*, dont les excellens Mémoires sur des objets d'Astronomie & de Mathématiques, se font lire avec plaisir, dans les Recueils de l'Académie des Sciences.

LOMBARD, [*Théodore*] ci-devant Jésuite, né dans le Vivarais en 1699.

Il a remporté douze Prix à l'Académie des

Jeux Floraux, & deux à celle de Marſeille, ſans que toutes ces Couronnes aient pu lui faire une réputation dans la Littérature; tant il eſt vrai que les Tribunaux Littéraires ont peu d'influence ſur le goût du Public!

LONDRES, [*Théophile-Ignace* ANSQUERS DE] Abbé, né à Quimper en 1722.

Il ne paroît pas qu'il ait donné d'autres Ouvrages, depuis ſes *Variétés Philoſophiques & Littéraires*, qui doivent faire blâmer l'inaction de ſa plume. Avec une imagination vive, une ame ſenſible, un eſprit nourri de la bonne Littérature, le talent de rendre avec intérêt ſes idées, comme on en peut juger par l'Ouvrage que nous venons de citer, il eût été en état d'enrichir notre Littérature de pluſieurs excellentes productions. L'Auteur s'eſt propoſé dans celle-ci, comme il le dit lui-même, d'inſtruire & de plaire. Il y a réuſſi ſans tomber, d'un côté, dans la morgue du Pédantiſme preſque toujours inſéparable de l'inſtruction, & ſans rien ſacrifier, de l'autre, au ton de frivolité qui regne aujourd'hui dans tout ce qu'on appelle production agréable. Il a eu l'art d'y ſemer des traits hiſtoriques & légers, qui donnent du reſſort à la morale & n'ôtent rien à ſa ſolidité. Ce qu'il y a de mieux, ce ſont

des morceaux contre les Philosophes dont il fait connoître avec énergie les travers & les inconséquences.

LONG, [*Jacques* LE] Oratorien. Voyez LE LONG.

LONGCHAMPS, [*N.* DE] Abbé.

Nous connoissons de lui plusieurs Ouvrages de Poésie qui nous ont paru très-estimables, mais dont il est peu jaloux. Ce n'est pas apparemment sur ces sortes de Productions qu'il fonde sa réputation. Il s'est attaché à un genre qui exige plus de talens, & plus propre à lui donner une place distinguée parmi les Ecrivains utiles. Le *Tableau Historique des Gens de Lettres*, dont il a déjà publié plusieurs volumes, fait désirer qu'il puisse donner à cet Ouvrage toute son étendue. Il n'est point encore arrivé au Regne de *François I*, &, par cette raison, nous sommes fâchés de ne pouvoir pas profiter de ses lumieres.

On ne peut se dissimuler toutes les difficultés de la carriere que parcourt M. l'Abbé de *Lonchamps*. Il y a déjà acquis une juste gloire, mais les tems critiques ne sont pas encore arrivés. Il y a peu de risque à apprécier le mérite des Morts. Si on ne décide pas, selon les idées du Public, on

on a le Public contre ſoi, & ſon zèle n'eſt jamais ſi ardent que celui des particuliers ; au contraire, quand il s'agit de parler des Vivans, les écueils ſe multiplient de tous côtés.

Il n'eſt point de Littérateur qui ne ſe croye des droits aux ſuffrages de ſes contemporains. Ces droits ne ſont pas toujours réglés par l'équité : l'amour-propre en établit les titres, l'amour-propre en eſt le défenſeur, & l'animoſité eſt toujours le prix de quiconque oſe ſe déclarer le juge de leur valeur. Que faut-il donc faire ? Les Morts, du fonds de leur tombeau n'appellent point des Sentences prononcées contre eux ; les Vivans ſont toujours prêts à crier à l'injuſtice & à être injuſtes, pour prouver qu'on a tort de les attaquer. Le Public doit-il être la victime d'une foule d'Ecrivains médiocres qui l'ennuient ou qui corrompent le goût ? Les Génies les plus diſtingués peuvent-ils ſe croire irréprochables, & en rendant juſtice à leurs talens, eſt-on obligé de ſe taire ſur leurs défauts ? N'eſt-il pas à craindre que ces défauts, quelquefois ſéduiſans, ne contribuent à la ruine de la Littérature ? La République des Lettres ſeroit-elle un Etat deſpotique où chacun fut en droit d'établir des Loix arbitraires ; & quand des Journaliſtes, de leur propre mou-

vement, certaine ſcience & pleine puiſſance; auront approuvé ce que le bon goût réprouve, ou condamné ce qu'il admet, leurs décrets ſeront-ils ſans appel, comme ſans infaillibilité? Au contraire, c'eſt préciſément contre la ſéduction de ces Juges, & les applaudiſſemens du Parterre abuſé, que le zélateur du bon, du vrai, du beau, doit s'élever avec le plus de force. Ce ſont les raiſons qui prouvent, en ce cas, & non les autorités, ni les ſuffrages qui ſe décrient par l'abus qu'on en fait.

Voilà ce qui rend une Hiſtoire littéraire, le plus difficile peut-être de tous les ouvrages; car indépendamment, des recherches, du diſcernement, de l'impartialité, de l'honnêteté même, il faut encore une adreſſe ſur-humaine, pour pouvoir dire la vérité, ſans offenſer les oreilles délicates:

Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

Quoi qu'il en ſoit, nous ne penſons pas que toutes ces conſidérations ſoient capables de décourager un homme ſage; ſon premier ſoin doit être pour le vrai, & ſa derniere inquiétude pour les murmures.

Au reſte, M. l'Abbé de *Longchamps* vient

de publier une Traduction de *Properce*, qui lui a mérité les Eloges des Journalistes & le suffrage du Public.

LONGEPIERRE, [*Hilaire-Bernard* DE REQUELEYNE, Sieur DE] né à Dijon en 1659, mort à Paris en 1721. Nous avons de lui une Traduction en Vers François des Odes d'*Anacréon* & de *Sapho*, des Idylles de *Moschus*, de *Bion* & de *Théocrite* qu'on peut se dispenser de lire, en ne s'attachant qu'aux Remarques qui sont assez bonnes. Il a composé aussi un *Parallele de Corneille & de Racine*, qui prouve qu'avec un jugement peu sain, un goût médiocre, un style lourd, incorrect & diffus, on n'est point en droit de juger du mérite de ces deux Poëtes.

Nous avons encore de lui les Tragédies d'*Electre* & de *Médée*, que M. de la *Monnoye* a comparées à celles de *Sophocle* & d'*Euripide*, mais qui n'y ressemblent pas plus, que celles de MM. *Marmontel* & *Lemiere* ne ressemblent à celles de *Corneille* & de *Racine*. On joue pourtant encore la *Médée* de *Longepierre*, tandis qu'on ne joue plus *Denys le Tyran*, *Aristomene*, *Cléopatre*, &c. *Idoménée*, *Artaxerce*, *Guillaume Tell &c.*

LONGUERUE, [*Louis* DUFOUR DE] Abbé des Sept-Fontaines & du Jar, né à Charleville en 1652, mort à Paris en 1733.

Outre le Grec & le Latin, il ſavoit les Langues Orientales & toutes celles de l'Europe; mais à en juger par la maniere dont il a écrit dans la nôtre, on ſeroit tenté de penſer qu'il n'en poſſédoit parfaitement aucune. On a de lui une *Deſcription hiſtorique de la France ancienne & moderne*, qu'il fit, dit-on, de mémoire, ce qu'on croit ſans peine, par l'inexactitude qui y regne. Ses *Remarques* ſur le fameux Cardinal *Volſey* ſont aſſez judicieuſes.

On a imprimé ſous le titre de *Longueruana*, un Recueil de penſées & de prétendus bons mots qui, s'ils ſont véritablement de lui, donneroient une idée peu favorable de ſes mœurs & de ſa Religion.

LONGUEVAL, [*Jacques*] Jéſuite, né près de Péronne en 1680, mort à Paris en 1735.

Aucun de nos Ecrivains ne paroît avoir eu plus de talent pour l'Hiſtoire, & ſurtout pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, où les diſcuſſions doivent être fondues avec tant d'adreſſe dans le corps du

récit. Les huit premiers volumes de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, & même le neuvieme & le dixieme, quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait de lui, sont la preuve de la justice de cet éloge. Ils se font lire avec autant d'intérêt que d'utilité. L'Historien y réunit un mêlange de méthode, de clarté, de critique, & d'élégance, qui attache l'esprit du Lecteur le plus indifférent; il lui présente les objets sous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événemens racontés sans enthousiasme, & développés avec impartialité. On reconnoît sur-tout, dans les Discours préliminaires, un Homme instruit & laborieux, dont l'érudition n'obscurcit point le discernement, un Ecrivain aussi ingénieux que sage, qui sait animer les sujets les plus arides, & nous offrir les débris de l'antiquité, dégagés de la rouille du tems, & embellis par l'habileté de son pinceau; &, par-dessus tout, on y admire un ton de respect pour les matieres qu'on y traite, qui prouve autant en faveur de la piété de l'Auteur, que de ses lumieres.

Le P. *Longueval* a fait d'autres Ouvrages, qui ne sont pas aussi connus que son *Histoire*; mais qu'on peut estimer, chacun dans leur genre.

C'est dans de tels Ecrivains qu'il faut apprendre à juger sainement de la Religion & de ses dogmes.

On y puise des lumieres, propres à éclairer l'ignorance, & des sentimens, capables de faire respecter la vertu; double mérite, dont nos Auteurs philosophiques sont bien éloignés.

LORENS, [*Jacques* DU] né à Châteauneuf, dans le Thimerais, mort en 1658, âgé d'environ 75 ans.

Mauvais Poëte, dont les Ouvrages sont justement méprisés. On a de lui une trentaine de Satyres, qui ne sont que de plates déclamations contre quelques abus de son Siecle, & le plus souvent contre les désagrémens du Mariage. *Du Lorens* est éloquent sur ce dernier article; il avoit, dit-on, un aiguillon, toujours prêt à réveiller sa Muse satyrique, c'est-à-dire, une femme acariâtre, qui ne lui laissoit point de repos. Après l'avoir fêtée dans ses Satyres, il lui fit cette Epitaphe, assez heureuse dans sa simplicité :

> Ci gît ma femme. Oh! qu'elle est bien,
> Pour son repos & pour le mien.

LORET, [*Jean*] né en Normandie, mort vers 1666.

Celui-ci étoit aussi Poëte, & mauvais Poëte. Il fit long-tems une Gazette, en vers burlesques,

où il annonçoit les Nouvelles de la Cour & de la Ville, d'une maniere propre à faire rire ses Contemporains. Le Sur-Intendant *Fouquet* s'en amusa, sans doute, puisqu'il fit du Rimeur un de ses Pensionnaires; mais il seroit difficile de s'amuser aujourd'hui de la lecture de ces Gazettes, qu'on a pris la peine de recueillir dans trois gros volumes.

LOUBERE, [*Simon* DE LA] de l'Académie Françoise, & de celle des Jeux Floraux, né à Toulouse, en 1642, mort en 1729.

C'étoit un véritable Chrysologue, il savoit un peu de tout, & rien à fonds. Les Mathématiques, l'Histoire naturelle & civile, les Langues, la Politique, la Morale, la Poésie, exercerent tour-à-tour sa plume, également foible dans tous les genres. Il ne laissa pourtant pas d'être reçu de l'Académie Françoise. Il est vrai que ce fut à la sollicitation de M. de *Pont-Chartrain*, Contrôleur-Général des Finances, qui le protégeoit; car on fit des difficultés pour l'admettre, parceque l'Académie étoit alors plus difficile qu'à présent. Cette résistance donna lieu à *la Fontaine* de faire des vers, qui finissoient ainsi:

Il en ſera, quoi qu'on en die,
C'eſt un impôt, que *Pont-Chartrain*
Veut mettre ſur l'Académie.

LOUPTIERE, [*Jean-Charles* RELONGUE DE LA] de l'Académie de Châlons, & de celle des Arcades de Rome, né dans le Diocèſe de Sens, en 1727.

Le Recueil de ſes Poéſies n'a pas été accueilli du Public, auſſi favorablement qu'il le méritoit. Peut-être l'influence du *Mercure*, dans lequel elles ont paru ſucceſſivement, a-t-elle contribué à ce peu de ſuccès. Le dégoût qu'occaſionnent les ouvrages médiocres qui fourmillent dans ce Journal, eſt très-propre à nuire aux bonnes Pièces qui y paroiſſent de tems en tems. Tel eſt l'effet de la mauvaiſe Compagnie. Malgré cela, la Muſe de M. de *la Louptiere* doit être diſtinguée de la foule de ces Muſes meſquines qui oſent s'y montrer tous les mois. Elle eſt aſſez communément, noble, facile, ingénieuſe, tendre & délicate. Ce qui la rend plus eſtimable encore, c'eſt de ne s'être point laiſſé corrompre par le faux air du Bel-eſprit, ou le ton précieux de ſentence, ſi fort en vogue aujourd'hui. On voit, au contraire, qu'elle s'eſt appliquée à ſe former ſur les Anciens, & ſur les bons modeles

du Siecle dernier. On desireroit seulement qu'elle fût plus pittoresque & plus vigoureuse.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, [*Pierre-Joseph-François*] né dans le Diocèse de Bourges, en 173...

Avant son Procès contre les Libraires, sa célébrité étoit resserrée dans un cercle assez obscur. Une Edition de *Racine*, avec un Commentaire, formé de diverses Observations, dont peu lui appartiennent; un Recueil, sous le nom d'*Elite de Poésies fugitives*, qui n'est, à peu de chose près, qu'une répétition des autres Recueils; un *Cours d'Histoire & de Géographie universelle*, où il n'y a rien de neuf, ne sembloient pas annoncer les talens qu'il a développés lorsqu'il s'est agi de se défendre lui-même. On peut lui appliquer, à cet égard, ce passage de l'Ecriture, *vexatio dat intellectum*. En effet, rien de plus vif, de plus solide, & de mieux écrit, que les *Mémoires* qu'il a composés dans cette Affaire. On y trouve, entre autres, la Réfutation d'une Lettre de M. *Diderot*, qui se réfutoit, à la vérité, d'elle-même, par son extravagance, & le délire philosophique qui y regne d'un bout à l'autre; mais la Réfutation de M. *Luneau* ne donne pas moins la plus grande idée de son esprit & de son jugement.

Les Gens de Lettres doivent lui ſavoir gré de les avoir ſi complétement vengés dans ſes *Plaidoyers* & ſes *Mémoires*, de l'oppreſſion de ces petits Tyrans, qu'ils font vivre par leur eſprit. Les Auteurs ne rougiront-ils pas de ſupporter ſi patiemment le joug, impoſé autrefois par les Spartiates aux Ilotes qui cultivoient la terre, pour en abandonner la moiſſon à des Maîtres, qui s'attribuoient impérieuſement le fruit de leurs travaux?

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

LUSSAN, [*Marguerite* DE] née à Paris, en 1682, morte dans la même ville, en 1758.

Les meilleurs Ouvrages qui ont paru ſous ſon nom, ſeroient préciſément ceux qui ne lui appartiendroient pas, s'il en falloit croire des perſonnes qui l'ont beaucoup fréquentée; auſſi en rendant à l'Abbé *Chiron*, plus connu ſous le nom de *Boismorand*, les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, qu'on lui attribue; à M. *Baudot de Juilly*, l'Hiſtoire de *Louis XI*, celle de *Charles VI*, & celle de la derniere Révolution de Naples, il ne reſteroit à Mademoiſelle de *Luſſan* que la *Vie du brave Crillon*, ouvrage prolixe, & aſſez mal écrit, ainſi que toutes les autres Hiſtoires qu'elle a adoptées, ſi on en

excepte les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*. Mais il vaut mieux croire, par indulgence pour le Sexe, que cette Demoiſelle n'a fait qu'emprunter des ſecours, ce qui eſt aſſez ordinaire à bien des femmes qui veulent ſe donner un nom dans le Monde littéraire.



M.

MABILLON, [*Jean*] Bénédictin, né près de Mouſon dans le Diocèſe de Reims en 1632, mort à Paris en 1707, Savant, dont les Ouvrages ſont immenſes & très-utiles pour la plûpart. On s'attend bien qu'il ne faut pas y chercher le feu de l'imagination & l'agrément du ſtyle, comme dans des productions purement littéraires : le P. *Mabillon* a de la clarté, de la méthode, mais trop de ſimplicité & quelquefois de la diffuſion, ſoit dans la trop grande quantité de preuves ſouvent inutiles, ſoit dans la maniere de les préſenter. Il eût pluſieurs démêlés, & entre autres, avec le fameux Abbé de *Rancé* qui condamnoit les études monaſtiques, & réduiſoit les Moines à la ſimple connoiſſance de la Religion. Le P. *Mabillon* entreprit de répondre au Réformateur de la Trappe, & ſes Réponſes furent, d'après ſon caractere, douces, honnêtes, modeſtes, & nous croyons pouvoir ajouter, déciſives. En effet, il paroît d'après elles & la raiſon même, que ſon Adverſaire confondoit trop la vie des Solitaires avec celles des Religieux. Quand la ſcience eſt animée par l'eſprit de Religion,

bien loin de nuire aux vertus du cloître, elle ne peut que les rendre plus éclairées, plus solides & plus respectables; l'Abbé de la Trappe en étoit un exemple lui-même.

MABLY, [*N.* BONNOT DE] Abbé, de l'Académie de Lyon, frere de M. l'Abbé de Condillac, né, comme lui à Grenoble, en 17..

Il est du nombre des Gens de Lettres estimables qui ne sont pas de l'Académie Françoise, & qui ne seroient jugés que plus dignes d'en être, par le suffrage du Public, si les vrais talens étoient toujours des titres pour y parvenir. Peut-être M. l'Abbé de *Mably*, après avoir su apprécier cet honneur ce qu'il vaut, n'en a-t-il pas été jaloux. Quoi qu'il en soit, son mérite ne peut qu'honorer tous les Corps qui l'auront pour membre. Ses Ouvrages en sont la preuve. Il n'en est pas sorti un seul de sa plume, [& nous en connoissons une douzaine] qui n'annonce un esprit pénétrant & un sage observateur. La plûpart sont peu connus, parcequ'ils ont pour objet des matieres au-dessus du goût de la Multitude, qui ne s'amuse gueres que de frivolités. Les plus répandus sont ses *Observations sur les Grecs*, celles *sur les Romains*, les

Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique. Dans ce dernier Ouvrage surtout, les matieres sont approfondies & épuisées sans effort, sans sécheresse, sans diffusion. La Raison, c'est-à-dire, cette saine Raison, si rare dans les ouvrages de ce Siecle, y marche d'un pas ferme, le flambeau à la main, & découvre, sur sa route, des vérités profondes, enchaînées les unes aux autres, formant un tout aussi instructif, que pensé avec justesse, & sagement digéré.

M. *Fréron* a eu raison de dire de cet Ouvrage, » qu'il étoit la production d'un ex-» cellent Citoyen, qui n'écrit que pour se ren-» dre utile, qui voit tous nos travers & tous » nos vices, non pour en plaisanter avec légé-» reté, mais pour nous en corriger; qui gé-» mit sur cet abyme de corruption où nous » sommes plongés, & qui voudroit nous en » faire sortir; qui nous offre la perspective la » plus effrayante des maux que nous préparent » des révolutions qu'amenera cette mollesse hé-» bétée qui tient nos sens engourdis; car le » voile est aisé à lever; ce tableau de la Grèce » est un miroir où la France doit se voir elle-» même. On découvre dans ce Livre des véri-» tés de tous les tems, de tous les lieux, de

» toutes les législations....... Puisse cet écrit
» tomber entre les mains de nos Jeunes-gens !
» puissent-ils le lire & le goûter ! Ils y puiseront
» des idées saines & lumineuses de la vertu
» & des devoirs qui les attachent nécessairement
» à l'Etat.

On ne se seroit pas attendu, après cela, que les *Entretiens de Phocion*, si lumineux & si utiles pour la Morale, fussent devenus la matiere du radotage insipide d'un héros de Roman. Il ne faut que lire *Belisaire* pour y trouver *Phocion* travesti. C'est ainsi que la Philosophie prétend faire des découvertes, en altérant les bonnes choses qu'on avoit dites avant elle, de même que les Harpies infectoient les mets servis sur la table des Sages & des Héros.

MABOUL, [*Jacques*] Evêque d'Aleth, né à Paris, mort à Aleth en 1723, un de ces Prédicateurs qui en auront toujours un grand nombre au-dessous d'eux, mais très-inférieur à ceux qui ont véritablement droit à la célébrité.

MACQUER, [*Philippe*] Avocat au Parlement, né à Paris en 1720, mort dans la même ville en 1769.

Il est Auteur de cinq ou six Abrégés chro-

nologiques d'Histoire, faits d'après l'inimitable modele qu'en a donné M. le Président *Hénault.*

Pierre Joseph Macquer, son frere, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1718, a donné plusieurs Ouvrages de Chymie qui lui ont procuré un nom célebre dans la Physique & la Médecine. Il travaille au Journal des Savans, pour ce qui concerne cette derniere Science.

MADELENET, ou MAGDELENET, [*Gabriel*] Avocat au Parlement de Paris, né en Bourgogne en 1587, mort à Auxerre en 1661.

Poëte Latin & François. Sous ce dernier titre, il est justement confondu dans la foule des Auteurs obscurs. Ses Vers latins méritent qu'on en fasse un peu plus de cas; ce n'est point parce que *Balzac* les comparoit à ceux d'*Horace*; *Balzac* n'étoit pas un Juge bien sûr en matiere de Goût: ce n'est pas non plus parceque *Barbou* leur a donné une place dans sa belle collection à côté de ceux du P. *Sautel*: c'est parce que plusieurs de ses Odes ont de la chaleur & de la véhémence, quoiqu'elles tombent par intervalles, dans le rampant & le puérile.

Le Cardinal de *Richelieu* choisit *Madelenet* pour son Interprête de la Langue Latine.

MAGNAN,

MAGNAN, ou MAIGNAN, [*Emmanuel*] Minime, né à Toulouse en 1601, mort dans la même ville en 1676.

Comme ses Ouvrages sont plus d'un Physicien que d'un Littérateur, nous nous contenterons de dire que *Louis XIV*, en passant par Toulouse, lorsqu'il venoit d'épouser l'Infante, ne dédaigna pas de visiter la Cellule de ce Religieux. Le Monarque fut payé de l'honneur qu'il lui faisoit, par le plaisir que lui causerent quantité de Pièces de Méchanique dont ce Moine étoit l'Auteur.

MAILHOL, [*Gabriel*] né à Carcassone; Auteur de plusieurs Romans Ephémeres, d'une Tragédie, & de quelques Comédies qui ne sont connues que par leur chûte. Ce seroit en dire assez, si nous ne pouvions ajouter à sa louange, qu'il s'est exécuté lui-même, & paroît avoir renoncé à la Poésie, & sans doute à la Prose, ce qui prouve qu'il sait se rendre justice. Combien d'Auteurs aussi malheureux, & plus opiniâtres !

MAILLARD, [*Olivier*] Cordelier, né à Paris, mort à Toulouse en 1502.

C'est un de ces hommes qui se sont rendus célebres à force de ridicule. On a malheureusement conservé plusieurs de ses *Sermons*, écrits en mauvais Latin, remplis de bouffonneries & d'indécences qui attestent tous la bisarrerie de son imagination, son peu de goût & de raison. Il est impossible d'en avoir une juste idée, à moins de les avoir lus. Ceux qui disent que c'est ainsi qu'on prêchoit dans son siecle, se trompent grossierement. Nous avons des Sermons de ce tems-là, qui, sans être aussi éloquens & aussi méthodiques, que ceux des bons Prédicateurs qui ont écrit depuis, sont du moins, au défaut de goût près, plus instructifs & plus décens. C'est comme si l'*Oraison Funebre de M. le Dauphin*, par le P. *Fidele*, de Pau, étoit destinée à faire connoître à la Postérité la maniere dont on prêchoit dans le dix-huitieme Siecle.

MAILLET, [*N.* DE] mort à Marseille en 1738, après avoir été Consul au grand Caire. Les gens sensés ont toujours regardé son *Telliamed* *, comme l'Ouvrage le plus absurde & le plus extravagant. Il suffit d'en indiquer le sys-

* Ce titre est le nom renversé de *Maillet*.

tême, pour en faire sentir tout le délire. Le principal objet de l'Auteur est d'expliquer, par des conjectures bisarres, les différentes révolutions de notre globe. Selon lui, les montagnes les plus élevées sont sorties des eaux, la génération des hommes a commencé par des poissons, & mille autres chimeres qui sont sans doute l'effet des Productions d'un cerveau exalté, par la chaleur du climat qu'il a longtems habité.

Malgré cela, ce Livre a fait une espece de fortune, précisément parcequ'il est original, bisarre, hardi, éloigné de la maniere de penser ordinaire; moyen assuré de faire impression sur la multitude des Lecteurs inconsidérés.

Quelques-uns de nos Philosophes ont tâché de le rendre un peu plus supportable, mais ils n'ont fait que développer cette inquiétude, cette démangeaison qui les porte à adopter ce qui contredit les opinions communes. Après tout, les Auteurs où ils ont puisé les rêveries qu'ils débitent, ne valent gueres mieux que *Telliamed*.

MAIMBOURG, [*Louis*] Jésuite, né à Nancy en *1610*, mort à Paris en *1686*.

» Il eut d'abord trop de vogue, dit M. de » *Voltaire*, & on l'a trop négligé dans la suite;

ce qui eſt vrai. Ses *Sermons* ſont pitoyables ; mais ſes Ouvrâges hiſtoriques peuvent être lus encore, avec plaiſir, de tous ceux qui ne ſont point effrayés par de longues phraſes & un ſtyle plus que nombreux. Ils ſont, en général, écrits avec feu. La marche en eſt rapide ; elle entraîne, malgré le ton romaneſque qui s'y fait trop ſentir. Il faut attribuer, ſans doute, à la lecture de *Scudery*, & de quelques autres Ecrivains à la toiſe, ce travers dont *Maimbourg* auroit pu ſe garantir, avec plus de culture ; car dans le fonds, il avoit beaucoup de talent.

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que ſes Sermons, qui ſont d'une froideur inſupportable, ſoient le fruit de ſa jeuneſſe, & que ſes Hiſtoires, où reſpire tant de vivacité, aient été compoſées dans un âge mûr. Il eſt vraiſemblable qu'il n'avoit pas d'abord connu ſes véritables diſpoſitions ; quoi qu'il en ſoit, en paſſant ſur les inexactitudes de ſon *Hiſtoire des Croiſades*, on y trouvera des détails approfondis. Celles *de l'Arianiſme*, *des Iconoclaſtes*, *du Schiſme des Grecs*, *du grand Schiſme d'Occident*, &c. avec les mêmes qualités, ont les mêmes défauts, auſſi bien que celle *de la Ligue*, où l'on trouve des Pièces originales, qui, auparavant, n'avoient pas été publiées.

MAIRET, [*Jean*] né à Besançon, mort à Paris en 1660, dans un âge fort avancé.

Avant *Corneille*, il avoit la réputation du meilleur Poëte tragique, & il pouvoit la mériter alors. Ses Pièces seroient plus estimables, si elles n'étoient pas parsemées de pointes, reste de la barbarie de l'ancien goût. Sa *Sophonisbe* eut un succès qui se soutint plus de trente ans & trouve encore aujourd'hui des approbateurs : *Corneille* même la vit préférer à celle qu'il donna dans la suite. La cause de cette préférence, selon M. de *St. Evremont* vient de ce que *Mairet* s'étoit appliqué dans cette Pièce à rendre les mœurs des personnages conformes à celles de son siecle, ce qui ne pouvoit manquer de plaire aux Spectateurs ; au lieu que *Corneille* attaché au vrai goût de l'antiquité, n'avoit pas eu la complaisance de s'écarter de la nature pour flatter les esprits frivoles. Il avoit conservé à *Sophonisbe*, fille d'*Asdrubal*, & Reine de Numide, le caractere de sa nation, & plus particulierement celui de sa famille.

Dans un siecle où l'apparence même de l'esprit étoit toujours sûre d'être bien accueillie, on dût entendre avec plaisir ces quatre vers de la *Sophonisbe* de *Mairet*.

Ah, Philon! souviens-toy que la fortune est femme;
Et que de quelque ardeur que Siphas la réclame,
Elle est pour Messanisse, & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur, qu'un autre déja vieux.

Arrêtez, mon Soleil, dit un Amant à sa Maîtresse dans une autre Pièce du même Auteur : la Maîtresse répond :

Si je suis un Soleil je dois aller toujours.

Ces Pointes que l'ignorance des Spectateurs applaudissoit, ont été proscrites par le bon goût, mais on y substitue aujourd'hui des maximes de Morale & de Philosophie, qui ne sont pas moins ridicules, ni moins applaudies par les ignorans.

MAISTRE, [*Antoine* LE] Avocat au Parlement de Paris, Neveu du célebre *Arnaud*, & frere de M. de *Sacy*, né en 1608, mort à Port-Royal en 1658.

Ses *Plaidoyers*, autrefois si estimés, ne peuvent servir aujourd'hui qu'à faire connoître combien il y a de distance, entre avoir une grande réputation, & la mériter. Ils prouvent encore combien l'Eloquence du Barreau a fait de progrès parmi nous. Un Avocat qui plaideroit, comme M. *le Maistre*, seroit assuré de se voir

accablé de ridicule, & cependant les Plaidoyers de celui-ci ont été applaudis avec enthousiasme, & célébrés sans mesure. On ne prévoyoit pas alors que des idées gigantesques, des mots emphatiques, des citations parasites, seroient comptées pour peu de chose, aussitôt que les d'*Aguesseau*, les *Cochin*, &c. avoient fixé, dans la Plaidoyrie, le vrai goût pour bien penser & bien écrire.

MALEBRANCHE, [*Nicolas*] Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715.

Parmi le petit nombre d'hommes de Génie de notre Nation, qui ont cultivé la Philosophie, il a la gloire de n'avoir à se reprocher que les erreurs attachées à la foiblesse de l'esprit humain. Il fut Philosophe, mais Philosophe chrétien, & l'on peut dire que ses lumieres ont autant servi à la gloire de la Religion, qu'à celle de la Philosophie. Il s'adonna d'abord, par le conseil d'un de ses Confreres, qui ne connoissoit pas sans doute la trempe de son esprit, à un genre d'étude pour lequel il n'étoit point né : des Commentaires sur l'Ecriture sainte, des Discussions théologiques étoient au-dessus de cette rare sagacité, qui lui étoit si

naturelle : l'application qu'il donna à cette espece de travail, servit du moins à fortifier ses bons principes. La lecture du Traité de *Descartes* sur l'Homme, lui fit sentir qu'il pouvoit marcher à grands pas dans la Carriere philosophique, & lui donna l'idée de son Livre sur *la Recherche de la Vérité.* A peine eut-il publié cet Ouvrage, qu'on s'empressa de le traduire dans toutes les Langues. Tous les Peuples, en effet, étoient intéressés à le connoître & à l'étudier. Le but que l'Auteur s'y propose, est, de développer les erreurs, dans lesquelles nous entraînent les sens, l'imagination, les préjugés, l'esprit, quand il est abandonné à lui seul, & sur-tout les passions, principe ordinaire de la plûpart de nos méprises. A ces guides infidéles, il substitue le flambeau de l'expérience, & trace la route qu'on doit suivre pour parvenir à la Vérité. Il a eu l'art d'insérer, dans le cours de son Livre, une infinité d'observations importantes sur la Physique expérimentale, & d'y développer ce que la Métaphysique a de plus sublime, & la Morale de plus épuré. Quiconque est capable de le lire avec attention, y découvre un génie créateur & profond, un ordre & une netteté dans les matieres, une énergie de Pensées, un choix d'expressions vives, une solidité de raisonnement; en un mot, tout ce

qui peut entretenir l'admiration, & faire éclore la lumiere dans les Esprits, capables de réflexion. On convient, que le systême qu'il y expose, n'est pas exempt de contradiction, mais on est forcé de convenir aussi, que ses illusions mêmes sont celles du génie. Personne encore n'a poussé plus loin, que le P. *Malebranche*, le talent, de mettre à la portée de tous les Esprits, les idées les plus profondes & les plus abstraites; il donne, pour ainsi dire, un corps, aux choses les plus spirituelles, afin de les rendre sensibles à tous les yeux. Son style, aussi brillant que châtié, est toujours proportionné au sujet, & à toutes les graces, dont le sujet est susceptible; jamais Philosophe ne sçut mieux orner la raison des richesses de l'Eloquence.

On doit penser, après cela, qu'un pareil Ouvrage étoit fait pour s'attirer des critiques; aussi ne manqua-t-on pas de s'élever contre plusieurs des opinions de l'Auteur. Son Systême des idées, par lequel il prétend établir, qu'on voit tout en Dieu, essuya sur-tout des attaques & des railleries. Nous n'entrerons pas dans les discussions du pour & du contre; ce n'est point de notre ressort; nous nous contenterons de répéter, que quand bien même le P. *Malebranche* se seroit égaré dans ses Hypothèses, elles sont développées avec tant

d'adresse, de force & de séduction, il en découle tant de bons principes, tant d'idées lumineuses, une morale si saine, si instructive, qu'on doit les regarder avec respect. Il ressemble, en cela, à ces Voyageurs, qui, en allant à la découverte du nouveau Monde, ont trouvé, sur la route, des pays riches & féconds, qui ont facilité ensuite les recherches des Voyageurs, qui se sont proposés le même but. Ses Rêves sont ceux de *Jupiter*; il n'appartient qu'au Génie de créer de pareils systêmes. M. de *Voltaire*, plus en état qu'un autre d'en sentir le prix, auroit dû en parler avec plus d'égards; il se seroit épargné par-là le blâme du ridicule qu'il a cherché à répandre sur cet illustre Métaphysicien. Il est plus aisé de plaisanter les Faiseurs de Systêmes, que d'en créer soi-même. D'ailleurs, les Esprits vraiment éclairés, savent respecter les erreurs qui tiennent aux vérités les plus neuves, les plus grandes, les plus utiles, parcequ'ils sont plus capables d'apprécier la grandeur des obstacles & l'immensité de la carriere qu'il a fallu parcourir, même pour s'égarer ainsi.

Quoi qu'il en soit des illusions du P. *Malebranche*, on s'avisa de soupçonner que la Religion pouvoit être intéressée dans son Systême. Il fit aussitôt un second Ouvrage, intitulé, *Conver-*

sations chrétiennes, où il venge victorieusement sa foi & ses principes, autant que son Systême pouvoit le permettre. Ces Conversations ont trois Interlocuteurs, qui concourent à expliquer & à justifier, d'une maniere aussi agréable qu'instructive, tout ce que le Philosophe avoit avancé dans *la Recherche de la Verite*; le dialogue en est naturel, plein d'intelligence & d'adresse, les caractères en sont intéressans & soutenus. Le rôle de *Théodore*, personnage qui représente le P. *Malebranche*, est comparable à celui que *Platon* fait jouer à *Socrate*; ce personnage a même un talent supérieur à celui du Grec, pour faire accoucher ses Auditeurs des Vérités dont ils ne se doutoient pas, quoiqu'elles fussent en eux.

A cet Ouvrage en succéderent plusieurs autres, qui prouvent également le génie fécond de ce Philosophe. Celui qui a pour titre, *Entretiens métaphysiques*, peut être regardé comme un chef-d'œuvre, soit pour le raisonnement, soit pour les vues profondes, soit pour le style, & M. *d'Aguesseau* le préfére à celui de *la Recherche de la Vérité*.

Le P. *Malebranche* avoit sur l'Histoire une opinion vraie, à quelques égards, mais qui a besoin d'être modifiée. Il prétendoit que l'Homme raisonnable ne doit s'occuper que du vrai consi-

déré en lui-même; que ce vrai peut seul perfectionner notre intelligence; que l'étude de l'Homme est préférable à toute autre étude, & qu'il n'appartient qu'à la Philosophie de nous le montrer, tel qu'il est, dans les idées primitives, dont l'Histoire ne nous présente, selon lui, que des copies imparfaites, ou des portraits défigurés. Il ajoutoit, qu'il y a plus de vérité dans un principe de Métaphysique ou de Morale, que dans tous les Ouvrages historiques; il agissoit en conséquence, & s'occupoit plus à éclairer son esprit qu'à charger sa mémoire; un Insecte l'intéressoit plus, comme l'a remarqué M. de *Fontenelle*, que toute l'Histoire Grecque & Romaine.

L'amour de la Philosophie l'entraînoit un peu trop loin. On peut adopter, avec réserve, ses sentimens, sur la nécessité de connoître l'Homme; mais il faut se garder de suivre son exemple, quant au genre d'étude exclusif qu'il se permettoit. L'Histoire est une seconde Philosophie, qui peut être aussi utile que la premiere, pour la connoissance de l'Homme. La Métaphysique & la Morale, forment, à la vérité, les premiers traits du Tableau de ses passions; mais elles n'indiquent que les causes, au lieu que l'Histoire nous en découvre les effets, & par-là les différents ressorts. C'est dans ce spectacle vivant de

la nature humaine, que les Poëtes, les Orateurs & les Moralistes eux-mêmes, peuvent trouver encore plus de quoi s'instruire, parceque les exemples y sont plus frappans, que les préceptes ne le sont dans un Traité de Morale; c'est là qu'on trouve, avec la source des vices & des vertus, les principes qui les excitent, les alimens qui les nourrissent, les ressources qu'ils déployent, le but qu'ils se proposent, & les moyens qu'ils mettent en œuvre.

Pour achever de donner une idée du P. *Malebranche*, nous rapporterons quelques morceaux de l'éloge qu'en a fait M. de *Fontenelle*. » Il » avoit si bien acquis, dit-il, la pénible habitude » de l'attention, que quand on lui proposoit » quelque chose de difficile, on voyoit dans l'ins- » tant son esprit se pointer vers l'objet, & le » pénétrer. Ses délassemens étoient des divertisse- » mens d'enfant, & c'étoit par une raison très- » digne d'un Philosophe, qu'il y cherchoit cette » puérilité honteuse en apparence; il ne vouloit » pas qu'ils laissassent aucune trace dans son ame: » dès qu'ils étoient passés, il ne lui en restoit » rien, que de ne s'être pas toujours appliqué. Il » étoit extrêmement ménagé de toutes les forces » de son esprit, & soigneux de les conserver à » la Philosophie.... Sa conversation rouloit sur

» les mêmes matieres que ses Livres ; seulement » pour ne pas trop effaroucher la plûpart des » gens, il tâchoit de la rendre un peu moins » chrétienne, mais il ne relâchoit rien du philo- » sophique : on la recherchoit beaucoup, quoi- » que si sage & si instructive.... Il ne venoit » presque point d'Etrangers savans à Paris, qui » ne lui rendissent leurs hommages. On dit que » des Princes Allemands y sont venus exprès pour » lui.... Il a eu l'honneur de recevoir une visite » de *Jacques II*, Roi d'Angleterre, &c.

» Les Compatriotes de cet Homme illustre, » sentoient aussi ce qu'il valoit, & un assez grand » nombre de Gens de mérite, se rassembloient » autour de lui. Ils étoient la plûpart ses Disci- » ples, & ses Amis en même tems ; & l'on ne » pouvoit guères être l'un sans l'autre. Il eût été » difficile d'être en liaison particuliere avec un » homme toujours plein d'un systême qu'on eût » rejetté ; & si l'on recevoit le systême, il n'étoit » pas possible qu'on ne goûtât infiniment le ca- » ractère de l'Auteur, qui n'étoit, pour ainsi » dire, que le systême vivant. Aussi jamais Phi- » losophe, sans en excepter *Pythagore*, n'a-t-il » eu des Sectateurs plus persuadés ; & l'on peut » soupçonner, que pour produire cette forte per- » suasion, les qualités personnelles du P. *Male- » branche* aidoient à ses raisonnemens «.

MALFILATRE, [*N.*] né à Caen, en 1733, mort à Paris, en 1767.

Sans avoir rien laissé d'achevé, & qui soit capable de lui faire une réputation solide, on apperçoit, dans ce qui est sorti de sa plume, le germe des plus heureux talens. Ses Productions se réduisent à un Poëme de *Narcisse*, dont quelques détails paroissent aussi heureux, que l'invention en est médiocre, à une Ode, assez froide, pour juger que la Poésie lyrique n'étoit pas de son ressort; mais les morceaux d'Imitation des Géorgiques de *Virgile*, que M. *Clément* a insérés dans ses *Nouvelles Observations critiques*, donnent une idée avantageuse de sa Muse, & des progrès qu'elle eût fait, si les Parques eussent été d'accord avec la Fortune pour prolonger sa vie, & lui procurer cette aisance, si nécessaire aux Enfans d'*Apollon*.

C'est peu pour eux d'avoir ce Dieu pour Pere,
Si rien n'échoit du côté de leur Mère.

L. D.

MALHERBE, [*François* DE] né à Caen, en 1556, mort à Paris, en 1628.

C'est ainsi que *Despreaux* l'annonce pour le créateur de la belle Poésie, parmi nous:

Enfin *Malherbe* vint, & le premier en France,
Fit ſentir dans ſes Vers une juſte cadence;
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit ſa Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances, avec grace, apprirent à tomber,
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix; & ce guide, fidele
Aux Auteurs de ce tems, ſert encore de Modele.

Malherbe eſt le premier de nos Poëtes, qui a fait ſentir, que notre langue pouvoit s'élever à tout ce que la Poéſie lyrique a de plus ſublime. Avant lui, *Ronſard* avoit compoſé des Odes héroïques; mais comme il s'étoit propoſé *Pindare* pour modele, il en avoit plus ſouvent imité l'enflûre & l'obſcurité, que la force & l'élévation; ſa Poéſie conſiſtoit moins à dire de grandes choſes, qu'à en exprimer de petites, par de grands mots, moitié Grecs, moitié François; ce qui donnoit un air merveilleux à ſon ſtyle, que l'ignorance ſeule pouvoit goûter. *Malherbe*, au contraire, en s'attachant à la lecture des Anciens, ne puiſa dans leurs Ouvrages que cette douce harmonie, & cette noble ſimplicité, qu'il nous eſt ſi difficile de faire paſſer dans les nôtres. Il imita les mouvemens de *Pindare*, mais à l'exemple d'*Horace*, il ſçut captiver l'enthouſiaſme ſous

ſous le joug de la raiſon, de ſorte que le déſordre eſt chez lui un effet caché de l'art, qualité bien préférable à cette impétuoſité fougueuſe, plus ſemblable au délire, qu'à la chaleur du vrai génie.

Dans l'Ode, qu'il compoſa pour *Louis XIII*, lorſque ce Prince alloit réduire les Rochelois, on admire, à la fois, une netteté d'idées, un tour heureux d'expreſſion, une juſteſſe & un choix dans les comparaiſons, une variété dans les figures, une adreſſe dans les tranſitions, qui la font regarder, avec raiſon, comme un vrai modele de Poéſie lyrique. Le ſujet en eſt grand, l'ordonnance hardie, l'exécution noble, les couleurs fortes & habilement ménagées.

Quand *Malherbe* traite des ſujets agréables; c'eſt une richeſſe d'ornemens qui embellit la matiere la plus ſtérile, c'eſt un coloris vif & tendre, qui anime juſqu'aux moindres détails. Peindre ainſi la Renommée,

Nymphe, qui jamais ne ſommeilles,
Et dont les Meſſagers divers;
En un moment ſont aux oreilles
Des Peuples de tout l'Univers.

nous donner cette idée de la paix,

C'eſt en la paix que toutes choſes,

Succédent * selon nos desirs.
Comme au printems naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs.

n'est-ce pas être né vraiment Poëte ? N'est-ce pas joindre la force de la vérité aux graces du pinceau ? Ne semble-t-il pas voir, dans la Strophe suivante, le tems s'écouler, *tacito pede*, comme dit *Ovide* ?

Le tems d'un insensible cours,
Nous porte au terme de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Qui croiroit que ces Vers ont plus de cent soixante-douze ans ? Mais peut-on lire rien de plus poétique & de plus agréable, que la description du Siecle heureux, qu'il prédit lui-même sous le nom d'un Berger ?

La terre, en tous endroits, produira toutes choses;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

---

* *Succéder*, du tems de *Malherbe*, signifioit avoir un heureux succès.

Horace a-t-il mis plus d'énergie dans sa fameuse Strophe du *Pallida mors equo pulsat pede*, que *Malherbe*, dans sa riche Imitation, que tout le monde sait par cœur ?

Tant de douceur & d'harmonie dans le style, ne semblent pas devoir annoncer un caractère brusque & caustique ; celui de *Malherbe* étoit cependant l'un & l'autre. Sa conversation & ses manieres ne se ressentoient en rien du génie de sa Muse. Il y a même lieu d'être étonné du peu de ressemblance qu'il y avoit entre le Poëte & l'Homme. On est fâché de lui voir une sensibilité d'amour-propre, dont les grands talens devroient être à l'abri. Un jour, son ami *Racan*, à qui il venoit de réciter une Ode, lui ayant avoué de bonne foi, qu'il n'avoit pu en juger, parceque dans la récitation, il avoit *mangé* la moitié des vers, il entre aussitôt en fureur, & lui répond, *ils sont à moi, puisque je les ai faits ; si vous me fâchez, je les mangerai tous.* Ç'auroit été dommage assurément, mais c'en est un plus grand encore, qu'un tel Génie fut si foible contre un reproche aussi léger.

Malherbe, ayant dîné chez l'Archevêque de Rouen, s'endormit après le repas. Le Prélat l'éveilla, pour le mener à un Sermon qu'il alloit prêcher ; *dispensez-m'en*, lui dit-il brusquement,

je dormirai bien sans cela. On sait qu'il voulut se battre contre de *Piles*, qui avoit tué son fils en duel. Il avoit alors soixante-treize ans, & quelqu'un lui faisant sentir l'inégalité de la partie, *c'est pour cela*, répondit-il, *que je veux me battre; je ne hazarde qu'un denier contre une pistole;* réponse qui prouve aussi peu de courage que de Philosophie; tant il est vrai que les Muses, qu'on nous dit avoir apprivoisé les hommes sauvages, ne rendent pas toujours le même service à leurs plus chers Nourrissons.

1. MALLET, [*Edme*] Chanoine de Verdun, ancien Professeur de Théologie, au Collége de Navarre, né à Melun, en 1713, mort à Paris, en 1755.

Quoiqu'il ait fourni, au Dictionnaire Encyclopédique, quelques Articles de Littérature, qui ne sont pas les plus médiocres de cette Compilation universelle, il a sçu néanmoins se garantir de l'influence du Siecle, & éviter les écueils du faux Bel-esprit & de la Philosophie. Ses autres Ouvrages littéraires, sans rien offrir de neuf, peuvent être placés dans la classe des Ouvrages utiles. Les *Principes pour la lecture des Poëtes*, forment une espece de Poétique, où se trouvent exposés, d'une maniere nette & facile, les pré-

ceptes des grands Maîtres. Ce n'est, à proprement parler, qu'un long Commentaire de l'Art Poétique de *Despreaux*, accompagné d'exemples choisis, propres à rendre les remarques plus sensibles. Les *Principes pour la lecture des Orateurs*, peuvent servir aussi de Rhétorique; l'Auteur y développe, d'une maniere assez lumineuse, les principales regles qu'en donnent *Aristote*, *Cicéron* & *Quintilien*; il en eût fait un des meilleurs Traités d'éloquence, s'il se fut moins étendu sur certains objets, peu intéressans, & presque inutiles aux Orateurs. A ce défaut près, ces deux Ouvrages ont de la méthode, de la clarté; la diction en est noble, aisée, & nombreuse. M. l'Abbé *Mallet* y fait sentir le mérite d'un goût sûr, & exact à ne jamais s'écarter des bons principes. Les leçons de la Morale y sont très-bien fondues avec les regles de la Littérature, attention aussi néçessaire, qu'utile, à l'égard de la Jeunesse, qu'on veut instruire.

2. MALLET, [*Paul-Henri*] Professeur d'Histoire, à Geneve, ci-devant Professeur des Belles-Lettres Françoises à Coppenhague, de l'Académie d'Upsal & de celle de Lyon, né en 17..

Il a composé une *Histoire de Danemarck*,

très-propre à donner une idée de cette partie de l'Europe, dont on avoit des connoissances assez incertaines, avant cette Histoire. Ce qui la rend sur-tout estimable, c'est le ton de simplicité, d'aisance & d'impartialité, avec lequel elle est écrite. M. *Mallet* a dû trouver des ressources abondantes pour ce travail, pendant son séjour à Coppenhague, où il a été, dit-on, un des Précepteurs du Prince, actuellement regnant. Il seroit à souhaiter que les Historiens des différens Peuples de l'Europe, eussent été à portée, comme lui, de puiser dans les sources.

MALLEVILLE, [*Claude* DE] né à Paris, en 1597, mort en 1647, un des premiers reçus à l'Académie Françoise. Nous ne dirons pas que ce fut, sans doute, la difficulté de trouver quarante Sujets, qui le fit admettre dans ce Corps; *Malleville* pouvoit figurer parmi les Beaux-esprits de son Siecle. Ses Poésies ont de la chaleur, & de la vivacité; l'expression en est souvent agréable & facile, les images en sont quelquefois brillantes, mais presque toujours les métaphores outrées. Son Sonnet, sur la *Belle Matineuse*, eut le prix sur tous ceux qui furent composés sur le même sujet.

Le silence regnoit sur la terre & sur l'onde,
L'air devenoit serain, & l'olympe vermeil;
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune *Philis*, au visage riant,
Sortant de son palais, plus clair que l'orient,
Fit voir une lumiere, & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux,
Vous parutes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

On ignore communément ce qui a donné lieu à la manie de comparer à des astres les Beautés, à qui l'on veut prodiguer de l'encens. *Quintus-Catulus*, jeune Romain des derniers tems de la République, ayant rencontré sa Maîtresse au lever du Soleil, lui fit aussitôt un Quatrain, où il la plaça au-dessus de l'Astre qui commençoit à paroître. On le traduisit en François, du tems de *Balzac* & de *Voiture*, & l'on en trouva la pensée si jolie, que depuis ce tems, le Soleil est devenu l'objet éternel des comparaisons galantes.

Malleville réussit encore mieux dans le Rondeau; celui qu'il fit contre l'Abbé *Boisrobert*,

favori du Cardinal de *Richelieu*, prouve qu'il savoit badiner agréablement.

Coëffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un Doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere *René* devient Messire,
Et vit comme un déterminé.

Un Prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coëffé.

Ce n'est pas que Frere *René*,
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire;
Mais seulement c'est qu'il est né
Coëffé.

Ce mot *né coëffé*, expliqueroit assez bien la petite fortune de quelques merveilleux Auteurs de nos jours.

MANGENOT, [*Louis*] Chanoine du Temple, né à Paris, en 1694, mort dans la même ville en 1768; Poëte dont nous avons peu de Poésies, encore sont-elles toutes médiocres, en exceptant néanmoins son Eglogue du *Rendez-vous*, où il s'est montré supérieur à tout ce que

MM. de *Fontenelle* & *la Mothe* ont fait en ce genre. Le ſtyle en eſt élégant & naturel, la narration ſimple & intéreſſante ; les ſentimens en ſont vrais & délicats, qualités qui manquent abſolument à une ſeconde Eglogue qu'il a faite, [elle a pour titre, *les Confidences*] ainſi qu'à ſes autres petites Pièces. Auroit-on tort, après cela, de s'être imaginé que *Palaprat*, ſon Oncle, & *Brueys*, ſon premier Maître, ont fort bien pû l'avoir aidé dans la compoſition du *Rendez vous*, Paſtorale infiniment ſupérieure à tout ce qu'il a donné, depuis la mort de ces deux Poëtes?

Nous ne connoiſſons, de M. l'Abbé *Mangenot*, aucun Ouvrage en Proſe, à moins qu'on ne veuille regarder comme un Ouvrage, ſon *Hiſtoire abrégée de la Poëſie Françoiſe*, plaiſanterie auſſi juſte, qu'agréable, où il ſeroit difficile de trouver beaucoup de fautes, car elle ſe réduit à une demi-page. La voici.

HISTOIRE ABREGÉE DE LA POËSIE FRANÇOISE.

» La Poëſie Françoiſe, ſous *Ronſard* & ſous » *Baïf*, étoit un enfant au berceau, dont on » ignoroit juſqu'au ſexe. *Malherbe* la ſoupçonna » mâle, & lui fit prendre la robe virile. *Corneille* en fit un héros. *Racine* en fit une femme » adorable & ſenſible. *Quinault* en fit une cour-

» tisanne, pour la rendre digne d'épouser *Lully*, » & la peignit si bien sous le masque, que le » sévére *Boileau* s'y trompa, & condamna *Quinault* à l'enfer, & sa Muse aux prisons de St. » Martin. A l'égard de *Voltaire*, il en a fait un » excellent Ecolier de Rhétorique, qui lutte contre tous ceux qu'il croit Empereurs de sa classe, » & qu'aucun de ses pareils n'ose entreprendre » de dégoter, se contentant de s'en rapporter au » jugement de la Postérité, unique & seul Préfet » des études de tous les Siecles «.

MANGIN, [*N.*] Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, Doyen & Grand-Vicaire du Diocèse de Langres, sa patrie, est Auteur de quelques Ouvrages Ecclésiastiques, qui n'offrent rien qui soit digne de l'attention du Public. Ce qu'il a publié de plus utile, est l'*Histoire ecclésiastique & civile, politique, littéraire & topographique du Diocèse de Langres*, qui pourroit être beaucoup mieux faite, & sur-tout mieux écrite. Elle renferme des recherches curieuses, & quelques discussions intéressantes.

MANNORY, [*Louis*] ancien Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1696.

A ne juger de lui, que par ses Ouvrages, on

ne peut s'empêcher de rendre justice à ses talens. Sa *Traduction* de l'Oraison funebre de *Louis XIV*, par le P. *Porée*, est très-élégante, & rend très-bien l'original. Ses *Observations*, sur quelques Tragédies de M. de *Voltaire*, sont souvent justes, & annoncent un Homme qui connoît le Théâtre. On a de lui un Recueil de *Mémoires & de Plaidoyers*, très-propres à donner une idée favorable de son éloquence, si sa trop grande facilité ne nuisoit souvent à l'examen, à la réflexion, & quelquefois à la gravité qu'exigent ces sortes d'Ecrits. Les Journalistes en ont parlé successivement avec des éloges que le Public semble avoir justifiés, par l'accueil qu'il a fait à cette Collection.

MARCA, [*Pierre*] Archevêque de Toulouse, né à Gand, dans le Béarn, en 1594, mort à Paris, en 1662.

Les Ouvrages qui nous restent de lui, prouvent qu'il étoit grand Jurisconsulte, bon Politique, savant Théologien, & excellent Critique. Son *Histoire de Béarn* est pleine d'éclaircissemens utiles, sur l'origine des Rois de Navarre, des Ducs de Gascogne, des Comtes de Toulouse, de Carcassonne, &c, & contient un grand nombre d'observations géographiques. Ceux qui

voudront travailler à l'Histoire d'Espagne, trouveront dans le *Marca Historica* des secours utiles & même nécessaires.

M. de *Marca* fut nommé, à l'Archevêché de Paris, sur la démission du Cardinal de *Retz*, mais il mourut au moment qu'il alloit en prendre possession, ce qui donna lieu à cette mauvaise épitaphe :

Ci gît Monsieur de *Marca*,
Que le Roi sagement marqua,
Pour le Prélat de son Eglise ;
Mais la Mort, qui le remarqua,
Et qui se plaît à la surprise,
Tout aussitôt le démarqua.

1. MARCHAND, [*Prosper*] né en Picardie, mort à la Haye, en 1756, âgé de 78 ans.

Ceux qui font plus de cas des recherches, que des réflexions & du style, trouveront de quoi se contenter dans son *Histoire de l'Imprimerie* ; ceux qui ont du goût pour les petits détails & les minucies biographiques, pourront se satisfaire dans son *Dictionnaire historique*, à l'imitation de celui de *Bayle*, où ce genre d'érudition est très-vaste & très-étendu.

2. MARCHAND, [*Jean-Henri*] Avocat au Parlement de Paris, Censeur Royal, né en 17..

Il est connu par plusieurs Bagatelles littéraires, en prose & en vers, écrites d'un style aussi plein d'esprit, que de gaieté. La *Requête du Curé de Fontenoy*, & le *Testament politique de M. de Voltaire*, sont ce qu'il a fait de plus piquant. On peut voir, par ces Ouvrages, qu'il s'est fait de la Littérature un amusement, plutôt qu'une occupation.

MARIVAUX, [*Pierre* CARLET DE] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1688, mort dans la même ville en 1763.

Un style pétillant, une métaphysique trop subtile, en matiere de sentimens, des réflexions trop recherchées, ont beaucoup nui au succès de ses Ouvrages, dans l'esprit des Gens de Goût. Il auroit une maniere d'écrire agréable, s'il ne se fut pas trop laissé aller à son imagination & à la manie de dire les choses, tout autrement qu'il ne les sentoit, ce qui affoiblit & défigure souvent ses meilleures pensées. Il étoit capable de développer les différents ressorts du cœur & de l'esprit humain; il paroît avoir sondé & connu tous les replis du premier, mais pour avoir trop raffiné, il a quelquefois brouillé les matieres, & l'on ignore souvent ce qu'il a voulu dire, parcequ'il veut le dire, mieux qu'il

n'eût fallu, pour le faire comprendre. Le *Spectateur François* prouve combien il lui eût été avantageux d'éviter ce travers : il est difficile de reunir dans un Ouvrage plus de sagacité pour démêler les passions & les caprices des hommes, plus d'adresse à les développer, & plus d'énergie & de vivacité pour les peindre.

Ses *Comédies* sont encore gâtées, pour la plûpart, par l'affectation, ou pour mieux dire, par la singularité de sa maniere de rendre les choses. Nous croyons que la subtilité de ses idées vient de ce que son esprit n'étoit pas assez vigoureux pour penser solidement.

Il est de même dans ses Romans qui sont néanmoins agréables & quelquefois intéressans, surtout sa *Marianne*; il auroit dû cependant en retrancher beaucoup de détails trop longs, des descriptions trop minutieuses, des réflexions trop diffuses & surtout les Peintures trop libres.

MARMONTEL, [*Jean-François*] Historiographe de France, né à Bort, petite ville de Limousin.

Dès qu'il s'agira de Tragédies, de Pastorales lyriques & de Poésies légeres, le Public a déjà décidé que cet Auteur ne figureroit jamais parmi les bons Poëtes de notre nation.

M. *Marmontel* s'est sans doute rendu justice. Du Théâtre tragique & du lyrique, il s'est jetté dans l'Opéra-Bouffon, qui paroît être plus de son genre. *Le Huron*, *Lucile*, *Silvain* sont des preuves que son esprit est précisément fait pour les bagatelles, surtout quand une musique agréable vient relever un peu la fadeur de sa Poésie.

On convient que sa *Poétique* n'est nullement propre à servir de guide aux jeunes Auteurs qui voudront se former le goût. Elle a l'air d'un Ouvrage de commande, dont l'objet est d'affoiblir l'estime due à la saine Littérature, pour ériger en héros du Parnasse des Ecrivains, que le bon sens ne regardera jamais comme des modeles. On est surtout indigné d'y voir regner un style énigmatique, qui obscurcit les choses les plus claires, en voulant les expliquer par principe, & les prouver par raisonnemens. Ce n'étoit pas la peine de prendre un ton dogmatique, pour proscrire les vrais Législateurs, [qu'il auroit beaucoup mieux fait d'imiter] se mettre à leur place, & s'associer dans ce nouveau tribunal, des Auteurs dont on doit, avant toutes choses, se défier.

La Traduction de *Lucain* est encore une

preuve de la particularité de ſes idées. Il a voulu réhabiliter ce Poëte ; mais il l'a traduit de maniere qu'il n'en montre que les défauts, ſans en faire connoître le mérite.

M. *Marmontel* a cependant lui-même de quoi ſervir de modele, en un genre ; &, après tous les grands eſſais, auxquels il s'eſt attaché, on aura peine à croire que ce genre ſe réduiſe à des Contes. Il faut convenir que les ſiens, quoique en proſe, ſe font lire avec un véritable plaiſir. Un ſtyle délicat & correct, un petit ton de minauderie, une morale légére & tout-à-fait du bel-air, les rendent propres à amuſer les têtes frivoles, & à diſtraire agréablement les ames ſenſées. Perſonne n'a ſçu, mieux que lui, développer les petits caractères, & les préſenter ſous un jour favorable, & ſouvent inſtructif. Quand il traite le ſentiment, le ſentiment, ſous ſa plume, n'eſt ni chaud, ni énergique ; en revanche, il chatouille, il effleure, ce qui eſt beaucoup dans un Siecle où l'on ne veut rien approfondir. Son Dialogue eſt naturel & rapide. Il n'eſt cependant pas vrai que M. de *Marmontel* ſoit l'inventeur de la ſuppreſſion des *dit-il*, des *répondit-il*, dont ſes Enthouſiaſtes ſe ſont efforcés de lui faire honneur. Plus de deux cents ans avant

lui

lui, cette façon d'écrire étoit en usage parmi nous. *Rabelais*, & l'Auteur du *Moyen de parvenir*, lui en auroient fourni de fréquens exemples.

Malgré cela, les *Contes Moraux* seront toujours des productions qui feront honneur à M. *Marmontel*, si l'on excepte *Bélisaire*. Ceux qui ont osé comparer ce Conte à *Télémaque*, ont outragé, tout à la fois, la raison & la gloire de la Nation Françoise. Quelle comparaison! entre un Ouvrage, marqué au coin du génie, conduit avec un art qui enchante, enrichi de tableaux & de sentimens qui attachent & pénétrent l'ame, embelli par des peintures qui ravissent l'imagination & la captivent; un Ouvrage, le chef-d'œuvre le plus parfait qu'on puisse opposer à ceux des anciens; un Ouvrage, où la richesse des détails, la grandeur des événemens, la vérité des caractères, la sublimité de la morale, l'harmonie de la prose, l'emportent sur la pompe de la versification, & prouvent qu'un Ecrivain de génie peut s'en passer dans un Poëme épique: quelle comparaison! entre cet Ouvrage & un Roman dénué de toute vraisemblance, parsemé de caractères baroques, inondé d'un radotage insipide; un Roman, où la monotonie des incidens, l'uniformité des ressorts, l'afféterie du

ftyle, l'imbécillité des perſonnages, forment un contraſte perpétuel avec le bon ſens, le bon goût, & la nature des objets qu'on y traite; un Roman, enfin, dont il n'y a que les premiers chapitres qui ſoient ſoutenables, & dont tout le reſte fait tomber le Livre des mains du Lecteur tantôt ennuyé, tantôt révolté.

M. *Marmontel*, en reconnoiſſant les fautes & les erreurs, répandues dans cet Ouvrage, a ſans doute rougi, en même tems, des éloges ridicules qu'on lui a prodigués. Quoi qu'il en ſoit, nous ſommes perſuadés que dans le Poëme des *Incas*, auquel il travaille, il évitera les défauts qui lui ont attiré tant de juſtes critiques. Les Articles qu'il a fait pour l'Encyclopédie, prouvent combien il eſt capable de joindre le mérite de penſer avec juſteſſe, à celui de s'exprimer avec grace, quand il ne veut pas ſortir de lui-même, & appliquer ſes talens à des ſujets qui leur ſont étrangers.

MAROLLES, [*Michel* DE] Abbé de Villeloin, né en 1600, mort à Paris, en 1681; Traducteur peu eſtimé, mais digne d'éloge à beaucoup d'égards. Ceux qui ont ſuivi, depuis, la même carriere, & qui ſe font un honneur de le mépriſer, ont oublié, ſans doute, que les premiers pas, en tout genre, ſont ceux qui coûtent

le plus, & que, s'il ne leur eût pas frayé le chemin, leurs progrès eussent été moins faciles. On ne peut disconvenir que les Traductions de l'Abbé de *Marolles*, ne soient trop serviles & très-plates; mais sans lui, *Plaute*, *Lucrece*, *Virgile*, *Juvenal*, *Catulle*, &c, n'auroient pas encore paru, dans notre Langue, avec la perfection, dont nos bons Ecrivains l'ont rendue susceptible. Les Traducteurs auroient dû encore sentir qu'il leur a été d'un très-grand secours. Malgré sa sécheresse, il est ordinairement exact & fidéle à rendre non seulement le sens, mais tous les mots de la phrase; & c'est toujours beaucoup de trouver de bons matériaux, qu'il ne s'agit plus que de mettre en œuvre & d'embellir. L'Abbé de *Marolles* entendoit très-bien la Langue de ses Originaux, mérite qui n'est pas le partage de tous nos Faiseurs de Traductions. Par-là, il est devenu un guide sûr, qu'ils n'ont eu que la peine de suivre.

On a aussi de lui des *Mémoires* qui seront estimés de quiconque est capable de connoître le prix d'une narration claire, méthodique, naïve, qualités préférables au ton embarrassé ou à la fausse chaleur que plusieurs Ecrivains n'ont pas sçu éviter dans leurs récits.

L'Abbé de *Marolles* avoit essayé de traduire

Virgile en vers ; en cela, on doit lui savoir plus de gré de l'heureux instinct qui lui fit comprendre, que c'étoit la vraie maniere de traduire les Poëtes, qu'on ne doit lui reprocher son imprudence d'avoir entrepris un pareil Ouvrage, avec aussi peu de talent pour la versification. *Liniere* avoit très-fort raison de répondre à ce mauvais Versificateur, qui se vantoit de ce que les vers ne lui coûtoient rien, *ils vous coûtent ce qu'ils valent.*

MAROT, [*Clément*] né à Cahors en 1495 mort à Turin en 1544 ; le plus ancien des Poëtes François, dont la lecture soit capable de procurer encore quelque plaisir.

C'est à lui qu'on doit le modéle d'un style plein de naïveté & d'agrément, qui consacrera son nom à l'immortalité. Rien ne prouve plus le mérite original, que l'approbation constante & l'adoption générale. *Marot* possédoit, au plus haut dégré, cette tournure d'esprit qui rend les plus petites bagatelles intéressantes. Malgré l'imperfection du langage, ses Poësies sont légeres, agréables, délicates, & surtout d'une finesse qui plaît infiniment aux personnes de Goût. Ce n'est pas tant l'estime des Princes de son tems l'estime qui le faisoit appeller alors *le Poëte*

des Princes & le Prince des Poëtes] que l'approbation de *la Fontaine*, de *Despréaux*, de *J. B. Rousseau*, qui a perpétué sa réputation & l'estime de ses Ouvrages. *La Fontaine* le relisoit toujours avec un nouveau plaisir; *Despréaux* le propose comme un modele de Poésie piquante & gracieuse; *Rousseau*, en lui adressant une épitre, se fait gloire d'imiter son style & de le regarder comme son maître. Ces trois Poëtes le reconnoissent pour l'inventeur de la Ballade, genre de Poésie trop négligé à présent, sans doute parceque le génie de nos Poëtes modernes est plus tourné au jargon philosophique, qu'à cette aimable naïveté, qui faisoit autrefois le principal caractere & les délices de nos peres.

M. de *Voltaire* ne s'est attaché, dans ses derniers Ouvrages, à décrier *Marot*, que parce qu'il est toujours porté à dépriser le genre de talent qu'il n'a pas, quoiqu'il se soit efforcé dans quelques occasions [avec peu de succès à la vérité] d'imiter le style marotique. De-là vient qu'il dit aussi qu'on devroit réduire le naïf *la Fontaine* à cinquante pages.

Il faut cependant convenir que les Ouvrages de *Marot* ne sont pas toujours exempts de reproches. Ses Contes sont quelquefois licentieux & ses Vers trop libres sur des objets qu'il devoit

respecter. C'est cette liberté qui lui attira ses disgraces. On sait qu'il a traduit une grande partie des Pseaumes de *David* en vers françois; ce n'est pas cet Ouvrage qui l'a rendu célebre. Le peuple protestant a pu chanter quelque tems ces Cantiques bizarrement travestis; mais le bon sens a toujours rejetté des productions où la naïveté s'efforce envain d'atteindre au sublime qui n'a rien de commun avec elle.

MARQUEZ, [*Pierre*] Abbé, Professeur d'Éloquence au Collége Royal de Toulouse, né à Montpellier, en 1725.

L'esprit des Colléges, le ton de la Province, n'ont point nui aux talens qu'il paroît avoir pour écrire. On a de lui plusieurs petits Ouvrages, entre autres, les Éloges de *Duquesne*, de *Massillon*, & celui de M. le *Dauphin*, dont le style est noble, égal, ennemi de l'enflûre & de l'affectation; mais qui manque trop souvent d'intérêt & de vivacité, défaut qui devient aujourd'hui plus commun que jamais, dans les Ouvrages d'Eloquence.

MARSAIS, [*César* CHESNEAU DU] Avocat au Parlement de Paris, né à Marseille en 1676, mort à Paris, en 1756, un des plus habiles

& des plus profonds Grammairiens de notre Nation.

Buffier, *Restaut*, *la Touche*, *Wailli* & quelques autres ont composé des Grammaires qui se réduisent à l'exposition des régles du discours; celui-ci, moins occupé du méchanisme des langues, que de leur génie particulier, en a fait pour ainsi dire l'anatomie; & c'est en les décomposant, qu'il en a expliqué les premiers principes. Ses Ecrits sur la Grammaire Françoise & Latine conviennent également aux maîtres & aux disciples; les derniers y apprennent les élémens du langage & les premiers la maniere de les développer. Son *Traité des Tropes*, Ouvrage resté trop long-tems inconnu, offre tout à la fois & le Didactique grammatical & la Métaphysique du discours; on y apprend à connoître ce qui constitue le style figuré & à saisir, dans toutes les expressions, le sens propre & celui que l'imagination y ajoute pour mieux colorier la pensée. Ce Livre est un chef-d'œuvre de Logique, de justesse & de netteté. La *Méthode raisonnée pour apprendre la Langne Latine*, sans être aussi estimable que ce *Traité*, ne fait pas moins d'honneur au génie analytique de M. *du Marsais*; cet Auteur y suit, pour ainsi dire, le progrès des idées, & en facilite le dévelop-

X iv

pement ; c'eſt un Philoſophe, qui après avoir étudié la marche de la nature, nous donne ſes lumieres pour abréger les difficultés. Il faut être bien éclairé pour ſentir tout le prix d'une pareille opération. On jouit ſouvent des avantages d'un bon livre, ſans ſonger aux qualités qu'il ſuppoſe, & aux travaux qu'il a coûté.

On voit par les Ouvrages de ce Grammairien qu'il avoit l'eſprit juſte, mais froid, méthodique, mais lent ; ſage, mais peu brillant ; profond, mais peu vif ; ſon ſtyle eſt net, mais ſouvent diffus ; ce qui eſt un défaut moins capital, lorſqu'il s'agit de préceptes, & qu'on veut ſe faire entendre.

Les articles de Grammaire qui ſe trouvent dans les premiers volumes de l'Encyclopédie ſont de M. *du Marſais*, & n'en ſont que mieux appercevoir la foibleſſe & la maigreur de ceux des volumes ſuivans.

On lui a attribué quelques petites Brochures contre la Religion, aſſez mal écrites, qui ne ſont peut-être pas de lui. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il eût de grandes liaiſons avec la Secte philoſophique, ce qui lui a valu les honneurs d'un Eloge hiſtorique, où, ſelon les loix de la Société, on l'éleve juſqu'aux nues ; foibles honneurs, quand c'eſt l'eſprit de parti qui les dé-

terne, & qu'on les a achetés par trop de complaisance pour ceux qu'on craignoit ou qu'on méprisoit peut-être. M. *du Marsais* a paru rétracter ses écarts philosophiques ; il est mort en remplissant avec édification les devoirs d'un bon Chrétien.

MARSOLIER, [*Jacques*] Chanoine régulier de Ste Genevieve, né à Paris en 1647, mort à Usez en 1724.

Avec du talent pour écrire l'histoire, il ne s'est attaché qu'à des Vies particulieres, auxquelles on ne peut reprocher qu'un style quelquefois inégal, & souvent trop diffus ; ce style est plein d'ailleurs d'intérêt, de chaleur & de naturel. Les *Histoires* du Cardinal *Ximenès*, de *Henri VII* Roi d'Angleterre, celle de *Henri de la Tour d'Auvergne*, Duc de Bouillon, & celle de l'*Inquisition*, offrent des détails curieux qui ne demandoient que d'être un peu mieux digérés.

M. l'Abbé *Marsolier* a aussi consacré sa plume à des Productions édifiantes. Les *Vies* de *S. François de Sales*, de Madame de *Chantal* & de l'Abbé de *Rancé*, sont parsémées de traits, qui, aux défauts près dont nous avons parlé, font encore mieux sentir les dispositions qu'il avoit

pour ce genre d'Ouvrages. La *Vie de l'Abbé de Rancé* a été fort durement critiquée ; aussi étoit-ce par un Solitaire.

MARSY, [*François-Marie* DE] Abbé, mort à Paris sa patrie, en 1763.

Deux excellens Poëmes, l'un sur *la Tragédie*, l'autre sur *la Peinture*, lui ont mérité un nom distingué dans les Lettres. M. *Clément*, dont les Critiques sont ordinairement si justes, a été beaucoup trop févere dans le jugement qu'il a porté sur ce dernier Ouvrage. Il nous paroît en avoir également méconnu & le fond & le style.

De tous les Poëmes Latins qui ont paru successivement dans le genre didactique, il n'en est point qui, au jugement des connoisseurs, annonce plus de génie, soit pour le dessein, l'ordonnance, la composition, les détails, soit pour l'expression & le coloris.

M. l'Abbé de *Marsy* s'étoit attaché de bonne heure aux vrais moyens de réussir. L'étude des anciens modeles, surtout de *Virgile*, avoit disposé sa Muse à cette vigueur d'imagination, à cette énergie de pinceau, qui sont toujours les germes assurés du succès.

Il est bien difficile, après cela, de se rendre

aux raisons par lesquelles M. *Clément* s'efforce de prouver que le Poëme de *la Peinture n'est qu'une amplification de quelques Passages de celui de du Fresnoy* * sur le même sujet, & d'élever ce dernier au-dessus du premier, sous prétexte qu'il le trouve plus instructif & plus original.

Comme ces reproches ont rapport à plusieurs objets intéressans pour la Littérature, nous nous étendrons un peu plus dans cet article. Et d'abord, nous ne craignons pas d'assurer, que, malgré la multitude des préceptes renfermés dans le Poëme de *du Fresnoy*, celui de l'Abbé de *Marsy* lui est très-supérieur, quant à l'instruction, & quant à la maniere de la présenter. Il est vrai que *du Fresnoi* est très-fort sur les régles, & que presque chacun de ses vers renferme une leçon; mais est-ce la multiplicité des préceptes qui constitue le mérite d'un Ouvrage didactique surtout, d'un Poëme, & encore plus quand ces préceptes y sont entassés les uns sur les autres? De même que le Gouvernement le mieux organisé est celui qui a le moins de loix; de même dans les Arts, il est essentiel de diminuer & de simplifier le plus qu'il est possible les préceptes.

* *Observations critiques sur différens Poëmes de la Peinture, pag. 421.*

Ce n'eſt que par la clarté, la méthode & la préciſion, qu'on peut éclairer & former le commun des eſprits. Indépendamment de l'inſtruction qu'on ſait répandre ſur différens ſujets, il faut encore poſſéder l'art de rendre les objets intéreſſans, afin de les inſinuer avec autant d'agrément, que de ſolidité. L'inſtruction devient inutile, ſi l'on ne ſe rend agréable pour ſe faire lire.

Or perſonne ne peut diſputer, à cet égard, la ſupériorité à l'Abbé de *Marſi. du Freſnoy* eſt, en fait de Peinture, ce que *Despautere* eſt en fait de Grammaire; il eſt farci de documens & dénué d'exemples; ce n'eſt cependant que par les exemples, qu'on peut faire ſaiſir & goûter les regles, que ces exemples renferment: *longum iter per præcepta, breve per exempla.* Pourquoi donc reprocher à l'Abbé de *Marſy* ces fréquens Tableaux qui renforcent & embelliſſent ſon Ouvrage? Pourquoi les appellet de *vains ornemens?* Il eſt bien plus naturel & plus juſte de les conſidérer comme autant de préceptes, mis en action, comme autant d'Apologues, dont il eſt facile de tirer le ſens moral; & l'Apologue a toujours été regardé comme la tournure la plus propre à inculquer les leçons. Qui ne comprendra, par exemple, que dans la Deſcription énergique du

Tableau du Jugement dernier, par *Michel-Ange*, le Poëte a eu pour but principal, de faire sentir aux Peintres, combien il est essentiel de ne pas négliger, dans leurs ouvrages, les bienséances, les mœurs & le côstume? La description du Démoniaque, peint par *Raphaël*, est encore une leçon aux Peintres, pour leur apprendre l'art de rendre avec énergie les passions fortes & impétueuses, &c.

Cette route, n'est-elle pas plus agréable, plus instructive, & plus sûre, que d'enseigner sans cesse ce qu'il faut faire, sans montrer comment on le fait? *Horace* l'a dit, & nous le répétons, parceque ces paroles décident la question en faveur de notre Poëte,

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

M. *Clément* a-t-il eu plus raison d'avancer que » le style de *du Fresnoy* est à lui; qu'il s'est » formé sur *Lucrece* & sur *Horace*, mais qu'il ne » les a point mis à contribution; que l'Abbé de » *Marsy* a le style de tous les Poëtes Latins de » Collége; que ce sont des membres de Vers, » pris çà & là dans *Virgile*, dans *Ovide*; qu'il » n'a rien qui lui appartienne, rien qui lui soit » propre, &c?

Cette assertion doit paroître d'autant plus étrange, qu'en convenant que le style de *du Fresnoy* est à lui, il n'en sera pas moins vrai qu'il est dur, sec, & quelquefois barbare, ce qui le rend sans intérêt, d'une lecture effrayante, tout au plus supportable, comme l'a observé M. *Racine* le fils, *pour ceux qui veulent étudier les principes de la Peinture* *. D'après cette remarque, *du Fresnoy* auroit donc fait un mauvais Poëme; car, selon M. *Clément*, tout Poëme qui n'est pas fait pour tout le monde, est nécessairement mauvais **.

M. l'Abbé de *Marsy* est bien éloigné de ce défaut. C'est sur-tout, par la chaleur & les graces du style, qu'il a rendu son Poëme capable d'être goûté de toutes les especes de Lecteurs.

Peut-on appeller un style formé sur celui de tous les Poëtes de Collége, une Elocution noble, vive, ferme, toujours assez souple pour se plier sans effort à tous les tons, à tous les genres! Qu'est-ce qui forme, dans un Ecrivain, un style qu'on peut regarder comme à lui? La maniere de concevoir & de sentir, le mouvement & l'ordre des idées, la tournure de l'expression, une cer-

* *Réflexions sur la Poésie, chap. VII.*

** *Observations critiques, p.* 418.

taine forme d'exister & de vivre dans ses ouvrages, qui lui est particuliere. On le reconnoîtra facilement dans l'Auteur du Poëme de *la Peinture;* par-tout il a la même chaleur, la même fécondité, la même élégance, la même harmonie. Malgré la variété de ses tableaux, sa touche est toujours égale. Les différens contrastes ne font que mieux sentir la dextérité & la richesse de son pinceau. Si on compare le coloris d'une description, à celui d'une autre entiérement opposée, quoique différent, il s'annonce pour être parti de la même main. Ce même Poëte, qui peint les ravages des Barbares en Italie, n'a besoin que de changer de couleurs, pour tracer avec le même succès, les douces & paisibles opérations de la Nature. Ainsi, *Rubens* laisse toujours l'empreinte de son génie, en offrant aux yeux l'agitation des Furies, ou le sourire des Graces.

Qu'on ne lui reproche pas d'avoir dérobé à *Virgile* quelques Hémistiches. Nous dirons d'abord que le larcin seroit peut-être difficile à prouver; mais quand il existeroit, que peut-on en inférer à son désavantage? N'est-il pas arrivé à *Virgile* lui-même, d'avoir mis à contribution plusieurs Poëtes de son tems, à en juger par les citations de *Macrobe*? D'ailleurs, cette espece de vol ne prouveroit que mieux son génie; on ne

pourroit en conclurre autre chose, sinon qu'il a su se rendre propres des richesses étrangeres, par la maniere dont il les a mises en œuvre. Ce genre de trafic ne doit pas plus être interdit en Littérature, que dans le commun des Arts. La beauté d'un ouvrage quelconque ne consiste pas à n'avoir rien d'étranger, mais à former un tout habilement composé des différentes matieres qui peuvent l'embellir.

Un autre avantage de l'Abbé de *Marsy* sur son Prédécesseur, c'est qu'il est Poëte dans le Plan, comme dans les détails, tandis que *du Fresnoy* n'est jamais que versificateur. Aussi est-ce par cette raison qu'un autre M. *Clément* * met le Poëme de *la Peinture* au-dessus de celui de *Lucrece*.

Le Critique de l'Abbé de *Marsy* lui fait encore un crime d'avoir imité quelques endroits de l'Art poétique de *Despréaux*, tandis qu'il ne reproche point à *du Fresnoy* d'avoir imité *Horace* sur lequel il s'appuye presque toujours. En

* » Les deux Poëmes Latins de M. l'Abbé de *Marsy*, l'un sur la *Peinture*, l'autre sur la *Tragédie*, sont presque dignes de *Virgile* & d'*Horace*, & fort au-dessus de *Lucrece*, autant qu'on en peut juger dans ce Siecle «. *Clément de Geneve*, *Nouvell. Littéraires*, *Lett.* 114.

suppofant

ſuppoſant que l'Abbé de *Marſy* ſe ſoit attaché à l'imitation plus qu'il n'a fait, il auroit toujours la gloire d'avoir ſu bien choiſir ſes modeles, & dans ſes modeles, les morceaux véritablement dignes d'être imités. Si on peut reconnoître en lui le caractere de quelque Auteur original, c'eſt ſans contredit celui de *Virgile*. Mais comment l'a-t-il imité ? ſans aſſujettiſſement, ſans plagiat, à-peu-près comme *Virgile* lui-même, a imité *Homere*, comme *Malebranche* a marché ſur les pas de *Deſcartes*, comme *Deſpréaux* a ſaiſi la maniere d'*Horace*, & *Rouſſeau* celle de *Pindare*. Il a fait plus ; ſemblable à l'Abeille qui ſait tirer des fleurs les ſucs primitifs dont elle fait ſon miel, en les transformant en ſa propre ſubſtance, il s'eſt nourri des beautés de ce grand Poëte, ſans qu'on puiſſe lui reprocher de lui avoir rien dérobé, & par-là, il eſt devenu lui-même original.

Il doit réſulter de ce que nous avons dit, que l'imitation, bien loin d'être un vice, eſt au contraire un principe de vie & de développement pour les talens qu'on a reçus de la nature. Les plus heureux Génies ont beſoin de ſecours pour croître & s'alimenter. *Boſſuet* n'étoit jamais plus en état de donner un libre eſſor à ſon Eloquence, qu'après s'être nourri de la ſubſ-

tance des Livres ſaints, & s'être animé par la lecture des plus beaux morceaux des anciens Orateurs. C'eſt ce qu'il appelloit allumer ſon flambeau aux rayons du Soleil.

Il en eſt de même des Poëtes. Tant qu'ils ſe bornent à ne puiſer que dans leur propre fonds, on s'apperçoit d'une ſéchereſſe, d'un déſordre, d'une monotonie rebutante, partage ordinaire d'un eſprit qui n'a pas ſçu fortifier ſes propres richeſſes, par celles des autres. *Ceux qui n'imitent point*, dit un Auteur Anglois, *ne seront jamais imités.*

On doit bien ſe garder de confondre l'imitation avec ces honteux plagiats, qui n'offrent que des lambeaux, arrachés de toutes parts, dont la biſarre réunion préſente l'image du Monſtre, dont parle *Horace*. Le véritable Imitateur, n'eſt ni Copiſte, ni Plagiaire. Il ſe transforme en ſon Original, évite ſes défauts, s'approprie ſes beautés, &, en les adaptant au ſujet qu'il traite, il ſait leur donner une forme & un caractère qui les lui rend propres.

Tel eſt l'empire de l'exemple, qu'il agit plus puiſſamment que les regles, en ce qu'il montre, tout à la fois, & la route, & le terme. La vue d'un Tableau de *Raphaël* fera plus d'impreſſion ſur un jeune Peintre, la lecture d'une Oraiſon

funèbre de *Bossuet*, saisira plus un jeune Orateur, & fécondera plus l'imagination de l'un & de l'autre, que tous les préceptes des Maîtres. En méditant, en approfondissant un Modele, on acquerra, non l'habitude d'inventer, de penser, de procéder & de s'exprimer, comme lui, mais la force nécessaire pour inventer, penser, procéder & s'exprimer, à son tour, aussi bien que lui. *Les Ouvrages des grands Maîtres*, d'après *Longin*, *sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'éleve des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'ame de leurs Imitateurs, & animent les esprits les moins échauffés* *.

Tout dépend donc, dans l'imitation, du choix des modeles. Il est inutile d'avertir de préférer ceux avec qui la Nature nous a donné quelque conformité. *Racine*, dès son enfance, distingue les Œuvres d'*Euripide*, des Livres que ses Maîtres lui présentent ; *Boileau* sent, à la lecture d'*Horace*, ce qu'il est capable de faire. Tous les célébres Ecrivains ont eu, pour ainsi dire, un Génie tutélaire, qui a présidé à la composition de leurs Ouvrages.

Il est cependant des précautions à prendre. Ces précautions consistent, à ne pas s'enthousias-

---

* *Traité du Sublime*, *Chap. XI.*

mer si fort d'un Auteur, qu'on ne s'applique à joindre aux secours qu'il nous fournit, les secours qu'on peut tirer des autres Auteurs, d'un genre différent. Le mérite d'un Ecrivain dépend de l'habileté à réunir les qualités principales qui se trouvent éparses, tantôt dans un modele, tantôt dans un autre. De-là vient que *Boileau*, quoique voué à *Horace*, ne fait pas difficulté de l'abandonner, pour suivre *Perse* & *Juvenal*, quand il trouve, chez ces Poëtes, de quoi enrichir sa Muse d'un ornement de plus. *Racine*, après avoir pris dans *Euripide* les principaux traits du caractère de sa Phédre, ne néglige point d'aller puiser, dans *Sénéque*, d'autres traits, propres à le rendre plus intéressant. *Apelle* ne crut pouvoir former le Tableau d'une Beauté parfaite, qu'en empruntant de chaque Beauté ce qu'elle avoit de plus agréable & de plus régulier.

Nous ne pousserons pas plus loin cet Article, quoique nous nous fussions proposés d'y prouver, contre l'Auteur des *Observations critiques*, non-seulement que le Poëme de l'Abbé de *Marsy* est très-didactique, mais encore, qu'il n'est pas impossible d'en faire un, sur le même sujet, dans notre Langue, dont la lecture soit intéressante ; ce que nous exécuterons dans l'Article de *Racine*, le fils, où nous aurons occasion de parler de la Poésie didactique.

Les autres Ouvrages, qu'a laissés M. l'Abbé de *Marsy*, ne sont, tout au plus, que propres à faire sentir les méprises dans lesquelles se précipite un Esprit, dès qu'il s'écarte de son vrai genre. Après sa sortie des Jésuites, il ne renonça pas aux Lettres, mais la manie philosophique éteignit le feu de son imagination, & son jugement. Son esprit, si capable de produire par lui-même, ne lui permit plus que d'être un Compilateur, aussitôt qu'il se fut attaché à la lecture de *Bayle*, dont il entreprit de donner une *Analyse*. Cette Analyse n'a pas même le mérite du discernement. Ce qu'il y a de plus absurde, de plus contraire aux mœurs & à l'honnêteté dans le Dictionnaire de ce Philosophe, devint, entre ses mains, le fonds principal d'une compilation odieuse, condamnée au feu par le Parlement, & punie par la détention de l'Auteur à la Bastille. Il est aisé de comprendre par-là, combien la Philosophie est opposée aux vrais talens, & combien elle nuit au bonheur.

MARTIAL D'AUVERGNE, [*N.*] Procureur au Parlement de Paris, sa patrie, mort en 1508; mauvais Poëte, qui eut beaucoup de réputation de son tems, & qui la méritoit peut-être, par l'esprit, la gaieté, & la naïveté qu'il

mettoit, dit-on, dans la plûpart de ses Poésies. Celui de ses Ouvrages, qui fût le plus goûté, est un Recueil d'*Arrêts d'amour*, au nombre de cinquante, dont les Poëtes Languedociens, ou *Troubadours*, lui avoient fourni le modele. Toutes ces bagatelles sont enterrées dans un coin de Bibliothéque.

MARTIGNAC, [*Etienne* ALGAI, Sieur DE] né en 1628, mort en 1698; Traducteur médiocre d'*Horace*, de *Virgile*, d'*Ovide*, de *Juvenal*, &c, mais un peu plus élégant que l'Abbé de *Marolles*. On ne fait cas aujourd'hui que des Notes qui accompagnent ses Traductions.

MARTINAY, [*Jean*] de la Congrégation de St. Maur, né à Saint-Sever, petite Ville de Gascogne, en 1647, mort à Paris, en 1717. On a de lui des Traductions de quelques Peres de l'Eglise, & de quelques Ouvrages sur l'Ecriture sainte, qui prouvent qu'il étoit habile dans la connoissance des Langues savantes. Plusieurs Auteurs ont profité de ses lumieres; ils auroient dû, par reconnoissance, en faire honneur à ce Religieux, dont les travaux leur ont été si souvent utiles.

MASCARON, [*Jules*] Evêque de Tulles, né à Marseille en 1634, mort à Agen en 1703. Ses Sermons & ses Oraisons funebres eurent de la réputation dans un tems où il avoit pour rivaux, *Bossuet* & *Fléchier*. L'impression de ses Ouvrages fut un écueil pour sa gloire; aussi faut-il convenir qu'il dût en partie ses grands succès à un débit séduisant; ressource très-capable de faire disparoître bien des défauts dans l'Orateur. Avec le nerf de *Bossuet*, il n'en a ni la chaleur ni le génie; & avec un style assez pur, il n'a ni l'élégance, ni la politesse de *Fléchier*. Il ne faut pas cependant confondre *Mascaron* avec les Orateurs médiocres. En lisant attentivement ses Sermons, on y trouve une supériorité très-décidée sur le plus grand nombre de nos Prédicateurs modernes qui ne l'estiment peut-être pas; & seroient certainement heureux de lui ressembler.

MASSIEU, [*Guillaume*] Abbé, Professeur en Langue Grecque au Collége Royal, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Caen en 1665, mort à Paris en 1722.

Un des bons Littérateurs du Siecle dernier, non dans le premier ordre, mais dans celui

d'une utilité qui exige de la reconnoissance pour ses travaux. Il a fait une *Histoire de la Poésie Françoise* dont les recherches sont également curieuses, instructives & bien digérées ; cet Ouvrage est écrit d'ailleurs avec la méthode & toute la simplicité qui lui convenoit. Ses infirmités ne lui permirent pas de continuer une Traduction de *Pindare* qu'il avoit commencée. On doit peu regretter qu'il n'ait pas achevé cette entreprise, à en juger par les six Odes qu'il avoit déjà traduites. La foiblesse du corps avoit sans doute énervé la vigueur de son imagination ; ou bien il faut supposer qu'il n'en avoit jamais eu. Son mérite s'annonce bien plus avantageusement dans les Notes pleines de lumiere & de solidité qu'il y joignit. M. de *Vauvilliers* ne les a point jugées indignes d'enrichir de leur substance son excellent *Essai de Traduction* du même Poëte.

Les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres offrent plusieurs *Dissertations* de M. l'Abbé de *Massieu*, qui se font lire avec autant de plaisir que d'utilité.

MASSILLON, [*Jean-Baptiste*] Evêque de Clermont, de l'Académie Françoise, né à Hieres en Provence en 1663, mort à Clermont en 1742.

Ce nom est devenu, parmi nous, celui de l'Eloquence chrétienne, c'est-à-dire, de cette Eloquence qui, sans prétendre au sublime, offre un ton simple, noble, intéressant, affectueux, naturel, un style pur, correct, élégant; dont le charme se fait sentir, & va droit au cœur sans le contraindre & l'agiter. Les Sermons de cet Orateur ne sont pas toujours dépourvus de ces traits de force, de chaleur, qui ébranlent; mais une marche paisible, également vive & insinuante, forme son véritable caractere. C'est dans la sensibilité de son ame qu'il puisoit la douceur, l'abondance, le pathétique & l'élégance continue qu'on admire dans ses productions. Le sentiment est son ressort favori, & l'on ne sçauroit disconvenir, qu'il est impossible d'en employer de meilleur, pour imprimer dans l'ame de ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent les vérités qu'on veut leur apprendre & l'amour des devoirs qu'on veut leur faire pratiquer. *Bourdaloue*, comme un Conquérant redoutable, entraîne, subjugue & force de se rendre aux armes de la raison; *Massillon*, comme un Négociateur habile, procéde avec moins de rapidité, plus de douceur, quelquefois plus surement, & amene insensiblement au terme qu'il s'est proposé. L'un s'adresse à l'esprit, & le do-

mine ; l'autre s'attache à l'ame, la captive & l'attendrit. Le premier a la dignité, la force & le feu continu de *Démosthène* ; celui-ci, l'abondance, l'adresse, & le naturel de *Cicéron.*

La comparaison qu'on fait ordinairement de *Massillon* à *Racine* seroit assez exacte, si leurs objets n'étoient pas si différens : en effet, l'Evêque de Clermont, est dans son genre, aussi tendre, aussi moëlleux, aussi élégant, aussi soutenu, que l'Auteur d'*Athalie* ; mais celle de *Bourdaloue* à *Corneille* ne paroîtra jamais exacte : le Jésuite n'a pas des traits assez sublimes, pour lui donner quelque conformité avec le génie de ce Poëte ; il n'a pas non plus l'enflûre, l'incorrection & l'inégalité nécessaires pour justifier le parallele. *Bourdaloue* est toujours égal à son sujet & à lui-même. Il n'a d'autre trait de ressemblance avec *Corneille*, que d'avoir été, parmi nous, le pere de l'Eloquence chrétienne, comme l'Auteur de *Cinna*, l'a été de la Tragédie.

Un avantage rare dans les Sermons de *Massillon*, c'est la connoissance du cœur humain qu'ils annoncent ; connoissance aussi délicate, que juste & profonde. Les peintures qu'il fait des mœurs seront toujours ressemblantes, parce qu'il ne les a point dessinées d'après quelques sociétés particulieres. Il a pénétré jusqu'à la

ſourcé, & c'eſt de-là qu'il tire le ſujet de ſes Tableaux toujours rendus avec le coloris qui leur convient. N'attaquer que les déſordres extérieurs, paſſagers, n'eſt pas toujours un moyen ſûr d'intéreſſer l'Auditeur, & de réprimer la corruption publique; il faut attaquer les paſſions dans leur germe, les ſuivre ſous toutes les formes qu'elles prennent, les forcer dans tous les retranchemens, les oppoſer elles-mêmes à elles-mêmes, & les confondre dans les reſſources qu'elles employent pour ſe juſtifier. Par cet art admirable, perſonne n'a mieux poſſédé, que l'Evêque de Clermont, le talent de ſe rendre ſenſible & intéreſſant pour tout le monde.

Son *petit Carême* paſſe pour être ſon chef-d'œuvre, & celui de l'Art Oratoire. Il nous ſemble cependant, & pluſieurs perſonnes ſont de notre avis, que le ton d'éloquence qui y regne, n'en eût été que plus eſtimable, ſi les ornemens y étoient moins prodigués, & les répétitions & les paraphraſes plus rares. Mais la rapidité de la compoſition, & l'objet que ſe propoſoit l'Auteur, ſont plus que ſuffiſans pour le juſtifier ſur ces petits défauts, dont d'ailleurs peu d'Eſprits ſont ſuſceptibles.

1. MASSON, [*Jean*] Miniſtre Proteſtant,

mort en Hollande vers 1720; Erudit que l'Auteur du *Mathanasius* a eu, dit-on, en vue, dans la plûpart de ses Plaisanteries. Il y a grande apparence qu'il est le Héros de l'*Aristarchus Masso*, & on ne peut disconvenir que son érudition indigeste & diffuse ne lui méritât cet honneur.

Il a fait une *Histoire critique de la République des Lettres*, qui comprend l'espace de cinq années, où il est aisé de voir que les citations étoient ses armes favorites, sans s'inquiéter beaucoup où elles pouvoient porter.

Les *Vies d'Horace*, d'*Ovide*, & de *Pline* le jeune, écrites en Latin, sont dans le même genre, quoiqu'on les regarde comme ce qu'il a fait de mieux.

2. MASSON, [*Pierre-Toussaint*] Trésorier de France, né à Paris, en 1715.

Ses Poésies ne méritent pas plus la peine d'être lues, que sa Traduction de la *Pharsale de Lucain*, qui n'est propre qu'à donner du prix à celle de M. *Marmontel*.

MASSON DE PEZÉ ou PEZAI, *Voyez* PEZAI.

MATHIEU, [*Pierre*] Historiographe de

France, né à Potentru, en 1563, mort à Toulouse, en 1621; Poëte oublié, qui n'étoit pas sans mérite, plus digne d'obtenir une place dans le Parnasse François de M. du *Tillet*, & dans la Bibliothéque Françoise de M. l'Abbé *Goujet*, que tant d'autres Poëtes obscurs; qu'on eût pu oublier mieux que lui. Quelques-uns de ses *Quatrains* sont préférables à ceux de *Pibrac*, & pour les Pensées & pour la Poésie. Voici celui par lequel il débute :

Estime qui voudra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les animaux ;
Quant à moi, je la tiens pour le point désirable,
Où commencent nos biens & finissent nos maux.

Mathieu est aussi Auteur d'une Tragédie, intitulée, *la Ligue*, Tragédie mauvaise, comme on peut le croire, où l'on trouve ces Vers que *Racine* semble avoir imités :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains....
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour Pere,
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la pâture aux jeunes Passeraux,
Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes,
Tout vit de sa bonté, &c....

L'Auteur d'*Athalie* dit :

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte.

Dieu laisse-t-il jamais ses Enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

On a encore, de *Pierre Mathieu*, une *Histoire des choses mémorables, arrivées sous le Regne de Henri le Grand*, où la vérité n'est pas toujours exacte, & où la diction ne l'est presque jamais.

1. MATHON, [*Alexis*] né à Lille, en Flandres, en 17..

Comme il a cultivé les Lettres & la Poésie, pour son propre amusement, il seroit injuste de lui faire un crime de n'avoir pas été tout aussi heureux à l'égard du Public. On doit toujours de l'indulgence aux Auteurs, qui, à son exemple, cultivent les Muses pour elles-mêmes, & qui ont des mœurs douces & honnêtes, fruit d'un esprit sans orgueil & sans prétention.

2. MATHON DE LA COUR, [*Charles-Joseph*] né à Lyon, en 1738.

Nous ignorons si celui-ci a des prétentions ; en ce cas, il seroit très à plaindre, selon M. *Palissot*, bien capable de le guérir de cette illusion. Quant à nous, nous dirons que quelques Articles fournis à l'*Almanach de Lyon*, qu'un peu de part à la confection de l'*Almanach des Muses*,

que l'honneur d'avoir travaillé au *Journal des Dames*, Ouvrage malheureux, qui est venu expirer entre ses mains, après avoir passé par tant de mains meurtrieres, seroient des titres bien foibles pour prétendre à la gloire. Nous aimons mieux penser, que M. *Mathon* compte, pour peu de chose, toutes ces pitoyables bagatelles, & qu'il développera plus avantageusement ses talens dans son Histoire de Lacédémone, plus qu'il n'en a fait dans sa *Dissertation sur la décadence des Loix de Licurgue*, où il n'est rien moins que Laconique.

MAUBERT, [*Jean-Henri* DE GOUVEST, plus connu sous le nom DE] né à Rouen, en 1721, mort à Altena en 1767.

Quoiqu'il ne faille pas juger de cet Auteur, par ce qu'en ont dit plusieurs Faiseurs de Brochures, &, entre autres, *Chevrier*; il n'en est pas moins vrai, que sa Vie a été agitée, par des événemens singuliers & très-fâcheux. Peut-être en a-t-il dû plusieurs à sa bisarre destinée? Mais il est certain qu'il s'est attiré beaucoup de disgraces, par son imprudence, & l'inquiétude de son esprit, qui le portoit sans cesse au changement. On l'a vu successivement Capucin, Apostat, Secretaire du Roi de Pologne, *Auguste III*,

puis rentrer dans son Ordre, en sortir ensuite pour recommencer un nouveau cercle d'aventures, & finir par mourir Protestant.

Toutes les inconséquences de sa conduite n'empêchent pas qu'on ne doive reconnoître en lui beaucoup de talent. Le *Testament du Cardinal Alberoni*, & l'*Histoire politique de ce Siecle*, décélent, dans lui, un génie propre aux grandes affaires, qui eût pu se rendre très-utile, s'il eût sçu se fixer, ou si la fortune lui eût fourni les moyens de s'exercer utilement. On ne peut les lire sans être frappé de la profondeur des vues, de la finesse des observations, de la justesse de raisonnement, qui y éteincellent de tems en tems. Le style ne répond pas toujours au caractère des idées; il est quelquefois peu correct, diffus, mais toujours lumineux & expressif.

On trouve les mêmes qualités, & les mêmes défauts, dans les *Entretiens politiques*, dans le *Testament du Chevalier Walpole*, & dans cinq ou six autres Ouvrages polémiques, du même Auteur, qui roulent sur des intérêts de Gouvernement.

MAUCOMBLE, [*Jean-François-Dieudonné*] né à Metz, en 1735, mort en 1768.

Deux mauvais Romans, dont l'un est intitulé, *Histoire*

Histoire de Madame d'Erneville, l'autre *Nitophar*, Anecdote Babylonienne, ne sembloient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe*. Les Tableaux trop hardis, au sujet du Calvinisme, dans son *Abrégé de l'Histoire de Nîmes*, qui n'est qu'une compilation, ne devoient pas paroître non plus un titre suffisant, pour le placer parmi les Ecrivains célébres, dans le *nouveau Dictionnaire historique*. Voilà pourtant tout ce qui est sorti de la plume de M. *Maucomble*, à moins qu'on ne lui sache encore gré de nous avoir régalé d'une Tragédie Bourgeoise, sous le titre des *Amans désespérés*, ou *la Comtesse d'Olinval*, production monstrueuse, qui n'est autre chose, que l'Histoire de l'infortunée Marquise de *Ganges*, mise en action. Ce Drame, plus sinistre encore que celui de *Beverley*, n'est qu'un amas d'horreurs, entassées les unes sur les autres, plus propres à rendre les ames féroces, qu'à leur inspirer la haine du crime. Telles sont les ressources des Faiseurs de Drames; ils veulent à toute force émouvoir, sans se douter que leurs Tableaux ne sont capables que de révolter contre le Sujet & le Peintre.

MAUCROIX, [*François* DE] Chanoine de Reims, né à Noyon, en 1619, mort en 1708.

Malgré le ſtyle languiſſant de ſes Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, elles ſe font lire encore avec quelque plaiſir, à cauſe de la clarté & de l'exactitude. Quant à ſes Poéſies, on peut ſe diſpenſer de les lire, ſi on en excepte deux ou trois Pièces, ſauvées du naufrage, à l'abri de ces Recueils, qui n'ont pas toujours l'avantage de s'en ſauver eux-mêmes, faute d'être faits avec diſcernement & avec goût. Telle eſt l'Epigramme ſuivante, dont on aime la tournure & la fineſſe :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe ;
Mais toutefois ne preſſons rien :
Prendre femme, eſt étrange choſe.
Il faut y penſer mûrement.
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

MAUGER, [*N.*] Garde-du-Corps, né à Paris, en 17...

Il publia, en 1745, un petit Poëme, ſur l'*Origine des Gardes-du-Corps*, où l'on trouve des vers très-bien frappés, qui auroient fait plus d'honneur à ce Poëte, ſi l'on y découvroit moins d'hémiſtiches dérobés à *Corneille* & à l'Auteur de la Henriade. La verſification de M. *Mauger*

eſt, en général, noble, aiſée, mais ſouvent dépourvue de cette chaleur, & de ces images, qui font le charme de la Poéſie.

Il a fait, depuis, *Ameſtris*, *Coriolan*, *Coſroès*, Tragédies qui n'ont eu aucun ſuccès, & qui néanmoins ſont aſſez bien écrites.

MAUMENET, [*Louis*] Abbé, né à Beaume en 1655, mort à Paris, en 1716.

L'Académie Françoiſe, celle des Jeux Floraux, celle d'Angers, ont couronné pluſieurs de ſes Poéſies, mais n'ont pas eu le pouvoir de les garantir de l'oubli. C'eſt aſſez le ſort de ces Productions fantaſtiques; elles expirent ſous les lauriers éphémeres qui les ſurchargent, & les traces de leur exiſtence ne ſont conſtatées que ſur les Regiſtres mortuaires des Académies.

MAUPERTUIS, [*Pierre-Louis* MOREAU DE] de l'Académie Françoiſe, & de celle des Sciences de Paris & de Berlin, né à Saint-Malo, en 1697, mort à Bâle en 1759.

Auſſi bon Philoſophe qu'habile Littérateur, il a fait marcher de pair les Lettres avec les Sciences. Dans ſes Ouvrages, l'élégance ne nuit point à la profondeur, la préciſion à la clarté : la méthode y rend tout intelligible, & facile à retenir. Tour-

à-tour Géométre, Astronome, Naturaliste, Géographe, Moraliste, il est partout Ecrivain instructif, dont les leçons plaisent toujours, parce-qu'elles n'ont point l'air de leçons, & qu'il a l'art d'éclairer l'esprit, sans le rebuter par un ton dogmatique. Les matieres, les plus abstraites, deviennent intéressantes sous sa plume, par la maniere agréable dont il les présente, & les fleurs qu'il a sçu y répandre, sans y joindre cet air de prétention & de suffisance, qui les rend si souvent ridicules, & par conséquent plus qu'inutiles.

Ces qualités, jointes à ses vertus sociales, lui mériterent l'estime, la bienveillance, & même la familiarité d'un grand Roi, qui a prouvé, à son égard, qu'il faisoit encore plus de cas des vertus que des talens. L'amitié distinguée, dont ce Prince Philosophe l'a honoré, devoit lui attirer des envieux, mais M. de *Maupertuis* n'a eu que des Adversaires qui se sont déshonorés, en voulant porter atteinte à sa gloire. Le plus acharné de tous, est celui qui avoit mis au bas de son portrait,

Son sort est de fixer la figure du Monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Le Roi de Prusse le défendit lui-même, pendant

la vie, contre les attaques de M. de *Voltaire*; il l'a même défendu après sa mort. Ce qui prouve que les véritables grands Hommes ne perdent rien, en cessant d'exister.

MAURY, [*Jean-Siffrein*] Abbé, de l'Académie des Arcades de Rome, né en 1746.

Sa plume ne s'est encore exercée que sur des Eloges historiques. Celui de M. le *Dauphin* ne sembloit pas annoncer les talens qu'on a remarqués depuis, dans ceux du Roi *Stanislas*, de *Charles V*, & de *Fénélon*. Quoique ces deux derniers, qui ont concouru pour le prix de l'Académie Françoise, n'ayant pas obtenu la préférence sur ceux de M. *Delaharpe*, le Public les en a jugés dignes; l'Eloge de *Fénélon* sur-tout, aux imprudences près qui lui ont attiré du blâme, est infiniment mieux écrit. On n'y trouve point, comme dans celui de son rival, de ces phrases à prétention, de ces pensées détachées, de ces lieux communs, cet appareil de réflexions, cousues tout exprès, comme si l'on se fût dit à soi-même, il faut qu'il y en ait une ici. M. l'Abbé *Maury*, au contraire, a un style, c'est-à-dire, une marche uniforme, coulante, pleine d'aisance & de facilité; il ne court point après les pensées, les pensées se présentent à lui, & font

naître, sans effort, de l'intérêt dans l'esprit du Lecteur. Son seul Discours, pour servir de Préface aux Sermons de *Bossuet*, quoiqu'un peu négligé, annonce plus de talent pour écrire, que tous les Ouvrages de M. *Delaharpe*, sans en excepter ses sages Critiques, & les agréables Plaisanteries qu'il délaye de tems en tems dans le Mercure.

MAYNARD, [*François*] de l'Académie Françoise, né à Toulouse en 1582, mort en 1646; ami de *Regnier* & de *Desportes*, & l'éleve de *Malherbe*.

Son principal mérite est d'avoir su versifier avec beaucoup de netteté, de précision & d'élégance. Ses Vers ne sont point surchargés de mots inutiles, d'épithetes oiseuses qui ne servent qu'à la Rime; mais ils sont froids & monotones, quoique plus remplis de pensées que ceux de ses prédécesseurs & de ses contemporains. *Maynard* excelloit surtout dans l'Epigramme & vouloit que, dans celles de dix vers, on marquât un repos après le quatrieme & le septieme, & que dans celles de six vers, on en marquât un autre au milieu, minuties très-indifférentes, & dont on se passe très-bien. Une autre observation qui fait plus d'honneur à son goût, & qui est

devenue une regle de l'art, c'est celle qui exige qu'au milieu de chaque Stance, il y ait un repos, afin que ceux qui la récitent n'en coupent pas le sens, en reprenant haleine. Il voulut encore innover dans le Sonnet, en composant les deux quatrains sur des rimes différentes; son exemple n'a pas été suivi, parcequ'on s'en tient toujours aux choses consacrées par des limites qui ont su plaire.

On ne sait pourquoi *Maynard*, étant sans contredit un des meilleurs Poëtes de son temps, n'eût aucune part aux bienfaits du Cardinal de *Richelieu*, qui n'étoit pas difficile pour le choix. Ce Poëte lui adressa un jour ces beaux vers que nous allons copier, pour le plaisir de ceux qui ne les connoissent pas, & même pour celui de ceux qui les connoissent.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes Ayeux,
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Sçavans,
En un siecle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte

Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son desir,
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir,
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais, s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé, dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

La réponse du Cardinal fut un *Rien* prononcé très-brusquement. *Maynard* s'en vengea par plusieurs Epigrammes, & plusieurs Sonnets, où ce Ministre est attaqué d'une maniere aussi offensante qu'ingénieuse. La philosophie de ce Poëte triompha de son ressentiment ; il se retira chez lui, dégoûté de la Cour & de son Siecle, & consacra ses sentimens dans ces vers, qu'il plaça sur la porte de son Cabinet d'Etude.

Las d'espérer & de me plaindre,
Des Muses, des Grands & du Sort,
C'est ici que j'attends la Mort,
Sans la desirer ni la craindre.

MAZARELLI, [*N.* Mademoiselle] quoique son nom ne paroisse pas françois, nous ne

balançons point à lui donner ici un article, parceque tous les Ouvrages que nous connoissons d'elle sont écrits en notre langue, & propres à lui faire honneur. Son *Eloge du Duc de Sully* nous a procuré le plus grand plaisir à la lecture. S'il n'a pas eu le prix de l'Académie pour lequel il a concouru, il a obtenu celui de l'estime du Public qui y a reconnu des talens aussi distingués, qu'intéressans. Cet Eloge est écrit avec une noble simplicité qui n'est rien moins qu'ennemie de l'élégance, & dont M. *Thomas*, son Rival couronné, est très-éloigné.

Le Roman de *Camédris* est une production ingénieuse, assaisonnée de tout ce que la connoissance du monde & celle du cœur humain peut offrir d'instructif & de piquant. La morale en est d'autant plus facile à saisir, qu'elle s'y trouve en action. On voit que l'Auteur sait penser & faire penser, mérite aussi rare qu'utile, qu'il a du goût & de la raison, de l'imagination & de la sensibilité.

MÉHÉGAN, [*Guillaume-Alexandre* DE] né à la Salle en Cevennes en 1721, mort en 1766.

Qu'on réunisse tout à la fois l'esprit, l'étendue des connoissances, la facilité pour écrire, un style

guindé & précieux, un goût peu sûr, & quelquefois mauvais; on se fera une juste idée des Productions de cet Auteur. On est étonné de le voir, dans ses *Considérations sur les révolutions des Arts*, donner la préférence au Siécle de *Louis XV*, sur celui de *Louis XIV*. Où a-t-il pris, entr'autres choses, que *la Morale n'a jamais été développée avec plus de vérité & plus de charmes que de nos jours*; que *ce sont nos Ecrivains modernes qui ont réduit les Romans à être l'image de la nature & l'Ecole de la vertu*; que *nos Tragédies modernes ont plus de pathétique & d'utilité que celles de Corneille & de Racine*; que *les maximes des Tragédiens de nos jours sont plus vraies, & inspirent plus l'humanité*? M. de *Méhégan* n'avoit sans doute pas lu tous ces Ouvrages où la Morale est si fort défigurée sous le pinceau philosophique; ces Romans où la vertu n'est rien moins que le but de ceux qui les ont composés; ces Tragédies où le sentiment a beaucoup plus d'appareil & de machinisme, que de naturel & de réalité; ces tirades aussi déplacées qu'audacieuses, qui ne peuvent plaire qu'à des esprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorans qui ne sentent pas combien elles sont hors de propos.

Il y a apparence que M. de *Méhégan* auroit réformé ses jugemens, s'il eût vécu davantage. Une plus longue carriere lui eût fourni les moyens d'étudier & de réfléchir plus qu'il n'a fait ; l'étude & la réflexion lui auroient donné de l'expérience, & l'expérience plus de circonspection, pour ne pas décider d'une maniere aussi tranchante.

Au reste son *Tableau de l'Histoire moderne* ; & sa petite *Histoire d'Euphranor* sont ce qu'il a fait de mieux. Ces deux Ouvrages sont écrits avec intérêt, & avec chaleur ; mérite que ses Poésies n'ont en aucune façon.

MÉNAGE, [*Gilles*] de l'Académie *Della Crusca*, né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692 ; est un des plus célebres Littérateurs du Siecle dernier. Ce n'est pas à son génie, ni à son esprit, qui étoit médiocre, qu'il doit sa réputation : quelques Ouvrages utiles sur la Langue françoise, ses querelles avec des Gens de Lettres de toutes les classes, ont donné à son nom la célébrité dont il jouit encore. Jamais homme ne se sentit plus d'attrait pour la Littérature ; il sacrifia tout à ce penchant qui l'auroit pu rendre heureux, s'il ne l'eût cultivé que pour lui-même, sans y joindre la déman-

geaiſon la plus violente de mettre tout au jour.
Tel eſt le caractère de ces ſortes de Dévots aux Muſes : il participe ordinairement de celui qu'on attribue aux faux Dévots qui ſont aigres & difficiles, qui font toujours parade de leur dévotion, & ſemblent attirer par-là les critiques & les contradictions.

Ménage joignoit à cela le défaut de parler beaucoup. Il avoit un Appartement dans le Cloître Notre-Dame, où ſe tenoit tous les mercredis une aſſemblée, qu'il appelloit ſa *Mercuriale* : les Gens de Lettres, tant Nationnaux, qu'Etrangers, s'y rendoient avec empreſſement. Le Maître de la maiſon ſe plaiſoit fort à y débiter ſon ſavoir ; il arrivoit ſouvent que les Auditeurs ne trouvoient pas l'occaſion de placer un ſeul mot, & s'en alloient ſans avoir fait autre choſe qu'écouter. *Ménage* s'excuſoit tout bonnement de cette intempérance de langue, en diſant, que quand il étoit en Anjou, il paſſoit pour taciturne, parceque ſes Compatriotes parloient encore plus que lui. Il faut convenir que ſa mémoire, qui, dit-on, étoit prodigieuſe, devoit fournir abondamment à ſa loquacité ; par ſon ſecours, il ſe trouvoit en état de citer à tout propos & ſur toutes ſortes de ſujets, des morceaux Grecs, Latins, Italiens & Fran-

çois, & quantité d'Historiettes & de Bons Mots qu'il avoit appris, soit dans les livres, soit dans les sociétés.

Il fut chargé par le Cardinal *Mazarin* & par M. *Colbert*, de donner la liste des Gens de Lettres qui pouvoient mériter des récompenses; commission, qui lui valut, pour sa part, une pension de deux mille livres.

On a de cet Auteur un grand nombre de vers Grecs, Latins, Italiens & François. Ces derniers sont les plus foibles: *en charmes féconde, à nulle autre pareille, chefs-d'œuvre des Cieux, Beauté sans seconde*, &c. voilà tout ce que *Ménage* savoit faire. Ses vers Italiens sont infiniment meilleurs; les Littérateurs d'Italie en font beaucoup de cas, quoiqu'on assure que ce Poëte ne savoit pas parler Italien. Ils lui mériterent une place à l'Académie *Della Crusca*, & il en auroit obtenu une à l'Académie Françoise, sans sa *Requête des Dictionnaires*, Production satyrique & ingénieuse, qui l'éloigna pour toujours de ce Corps; ce qui fit dire à un des membres, * qu'*on auroit dû, d'après cette Pièce, le condamner à en être*,

---

* *M. Habert, sieur de Montmor, Maître des Requêtes, reçu à l'Académie Françoise en 1635, mort en 1679.*

comme on condamne un homme à épouser une fille qu'il a déshonorée.

Son *Diogène Laërce* est très-estimé. Ses *Origines de la Langue Françoise* & *de la Langue Italienne*, considérablement augmentées depuis sa mort, dénotent un grand fonds d'érudition, mais pas toujours le discernement nécessaire, ni une critique exacte. Son *Anti-Baillet* est une réfutation des *Jugemens des Savans*. M. *Baillet* l'avoit maltraité dans cet Ouvrage; notre Auteur voulut s'en venger. En relevant les fautes des *Jugemens des Savans*, il en fit de nouvelles que M. de *la Monnoye* releva à son tour, dans ses *Remarques sur l'Anti-Baillet*; ce Critique, par égard pour la mémoire de *Ménage* ne vouloit pas les publier, quoique le Président *Cousin* le pressât vivement de les faire imprimer. Un jour qu'il le pressoit davantage, M. de *la Monnoye* lui répondit par ces vers.

Laissons en paix Monsieur *Ménage*,
C'étoit un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui, de qui les Vers & la Prose,
Nous ont si souvent endormis.

Le Président *Cousin* avoit ses raisons; il n'a-

voit point oublié une Epigramme où *Ménage* le faisoit parler ainsi :

Moi, qui fais de belles Harangues,
Moi, qui traduis en toutes Langues,
A quoi sert mon vaste savoir,
Puisque par-tout on me diffame,
Pour n'avoir pas eu le pouvoir,
De traduire une Fille en Femme.

Cette plaisanterie les brouilla irréconciliablement. Le Président, pour s'en venger, fit, après la mort de M. *Ménage*, l'Eloge de cet Auteur d'une maniere ironique, à-peu-près comme M. de *Voltaire* fit celui de M. de *Crébillon*, qui n'avoit pas composé des Epigrammes contre lui, mais des Tragédies meilleures que les siennes.

MENARD, [*Léon*] Conseiller au Présidial de Nismes, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Tarascon en 1706, mort à Paris en 1767.

Après avoir donné un assez mauvais Roman [les *Amours de Calisthene*], il s'est appliqué à des Ouvrages plus solides. Son *Histoire civile, ecclésiastique & littéraire de Nismes*, en 7 vol. in-4. est remplie de recherches curieuses, mais

étendues avec une prolixité qui auroit besoin d'être réduite. Si cet Ouvrage eût été borné à deux volumes, il n'en seroit que plus estimable, car c'est noyer les faits, que de les présenter avec une quantité d'accessoires qui les font perdre de vue.

On sent bien qu'il n'est rien de plus dur aux Savans, que le sacrifice de quelques morceaux d'érudition; cependant avec un peu plus de réflexion, il leur seroit aisé de comprendre, que l'ennui épargné au Lecteur, tourneroit à l'avantage de leur mérite littéraire, & que l'honneur de faire un bon Livre, est préférable à celui de faire un gros Livre.

Le meilleur Ouvrage de M. *Ménard* est celui qui a pour titre *Mœurs & usages des Grecs.* Il y a lieu d'être étonné, qu'ayant eu intention d'en donner une idée dans son Roman de *Calisthene*, il l'ait fait si superficiellement, tandis qu'il paroît si instruit, dans l'Ouvrage qu'il a composé exprès sur cette matiere. Cette remarque doit faire sentir que les Productions d'imagination sont rarement du ressort des Erudits.

MESNARDIÉRE, [*Hippolyte-Jules*, PILET DE LA] de l'Académie Françoise, né à Loudun en 1610, mort à Paris en 1663.

De

De tout ce que nous avons de lui, ses Paraphrases de l'Anthologie sont ce qu'il a fait de mieux. *Il seroit plus estimé*, disoit, *Chapelain*, *s'il se fut borné à ce seul Ouvrage*. En effet, ses Tragédies & ses autres Poésies ne valent pas mieux que sa *Poétique*, dont le style, tantôt obscur & emphatique, tantôt diffus & rampant est très-bien proportionné à la médiocrité des pensées, & à la foiblesse des principes.

La Ménardiere cependant eut le talent de faire une grande fortune. Il s'acquit les bonnes graces du Cardinal de *Richelieu*, par la Réfutation de l'ouvrage d'un Médecin Ecossois, qui ne croyoit point à l'obsession des Religieuses de Loudun. Le Cardinal qui avoit des raisons pour y croire, récompensa magnifiquement le zèle de *la Ménardiere*, le fit son Médecin, & lui procura une place à l'Académie, & la Charge de Maître d'Hôtel du Roi, qui valoit encore mieux. C'est faire bien du chemin à la faveur d'un mauvais Ouvrage.

MENESTRIER, [*Claude-François*] Jésuite, né à Lyon en 1631, mort à Paris en 1705. Ses Ouvrages, sans le placer parmi les Auteurs du premier ordre, ne laissent pas d'avoir leur genre d'utilité. Il a écrit, sur le Blason, la Noblesse,

les Devises, les Décorations des Spectacles & des Monumens de toute espece, une multitude de Traités, qu'on a recueillis avec assez d'empressement. Sa *Méthode* pour apprendre le Blason, est très-estimée, & vient d'avoir tout récemment une nouvelle Edition.

La mémoire du P. *Menestrier* est encore plus célebre que ses Ouvrages. Quand la Reine *Christine de Suede* passa par Lyon où il étoit, elle voulut juger par elle-même, si ce que la Renommée en publioit étoit exactement vrai. Elle prononça en sa présence trois cents mots les plus bizarres qu'elle pût imaginer, & les fit écrire afin de s'en ressouvenir. Le P. *Menestrier* les répéta avec facilité, non-seulement dans l'ordre où ils avoient été lus, mais encore selon tel ordre & tel arrangement qu'on voulût lui prescrire. Il faut avouer que c'étoit un grand reteneur de mots.

MENOT, [*Michel*] Cordelier, mort en 1518. On a de lui des Sermons écrits, en Latin, dans le même goût que ceux de *Maillard*, son Confrere. Voyez l'article de celui-ci.

MERCIER, [*Louis-Sébastien*] né à Paris en 1740.

Poëte, Orateur, Romancier, Differtateur, Philosophe, Faiseur de Drames, sous quelque rapport qu'on l'envisage, il seroit difficile de le placer au-dessus de la médiocrité, même dans ce qu'il a fait de mieux.

Après avoir débuté par des Héroïdes aussi fades que langoureuses, il s'est jetté, depuis quelque temps, à corps perdu, dans la composition des Drames, autres Productions de la même espece.

Ne paroîtra-t-il pas étrange de voir s'élever, chaque jour, parmi nous, de ces Ecrivains hypocondres, qui semblent avoir conjuré contre la gaieté de notre Nation? Ne vaut-il pas mieux ne point écrire, que de semer par-tout la doléance, & d'épaissir les vapeurs qui ne dominent déja que trop dans la plûpart des cerveaux?

Il est vrai que les Drames de M. *Mercier* n'ont pas encore eu les honneurs de la représentation, du moins dans la Capitale, pas même au milieu de ces Sociétés mornes & prétendues sensibles, où les soupirs factices d'un Héros sanglottant de trois points en trois points, sont toujours sûrs d'être merveilleusement accueillis. Mais ils ont trouvé des Lecteurs, toujours prêts à dévorer ce qui est nouveau, &, encore plus, tout ce qui est marqué au vénérable coin de l'affectation, de

l'enflûre, du bathos, ſtyle ordinaire de tous ceux qui veulent ſinger le ſentiment.

M. *Mercier* a auſſi exercé ſa plume à des *Eloges* hiſtoriques, tels que ceux de *Charles V* & de *Deſcartes*, à des *Songes philoſophiques*, propres à donner une idée de ce qu'il pourroit faire de bon, avec l'eſprit & la facilité de penſer qu'il a reçus de la Nature, s'il vouloit s'appliquer à être ſimple, naturel, & donner à ſon ſtyle cette chaleur qui ſuppoſe de l'ame, & fait vivre les Productions.

1. MERÉ, [*George* BROSSIN, Chevalier, Marquis DE] né dans le Poitou, mort vers le commencement de ce ſiecle.

On le mettoit au rang des Beaux-eſprits de ſon tems. A en juger par ſes Ouvrages, il devoit avoir la converſation plus agréable que le ſtyle, pour mériter cette réputation. Le plus connu de ſes Ecrits, eſt un petit volume, intitulé, *Converſation de M. de Clerembaut & du Chevalier de Méré.* Ce petit volume ne contient que de petites réflexions, aſſez communes, qui ne méritoient pas les honneurs de l'impreſſion. On ne peut mieux comparer les Ouvrages de M. le Marquis de *Méré*, qu'à ceux de l'Abbé de *Bellegarde*, dont on diſoit qu'ils ne conte-

avoient rien de bon, que ce que tout le monde savoit.

2. MÉRÉ, [N. Chevalier DE] né en 17..

Il a écrit des *Lettres sur les Femmes*, qui prouvent qu'il connoît mieux leurs vices & leurs défauts, que leurs bonnes qualités & leurs vertus. Il ne les a peint qu'en mal, ce qui n'est pas galant pour un Chevalier; mais chacun écrit selon qu'il est affecté. M. de *Meré* avoit peut-être sujet de se plaindre d'elles, ce qui feroit croire que les leçons qu'il donne, ne renferment pas des moyens toujours bien sûrs pour en triompher.

Ses autres Ouvrages annoncent, comme celui-là, un Homme d'esprit, un Ecrivain facile, mais caustique.

MERVESIN, [*Joseph*] Prieur de Baret, mort à Apt, sa patrie, en 1721.

Boileau parle de lui, dans ses Lettres, comme d'un mince Littérateur. Il n'a fait, en cela, que lui rendre justice. Aussi médiocre en Prose qu'en Vers, l'Abbé *Mervesin* n'a rien laissé qui méritât d'être conservé. Son *Histoire de la Poésie Françoise*, est ce qu'il a fait de plus supportable, si toutefois on peut appeller Histoire, un léger Essai historique, ou plutôt un coup-d'œil rapide,

& souvent peu juste sur les anciens Poëtes de notre Nation.

MERVILLE, [*Michel* GUYOT DE] né à Versailles en 1696, mort dans le pays de Gex, en 1756.

Plusieurs de ses Comédies ont été jouées avec succès. Celle qu'on a le plus accueillie au Théâtre François, est *le Consentement forcé*, Pièce qu'on voit reparoître souvent, & avec plaisir. M. *Merville* a, en général, le talent de bien imaginer une intrigue, & de la conduire avec dextérité. Ses caractères sont assez bien soutenus, mais sa versification, pour être trop facile, est presque toujours foible & négligée.

Il a aussi travaillé, pendant quelque tems, à un Journal, sous le titre d'*Histoire littéraire*, dont il reste cinq ou six volumes. Ce Journal eut peu de succès, peut-être parcequ'il avoit le mérite rare de l'impartialité. M. de *Voltaire* sur-tout n'y étoit pas ménagé; c'en fut assez pour le rendre ennemi irréconciliable de l'Auteur. Celui-ci, pour l'adoucir, fit quelques Vers à sa gloire, mais ce fut inutilement. *Je n'attaque personne*, lui répondit gravement le Héros poétique, *mais je suis impitoyable pour ceux qui m'attaquent.* Nous pourrions dire ici, que deviendra donc la

tolérance, & cette supériorité philosophique qui éleve au-dessus de tout? Mais il vaut mieux demander à M. de *Voltaire* où est la droiture, la sincérité? *Crébillon*, *Maupertuis*, *Montesquieu*, M. de *Pompignan*, M. de *Buffon*, M. *Helvetius* lui-même, vous ont-ils jamais attaqué? Peut-être avez-vous regardé leurs talens comme une insulte faite aux vôtres: en ce cas, vous avez raison.

MESENGUY, [*François-Philippe*] né à Beauvais, en 1677, mort en 1763.

On peut louer ses Ouvrages du côté du style; mais ceux qui aiment l'exactitude dans le Dogme, la conséquence dans les principes, la franchise dans la maniere d'exprimer ses pensées, ne trouveront pas ces qualités dans son *Abregé de l'Histoire de l'ancien Testament*, aussi bien que dans son *Exposition de la doctrine chrétienne*, condamnée par le Pape. Ceux qui exigent l'impartialité dans les sentimens, la soumission à l'autorité, la modération dans la dispute, goûteront peu ses Ouvrages polémiques, où il est aisé de s'appercevoir, que l'empire du préjugé l'emporte sur sa raison, & peut-être sur ses propres sentimens.

METTRIE, [*Julien-Offroi* LA] Médecin, de l'Académie de Berlin, né à Saint-Malo, en 1709, mort à Berlin, en 1751, Auteur frénétique de plusieurs bons Ouvrages sur la Médecine, & contre les Médecins, & de plusieurs Livres de Philosophie, qui font également tort aux Lettres & à la Raison. Il étoit en Hollande lorsqu'il publia son *Homme-Machine*, Production qui l'auroit conduit sur l'échafaud, sans une prompte fuite, qui le déroba aux perquisitions des Magistrats. Si, dans cette République, on sévit ainsi contre les Auteurs qui déchirent la Religion, comment ose-t-on se plaindre de voir, en France, arrêter le débit de leurs Ouvrages, & défendre l'entrée de ceux qu'on imprime chez l'Etranger? Quand la peste est répandue dans un pays, on forme un cordon de troupes, afin que rien ne sorte des lieux infectés, & ne vienne corrompre ceux qui n'ont pas senti la contagion. Il est des Ouvrages pestilentiels, dont il est nécessaire d'arrêter les progrès.

La liberté de la presse, que M. de *Voltaire* préconise avec tant de complaisance, seroit le moyen le plus sûr de corrompre l'Univers. Ce Poëte a beau dire, que le choc des Esprits produit la lumiere; il est certaines matieres sur les-

quelles le choc des Esprits produit l'embrâsement. Qu'on imprime des inepties, à la bonne heure : le Sage en rit, & prend quelquefois la peine de les réfuter; mais, qu'on imprime des atrocités contre Dieu & les Hommes, le Sage en gémit, & se garde bien de réclamer la *tolérance*. Nous remarquons que ce mot n'est ordinairement prononcé que par des Gens qui ne l'entendent pas. Que doit-on tolérer ? de minces Littérateurs, quand ils ne peuvent mieux faire. Que peut-on tolérer ? de mauvaises Pièces de Théâtre, quand nous manquons d'Hommes de génie, qui peuvent seuls nous en donner de bonnes. Qu'est-ce qu'on ne doit ni ne peut tolérer ? ce sont des Ecrits impies, & par-là même séditieux, destructeurs de toute Société, parceque si on les toléroit, ce seroit une injustice envers le Curieux qui les lit, le Sot qui les adopte, le Libertin qui les préconise, l'Homme de bien qui ne peut en apprendre l'existence qu'avec indignation. L'intolérance, à cet égard, pourroit-elle jamais produire la millieme partie des maux, qu'une indulgence funeste entraîneroit à sa suite?

MEZERAI, [*François* EUDES DE] Historiographe de France, Secretaire de l'Académie Françoise, né à Ry près de Falaise en Basse-Normandie en 1610, mort à Paris en 1683.

Tout le monde sait que son *Hist. de France*, & l'*Abrégé* de cette Histoire ont été, jusqu'au P. *Daniel*, les meilleurs Ouvrages que nous ayons eu en ce genre. On les lit encore avec fruit, quoiqu'on sente bien qu'il n'avoit pas toutes les qualités nécessaires pour former un bon Historien. De la clarté, de la simplicité, une maniere de présenter les objets qui intéresse le Lecteur, forment son principal mérite; il manquoit de noblesse, de correction, de précision dans le style, & quelquefois d'exactitude dans les faits. Nous avons de lui un Traité sur l'*Origine des François* où tous les Historiens, ses successeurs, ont puisé la plus grande partie de ce qu'ils ont écrit sur les Antiquités de la Nation. Cet Ouvrage est écrit du même ton que l'Histoire de France; ton, après tout, plus supportable que celui qui substitue la déclamation & l'appareil de l'Eloquence, à la noble simplicité qui convient à la narration.

MEZIRIAC, [*Claude-Gaspard* BACHET, Seigneur DE] de l'Académie Françoise, né à Bourg en Bresse en 1581, mort en 1638; mauvais Poëte, mauvais Historien, mauvais Traducteur, mauvais Mathématicien, qui, selon M. l'Abbé d'*Olivet*, ne laissoit pas d'être un *bon Académicien*. L'Historien de l'Académie veut

ſans doute le louer de ſon aſſiduité aux aſſemblées, ce qui n'eſt pas un mérite aux yeux du Public.

MILLIET, [*Jean-Baptiſte*] de la Bibliothèque du Roi, né à Paris en 1746.

On doit à ſes travaux la *Vie des Poëtes Grecs*; Ouvrage le plus complet que nous ayons en ce genre. Le Lecteur qui aime à s'inſtruire y jouit avec plaiſir des fruits d'une infinité de recherches auſſi intéreſſantes que bien préſentées. M. *Milliet* a pris les choſes d'auſſi haut qu'il l'a pu; il remonte à la naiſſance de la Poéſie Grecque, & nous donne une idée des talens des douze Poëtes qui ont précédé *Homere*. Sans ſe borner toujours à la ſimple Biographie, il ſe permet ſouvent des réflexions judicieuſes ſur les Ouvrages de ceux dont il écrit la Vie. Il ajoute encore un nouveau mérite à ſes Remarques, celui d'en rapprocher pluſieurs citations tirées des meilleurs Poëtes François, vrai moyen de répandre une agréable variété ſur les ſujets qu'il traite. On peut dire enfin que ce jeune Auteur a enrichi la Littérature d'un Ouvrage digne de l'eſtime des Lecteurs ſolides & judicieux, pour peu qu'on faſſe grace à ſon ſtyle, qui, à notre avis, n'eſt pas encore formé.

M. *Milliet* nous annonce la *Vie des Poëtes*

Latins, où il promet de s'étendre encore plus que sur celle des Poëtes Grecs, ce qui lui sera très-facile, parce que les matériaux seront plus abondans.

On peut espérer que les avis de quelque ami fidele lui feront sentir la nécessité de soigner un peu plus sa maniere d'écrire, & l'engageront à indiquer les sources où il puise ses citations, attention qui lui a quelquefois échappé; on ne peut y manquer, sans frustrer le Lecteur toujours curieux d'apprendre à qui appartiennent les divers morceaux de traductions ou d'imitations qu'on lui met devant les yeux.

MILLOT, [*Claude-François-Xavier*] Prédicateur du Roi, des Académies de Lyon & de Nancy, né à Besançon en 1726.

Il s'est exercé dans plus d'un genre, dans l'Histoire, l'Eloquence & la Traduction, & plusieurs de ses Ouvrages ont eu du succès. Les *Elémens de l'Histoire de France* en sont dignes surtout, parce qu'ils réunissent le mérite de l'abrégé, à l'attention de ne laisser échapper aucuns faits intéressans, & encore plus à l'art de les présenter. Cet Ouvrage donne une idée succinte de tous les principaux événemens arrivés depuis *Clovis* jusqu'à *Louis XV*. L'Auteur a su y placer

à propos plusieurs remarques piquantes sur l'origine des Loix & des Usages, sur les Mœurs & la Politique; en cela, il paroît s'être véritablement proposé l'instruction du Lecteur. On désireroit seulement qu'il eut supprimé quelques réflexions un peu trop philosophiques, quelques censures trop ameres; qu'il eût évité un certain air de complaisance, en détaillant les abus de l'autorité dans quelques Papes, les désordres de l'Eglise dans une partie de ses ministres, les égaremens du fanatisme & de la superstition. Il étoit si aisé de le faire avec modération & sans annoncer un penchant trop marqué à plaisanter sur tous ces objets! M. l'Abbé *Millot* auroit-il voulu, par là, faire sa cour à nos Philosophes? Nous nous garderons bien de lui imputer de pareils sentimens. Il paroît trop éclairé pour ne pas savoir que dans tous les tems & dans toutes les classes d'hommes, il y a eu des erreurs & des vices; que c'est être Juge injuste & mauvais raisonneur, que de prétendre faire rejaillir sur un Etat quelconque, les fautes qui ont pu le rendre digne de blâme dans les Siecles précédents. D'ailleurs un Ecrivain impartial doit insister avec le même zele sur le bien & sur le mal. La Philosophie elle-même est d'autant plus intéressée à l'observation de cette loi, que les délires de nos Philosophes actuels sont plus propres

à tourner à la honte de la Philoſophie, comme les égaremens des Philoſophes qui les ont précédés peuvent contribuer à en faire ſentir les abus, dans tous les tems.

M. l'Abbé *Millot* a auſſi composé des *Diſcours* où il s'applique à diſcuter pluſieurs queſtions proposées par différentes Académies. On ne peut pas dire que ces Diſcours ſoient mauvais, mais ils ſont bien inférieurs aux Elémens de l'Hiſtoire de France. Il ſeroit ſingulier qu'avec un ſtyle net, précis, correct, & quelquefois élégant, cet Ecrivain n'eût pas le talent d'intéreſſer ſes Lecteurs, ſi on ne pouvoit en rejetter la faute, ſur la froideur, l'uniformité & le défaut de mouvemens. On y trouve partout les mêmes tours, les mêmes figures, les mêmes expreſſions. Avec un appareil de penſées, rien n'y paroît ſenti. C'eſt un Géometre qui parle, & non un Orateur qui perſuade. Il eſt certain que M. *Millot* paroît plus fait pour les Ouvrages de Morale, que pour ceux qui exigent de l'imagination & du ſentiment. Ce qui acheve de le confirmer, c'eſt ſa *Traduction* des Harangues choiſies de quelques Auteurs Latins, où il eſt toujours le même, quoique ſes Originaux ſoient pleins de chaleur & de vie.

1. MIRABEAU, [*Jean-Baptiſte* DE] Secre-

taire perpétuel de l'Académie Françoise, né en Provence, mort en 1760, âgé de 86 ans.

On ne connoit de lui que deux Traductions assez médiocres, l'une de *la Jérusalem délivrée*, l'autre du *Roland furieux*; ces Traductions n'ont pas laissé d'avoir du succès, parceque nous n'en avons pas de meilleures. Si la plume de M. de *Mirabeau* ne s'est point acquis par-là des droits à la grande célébrité, il a du moins mérité par ses vertus sociales l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Cet Auteur étoit ennemi de toute prétention, & n'avoit, dit * M. de *Buffon*, *nul empressement de se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul desir ni apparent, ni caché de se mettre au-dessus des autres.*

Un Homme de ce caractere devoit-il jamais s'attendre qu'après sa mort, son Nom paroîtroit à la tête d'une Production aussi extravagante qu'odieuse? Que penser de l'audace philosophique qui ose lui attribuer l'assemblage de tous ses délires, en essayant de le faire passer pour l'Auteur du *Systême de la Nature*? un pareil renversement de toutes les Loix, n'a pu qu'indigner les honnêtes gens & les Sectateurs même de l'incrédulité, qui ont conservé quelques sentimens d'honneur & de

* *Discours prononcé à l'Académie Françoise.*

bonne foi. Quel Citoyen pourra se flatter de sauver sa Cendre de l'ignominie, tant qu'il existera parmi nous des Auteurs assez téméraires, des Calomniateurs assez intrépides, pour répandre sur le tombeau des Hommes * respectables les funestes vapeurs de la phrénésie qui les domine?

C'est cependant ce que notre Siecle a vu. L'artifice de nos Philosophes s'est efforcé de suppléer au courage qui leur manque. Généreux seulement lorsqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'évoquer des Ombres, pour se dérober, par ce stratagême, à l'indignation publique, & aux poursuites de l'Autorité.

Il ne falloit, en effet, rien moins que cette précaution, pour débiter sans risque des principes aussi impies & aussi séditieux, qu'humilians pour l'Humanité. Destructeurs de la Société, ils en avoient tout à craindre; & c'est à la faveur de ceux qui n'en sont plus, qu'ils ont cru pouvoir travailler en sûreté à l'avilir & à la déchirer.

Comment ont-ils espéré trouver des Disciples, pour peu qu'il reste encore dans les Esprits quel-

* On a fait la même insulte aux Manes de *Bossuet*, de *Fénélon* & d'*Huet*, en attribuant à ces Prélats des sentimens philosophiques dont ils auroient été les plus terribles fléaux.

ques

ques traces de la raison la plus commune? Que renferme ce *Systême* prétendu *de la Nature*? Un enchaînement de contradictions frappantes, où la Nature se ment à elle-même, à chaque page; un chaos de raisonnemens absurdes, dont il ne résulte que des idées vagues & détruites par les observations les plus simples; un renversement général de toutes les notions, de toutes les régles, de toutes les institutions; un rechauffé des délires de tous les anciens Philosophes; en un mot, un assemblage monstrueux d'inconséquences & d'atrocités. Quand on est assez aveugle pour ne rien voir de tout ce qui existe, ou pour n'en juger que comme des frénétiques, dont les organes sont entiérement dépravés, n'est-ce pas le comble du ridicule, que d'oser s'ériger en Précepteurs du Genre-humain? Que penser du sang-froid de ces judicieux Observateurs, qui se vantent de remonter à la Source des choses, sans s'appercevoir qu'ils la troublent & l'empoisonnent, & n'en font découler que des torrens d'inepties, de vices & de crimes? Où l'ont-ils donc étudiée, cette Nature qu'ils méconnoissent autant qu'ils la dégradent, cette Nature qui ne devient, sous leur pinceau, qu'un cloaque infect, d'où s'exhalent plus de maux que la Boîte de *Pandore* n'en contint jamais, puisqu'ils ôtent

jusqu'à l'espérance? Est-ce dans leur propre cœur qu'ils l'auroient étudiée? Quel doit donc être un cœur philosophique, à en juger par l'odieuse Morale qui en découle! Anéantir toutes les lumieres, renverser toutes les loix, détruire toute autorité, déchaîner toutes les passions, transformer tous les hommes en autant de monstres, tel seroit, par une juste conséquence, le fruit de leurs odieuses conceptions.

Si malheureusement la Postérité devoit juger de notre Siecle, par l'idée qu'un tel Livre est capable d'en donner, balanceroit-elle à croire, qu'en pensant ainsi, nous avons renchéri sur ce que les Siecles barbares peuvent offrir de plus monstrueux? Que deviendroit le Monde, si jamais les Dogmes pervers d'une semblable Philosophie pouvoient se réduire en pratique? Une Société de Philosophes formés à cette Ecole, ne seroit-elle pas un vrai pays de Lestrigons, dont il seroit dangereux d'approcher? Ces Philosophes, eux-mêmes, ne seroient-ils pas les premieres victimes de leur Doctrine antropophage, pour peu qu'on s'avisât de s'y conformer? Car, enfin, qu'on parcoure l'Histoire des Peuples les plus sauvages; on y trouve encore quelque étincelle d'instinct & de raison, conservée au milieu de la barbarie des mœurs & de la férocité du

genre de vie. Dans le *Systême de la Nature* tout s'altére, se brouille, s'éteint; la Nature, en désordre, n'a plus rien qui rappelle à elle-même; tout ce qu'elle produit dans l'humanité, devient sa honte & son ennemi.

C'est cependant ainsi qu'on a voulu éclairer les Hommes; lumieres funestes, qu'on peut comparer à ces clartés sinistres, qui ne brillent que dans la tempête, ne frappent la vue que pour lui découvrir des spectres, des abymes, & un horison chargé de tous côtés de nouveaux orages, prêts à éclater. Voilà les guides effrayans que les Philosophes osent substituer au flambeau de la Religion qu'ils outragent, & dont toutes leurs folles déclamations ne viendront jamais à bout de détruire l'autorité. Au contraire, l'excès de leurs emportemens a déja servi à désabuser les Esprits, que le langage hypocrite de leur faux zèle pour l'Humanité avoit d'abord séduits. On a compris que ces Syrénes perfides ne cherchoient à flatter les hommes, par leurs chants, que pour les conduire à des écueils, & se repaître du spectacle de leur naufrage; les breuvages qu'ils présentoient, n'ont paru propres, comme ceux de *Circé*, qu'à changer en brutes ceux qui seroient assez imprudens pour en approcher les lèvres.

Leurs systêmes odieux auront donc un succès

bien différent de celui qu'ils croyoient devoir en attendre. L'effet des séditions a toujours été de ramener à l'obéissance, & de faire sentir le prix de l'autorité légitime, par l'expérience des maux que la révolte entraîne : de même leur soulevement, contre la Religion, deviendra le plus solide trophée de sa gloire, & le lien le plus sûr pour y attacher les Esprits raisonnables. Qui pourroît être assez aveugle, pour ne pas sentir la différence qui subsiste, entre les lumieres de cette Religion, & les phosphores philosophiques! La fausse Clarté de ceux-ci, n'est que le produit de la corruption, & s'éteint avec elle : l'autre est une Clarté, dont l'éclat soutenu ne nous permet pas de méconnoître le vrai guide destiné à nous conduire. Ils ont beau faire, ces Pigmées, qui ne paroissent des Géans qu'au microscope de l'ignorance; elle est, pour les Esprits, ce que le Soleil est pour le Monde, destiné à l'éclairer, à l'embellir, à le féconder, tant qu'il existera. A quoi aboutiront ces foibles nuages, que le souffle de l'impiété s'efforce de rassembler contre elle? Ils se dissiperont, comme ces vapeurs grossieres que l'Astre du Jour met en fuite & fait retomber sur les terres fangeuses, d'où elles s'exhaloient envain, pour l'obscurcir.

Qu'ont produit, en faveur de l'Humanité;

tant de déclamations vagues, qui n'ont servi qu'à enrichir la Presse, en la deshonorant, ou plutôt, quels maux n'ont-elles pas déjà enfanté? En attaquant de légeres erreurs, elles ont détruit les principes essentiels; en cherchant à anéantir les préjugés, elles ont égaré les Esprits; en prétendant élever l'ame, elles ont dégradé & corrompu les mœurs. Depuis qu'on est inondé d'Ecrits philosophiques, il semble que les vices, qui se multiplient, aient pris un caractère qui les rend encore plus odieux. Autrefois l'ignorance, la grossiereté en étoit comme la source naturelle; aujourd'hui, plus combinés & plus réfléchis, sous le masque de la décence, ils ont acquis l'art funeste de donner impunément un plus libre essor à leur perversité. L'intérêt particulier est devenu le mobile de toutes les actions; par-là, plus de sureté dans le commerce, plus de sincérité dans les sentimens, plus d'amour de la patrie, plus de lien dans les familles, plus de respect pour les Maîtres.

La Religion, au contraire, ramene à toutes ces obligations. Sous un joug qui ne sauroit être pénible qu'à l'inquiétude de l'esprit, elle sait le captiver, sans le contraindre, & l'arrête au moment de l'erreur. Par l'autorité d'une Morale toute divine, elle réprime les passions, & ne met un frein aux desirs, que pour épargner les

crimes & les remords. Ce puissant ressort établit ainsi l'ordre général & la félicité de chaque individu.

La Religion ne borne pas là ses bienfaits. L'Homme est encore plus son enfant, que celui de la Nature. Sa prévoyance attentive ne cesse de pourvoir à tous les besoins de la Société. A-t-on vu, sous d'autres auspices, se former tant d'établissemens en faveur de l'indigence, tant de monumens d'une charité aussi généreuse, qu'éclairée ? Nos Villes offrent par-tout des aziles, ouverts à tous les genres de miseres & d'infirmités. Le libertinage dérobe chaque jour des Citoyens à l'Etat : la Religion recueille les tristes Créatures qui lui échappent, & les conserve par ses secours. Le Vieillard, le Malade, l'Infortuné, le Criminel même, trouvent, dans elle, toutes les ressources d'une tendresse inépuisable. Ce que la soif de l'or ne seroit pas capable d'inspirer, ne coûte rien à son désintéressement & à son zèle. Elle pénétre dans les tristes Hôpitaux, descend dans les Cachots obscurs, monte jusques sur les échafauds, pour soulager, par ses soins, les différentes classes de Malheureux. Enfin, le tableau des biens qu'elle a procurés & qu'elle procure, déposera toujours, en faveur de son esprit, contre les calomnies de tant d'Ecrivains

philosophes, qui ont osé lui imputer les crimes qu'elle condamne, dont elle a bien pu être le prétexte, mais qui ont cessé, dès qu'on en est revenu à ses vrais sentimens.

2. MIRABEAU, [*Victor* DE RIQUETY, Marquis DE] des Académies de Marseille & de Montauban, né en Provence, en 17..

L'Ami des Hommes trouvera toujours grace, aux yeux de la sévére Littérature, par le bon usage qu'il a fait de ses talens. Qu'importe, que son style soit quelquefois diffus, néologique, incorrect, peu assujetti aux régles strictes de l'élocution? Ne suffit-il pas qu'il offre souvent des traits d'éloquence, de chaleur & d'élévation, qui feroient honneur à nos Ecrivains les plus exacts? Quiconque peut s'assurer, comme lui, que le zèle du bien public a dirigé sa plume, doit sacrifier, sans peine, le foible honneur d'être proposé pour Modele aux Puristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui des bons Citoyens.

Telle est la justice, qu'on ne peut refuser à M. le Marquis de *Mirabeau*. Tout ce qu'il a écrit, porte le caractère d'une ame sensible, d'un cœur vraiment jaloux de l'honneur & de la prospérité de sa patrie; son Ouvrage de l'*Ami*

des Hommes, justifie son titre, & méritera ce nom à l'Auteur, dans la postérité.

1. MOINE, [*Pierre* LE] Jésuite, né à Chaumont, capitale du Bassigni, dans la Champagne, en 1602, mort à Paris en 1672.

Une imagination trop impétueuse & trop féconde, une verve sans régle & sans frein, un style trop brillant & sans correction, joignons à cela le mauvais goût de son Siecle qui sortoit à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers Poëtes de notre Nation. Ces excès sont, sans doute, condamnables, mais ils n'en supposent pas moins les germes précieux du génie, germes si rares aujourd'hui, & qui l'eussent rendu capable d'illustrer notre Parnasse dans l'Epopée, s'ils eussent été dirigés par l'étude des bons Modeles. Le Poëme de *Saint-Louis*, *ou la Couronne reconquise sur les Infidéles*, offre des richesses, qui, quoique souvent barbares, ne laissent pas de faire naître la surprise & l'admiration. Quel dommage, que ce Génie poétique ne soit pas né un Siecle plus tard? La lecture des Vers de *Racine* & de *Boileau*, lui auroit inspiré ce goût qui manquoit à ses talens; & à en juger par les morceaux d'élévation & de force,

qu'on admire dans son Poëme, il occuperoit un des premiers rangs parmi les Poëtes sublimes.

Ses autres Ouvrages poétiques offrent les mêmes beautés & les mêmes défauts. Son Ode à *Louis XIII*, est pleine de métaphores trop hardies, d'expressions trop guindées, comme tout ce qui est sorti de sa plume, mais elle a des Strophes, dont l'enthousiasme & l'élévation le rendent égal, & quelquefois supérieur à *Malherbe.*

2. MOINE D'ARGIVAL, [*Henri* LE] Curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il est né vers l'an 1719., Auteur de quelques Ouvrages de littérature, qui annoncent plus de talent naturel & d'érudition, que de goût & de solidité. On trouve dans ses *Considérations sur l'origine & la décadence des Lettres, chez les Romains*, des vues, souvent profondes, & des réflexions assez justes; mais un Ouvrage de cette nature exigeoit une finesse d'observation, & un discernement exquis, dont M. *le Moine d'Argival* ne paroît pas assez abondamment pourvu.

Ce seroit rendre un véritable service aux Lettres, que de faire connoître tout à la fois les ressorts qui les ont développées, les moyens qui les ont perfectionnées, & les vices qui concou-

rent à leur affoibliſſement & à leur ruine. Nous avons l'expérience de trois Ages littéraires, qui ont précédé celui que nous finiſſons. Une bonne Hiſtoire des Ouvrages qui ont paru au commencement, au milieu & vers la fin de chacun de ces Ages, pourroit nous inſtruire & de ce qui peut féconder, nourrir, perfectionner les Eſprits, & de ce qui peut les reſſerrer, les énerver & les engourdir. Par ce moyen, en jugeant des différens ſymptômes, en comparant le caractère des Ouvrages d'un temps avec le caractère de ceux d'un autre, il ſeroit facile de ſavoir au juſte ſi la maniere actuelle eſt préférable à celle qui l'a précédée. Comme dans les maladies on cherche à en connoître la cauſe, le progrès & le terme, de même en ce qui concerne la marche des eſprits on auroit un moyen sûr, ſelon les diverſes circonſtances, d'employer les remedes & de prédire ou de prévenir la révolution. Et, pour appliquer ceci à notre Siécle, ſi, par exemple, les Productions qu'il enfante ſont marquées au même coin, ont les mêmes travers, que celles qui ont paru ſur le déclin des Siecles de *Periclès*, d'*Auguſte*, de *Léon X*, ne ſera-t-on pas en droit d'en conclure que nous tendons à la chûte qu'ils ont ſucceſſivement éprouvée ?

M. *le Moine* a fait encore un autre Ouvrage in-

titulé, *Discours sur les progrès de l'Eloquence de la Chaire & sur les manieres & l'esprit des Orateurs des premiers Siecles*; autre entreprise qui exigeoit des talens supérieurs aux siens. Pour bien décider de ces sortes de matieres, il faudroit non-seulement remonter aux sources, suivre les traces, ne jamais perdre de vue son objet, mais avoir encore une sûreté de tact pour saisir les caractères, un esprit de sagacité pour découvrir & recueillir les débris, pour ainsi dire, perdus, & une adresse pour les concilier & en former un Tout, capable de remplir le but qu'on s'est proposé; & c'est ce dont M. *le Moine* ne paroît pas s'être douté. Ajoutons que la négligence & la dureté de son style sont peu propres à faire ressortir le mérite de ses vues souvent profondes, & à les faire goûter. On en sera peu étonné, si ce qu'on nous dit du genre de vie de cet Auteur n'est pas exagéré.

En rendant justice à la régularité de ses mœurs & à son exactitude pour les devoirs de son ministere, on ne peut s'empêcher de remarquer dans sa conduite des traits d'une originalité peu commune. Sa maniere d'étudier surtout ressemble à celle de quelques anciens Philosophes. Il est véritablement l'homme redoutable d'*unius libri*; car il n'en a jamais chez lui plus d'un à la fois. Nous ne voulons pas plus croire que ce soit l'horreur

d'une Bibliothèque qui le porte à cette unité ; que l'attribuer à une économie que sa fortune rendroit condamnable. Nous ne prenons sur nous de lui faire ce reproche, que parcequ'avec une lecture plus suivie, une culture d'esprit plus étendue, il auroit pu se mettre en état de donner de meilleurs Ouvrages.

MOLIERE, [*Jean-Baptiste* POCQUELIN DE] né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1673.

Tant que les idées de la bonne Comédie subsisteront, on le préférera à tout ce que les Anciens & les Modernes ont produit d'Auteurs célebres en ce genre.

Il est inutile de nous attacher à développer les différens caractères de son génie : tant d'Ecrivains se sont empressés de le faire connoître, que nous ne pourrions que répéter ce qu'ils en ont dit. Nous nous permettrons seulement quelques Réflexions qui ont pu leur échapper.

Comment *Moliere*, Auteur seulement de trois ou quatre Pièces achevées, Auteur de tant d'autres dont le dénouement est si peu naturel, & les défauts sont si sensibles ; comment avec une Prose si négligée, des Vers si peu exacts, des Caracteres aussi outrés, est-il parvenu à se faire regar-

der, à juste titre, comme le premier Poëte Comique de tous les Théâtres connus ? Il faut donc que son génie ait été doué d'une touche bien dominante, pour enlever ainsi l'universalité des suffrages ! Qu'est-ce qui pouvoit en constituer le ressort principal ? Nulle autre cause de cette étonnante supériorité, que la connoissance profonde qu'il avoit du cœur humain, qu'une observation subtile qui lui faisoit saisir avec justesse les vices & les ridicules par-tout où ils se trouvoient, qu'une délicatesse de tact qui discernoit, à coup sûr, ce qu'il y avoit de plus saillant dans les travers de la Société, que l'art enfin de les présenter sous un jour propre à les rendre sensibles ; & à les corriger, par une plaisanterie sans aigreur, sans apprêt, & toujours si naturelle, que l'effet en étoit immanquable.

Pour parvenir à ce degré de perfection comique, c'eût été peu de réunir les talens de ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière, le sel d'*Aristophane*, le coup-d'œil de *Ménandre*, la gaieté de *Plaute*, la finesse de *Térence* ; il falloit encore les surpasser, & il l'a fait. Le Recueil de ses Pièces, fut-il réduit à l'*Avare*, à l'*Ecole des Maris*, au *Tartuffe*, au *Misantrope*, aux *Femmes savantes*, il n'en seroit pas moins digne de toute la réputation dont il jouit. Ses autres

Pièces, quoique moins parfaites, seroient capables de faire un nom à quiconque eût eu assez de génie pour en être l'auteur. Malgré les imperfections qui y regnent, on y reconnoît toujours le Fléau du ridicule, le Peintre de la Nature, le Précepteur de la Société. La preuve, qu'il étoit destiné à corriger les Hommes, c'est que ses Comédies sont les seules qui ayent eu le pouvoir de réformer les mœurs. Il a corrigé les Médecins du verbiage & de la pédanterie, les Marquis de leurs ridicules, les Savans de leur morgue, les Précieuses de leur jargon, les Femmes d'une folle prétention au savoir. On pourroit dire que son génie fut favorablement secondé, par l'excès auquel tous ces genres de travers étoient portés de son tems. Plus, une espece de folie est sensible, plus le Réformateur, qui entreprend de l'exterminer, a d'avantage. Il est des défauts, qui n'ont besoin que d'être fidélement retracés, pour ouvrir les yeux à ceux qui en sont atteints, & les en détacher sans retour. Mais le grand art, est de les présenter dans le jour qui leur convient, d'en former un tableau assez énergique, pour qu'un chacun s'y reconnoisse : la surcharge est même alors nécessaire, afin que l'optique ne dérobe aucun trait à la peinture : & le comble du génie, est d'ôter à la

laideur, ce qu'elle a de hideux; de ſavoir l'apprivoiſer à ſe conſidérer elle-même, pour la convaincre, & lui faire haïr plus sûrement ſa propre difformité. C'eſt ainſi que *Molière*, en offrant aux hommes, d'une maniere adroite, le miroir fidéle de leurs inconſéquences, a trouvé le moyen de piquer leur curioſité, ſans rebuter leur amour-propre, & de ſe ſervir enſuite de l'amour-propre, pour les changer & les rendre plus raiſonnables.

Si on lui reproche de s'être trop aſſujetti au goût du Peuple, & d'avoir paru quelquefois avilir ſes talens, en les faiſant deſcendre à des plaiſanteries baſſes & outrées, on peut dire à ſa décharge, que le ſuccès de ſes meilleures Pièces, exigeoit peut-être cette condeſcendance. *Le Miſantrope*, *les Femmes ſavantes*, *&c*, étoient des ſujets trop fins & trop délicats pour le commun des Spectateurs; &, pour être l'Homme univerſel, il falloit qu'il travaillât pour tous les Etats. D'ailleurs, ſon métier de Comédien lui impoſoit cette ſervitude. Il ne pouvoit ignorer que parmi ceux qui aſſiſtoient à ſes Pièces, le plus grand nombre étoit Peuple, &, pour attirer la foule, il étoit forcé de ſe prêter aux différentes inclinations.

C'eſt ici le lieu de s'étonner que *Louis XIV*,

qui protégeoit les talens & sentoit le prix de ceux de *Moliere*, à qui il donna plus d'une fois des marques d'estime, n'ait pas eu la pensée de le mettre, par ses bienfaits, au-dessus de son état, & de lui faire quitter une profession, qui ne pouvoit que nuire à la perfection de son génie. Il est à croire, que si la fortune de ce Poëte eût été plus indépendante, il eût mieux travaillé ses Pièces, & nous eût laissé plus de Chefs-d'œuvre, & moins de Farces.

Quoi qu'il en soit de ses Farces, il seroit à souhaiter que notre Théâtre, aujourd'hui si languissant & si stérile, imitât la gaieté d'un aussi bon Modele, en retranchant toutefois les libertés qu'il s'est permises trop souvent. Par-là, nous verrions revenir la Comédie à son institution primitive; on proscriroit, de la Scène, ces froides déclamations, qui prouvent si évidemment combien elle a dégénéré parmi nous. Ne vaudroit-il pas mieux attendre patiemment, qu'il reparût un bon Poëte comique, que d'accueillir si bénignement tant de Pièces bâtardes, si propres à étouffer les germes de la seule génération que le vrai Goût puisse avouer? Est-ce avec une Métaphysique subtile & quintessenciée, des sentimens vagues & romanesques, le jeu d'une Pantomime insipide, les détails minutieux d'une

décoration

décoration péniblement combinée, une prose froide, ou des vers symétriques, qu'on pourra se promettre de corriger les ridicules, qui fourmillent aujourd'hui, & demanderoient plus de vigueur comique, que n'en exigeoient ceux qui régnoient du tems de *Moliere*?

Pourra-t-on même se promettre d'égayer le Spectateur, en ne lui offrant que des pensées subtiles & sentencieuses, quelques saillies qui passent comme un éclair, ou de dolentes élégies, dont l'effet se borne à nourrir les vapeurs, sans faire éclore aucun sentiment solide?

Que ceux qui osent occuper la Scène de leurs Productions, se rappellent que *Regnard* n'a chaussé le Brodequin, qu'après s'être formé sur *Moliere*; que les Pièces, qui ont été le plus généralement applaudies, n'ont mérité leur succès, que parce-qu'elles retraçoient quelques foibles étincelles de son génie. S'il leur paroît plus facile de travailler au hazard & sans regle, de se conformer au goût d'une multitude abusée par les chimères dont on la repaît, ils ne peuvent s'attendre qu'à voir leurs lauriers éphémeres se flétrir, se dessécher, & à devenir eux-mêmes le jouet d'un digne Successeur de *Moliere*, dont le plus utile essai, seroit de venger *Thalie* des fades hommages qu'ils lui rendent. Ainsi, le sage *Ulysse*

chassa les sots Amans de *Pénélope*, dès qu'il fut rentré dans ses Etats.

MOLINE, [*Pierre-Louis*] Avocat au Parlement de Paris, né à Montpellier, en 17..

Poëte qui, jusqu'à présent, a travaillé avec peu de succès pour sa réputation; on sait à peine qu'il ait fait des Tragédies, des Comédies, des Opéra-comiques, des Poëmes héroïques, des Odes, des Romances, &c.

MONCRIF, [*François-Augustin* PARADIS DE] Lecteur de la Reine, de l'Académie Françoise, né à Paris, en 1687, mort dans la même ville en 1770.

Quelques Poésies fugitives, pleines d'esprit, de délicatesse & de sentiment, à la tête desquelles il faut placer le *Rajeunissement inutile*, ont établi sa réputation, pendant qu'il vivoit, & pourront même la soutenir long-tems après sa mort. Ses Ouvrages, en prose, ne nous paroissent pas devoir mériter le même succès. Un style maniéré, trop souvent inintelligible, n'est pas propre à flatter la postérité, si elle posséde quelques étincelles de bon goût. Voici quelques phrases de cet Auteur, prises au hazard, dans ses *Œuvres mêlées*.

Des Génies qui se manifestent, en s'emparant des Esprits qui contribuent aux progrès de l'Esprit même, qui sont animés d'une passion constante pour l'Esprit en général, sans presque aucun retour sur la portion d'Esprit, qu'ils ont eux-mêmes.

*Le sang l'attachoit * au Ministre **, dont la confiance & la faveur lui étoient nécessaires, & par un double engagement, ce digne Ministre animoit & favorisoit les productions de l'Esprit par ce goût que nous avons naturellement pour nos propres richesses.*

Il en est souvent de l'imitation, comme de certaines adoptions qui regardent la figure.

L'usage, à le définir selon l'idée qu'on s'en forme communément, est une espece d'énigme, qui ressembleroit à un portrait des modes, au sujet des ajustemens, une sorte d'habitude, dont l'objet est variable, &c.

Quand on s'exprime ainsi, il faut se borner à quelques Admirateurs pour le tems présent, & renoncer aux suffrages des Juges éclairés de l'avenir.

---

* M l'Abbé *Bignon*.

** M. de *Pont-Chartrain*.

MONGAULT, [*Nicolas-Hubert* DE] Abbé de Villeneuve, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Paris en 1674, mort en 1746.

On a de lui une Traduction de l'*Histoire d'Hérodien*, & des *Lettres de Cicéron à Atticus*, dont les succès sont justement mérités. L'Auteur s'y montre aussi élégant dans son style, que fidéle à conserver le sens de ses Originaux, deux points de perfection assez rares dans les Traducteurs. Il ne s'est pas borné à traduire avec élégance & précision : il a éclairci son texte par des Notes savantes, qui y répandent le plus grand jour ; &, ce qui n'est pas un petit mérite, c'est que ses Notes annoncent encore plus l'Homme de goût que le Savant.

MONNOYE, [*Bernard* DE LA] de l'Académie Françoise, né à Dijon, en 1641, mort à Paris en 1728.

Un des meilleurs Poëtes de la seconde classe, & un des plus savans Critiques. Il remporta cinq à six fois le prix de la Poésie à l'Académie Françoise, & ses Ouvrages couronnés ont encore le mérite de se soutenir dans l'estime des Connoisseurs. Sa Littérature étoit des plus étendues ;

il possédoit les Auteurs de toutes les Nations, & ses Ouvrages sont un répertoire d'Anecdotes aussi piquantes qu'instructives; si on peut lui faire un reproche, c'est de s'être attaché à des détails trop minutieux. Ses Noëls Bourguignons sont fort goûtés dans sa patrie, mais il faut être né dans ce pays là pour en sentir le mérite. On fait encore cas de ses Notes sur le *Menagiana*; mais un de ses meilleurs Ouvrages en Prose, est sa Dissertation sur le Livre *de tribus Impostoribus*, où il prouve que cette horrible production n'a jamais existé, du moins en Latin.

MONTAGNAC, [*Louis-Laurent-Joseph* DE] Capitaine au Régiment de Riom, né en Languedoc, en 1731.

Ce Militaire a consacré ses loisirs aux Lettres, & les différens Ouvrages qui en ont été le fruit, ne sont pas sans mérite. Ses *Amusemens philosophiques* offrent une variété de sujets qui plairoit davantage, par les vues excellentes qui y étincellent de tems en tems, si le style en étoit plus naturel, & dégagé d'un entortillage, que l'Auteur a peut-être pris pour de la force, mais qui n'est, dans le fonds, qu'un effort pénible de l'imagination, qui conduit à l'obscurité.

Les Vers qu'on a de M. de *Montagnac*, sont

à-peu-près dans le même goût que sa Prose, en ajoutant qu'ils sont même plus foibles. Mais un Auteur sans prétention, qui travaille moins pour la gloire, que par attrait, ne doit pas être jugé à la rigueur, d'autant plus, que celui-ci a, par intervalles, des lueurs de talent, propres à faire oublier ses défauts.

MONTAGNE, [*Michel* DE] né dans le château de Montagne près de Bordeaux en 1533, mort en 1592; Auteur original, en vogue dès les premiers tems de notre Littérature, & plus encore de nos jours, depuis que ses *Essais* sont devenus une Mine féconde où nos Philosophes ne cessent de puiser.

On ne peut nier que son Livre ne réunisse tout ce qui peut plaire & instruire, excepté dans les occasions où il se livre trop à ses propres idées. Un esprit aisé, profond, indépendant; une imagination féconde, forte, hardie, & presque toujours agréable; un langage familier, naïf, & quelquefois énergique; une érudition vaste, choisie, & le talent assez rare de s'en parer à propos, auront toujours des charmes, propres à établir la réputation d'un Auteur, & le pouvoir de soutenir son Ouvrage contre l'inconstance des tems, malgré les défauts multipliés qu'on peut lui reprocher.

Tels sont les principes de la grande fortune de ses *Essais*. Si l'on veut cependant les apprécier à leur juste valeur, on ne pourra s'empêcher d'en revenir à la définition qu'en donnoit le célebre *Huet*, qui les appelloit *Montaniana*, c'est-à-dire, un Recueil de Pensées, de Bons mots, & de remarques de *Montagne*. Ce Livre n'est, en effet, que cela. Le peu d'ordre & de liaison, qui y regnent, les contradictions qui y fourmillent, les saillies d'une imagination vive, qui ne s'assujettit à rien, un cynisme qui brave tout, & s'égaye aux dépens de tout, une licence qu'aucun objet n'arrête, & dont la Religion, la Morale, & les Bienséances n'ont pu rallentir l'intrépidité, ont contribué, plus que tout le reste, à son mérite littéraire, parcequ'il est facile d'être neuf & piquant, quand on est hardi & caustique.

Le Cardinal *du Perron* n'y entendoit sans doute pas finesse, quand il appelloit ce Livre, *le Bréviaire des Honnêtes-gens*. L'Evêque d'Avranches étoit plus judicieux, en le regardant comme *le Bréviaire des honnêtes paresseux & des ignorans studieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du Monde, & de quelque teinture des Lettres*. En effet, il ne faut qu'une légere attention pour se former à cette école. Des traits d'Histoire, semés adroitement, des Réflexions judicieuses, des

Penſées agréables, & quelquefois ſublimes, l'art d'exprimer de grandes choſes d'une maniere naïve, l'abondance des métaphores, la multitude & la variété des images, ſont des titres ſuffiſans pour contenter les Eſprits ſuperficiels, parcequ'ils ſe laiſſent facilement entraîner à ce qui leur plaît, & qu'ils ſont incapables de rien approfondir. Les Bons-eſprits ſe contentent plus difficilement; un peu de réflexion leur ſuffit pour s'appercevoir que la juſteſſe eſt rarement le partage du Philoſophe diſcoureur; qu'il ne ſuit jamais le plan qu'il s'eſt d'abord propoſé; qu'errant ſans ceſſe entre le pour & le contre, tout ſe réduit, chez lui, à un ſcepticiſme qui indigne le ſage Lecteur, jaloux d'apprendre quelque choſe, & de ſe fixer à un objet. Ils ſont ſur-tout choqués de le voir dégrader la Philoſophie par un Egoïſme * perpétuel qu'il ſe permet, en entrant

---

* M. *Paſcal* prétendoit qu'un Honnête-homme devoit éviter de ſe nommer, & même de ſe ſervir des mots de *je* ou de *moi*, & il avoit accoutumé de dire, ſur ce ſujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache ou le ſupprime. *Logique de Port-Royal.*

Il n'y a guère aujourd'hui que nos Philoſophes, qui affectent, dans leurs Ecrits, de parler ſouvent d'eux-mêmes.

jusques dans les plus petits détails, sur tout ce qui le regarde. Les emplois qu'un Auteur a exercés, le nombre de ses domestiques, ses bonnes fortunes, ses * vertus, ses défauts, ses goûts, ses dégoûts, ses maladies, sont des objets qui flattent peu la curiosité, & qui ne conduisent à rien. *Peu m'importe*, disoit *Scaliger*, *de savoir si Montagne aime le vin blanc, ou le vin clairet.* Le Critique avoit raison.

MONTESQUIEU, [*Charles* DE SECONDAT, Baron DE LA BREDE ET DE] Président au Parlement de Bordeaux, de l'Académie Françoise, né au Château de la Brede, près de Bordeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

On peut se dispenser de s'appesantir sur les louanges, dues à son génie. Toute l'Europe convient généralement, que l'*Esprit des Loix* est un des plus beaux Ouvrages qui soient partis de la main des Hommes. La réputation de son Auteur,

* Si c'est un défaut de parler de soi, dit le P. *Malebranche*, c'est une effronterie, ou plutôt une espece de folie, que de se louer à tous momens, comme fait *Montagne*, car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison. *Rech. de la Vérité*, *Liv.* 2, *Part.* 3, *Ch.* 5.

quoiqu'il ait vécu dans notre Siecle, a déja acquis le ſceau de l'immortalité.

Ce qu'il eſt eſſentiel de remarquer, c'eſt que ce ne fut qu'après vingt années d'études & d'application, des voyages dans preſque toutes les parties de l'Europe, que M. de *Monteſquieu* a oſé prendre ſur lui d'inſtruire les Hommes, & de s'ériger en Légiſlateur des Nations. Il étoit doué par excellence de cet Eſprit obſervateur, qui ne néglige aucune face des objets. Son imagination vive & féconde, ſaiſiſſoit rapidement toutes les nuances, & une érudition, auſſi vaſte que bien digérée, étoit toujours prête à ſeconder, dans lui, les lumieres naturelles, & à ſuppléer aux connoiſſances, qu'il n'avoit pû acquérir ſur les lieux. A une heureuſe habitude de réfléchir, il joignoit le talent de donner à ſes idées une tournure ſaiſiſſante, & d'embellir, par la vivacité du ſtyle, le fruit de ſes profondes méditations : il eſt rare de rencontrer dans un même Homme, deux qualités qui ſemblent s'exclure l'une l'autre. Tous les obſtacles ont été ſurmontés ; il a ſçu même dérober, aux yeux du Lecteur, les efforts pénibles qu'exigeoient le débrouillement des matieres & l'ingratitude du ſujet qu'il avoit à traiter.

Pour offrir aux hommes un tableau approfondi

de tous les Gouvernemens, il étoit nécessaire de remonter à l'origine des Sociétés, de les suivre dans leurs accroissemens, de ne perdre de vue aucune des révolutions qu'elles ont éprouvées, aucune des causes qui ont pu les occasionner. C'étoit peu de se pénétrer de l'esprit des Institutions humaines, de les considérer dans le but qu'elles se proposoient, d'en calculer les inconvéniens & l'utilité : il falloit interroger les Législateurs eux-mêmes, se mettre à leur place, développer ce qu'ils ne laissoient qu'entrevoir, expliquer les divers rapports que les loix ont entr'elles & avec tout ce qui tient à l'homme, enseigner enfin l'esprit dans lequel on doit les faire. Quelle habileté ne suppose pas le succès d'une pareille entreprise !

Quoique le systême de l'Esprit des Loix ne paroisse pas offrir un enchaînement toujours suivi, l'Auteur ne s'écarte jamais de son objet. Ses chapitres sont autant de petits corps de lumiere qui, réunis ensemble, forment un Tout, dont l'effet est d'éclairer & de diriger l'esprit du Lecteur sur tous les objets qu'il doit appercevoir & sentir. M. de *Voltaire* s'est donc oublié, à son ordinaire, quand il a dit que cet Ouvrage n'étoit qu'un Recueil d'Epigrammes. N'est-ce pas aimer à plaisanter aux dépens du jugement, que de

confondre ainſi les traits du génie avec les ſaillies d'une imagination légere & vagabonde ? Auſſi a-t-on mépriſé un pareil jugement, pour ne s'attacher qu'aux motifs qui l'ont engagé à le prononcer. Il y aura toujours bien de la différence, entre un homme à qui l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siecles étoit ſi préſente, & un Ecrivain qui a défiguré l'Hiſtoire de tous les Peuples & de tous les Siécles. Autant l'eſprit lumineux, méthodique & profond eſt au-deſſus de l'eſprit ſuperficiel, inconſéquent & badin, autant le Légiſlateur des Nations paroitra au-deſſus du Peintre Hiſtorien de leurs mœurs, qui ſemble n'en avoir tracé le tableau, que pour amuſer & tromper le Lecteur, au lieu de l'inſtruire.

Il nous reſte encore à examiner ſi les Philoſophes ſont en droit de réclamer M. de *Monteſquieu.* Il eſt vrai que ſa plume s'eſt égarée quelquefois ; mais on peut dire que les erreurs qui lui ont échappé ſont plutôt des ſurpriſes, que les fruits d'un deſſein prémédité d'attaquer aucun des Principes reſpectés de tous les hommes ſages *. Il étoit trop ami de l'ordre établi dans

* Il étoit ſi peu ennemi des principes de la Religion chrétienne, que dans ſon *Eſprit des Loix*, il réfute ceux qui les ont combattus. » *Bayle*, dit-il, après avoir

toute société, pour se permettre aucune de ces déclamations indécentes que ses prétendus imitateurs se sont si souvent permises. Si, dans ses *Lettres Persanes*, la vivacité de la jeunesse & une licence qu'on ne sauroit trop condamner, l'ont engagé quelquefois à des peintures ou à des discussions trop hardies, ce n'a été, dans lui, que des momens d'ivresse qui passent rapidement & après lesquels la saine raison reprend son empire. D'ailleurs on ne peut lui reprocher d'avoir voulu sapper la Religion par ses fondemens, ni d'avoir étalé avec ostentation une impiété audacieuse, contre laquelle la solidité de son esprit étoit un sûr préservatif. *Un peu de Philoso-*

» insulté toutes les Religions, flétrit la Religion chrétienne; il ose avancer que de véritables Chrétiens ne » formeroient pas un Etat qui put subsister. Pourquoi » non? Ce seroient des Citoyens infiniment éclairés sur » leurs devoirs, & qui auroient un très-grand zele pour » les remplir; ils sentiroient très-bien les droits de la » défense naturelle; plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils penseroient devoir à la Patrie. Les » principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, » seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des » Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, » & cette crainte servile des Etats despotiques..... Chose » admirable! dit-il ailleurs, la Religion chrétienne, » qui ne semble avoir d'objet, que la félicité de l'autre » vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci «.

endroit que ces Messieurs voudroient pouvoir imiter : il ne mangeoit jamais chez lui ; de là, cette réputation de parasite qu'il prétendoit détruire, en disant à *Liniere* qui lui en faisoit un reproche, *je ne puis me défendre, on me presse* : *il est vrai*, lui répondit *Liniere*, *que la faim est un puissant aiguillon.*

MONTPENSIER, [*Anne-Marie-Louise* d'ORLÉANS, connue sous le nom de *Mademoiselle* DE] née à Paris en 1627, morte en 1693.

Ses *Mémoires* sont écrits sans ordre & avec une négligence qui annonce plus l'aisance naturelle aux personnes de son rang, que du talent pour écrire. Beaucoup de petits détails, peu de lumieres sur les faits essentiels, trop de complaisance pour elle-même, peu d'attention pour le Lecteur, feroient croire que cette Princesse les a composés plutôt par désœuvrement, que pour les donner au Public. Ses *Lettres* à Madame de *Motteville* prouvent plus en faveur de son esprit, & sont mieux écrites.

MONTREUL ou MONTEREUL, [*Mathieu* DE] Abbé, né à Paris en 1620, mort à Aix en Provence en 1692, Poëte assez agréable qu'il ne faut pas confondre avec *Jean Montereul*

son

ſon frere, qui n'a rien fait imprimer quoiqu'il fut de l'Académie Françoiſe. L'Abbé de *Montreul* avoit l'eſprit orné, naturellement porté à la galanterie, & écrivoit aſſez bien en vers & en proſe. On eût pu cependant ſe diſpenſer d'imprimer ſes Lettres qui ſont dépourvues d'inſtruction & d'agrément; il n'y a gueres que celles qu'il écrivit ſur le Voyage de la Cour à Fontarabie, au ſujet du Mariage du Roi, qui vaillent la peine d'être lues. Ses Poéſies ſont plus intéreſſantes; on y trouve de la fineſſe, du brillant, & du naturel. On eſtime principalement ſes Madrigaux, qui tiennent preſque tous de l'Epigramme par la ſubtilité de la penſée, ce que nous nous gardons bien de donner pour un Eloge. On peut en juger par ceux-ci.

Ne me demandez pas, *Silvie*,
Quel eſt le mal que je reſſens;
C'eſt un mal que j'aurai tout le tems de ma vie;
Mais je ne l'aurai pas long-tems.

Le ſuivant fut fait aux Petites-Maiſons.

Quand j'écoute ces fous d'un air ſi ſérieux,
Vous me raillez auſſi bien qu'eux;
Mais je leur porte envie, & je n'en ſaurois rire.
Ah! Madame, qu'ils ſont heureux!
Il leur eſt permis de tout dire.

L'Abbé de *Montreul* avoit une sœur qui cultiva la Poésie avec quelques succès. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le Sonnet qu'elle adressa à son Amant, lorsqu'elle se retira dans un Couvent de Religieuses Ursulines.

En vous disant adieu, malgré moi je soupire,
On voit tomber mes pleurs en ce fâcheux moment;
Je sens deux passions, quoiqu'inégalement,
Regner sur mon esprit avec beaucoup d'empire.

Je ne saurois penser au bonheur où j'aspire,
Sans témoigner l'excès de mon contentement;
Mais d'un autre côté, ce triste éloignement,
Lorsque je songe à vous, fait aussi que j'expire.

Pour vaincre mon amour, j'ai long-tems combattu,
Et j'aurois vainement employé ma vertu,
Si Dieu, par ses bontés, n'eût aidé mes foiblesses.

C'est lui, qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui
Votre humeur, vos discours, vos soins & vos tendresses;
Vous ne voudriez pas l'emporter dessus lui.

On passera légerement sur les petits défauts de ce Sonnet, lorsqu'on saura qu'il fut composé vers l'an 1640.

MORAND, [*Pierre* DE] Avocat au Parlement d'Aix, né à Arles, en 1701, mort à Paris en 1757, exerça ses talens poétiques sur les trois

Théâtres de la Capitale, & eut quelques ſuccès dans le Genre tragique & comique. La Tragédie de *Téglis* fut ſon début; elle eut douze repréſentations, & en méritoit peut-être davantage. Cette Pièce eſt comparable à la *Bérénice* de *Racine*, par ſa ſimplicité. L'amour de *Pyrrhus* & de *Téglis* eſt le ſeul objet d'intérêt qui y regne; mais cette paſſion eſt conduite avec tant d'art, qu'elle ſeule ſuffit pour attacher le Spectateur, & même le Lecteur. Ce n'eſt pas un petit mérite de captiver l'ame par un ſeul reſſort. Les Poëtes tragiques, de nos jours, qui ne manquent certainement pas de ſe préférer à M. de *Morand*, ſont bien éloignés de poſſéder un ſemblable talent. La plûpart avec un eſprit peu élevé, un cœur froid & ſtérile, une imagination pauvre & dénuée de vigueur, ont beſoin d'entaſſer incident ſur incident, d'avoir recours aux épiſodes, de prodiguer les ſentences, de multiplier les coups de Théâtre, pour parvenir juſqu'au dernier Acte; encore finiſſent-ils le plus ſouvent par ennuyer le Spectateur, qui ne tolère le commencement, que dans l'eſpérance d'une fin plus heureuſe.

M. de *Morand* avoit aſſez de talent pour ſe diſpenſer de ces pitoyables reſſources. Son deſſin eſt régulier, ſes caractères ſont vrais, ſes ornemens ſont diſpenſés à propos, ſa verſification

est douce & facile, mais elle manque de vigueur & de coloris; c'est à ces deux défauts qu'on doit attribuer, sans doute, le peu de succès de *Childéric*, Tragédie du même Auteur, la mieux combinée, sans contredit, de toutes celles qu'on connoît sur notre Théâtre, si l'on en excepte l'*Héraclius* de *Corneille*.

On trouve dans le Recueil des *Œuvres* de M. de *Morand*, trois Ballets héroïques, qui n'ont pas été représentés, quoiqu'ils soient préférables, à mille égards, à presque tous ceux qu'on nous donne depuis vingt ans.

Parmi ses Comédies, il y en a une, intitulée, *l'Esprit de Divorce*, représentée pour la premiere fois en 1738, qui est très-estimée. On nous a transmis une Anecdote assez plaisante, au sujet de cette Pièce. L'Auteur y avoit peint sa Belle-mere, avec laquelle il étoit en procès. Cette bonne femme faisoit débiter, par ses Avocats, cent sottises contre lui. M. de *Morand* entreprit de s'en venger sur le Théâtre, & le caractère de cette Dame, sous le nom de Madame *Orgon*, fut remarqué par le Spectateur. Parmi les louanges qu'on donnoit à sa Pièce, le Poëte entendit qu'on se plaignoit que le caractère de Madame *Orgon* étoit un peu outré. Il s'avança sur les bords du Théâtre, & parla ainsi au Par-

terre : » Messieurs, il me revient de tous côtés » qu'on trouve que le principal caractère de la » Pièce, que vous venez de voir, n'est point » dans la vraisemblance qu'exige le Théâtre ; » tout ce que je puis avoir l'honneur de vous » assurer, c'est qu'il m'a fallu diminuer beau- » coup de la vérité, pour le rendre tel que je » l'ai représenté «. Un moment après, lorsqu'on annonça la même Pièce pour le lendemain, quelqu'un cria du Parterre, *avec le compliment de l'Auteur*. Celui-ci se croyant insulté, & ne consultant que sa vivacité provençale, prit son chapeau & le jetta dans le Parterre, en disant, *celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter son chapeau*. Cette saillie ne plut pas autant que le compliment. Quelqu'un lui répondit, dit-on, *qu'ayant perdu la tête, il n'avoit plus besoin de chapeau*. Cependant, un Exempt se chargea de le lui rapporter, & conduisit M. de *Morand* chez M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Ce Magistrat ne put s'empêcher de rire de ce trait de vivacité ; mais pour punir l'Auteur, il lui interdit tout Spectacle, pendant deux mois. La punition étoit légere, aussi ne s'agissoit-il que d'un chapeau jetté. Le Public pardonne plutôt ces traits, que de mauvaises Pièces.

MONTFAUCON, [*Bernard* DE] Bénédictin, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en Languedoc en 1655, mort en 1741.

Peu de Savans ont autant écrit en Latin & en François. La plus grande partie de ſes Ouvrages ſont des compilations, qui ſuppoſent une infinité de recherches, & beaucoup de diſcernement. C'étoit le plus ſavant Antiquaire de l'Europe. Si le ſtyle répondoit au mérite de ſes travaux, il ſeroit digne d'occuper une des premieres places, parmi les Erudits; mais ſa diction eſt très-négligée, & ſouvent barbare, ce qui affoiblit l'eſtime due à ſes Productions.

MONTFLEURY, [*Antoine-Jacob*] né à Paris en 1640, mort en 1685; Poëte comique, contemporain de *Moliere*, de qui nous avons pluſieurs Pièces, écrites aſſez facilement, mais ſouvent déparées par des penſées & des expreſſions trop licencieuſes. Il y en a deux, *la Fille Capitaine* & *la Femme Juge & Partie*, qui ſont reſtées au Théâtre, avantage qui le met au-deſſus de la plûpart des Poëtes comiques venus après lui, qui ont beaucoup plus travaillé, & dont il n'eſt rien reſté.

MOREAU, [*Jacob-Nicolas*] Avocat au Parlement de Paris, né en 17..

L'esprit & la raison se disputent l'avantage, dans tout ce qui est sorti de sa plume; par-tout on y reconnoît l'Ecrivain judicieux, plein de finesse & de sagacité. Ses Ouvrages, les plus connus, sont des *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre tems*, *l'Observateur Hollandois*, & le *Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*. Ce dernier Ouvrage est contre les Philosophes de nos jours, & jamais on ne fit sentir plus finement le ridicule de leur orgueil & de leurs systêmes; tout y respire la saine critique, la fine plaisanterie; on y admire sur-tout la justesse & la vérité des tableaux.

MORÉNAS, [*François*] Historiographe de la ville d'Avignon, sa patrie, né en 1702.

Il est plus connu par le *Courier d'Avignon*, qu'il continue aujourd'hui sous le titre du *Courier de Monaco*, que par ses autres Productions, dont le débit s'est borné dans la Province & les Pays étrangers. Elles consistent dans un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, un *Dictionnaire portatif des Cas de Conscience*, un *Dictionnaire portatif pour la Géographie ancienne*, un autre

Dictionnaire portatif pour l'Histoire ancienne, *&c.* Si ces compilations ne sont pas du premier mérite, elles ont du moins l'avantage d'être utiles.

MORÉRI, [*Louis*] Docteur en Théologie, né en Provence, en 1643, mort à Paris, en 1680.

M. de *Voltaire* a eu raison de dire, en parlant du *Dictionnaire historique* de ce célebre Compilateur, que c'étoit une Ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan. Cet Ouvrage a été tellement augmenté depuis sa mort, qu'il n'est presque plus de lui; cependant il conserve son nom, privilege assez ordinaire aux premiers Fondateurs.

MORIN, [*Jean-Baptiste*] Docteur en Médecine, né à Villefranche, en Beaujolois, en 1583, mort à Paris, en 1656.

Il a fait une vingtaine d'Ouvrages, presque tous écrits en Latin, mais ce n'est pas ce qui l'a rendu fameux; ce fut l'Astrologie, à laquelle il s'appliqua. Cette science, si toutefois c'en est une, si décriée par tous les Esprits sensés, lui mérita la confiance du Cardinal de *Richelieu*, qui auroit dû s'en rapporter plutôt à son génie, qu'à l'influence des Astres. Ce Ministre consulta

cependant plusieurs fois cet habile Charlatan. Quelques-unes des prédictions de *Morin* eurent par hazard leur effet ; il n'en fallut pas davantage pour le faire écouter comme un oracle. Tel est le sort de cette sorte de Prophétes ; on conserve le souvenir de quelques faits qui se sont trouvés d'accord avec leurs prédictions , & on en oublie mille où ils se sont trompés. Il faut avouer que, graces à l'ignorance, qui n'étoit pas encore dissipée de son tems, l'Astrologue *Morin* n'eut pas à se repentir du genre d'étude, auquel il s'étoit attaché ; il se fit, avec ses prédictions, douze mille livres de rente, somme immense alors, qu'il ne s'étoit certainement pas prédite à lui-même.

MORINIERE, [*Adrien-Claude* LE FORT DE LA] né à Paris, en *1696*, mort à Senlis, en 1768.

Les Ouvrages, sortis de sa plume, n'ont point fait fortune dans le Public ; mais les différens Recueils, qu'il a formés des Poésies de nos meilleurs Auteurs, ont été accueillis. La *Bibliothéque poétique*, le *Choix de Poésies morales*, les *Passe-tems poétiques, historiques & critiques*, sont des Compilations, qui font honneur à son goût & à ses mœurs. Il a sçu y réunir les meil-

leurs morceaux de nos Poëtes, & n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui sent, tant soit peu, la licence; par-là, il en a rendu la lecture commune à tous les âges & à toutes les personnes. C'est à ce même Compilateur qu'on doit les *Œuvres choisies* de *J. B. Rousseau*, qui n'est pas la moins intéressante des Collections qu'il a données. Il est toujours, sinon glorieux, du moins estimable, de présenter les grands Hommes par le beau côté. C'est exécuter, en quelque sorte, leurs intentions; car il en est peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égaremens de leur jeunesse & de leur plume.

MORLIERE, [*Jacques Auguste* DE LA] Chevalier de l'Ordre de Christ, en Portugal, né à Grenoble, en 17..

On ne doit pas parler de ses Romans, par respect pour les mœurs, & on doit se taire sur ses autres Ouvrages, par respect pour la bonne Littérature.

MORUS, [*Alexandre*] Ministre Protestant, né à Castres, en 1616, mort à Paris, en 1670.

Il cultiva & professa les Lettres presque toute sa vie; malgré cela, on ne connoît de ses Ouvrages, que quelques Poëmes Latins, qu'on ne

lit plus ; il y en a un, entre autres, ſur la défaite de la Flote Turque, par les Vénitiens, qui lui valut une chaîne d'or, de la part de la République de Veniſe. Les talens n'étoient donc pas oubliés, ni négligés, de ſon tems ; un Poëme, beaucoup meilleur, n'auroit pas aujourd'hui le même ſuccès. Il écrivit contre *Milton*, qui le lui rendit bien. Les Sermons, qu'il prêchoit à Charenton, attiroient une foule de Spectateurs, qui y venoient, ſans doute, moins pour s'édifier ; que pour s'égayer des Bons-mots & des alluſions ſatyriques, dont ils étoient remplis. Les Sermons de cet Auteur ſont à préſent dans la pouſſiere, & l'on ne ſe ſouvient de ſon nom, que parcequ'il tient aux événemens de ſa Secte, dans laquelle il eut beaucoup de crédit.

1. MOTHE LE VAYER, [*François* DE LA] Précepteur du Duc d'*Orléans*, frere de *Louis XIV*, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1588, mort en 1672.

Jamais homme n'aima plus l'étude que lui. Il eſt vrai qu'il n'en a pas toujours fait un bon uſage : en s'attachant à toutes les ſciences, ſes recherches n'ont ſouvent abouti qu'à raſſembler dans ſon eſprit des doutes ſur les plus intéreſſantes matieres. On peut le regarder, avec *Montagne*

& *Bayle*, comme un de ces ſceptiques qui en voulant tout approfondir n'ont rien digéré, & dont les réſultats ne ſont qu'un amas d'incertitudes & de ténèbres. Il faut pourtant convenir, à la décharge de M. *le Vayer*, qu'il a été plus modéré que ces deux Philoſophes. Il eſt ſceptique, mais il n'admet le ſcepticiſme que dans les Sciences, & ne l'érige point en ſyſtême. Il reſpecte toujours la Révélation & tout ce qui en découle. » Comme, humainement parlant, dit-il, tout » eſt problématique dans les Sciences & dans la » Phyſique principalement, tout doit y être » expoſé aux doutes de la Philoſophie ſceptique, » n'y ayant que la véritable ſcience du Ciel qui » nous eſt venue par Révélation divine, qui » puiſſe donner à nos eſprits un ſolide contentement avec une ſatisfaction entiere ».

Le ſtyle de ſes Ouvrages qui ſont en très-grand nombre, eſt clair, net, plein de penſées ſaillantes, quelquefois nerveux, plus ſouvent diffus & beaucoup trop chargé de citations. Cet Ecrivain eſt comme *Montagne*; il perd continuellement ſon objet de vue, mais n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force & de l'agrément dans ſes écarts. *Montagne* a le talent de développer tellement chacun des objets ſucceſſifs, qu'il devient l'objet principal, & fait oublier vo-

lontiers le point duquel l'Ecrivain est parti ; on s'y arrête avec complaisance par le nouvel intérêt qu'il inspire. Il n'en est pas de même des digressions de *la Mothe le Vayer* ; elles sont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention sur aucun objet ; on voit un Ecrivain qui veut établir un principe, & qui n'établit rien ; on se trouve à la fin de l'Ouvrage, sans avoir été instruit du fonds de la question, & sans que les propositions accessoires vous en ayent dédommagé : ce qui prouve combien la démangeaison de discuter est dangereuse : elle est une espece de Chymie destructive, qui anéantit les substances en les divisant, & ne tire des corps dépouillés de toutes leurs parties, qu'une cendre stérile, fruit ordinaire de ses opérations. Malgré cela, M. de *Voltaire* & quelques autres Ecrivains ont su ressusciter cette cendre & se parer très-souvent des dépouilles de ce Discoureur. Le doute est une espece de fonds héréditaire que les Philosophes se transmettent les uns aux autres ; mais la vérité n'est point leur héritage ; elle est celui du bon usage des lumieres & de la raison.

2. MOTHE, [*Antoine* HOUDART DE LA] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1672, mort dans la même ville en 1731 ; Bel esprit

agréable, Ecrivain élégant, bon Poëte à certains égards, on trouveroit dans la diverſité de ſes Ouvrages de quoi former cinq ou ſix réputations, quoiqu'en embraſſant trop de genres, il ſe ſoit montré foible, dans quelques-uns, pour avoir méconnu ſes talens.

Sa *Traduction en vers de l'Iliade* eſt juſtement mépriſée. Son génie n'étoit nullement propre à la haute Poéſie. De-là le peu de ſuccès qu'il a eu ſur le Théâtre. *Inès de Caſtro* eſt la ſeule de ſes Tragédies; *le Magnifique*, la ſeule de ſes Comédies qui ſoit reſtée au Théâtre. *Inès* même ne doit ſon ſuccès qu'à quelques ſituations intéreſſantes; cette Pièce eſt généralement foible de verſification & de coloris, ſans parler de pluſieurs défauts qui en gâtent l'économie. Dans ſes *Odes* héroïques, il manque, de l'aveu de tout le monde, de cette élévation de penſées, de cette chaleur d'expreſſion, de cette vivacité d'images, de cette énergie de tours, qui ſont l'ame de la Poéſie lyrique. Il a beau étaler un enthouſiaſme apparent; on ſent d'abord qu'il le contrefait plus qu'il ne l'éprouve; il eſt moins Poëte que Verſificateur ingénieux, & moins Verſificateur que Philoſophe.

La Poéſie galante paroît être plus du reſſort de ſon génie; c'eſt pourquoi ſon Théâtre lyrique

réunit tous les suffrages, & personne, depuis *Quinault*, n'a mieux saisi le vrai caractère, n'a mieux développé le goût, n'a porté plus loin l'intelligence nécessaire, dans cette partie de nos Spectacles. Par la même raison, ses *Odes* anacréontiques sont pleines de délicatesse, de douceur & d'aménité. Les fictions en sont simples & ingénieuses, les sentimens vifs & naturels, la versification harmonieuse & facile, qualités sans lesquelles il faut renoncer à ces sortes de compositions. Le seul défaut qu'on pourroit lui reprocher, c'est d'y avoir mis quelquefois trop d'esprit : les graces n'ont pas besoin de fard, la nature est leur plus bel ornement.

Qu'on excepte deux ou trois de ses *Eglogues* où les pensées ingénieuses sont trop prodiguées & trop éloignées de ce qui convient au genre pastoral, M. *la Mothe* pourra passer encore pour un de nos bons Poëtes Bucoliques.

Il n'a pas été aussi heureux dans ses *Fables*; aussi est-il bien éloigné de la simplicité d'*Esope*, de l'élégance de *Phèdre*, & de la naïveté de *la Fontaine*. Les Etres moraux, les Personnages métaphysiques qui y figurent, révoltent un Lecteur délicat, & font tort à quelques-unes qui ne sont jugées sans examen, que parceque les autres sont justement méprisées; mais on doit lui tenir

compte de la richesse de l'invention, de la variété des sujets, & de la solidité de la Morale, genre de mérite qui manque aux Fabulistes de nos jours.

Il a fait encore des *Hymnes* & des *Cantates* qui prouvent que l'Ecriture Sainte d'où elles sont tirées n'a pas été mieux traitée que l'Iliade, & sont de nouveaux motifs pour nous confirmer dans l'idée que le génie de M. *la Mothe* n'étoit pas propre à la Poésie sublime.

Il s'en faut bien que cet Auteur soit aussi inégal dans sa Prose. Rien de médiocre dans tout ce qu'il a écrit : sa diction est constamment naturelle, pleine de douceur & d'harmonie ; le coloris en est vif, le ton varié, la touche facile ; parmi ses pensées, il y en a de neuves, de brillantes, de profondes, d'agréables, qui toutes sont toujours bien exprimées. Son *Discours sur la Poésie en général & sur l'Ode en particulier* offre un enchaînement de réflexions judicieuses & instructives, présentées avec grace, & d'un ton séduisant, dont on doit se garantir, dans quelques autres de ses Ouvrages où il veut prouver, par exemple, qu'on peut faire de bonnes Tragédies & de belles Odes en Prose, ou détruire la supériorité des Anciens sur les Modernes. Ses *Discours Académiques*, son *Eloge funebre*

nebre de Louis le Grand sont d'un Ecrivain élégant, d'un Moraliste profond, d'un Philosophe raisonnable. Il n'est pas jusqu'à la Critique qu'il ne sache traiter d'une maniere intéressante, pleine de sel, d'agrément, de politesse & de modération; ce qui le rend très-supérieur à ses adversaires, du moins par sa maniere de combattre, & surtout à Madame *Dacier*, qui dans la dispute sur les Anciens, ne lui opposa que le ton du pédantisme & de l'âcreté. » On vit paroître dans » la lice, dit M. de *Fontenelle*, d'un côté le » *Savoir* sous la figure d'une Dame illustre; de » l'autre l'*Esprit*, je ne veux pas dire la Raison, » car je ne prétends pas toucher au fond de la » dispute, mais seulement à la maniere dont » elle fut traitée. Envain le *Savoir* voulut se » contraindre à quelques dehors de modération » dont notre Siecle impose la nécessité, il re- » tomba malgré lui dans son ancien style, en » laissant échapper de la chaleur & de l'em- » portement. L'*Esprit*, au contraire, fut doux, » modeste, même enjoué, toujours respectueux » pour le vénérable *Savoir* & plus encore pour » celle qui le représentoit.

Ajoutons à ce passage de M. de *Fontenelle*, ce que l'illustre *Fénélon* disoit de M. *la Mothe*, que

son rang étoit réglé parmi les premiers des Modernes.

On ne sait pourquoi M. L. de F. traite cet Auteur d'*Hyppocrite de mœurs*. S'il est vrai que *la Mothe* soit l'Auteur des Couplets qui ont occasionné la disgrace de *Rousseau*, comme il est vrai que *Rousseau* ne les a pas faits, il est incontestable que cette imputation lui convient; mais en attendant, que ce mystere soit débrouillé, il n'est pas moins vrai que M. de *la Mothe* étoit un homme aussi aimable dans la Société que dans ses Ecrits, & nous aimons mieux nous en tenir à ce sentiment, que d'aller chercher dans le fond de son cœur un vice qui déprécieroit tous ses talens.

MOTTEVILLE, [*Françoise* BERTAUT, Dame DE] née en Normandie, en 1615, morte à Paris, en 1689.

Elle étoit niece du fameux Poëte *Bertaut*, Evêque de Séez, & nous a laissé des *Mémoires* pour servir à l'Histoire d'*Anne d'Autriche*, mere de *Louis XIV*, que presque tous nos Historiens postérieurs ont sçu mettre en usage, pour développer la connoissance de certains faits, dont le ressort avoit été jusqu'alors inconnu. Madame

de *Motteville* a ſur-tout le talent de rendre, d'une maniere très-intéreſſante, juſqu'aux plus minces détails. L'air de ſincérité, qui regne dans toute ſa narration, les ſages réflexions, dont elle entremêle ſes récits, font trouver grace à ſon ſtyle, quelquefois prolixe & languiſſant, mais ſimple, naturel. Elle aura toujours, ſur ceux qui ont écrit des *Mémoires*, l'avantage de n'avoir rien accordé à l'imagination; d'avoir donné, comme douteux, ce dont elle ne ſe croyoit point aſſez inſtruite; & d'avoir ſçu garder de juſtes meſures entre l'indiſcrétion & la flaterie.

MOUHY, [*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE] de l'Académie de Dijon, né à Metz en 1701, & non à Dijon, comme le dit M. *Paliſſot*, dans ſes Mémoires littéraires.

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume,
Peut tous les mois, ſans peine, enfanter un volume.

M. de *Mouhy* a ſurpaſſé même ſon énorme modele par le nombre de ſes Productions. En-vain le Public a-t-il paru méconnoître le prix de ſa libéralité, il s'eſt toujours obſtiné dans ſes largeſſes. Et qu'a-t-il donné? Des Romans. Et à quel âge en donnoit-il encore? A ſoixante ans. Ce n'eſt pas que quelques-uns de ſes pré-

ſens n'ayent pu être acceptés avec une eſpece de reconnoiſſance ; *la Payſanne parvenue*, les *Mémoires d'une Fille de qualité*, les *Mémoires poſthumes du Comte de* ***, les *Délices du Sentiment*, peuvent ſe faire lire, ſans avoir beſoin d'aller dans les Colonies pour y trouver des Lecteurs. On deſireroit ſeulement que ces Ouvrages fuſſent écrits d'un ſtyle moins lâche, moins rampant ; que les événemens en fuſſent plus vraiſemblables ; qu'ils ne fuſſent pas amenés avec une contrainte qui les fait grimacer. Les dénouemens n'en ſont point heureux, encore moins imprévus, & par-là même nullement intéreſſans.

M. le Chevalier de *Mouhy* n'écrit plus, ou du moins, les Annonces de ſes Ouvrages ne tapiſſent plus nos carrefours. C'eſt avoir pris trop tard ſon parti. Quand on écrit ſur des ſujets d'imagination, il ne faut pas attendre que l'âge vienne en refroidir, & même en tarir la ſource, à plus forte raiſon, quand cette ſource n'a été qu'abondante, ſans limpidité & ſans ſaveur.

1. MOULIN, [*Charles* DU] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1500, mort dans la même ville, en 1566.

Il a mis à la tête de pluſieurs de ſes Conſul-

tations imprimées, *moi, qui ne céde à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre : ego, qui nemini cedo, & qui à nemine doceri possum.* D'après cette excessive présomption, on pourroit se dispenser de rien dire à sa louange. Il eut cependant bien des qualités propres à le rendre célebre, sans qu'il se donnât la peine de s'annoncer lui-même : plein de sagacité, de lumieres & de jugement, plein de connoissances profondes, de justesse & de précision, il répandit le plus grand jour sur la Jurisprudence, & son autorité est encore aujourd'hui décisive dans le Barreau. Il n'en seroit donc que plus estimable, s'il eût été plus modeste. Les Loix civiles, qu'il connoissoit si bien, n'ont point, à la vérité, statué de peine contre l'orgueil ; mais celles de la Société le proscrivent comme le poison du mérite, & refusent tout droit à l'estime à quiconque se couronne de ses propres mains.

2. MOULIN, [*Pierre* DU] Ministre Protestant, né dans le Vexin-François, mort à Sédan en 1658, âgé de près de 90 ans.

De tout ce qu'il a écrit contre les Catholiques, on ne conserve que le souvenir odieux de ses emportemens. Jamais Sectaire ne décria plus son Parti, par la maniere de le défendre. Telle

étoit l'aigreur de son caractère, que presque tous ses Ouvrages, aujourd'hui oubliés, ne sont qu'un tissu d'injures atroces contre les Catholiques, & sur-tout contre les Moines. Il auroit dû, au moins, conserver un peu plus d'égard pour ces derniers, s'il est vrai, comme le dit l'Auteur du *Rabelais réformé*, qu'il fut fils d'un Moine Apostat. Ce qui le rend encore moins excusable d'avoir tant multiplié ses Ecrits polémiques, c'est qu'il n'avoit ni le talent de la Satyre, ni celui de la Plaisanterie, & cependant il a passé toute sa vie à satyriser & à plaisanter.

Deux fils, qu'il laissa, furent aussi Ministres, & écrivirent des Controverses, sans y mettre autant d'emportement que leur pere.

MOURGUES, [*Michel*] Jésuite, né en Auvergne, mort en 1713, âgé de 70 ans.

On ne doit pas oublier qu'il a rendu quelques services à nos Versificateurs, par un *Traité de la Poésie Françoise*, qui a été long-tems le plus complet & le meilleur que nous eussions; il a joint à ses préceptes quelques exemples de sa façon, &, entre autres, du Chant-Royal & de la Ballade, dont il paroît avoir bien saisi l'esprit. Parmi ses autres Ouvrages, qui sont moins connus, on doit distinguer celui qui a pour titre,

Parallele de la Morale chrétienne, avec celle des anciens Philosophes.

MURET, [*Marc-Antoine*] Professeur au Collége du Cardinal-le-Moine, à Paris, né à Muret, près de Limoges, en 1526, mort à Rome en 1585.

Cet Auteur a joui d'une grande réputation, & mérite d'en conserver encore, dans les Colléges, aussi bien que parmi ceux qui sont capables de juger de la bonne Latinité. Il imite parfaitement le tour d'expression, le nombre, & l'abondance quelquefois verbeuse de *Cicéron*, qu'il s'étoit proposé pour modele; mais il n'en a ni la force, ni l'éloquence, ni la richesse des pensées. Ses Vers respirent le même goût de Latinité, que sa Prose, & s'ils ne manquoient pas d'invention, & souvent de naturel, ils ne seroient pas indignes de la place qu'ils occupent dans la belle Edition des Poëtes Latins, donnée par *Barbou*. Ce qu'on doit le plus estimer de *Muret*, ce sont ses Notes sur *Térence*, *Horace*, *Catulle*, *Cicéron*, *Tacite*, *Saluste*, *&c*, qui fournissent de bonnes instructions.

Muret fut heureux d'entendre le Latin, si ce qu'on raconte de lui, est vrai. Se trouvant dans un Hôpital, entre deux Médecins, qui ne

le connoissoient pas plus, qu'ils ne connoissoient sa maladie, il leur entendit dire, *faciamus experimentum in anima vili.* Effrayé de la sentence, il prit aussitôt le parti de se soustraire à l'expérience de ces Messieurs, en leur disant, *vilem animam appellatis pro quâ Christus mortuus est?* Après quoi, il prit la fuite; recette qui fut plus heureuse pour lui, que tous les remédes. Si les Malades étoient à portée de découvrir ainsi les secrets de la Médecine, les Enfans d'*Esculape* n'auroient pas occasion de faire tant d'essais; on imiteroit l'exemple de *Muret*, & l'on ne s'en porteroit que mieux.

☞ *Les Articles suivans, que l'Imprimeur a omis dans la Lettrine* M, *doivent être placés après celui de* MARCHAND.

MARGON, *Guillaume* PLANTAVIT DE LA PAUSE DE] Abbé, né dans le Diocèse de Besiers, mort en 1760.

Il a fait, pendant quelque tems, beaucoup de bruit, dans une certaine portion du Monde littéraire, par des Critiques, des Satyres & des Libelles, dont l'extrême malignité ne pouvoit flatter que des Caractères conformes au sien. Peu

d'Hommes ont été plus attrabilaires; peu d'Hommes ont donné plus d'essor à ce genre d'humeur, toujours atroce. Son esprit empoisonnoit les actions les plus vertueuses; & il ne craignit jamais de faire part au Public de la perversité de ses idées.

Le Gouvernement se crut obligé d'éloigner de la Capitale un Sujet aussi turbulent. L'Abbé *Margon* fut exilé aux Isles de Lerins, d'où on le transféra au Château d'If; & alla se retirer ensuite dans une Communauté Religieuse, ce qui fut une des conditions de sa liberté.

On a de lui une *Histoire du Duc de Villars*, les *Mémoires de Berwick*, & ceux *de Tourville*, les *Lettres de Filtz-Moris*, Ouvrages écrits avec une vivacité plus importune qu'agréable, par le fiel & la malice qu'il y distille, sans aucun égard.

Il faut convenir que le talent d'écrire est un funeste présent de la Nature, & pour l'individu qui le possède, & pour la Société qu'il corrompt, quand il est conduit par une ame perverse.

I. MARIGNY, [*Jacques* CHARPENTIER DE] né à Nevers, mort à Paris en 1670. Son esprit & ses talens pour la Poésie, lui attirerent de la réputation sous le Ministere du Cardinal de *Ri-*

chelieu. Ses saillies le firent aimer du Cardinal de *Retz*, auquel il s'attacha sur la fin de ses jours. Ses Poésies sont oubliées, & ne le méritent pas, à en juger par celles qui sont contenues dans un Recueil, imprimé en 1660, chez *Charles de Sercy*, & dont le cinquieme volume commence par une Ballade de *Marigny*, qui feroit honneur à nos *Anacreons* modernes.

BALLADE.

Si l'amour est un doux servage;
Si l'on ne peut trop estimer
Les plaisirs où l'amour engage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Mais si l'on se sent enflâmer,
D'un feu, dont l'ardeur est extrême,
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

Si dans la fleur de son bel âge,
Fille qui pourroit tout charmer,
Vous donne son cœur en partage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Mais s'il faut toujours s'allarmer;
Craindre, rougir, devenir blême,
Aussitôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

Pour complaire au plus beau visage,
Qu'Amour puisse jamais former,

S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Mais quand on se voit consumer,
Si la Belle est toujours de même,
Sans que rien la puisse animer,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

ENVOY.

En amour, si rien n'est amer,
Qu'on est sot de ne pas aimer!
Si tout l'est au degré suprême,
Qu'on est sot alors que l'on aime!

Les Faiseurs de Recueils de Poésies auroient dû puiser dans celui de *Sercy*; le Public auroit vu, avec plaisir, beaucoup de petites Pièces, infiniment préférables au plus grand nombre de celles du *plus joli des Recueils*, de l'*Elite de Poésies*, de l'*Abeille du Parnasse*, du *Porte-feuille d'un Homme de Goût*, &c. sortes de Compilations, où le choix est la premiere chose qu'on annonce, & la premiere qui y manque.

2. MARIGNY, [*N.* AUGIER DE] Abbé, mort en 1762, Auteur d'une *Histoire des Arabes*, en 4 vol., où il rapporte des conversations ridicules, des anecdotes puériles, des combats

bizarres, des contes, des fables, des visions, & toutes les rêveries de ces Peuples Orientaux. N'est-ce pas là une belle maniere d'écrire l'Histoire? Nous avons encore de lui un autre Ouvrage historique sur les Révolutions de l'Empire de la même Nation. C'est toujours la même critique & le même bon sens: des prédictions accomplies, des songes vérifiés, des miracles arrivés, tels que des pluyes de sang, des fleuves qui suspendent leur cours, des mains invisibles qui écrivent sur les murailles, voilà à quoi se réduit la plus grande partie de cet Ouvrage. On croit lire les mille & une Nuits. A l'égard du style, il est conforme à la bizarrerie des faits. Il y a cependant, dans ces deux Histoires, plusieurs morceaux écrits avec intérêt & avec chaleur. Le moyen de ne pas s'échauffer quelquefois, quand on se laisse conduire par une imagination sans frein, ou par un esprit enthousiaste?

M. l'Abbé de *Marigny* a composé, dit-on, d'autres Ouvrages, mais s'ils sont aussi arabesques que ceux dont nous venons de parler, nous nous félicitons de ne pas les connoître.

1. MARIN, [*Michel-Ange*] Religieux Minime, né à Marseille, en 1697, mort en 1767.

On doit rendre justice aux bons motifs qui ont dirigé sa plume, dans la composition de ses Romans spirituels, quoique l'exécution n'en soit pas tout-à-fait heureuse. Trop de prolixité, peu de connoissance du monde, défaut assez ordinaire & même louable dans un homme de son état, affoiblissent une partie de l'intérêt, qu'il a sçu y répandre. Mais nous avons tant de Romans corrupteurs, plus mal écrits encore, qu'on ne sauroit trop louer cet estimable Religieux, d'avoir consacré sa plume à des sujets, qui ne peuvent qu'édifier le plus grand nombre des Lecteurs. Il est aisé de juger par ses *Vies des Solitaires d'Orient*, ses *Lettres spirituelles*, *la Comédienne convertie*, *la parfaite Religieuse*, *la Vierge chrétienne*, en un mot, par tous les Ouvrages du P. *Marin*, qu'il eût été capable de donner plus d'exactitude & plus de perfection à son style, s'il se fut autant occupé de sa réputation littéraire, que du desir de faire servir sa pieuse industrie à inspirer l'horreur du vice, l'amour de la Religion & de la vertu.

2. MARIN, [*Louis-François-Claude*] Censeur Royal, des Académies de Marseille & de Nancy; ci-devant Censeur de la Police, & Se-

crétaire Général de la Librairie, né à la Ciotat, en Provence.

Il ne doit pas, aux Places qu'il a eues, les jugemens avantageux, que plusieurs Journalistes ont porté sur ses Ouvrages. Son *Homme aimable* n'auroit pu être critiqué que par les gens qui ne le sont pas. » Des sentimens nobles, des maxi-» mes ingénieuses, des portraits bien dessinés, » de l'agrément & de la facilité dans la diction, » &, ce qui fait encore plus d'honneur à M. » *Marin*, un grand respect pour la Morale & » la Religion «, sont autant de traits, dignes d'éloge, auxquels l'Auteur de l'*Année Littéraire* paye un juste tribut.

L'Histoire de Saladin mériteroit l'estime des Savans, quand elle ne seroit recommandable que par les recherches qu'elle suppose, & la clarté avec laquelle l'Auteur a sçu débrouiller les fastes obscurs de la Chronologie arabesque; mais une qualité plus estimable, c'est l'adresse avec laquelle il a sçu dire la vérité, sans insulter les préjugés du public.

Ses Ouvrages dramatiques, quoique non représentés, lui ont acquis le droit de juger ceux des autres. L'indulgence, qu'il a poussée quelquefois trop loin à cet égard, ne doit point tour-

rer au désavantage de son discernement ; elle prouve seulement l'honnêteté de son ame.

Si M. *Marin* paroît avoir renoncé aux Lettres, ce n'a été que pour les servir plus utilement dans un Emploi [celui de Censeur de la Police & de la Librairie] très-propre à en favoriser les progrès, & à en arrêter les abus. Aujourd'hui, qu'il écrit la Gazette de France, il se sert utilement de ses connoissances de la Géographie, pour faire connoître les anciens noms des Villes, que la succession des tems a dénaturés, ce qui y répand de l'agrément pour les curieux.

MARION, [*Simon*] Avocat-Général au Parlement de Paris, né à Nevers en 1540, mort à Paris, en 1605.

On dit, qu'avant d'être Avocat-Général, il avoit plaidé pendant trente ans avec une réputation extraordinaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Plaidoyers qui nous restent de lui, ne sont propres qu'à prouver la barbarie du Siecle qui les a applaudis.

MARIOTE, [*Edme*] Prieur de Saint-Martin de Baumont, né en Bourgogne, mort à Paris en 1684, étoit un bon Mathématicien, qui a fourni d'excellentes Dissertations aux *Memoires*

de l'Académie des Sciences, dont il étoit Membre. Ses Ouvrages ont été imprimés à Leyde, en 2 vol. in-4, 1717. M. de *Fontenelle* n'a point fait d'Eloge particulier de cet Académicien, on ne sait pas pourquoi; mais il l'a loué dans celui de *Newton*, où il assure que M. *Mariote* avoit beaucoup de génie pour les expériences, & qu'il a rendu beaucoup de services à la Physique. On attribue a cet Auteur ce beau Distique sur les Conquêtes rapides de *Louis XIV*.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos luna, quid annus erit?

☞ *La suite des Articles qu'on vient de lire, se trouve à la page 517, après l'Article* Jean-Henri MARCHAND.

Fin du second Volume.

LISTE

LISTE DES ÉCRIVAINS

DONT ON A PARLÉ DANS CE VOLUME.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

F.

G.

H.

L.

M.

Fin de la Liste des Ecrivains.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 1, Epigraphe; *hic ego*, lisez *his ego.* On a fait la même faute au premier volume.

P. 33, Article *Fléchier;* quoique supérieur : *ajoutez*, en son genre.

P. 102, Art. *Giraud;* Docteur *Diaphorus*, lis. Docteur *Diafoirus.*

P. 114, Art. *Goudelin;* s'il avoit écrit en France, *lis.* s'il avoit écrit en François.

P. 116, Art. *Goujet;* le font lire, *lis.* la font lire.

P. 164, ligne 2, de se faire lire avec autant de plaisir: *lis.* de se faire lire avec plaisir.

P. 196, Art. *Lacroix*; *Le Dictionnaire des Mœurs, Coutumes & Usages des François*, que nous lui attribuons, n'est pas de lui.

P. 295, ligne 7, avoient, *lis.* auroient.

Même page, derniere ligne, au-dessus, *lis.* au-dessous.

P. 318, Art. *Marivaux;* il est de même, *lis.* il est le même.

P. 351, Art. *Mathon de la Cour;* plus qu'il n'en a fait, *lis.* plus qu'il ne l'a fait.

P. 357, Art. *Maury;* n'ayant pas obtenu, *lis.* n'ayent pas obtenu.